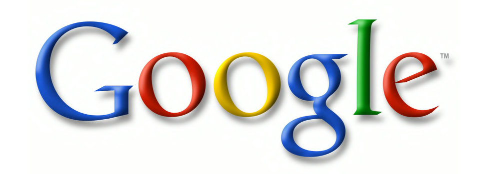
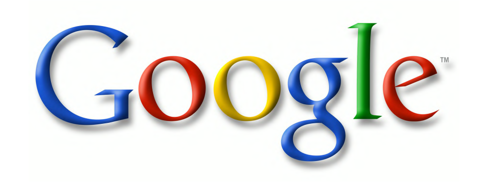
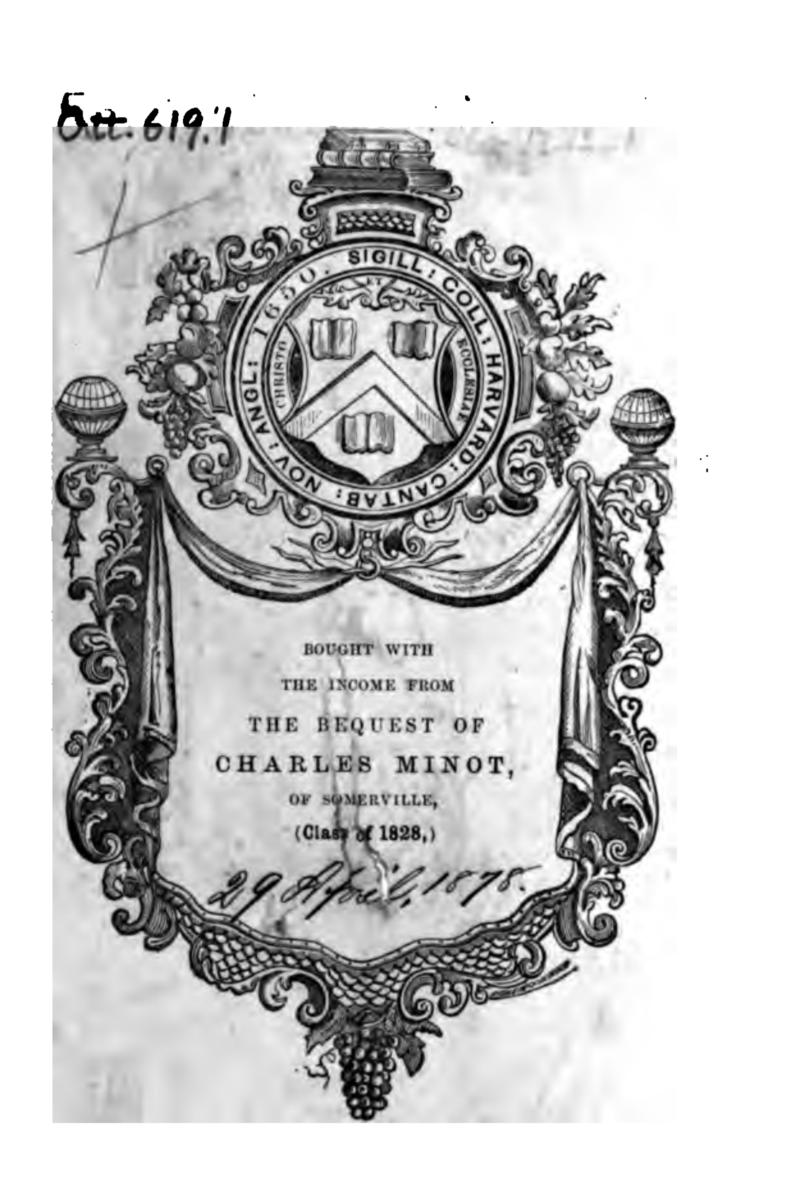



Google


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 April, 1878.





[redacted]

[redacted]

[redacted]

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE CRIMÉE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

[redacted]

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE CRIMÉE

PAR

CAMILLE ROUSSET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE CRIMÉE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE CRIMÉE

PAR

CAMILLE ROUSSET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

AU GÉNÉRAL TROCHU

Voici, cher et généreux ami, un livre qui va vous surprendre dans votre retraite calme et digne. Il vous rappellera nos entretiens du temps jadis sur cette Guerre de Crimée que vos fonctions, tout près du commandement en chef, au centre des informations, des délibérations, des affaires de toute sorte, politiques et militaires, vous ont permis de connaître, selon l'expression du maréchal Vaillant, depuis A jusqu'à Z.

Premier aide de camp du maréchal de Saint-Arnaud, retenu expressément par ses successeurs au grand quartier général, vous ne l'avez quitté, après l'assaut du 18 juin, que pour mener votre brigade à l'assaut du 8 septembre. Ce jour-là vous êtes tombé sanglant au pied du bastion Central.

Pendant ce même temps, durant ces deux années, 1854, 1855, je recueillais assidûment au Ministère de la guerre des matériaux pour l'*Histoire de Louvois ;* mais, si attentif que je voulusse être à mon travail, je me laissais volontiers aussi distraire à toutes les nouvelles, à tous les bruits d'Orient qui bourdonnaient autour de moi. Sébastopol ! Ce nom superbe me faisait tressaillir ; il résonnait dans mon âme avec une force de jour en jour plus grande. A travers les échos puissants du dix-septième et du dix-huitième siècle, par-dessus même le fracas des guerres de la Révolution et de l'Empire, je l'entendais, je l'entendais sans cesse. J'ai résisté d'abord à l'obsession, puis j'ai faibli, puis j'ai cédé. La Guerre de Crimée hantait mon imagination : je me suis promis de l'écrire. Lorsque j'ai eu l'heureuse chance de me rencontrer avec vous, ma résolution était déjà prise : vos entretiens ont achevé de l'affermir.

Le sujet avait toute sorte de raisons pour me captiver. C'était une grande guerre, singulièrement originale. Bien loin d'infliger quelque humiliation au vaincu, elle a été glorieuse pour lui presque autant que pour le vainqueur, hautement honorable pour tous ceux qui y ont pris part. Elle a mis en jeu, d'un bout de l'Europe à l'autre, les grands ressorts de la politique, en action de très-

[redacted]

grandes forces maritimes et militaires, et cependant elle n'a pas été une guerre européenne. Elle affectait les intérêts généraux du monde, et elle est demeurée nettement circonscrite. Elle a eu de justes proportions, ni trop longue ni trop courte; mais elle a toujours déconcerté les prévisions du public. Dès le début on s'attendait à la voir finir tout d'un coup, et quand elle a fini tout d'un coup, on s'attendait à la voir durer encore. « C'est peut-être la Guerre de Troie qui recommence ! » s'écriait un jour le maréchal Vaillant. Il y avait en effet bien des rapports avec la Guerre de Troie, notamment les dissensions des grands chefs. C'était de même sur un coin de terre, aux confins de l'Asie et de l'Europe, que de grands empires se rencontraient pour vider leur querelle, que du Nord et du Sud, de l'Orient et de l'Occident, des masses armées accouraient pour s'affronter en champ clos. Dix années devant Troie, dix mois devant Sébastopol : à trois mille ans de distance, les mois ne valaient-ils pas des années?

Militairement, la Guerre de Crimée marque une ère. Elle voit finir un certain état de choses; elle en voit poindre un autre. Le siége de Sébastopol ne ressemble plus aux siéges classiques: l'attaque et la défense imaginent des procédés nouveaux; l'art de l'ingénieur se transforme.

L'artillerie lance ses derniers boulets roulants; voici les projectiles allongés qui apparaissent et le canon rayé qui se laisse entrevoir. Pour la marine, l'évolution est plus notable encore; elle est surtout plus rapide. Adieu les grands voiliers! Voici les vaisseaux à hélice et tout de suite les batteries flottantes aux flancs cuirassés. Adieu la flotte de bois! Voici la flotte de fer.

Ce ne sont pas seulement les engins qui changent, le matériel des armées qui se modifie, ce sont les armées elles-mêmes et les institutions militaires. L'Angleterre commence à reconnaître, non sans peine, la vétusté de ses antiques usages, tandis qu'une réforme, que rien ne conseillait, que rien ne justifiait alors, est introduite brusquement par le gouvernement impérial de France dans la constitution de ses forces. C'est au moment où l'armée française, recrutée, composée d'après la loi de 1832, fait en Crimée ses preuves de bravoure et de patience, d'énergie et de discipline, de dévouement patriotique et de désintéressement, c'est à ce moment-là que l'empereur Napoléon III imagine de la défaire pour la refaire à sa date, à sa marque et à son chiffre. Cette loi de 1832, une œuvre considérable du gouvernement de Louis-Philippe, cette bonne armée formée pendant son règne, quel souvenir importun

[redacted]

et quel grief! Une loi nouvelle apparaît en 1855, en pleine guerre, une loi de l'Empire, avec ses tendances, ses préoccupations, ses appétits, ses amorces, l'exonération d'une part, la Caisse de la dotation, les primes de l'autre, et, pour achever, une Garde impériale. Presque aussitôt le caractère de l'armée change. La vertu des premiers jours, le pur amour du devoir, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, n'ont pas disparu sans doute, mais on ne les retrouve plus que dans une élite; chez le grand nombre, d'autres sentiments se laissent voir à la place. On se pousse pour avancer, on veut se mettre en évidence, on se vante ou on se plaint. Dès le 1er décembre 1855, voici ce que le maréchal Pélissier est obligé d'écrire au maréchal Vaillant : « Il y a deci delà dans l'armée quelques tendances à ce que les Arabes définissent si bien par ce mot *fantasia*. Je ne suis pas plus ému des boutades tant soit peu orgueilleuses des uns que des jérémiades des autres. La réclame gagne trop l'armée, et je considérerai toujours comme un devoir de m'opposer à ce débordement. »

Il y a, en ce moment-ci, contre la Guerre de Crimée, dont le menaçant réveil de la question d'Orient a ravivé le souvenir, une certaine opinion rétroactive que je ne crois pas juste. Il est

vrai que l'étrange hâte et le désordre inexprimable de ses commencements ont été d'un funeste exemple. On n'avait fait aucun préparatif, et cependant on a réussi : d'où cette conclusion, tirée par les logiciens d'alors, que la préparation de la guerre était un préliminaire vraiment inutile. On ne s'est donc pas mis en peine de préparer la guerre de 1859, encore moins — hélas ! — la guerre de 1870. Mais ce n'est pas de cette erreur-là que s'occupent aujourd'hui les critiques; ce qu'ils reprochent à la Guerre de Crimée, c'est qu'elle aurait aliéné la Russie de la France. Ils ont tort. Non-seulement il y a eu, au milieu même des hostilités, entre l'armée française et l'armée russe une sympathie notoire, mais, fait aussi notoire et plus considérable, jamais la France et la Russie n'ont été aussi près de s'entendre qu'après le traité de Paris. Il a fallu les fautes politiques de Napoléon III, particulièrement sa connivence malheureuse à l'insurrection de Pologne, pour détourner de lui le gouvernement du tsar et obliger celui-ci à chercher autre part une alliance. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que la Guerre de Crimée a eu pour suite, du fait seul de l'empereur, non par conséquence forcée, la guerre d'Italie ; que, du consentement de l'empereur, la guerre d'Italie a produit la guerre de 1866, et celle-ci fatalement

la guerre de 1870. Après l'unité italienne, l'unité allemande, c'était logique; mais, en vérité, la Guerre de Crimée faite, rien n'obligeait Napoléon III à jouer le jeu du comte de Cavour.

Encore une fois, autour de Sébastopol, la Russie et la France avaient appris à s'estimer l'une l'autre; elles avaient été des rivales héroïques, elles pouvaient être des amies sincères. La preuve de ces sentiments généreux, nés de la guerre même, je la trouverais au besoin dans le beau livre où le général de Todleben a raconté l'admirable défense de Sébastopol. C'est, pour ce qui touche l'armée française, l'œuvre d'un émule, non d'un ennemi, en parfait contraste à cet égard avec un certain ouvrage écrit en Angleterre. Inspiré d'une haine que répudie d'ailleurs la loyauté de la nation anglaise, celui-ci n'est qu'un long pamphlet contre la France, sa marine et son armée. Il est fâcheux que les papiers de lord Raglan soient tombés entre des mains qui en ont fait un si triste usage. Mais c'est trop m'arrêter sur un sujet désagréable et dont j'aurais voulu ne rien dire. Passons.

J'ai, pour moi, la conscience d'avoir été strictement impartial, de m'être attaché uniquement au vrai. Vous retrouverez dans cette *Histoire* toutes les péripéties, toutes les contradictions

toutes les saccades, et, selon le terme militaire, tous les *à-coups* de cette série d'aventures entre lesquelles a roulé péniblement la Guerre de Crimée jusqu'au jour où, d'une main rude et d'une volonté ferme, le général Pélissier l'a ramenée dans la voie et poussée droit au but. Avec quelle vérité saisissante le maréchal Vaillant n'en a-t-il pas reproduit, dans une lettre au général Bizot, l'incohérence première et les coups de fortune! « Je comprends parfaitement les difficultés de votre position, écrivait-il au commandant du génie, le 20 décembre 1854; elles s'augmentent naturellement de tout ce qu'il y a de décousu dans l'entreprise elle-même, dans les mesures qui l'ont précédée et qui ont accompagné son début. Au mois d'août on ne comptait rien entreprendre cette année en Crimée, et au mois de septembre on était débarqué, on avait livré bataille, on avait fait vingt-cinq lieues en présence de l'ennemi, on avait pris une position admirable d'où vous pouvez faire face à toutes les forces de la place et du dehors! Quel bonheur que l'armée française ait ainsi pu occuper ce cap Cherson avec ses criques et Balaklava! Que serions-nous devenus si, en conformité des premiers projets, on avait attaqué le fort du Nord, ayant tous les Russes dans le dos, et sans aucun

port, sans aucun espace à nous pour nous y établir et nous retrancher ? Ne nous plaignons pas trop ! Réfléchissons à ce qui pourrait nous arriver sur ces plages d'Eupatoria à Sébastopol ! Félicitons-nous de ce que les renforts et les munitions, les vivres, les effets de toute sorte ont pu arriver sans trop de retard ! »

Que de réflexions à faire au sujet de cette lettre ! Et comme elle témoigne bien de cette grande vérité dont nous avons souvent rencontré la preuve, vous dans la pratique de la guerre, moi dans l'étude attentive de l'histoire :

L'homme s'agite, Dieu le mène !

CAMILLE ROUSSET.



[redacted]

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE CRIMÉE

INTRODUCTION

I

Changement de cabinet à Londres à la fin de 1852. — Ministère de lord Aberdeen. — Affaire des Lieux saints. — Entretiens de l'empereur Nicolas avec sir George Hamilton Seymour. — L'Angleterre ne se laisse pas séduire.

Dans les derniers jours de l'année 1852, le 16 décembre, presque aussitôt après la proclamation de l'Empire en France, un vote de la Chambre des communes, sur une question de finances, renversait à Londres un ministère tory, notoirement favorable à l'alliance française. Ce fut un cabinet de coalition qui lui succéda. Des hommes d'origine et d'opinions très-divergentes y entrèrent, quelques-uns assez opposés au nouveau gouvernement de la France pour n'hésiter pas à faire en public déclaration de leurs

sentiments hostiles[1], d'autres simplement en défiance, le plus grand nombre sur la réserve, un seul partisan décidé de l'Empire. Il est vrai que cet adhérent unique n'était pas moins que lord Palmerston; mais, tandis que la place de cet homme d'État semblait nécessairement marquée au Foreign Office, on vit le premier ministre, lord Aberdeen, reléguer au ministère de l'intérieur l'ami du régime impérial et confier à lord John Russell, en attendant l'arrivée du comte de Clarendon, la direction provisoire des affaires étrangères. Ce règlement inattendu des portefeuilles fit événement. A Londres et dans toute l'Europe, on l'interpréta comme un signe de refroidissement entre l'Angleterre et la France. Nulle part il ne fut mieux accueilli qu'à Saint-Pétersbourg.

La Russie disputait alors contre la France au sujet des droits du clergé latin et des prétentions du clergé grec à la possession des sanctuaires de Jérusalem, de Nazareth et de Bethléem. Mais déjà cette affaire des Lieux saints ne suffisait plus aux visées de la politique russe, sinon comme une occasion, comme un prétexte à des exigences bien autrement considérables; ce n'en était pas moins une étape faite, une station acquise, un nouveau point d'appui pour un grand élan, pour un suprême élan peut-être, vers l'objet sacré de l'ambition moscovite, l'antique Byzance, la

[1] Sir James Graham, premier lord de l'amirauté, et sir Charles Wood, président du bureau du contrôle, tous deux membres de la Chambre des communes et soumis à la réélection, tinrent sur les *hustings* un langage très-amer contre l'Empire.

[redacted]

ville de Constantin, la cité promise que la vieille langue russe nommait déjà *Tsargrad*, la cité des tsars. Pressé entre la Russie et la France, contraint de céder à l'une et craignant de mécontenter l'autre, le gouvernement turc s'était donné, vis-à-vis de la première, le tort de tenir moins qu'il n'avait promis; il avait essayé d'atténuer à Jérusalem les concessions qu'il avait faites à Constantinople : ruse malhabile que le tsar, vigilant et résolu, n'allait pas manquer de démasquer, de grossir, de dénoncer à l'Europe comme un manquement de parole, comme une injure à sa personne même. S'il parvenait à gagner l'Angleterre, à lui faire approuver ses griefs, partager ses vues, accepter ses plans, c'était fait de l'empire turc. L'entreprise était délicate, difficile, dangereuse peut-être; mais à réussir, quel triomphe! L'autorité de sa personne et de son nom, l'ascendant qu'il avait pris dans l'univers entier, vingt-huit années d'un règne qui s'égalait aux plus célèbres, la constance d'une politique éprouvée, l'ordre européen dont il s'était fait le garant comme de la paix publique, l'empereur Nicolas n'hésita pas à tout commettre, à tout sacrifier, au besoin. Mais pour jouer une partie aussi hasardeuse, il avait décidé de ne s'en fier qu'à lui-même. Jamais, devant le monde et devant l'histoire, chef d'État ne s'est fait plus résolûment ni plus directement responsable.

Le 9 janvier 1853, dans une fête donnée au palais de la grande-duchesse Hélène, l'empereur Nicolas

vint à l'envoyé britannique, sir George Hamilton Seymour, lui parla gracieusement du nouveau ministère qui venait de se constituer à Londres et le chargea de ses félicitations toutes particulières pour lord Aberdeen. « Vous connaissez mes sentiments pour l'Angleterre, ajouta le tsar; il est essentiel que les deux gouvernements, c'est-à-dire le gouvernement anglais et moi, moi et le gouvernement anglais, soyons dans les meilleurs termes; jamais la nécessité n'en a été aussi grande que dans ce moment. Je vous prie de transmettre ces paroles à lord John Russell. Lorsque nous sommes d'accord, je suis tout à fait sans inquiétude quant à l'occident de l'Europe; ce que d'autres pensent au fond est de peu d'importance. Quant à la Turquie, c'est une autre question; ce pays est dans un état critique et peut nous donner beaucoup d'embarras. » Là-dessus, et sans s'expliquer davantage, le tsar allait quitter le ministre d'Angleterre, lorsque celui-ci, trouvant la conversation fort intéressante, mais incomplète, et craignant de n'avoir plus de sitôt l'occasion de la reprendre, osa retenir son auguste interlocuteur et solliciter de lui, au sujet de l'empire ottoman, quelques mots un peu plus rassurants que ce qui venait de se dire. Le tsar, toujours gracieux, parut hésiter d'abord et ne vouloir point sortir des généralités; puis, tout à coup, comme quelqu'un qui prend son parti : « Tenez, dit-il, nous avons sur les bras un homme malade, un homme très-malade; ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur

si, un de ces jours, il devait nous échapper, surtout avant que toutes les dispositions nécessaires fussent prises. Mais enfin, ce n'est point le moment de vous parler de cela. »

Cinq jours après, le 14 janvier, sir Hamilton Seymour fut averti par le chancelier, M. de Nesselrode, que le tsar désirait s'entretenir avec lui. Il se rendit aussitôt au palais; le tsar était seul et prêt à reprendre la conversation dont le prologue, chez la grande-duchesse, avait été si intéressant, mais si mystérieux et si court. Sous une forme toujours courtoise et familière, ce fut un vrai discours, méthodique et composé, que l'empereur Nicolas développa, sans tarder, devant son auditeur singulièrement attentif. « Vous savez, lui dit-il, les rêves et les plans dans lesquels se complaisait l'impératrice Catherine; ils ont été transmis jusqu'à nos jours; mais, quant à moi, héritier de ses immenses possessions territoriales, je n'ai pas hérité de ces visions, ou de ces intentions, si vous voulez. Mon empire est si vaste, placé si heureusement sous tous les rapports, qu'il serait déraisonnable à moi de désirer plus de territoire ou plus de pouvoir que je n'en possède. Au contraire, je suis le premier à vous dire que notre grand, peut-être notre seul danger, naîtrait d'une extension nouvelle donnée à un empire déjà trop étendu. Tout près de nous est la Turquie, et, dans notre situation actuelle, on ne saurait rien désirer de mieux pour nos intérêts; les temps ne sont plus où nous avions à craindre quelque chose

du fanatisme ou des entreprises guerrières des Turcs. Eh bien ! dans cet empire, il y a plusieurs millions de chrétiens aux intérêts desquels je suis tenu de veiller ; c'est d'ailleurs un droit que des traités m'ont garanti. L'usage que j'en fais, je puis le dire en toute assurance, est bien modéré ; j'avouerai même franchement qu'il s'y attache parfois des obligations bien gênantes ; mais je ne peux pas me soustraire à l'accomplissement d'un devoir positif. Notre religion, telle qu'elle est établie en Russie, nous est venue d'Orient, et il y a des sentiments et des obligations qu'il ne faut jamais perdre de vue. Maintenant la Turquie, placée dans la situation que vous savez, est tombée graduellement dans un tel état de décrépitude, que, comme je vous l'ai dit l'autre jour, si désireux que nous soyons de prolonger l'existence du malade, — et je vous prie de croire que je désire autant que vous qu'il continue de vivre, — il peut subitement mourir et nous rester sur les bras. Nous ne pouvons pas ressusciter les morts ; si l'empire turc tombe, il tombera pour ne plus se relever. C'est pourquoi je vous pose cette question : Ne vaut-il pas mieux se prémunir contre un tel événement que de s'exposer au chaos, à la confusion, à la certitude d'une guerre européenne, suite inévitable de la catastrophe, si elle arrive à l'improviste et avant qu'on ait pu esquisser quelque système ultérieur ? Voilà le point sur lequel je désire appeler l'attention de votre gouvernement. »

Le diplomate anglais répondit en substance que la

Turquie s'était déjà tirée d'autres crises où l'on avait cru qu'elle devait périr, que l'Angleterre n'aimait pas, en général, ces sortes d'engagements provisionnels et qu'en fait il lui répugnait fort d'escompter la succession d'un ancien ami et allié. « Le principe est bon, reprit le tsar, toujours bon, surtout dans des temps d'incertitude et de changement comme sont les temps actuels ; néanmoins il est de la plus haute importance que nous nous entendions et que nous ne nous laissions point surprendre. Je veux vous parler en ami et en *gentleman* : si nous parvenons, l'Angleterre et moi, à nous entendre sur cette affaire, peu m'importe le reste ; je tiens pour indifférent ce que pensent et font les autres. Ainsi je vous dirai franchement et nettement que si l'Angleterre songe à s'établir quelque jour à Constantinople, je ne le souffrirai pas. Ce n'est pas que je vous prête cette intention ; mais, dans des occasions pareilles, mieux vaut parler avec franchise. Pour moi, je suis également disposé à prendre l'engagement de ne m'y point établir, en propriétaire s'entend, car en dépositaire, je ne dis pas non. S'il n'y a point de précautions prises, si tout est laissé à l'aventure, il peut arriver telle circonstance qui m'oblige à occuper Constantinople. »

Nouvelles peut-être pour sir Hamilton Seymour, les ouvertures du tsar ne devaient pas l'être pour le gouvernement britannique, car, dans un voyage que l'empereur Nicolas avait fait en Angleterre, au mois de juin 1844, il s'était entretenu des affaires d'Orient,

comme d'un sujet de prédilection, avec le duc de Wellington, lord Aberdeen et sir Robert Peel. Ses propositions, ou plutôt ses idées, afin d'établir, sur cette question spéciale, un accord particulier entre la Russie et l'Angleterre, étaient même consignées dans un mémorandum que le comte de Nesselrode avait laissé entre les mains des ministres anglais. « Alors comme aujourd'hui, ajoutait le tsar en rappelant dans son entretien avec sir Hamilton Seymour le souvenir de son voyage à Londres, il était désireux de prendre des mesures contre des événements qui, faute de concert préalable, pourraient le forcer d'agir contrairement aux vues du gouvernement de la reine. »

De ces hautes et vastes généralités descendant au fait spécial des Lieux saints, le tsar ne manqua pas d'alléguer certaines satisfactions qui avaient été demandées par lui en 1852, promises et stipulées dans un acte officiel, confirmées par la parole du sultan lui-même, et qu'il était bien résolu à maintenir hors d'atteinte, malgré la bonne envie qu'on avait à Constantinople de méconnaître la valeur des engagements souscrits. Sir Hamilton Seymour répondit qu'il ne doutait pas que les justes réclamations du tsar ne fussent accueillies comme elles devaient l'être, et que ce qu'il redoutait pour la Turquie, c'était non pas certes les intentions de son auguste interlocuteur, mais les suites des mesures militaires qui se préparaient dans la Russie méridionale; sur quoi le tsar assura que ses troupes n'avaient fait aucun mouvement et voulut

bien exprimer l'espoir qu'elles n'en auraient point à faire. « Vous rendrez compte au gouvernement de la reine de ce qui s'est passé entre nous, ajouta-t-il en manière de conclusion, et vous direz que je suis prêt à accueillir toute communication qu'il jugera à propos de me faire sur cette question. »

Pour toute communication, le cabinet anglais, le 9 février, par la plume de lord John Russell, se contenta de féliciter le tsar de la politique sage, désintéressée, « bienfaisante pour l'Europe, » qu'il avait depuis si longtemps suivie, d'insinuer que le succès de cette politique ne pouvait être assuré que par une modération extrême à l'égard de la Turquie, par des négociations amicales plutôt que par des demandes péremptoires, et de souhaiter enfin que les différends relatifs aux affaires turques fussent réglés par un accord des grandes puissances, car il ne serait pas loyalement possible de tenir l'Autriche et la France en dehors et dans l'ignorance des transactions auxquelles l'Angleterre ne refuserait pas de prendre part avec la Russie, dans l'intérêt même de l'empire ottoman. Ainsi le gouvernement anglais et le tsar se plaçaient à des points de vue diamétralement opposés, celui-ci ne songeant qu'à régler l'emploi d'une succession qu'il tenait d'ores et déjà pour ouverte, celui-là ne se préoccupant que d'empêcher la succession de s'ouvrir.

Le 20 février, après avoir donné au comte de Nesselrode lecture de la dépêche de lord John Russell, sir Hamilton Seymour avait annoncé l'intention d'en

remettre le lendemain une copie au tsar. « Eh bien! lui dit le soir même l'empereur, qui le rencontra chez la tsarevna, vous avez donc reçu votre réponse et vous allez me l'apporter demain? — Sire, j'aurai cet honneur; mais Votre Majesté sait déjà que la réponse est exactement ce que je lui avais fait pressentir. — C'est ce que j'ai eu le regret d'apprendre; mais je crois que votre gouvernement ne comprend pas bien mon but. Je suis moins impatient de savoir ce qui sera fait, lorsque le malade mourra, que de déterminer avec l'Angleterre ce qui ne se fera pas. — Mais, sire, permettez-moi de vous faire observer que nous n'avons aucune raison de croire que le malade soit à l'article de la mort... — Alors, répartit avec une certaine vivacité le tsar, je vous dirai que si votre gouvernement incline à croire que la Turquie conserve quelques éléments d'existence, il faut qu'il ait reçu des renseignements inexacts. Je vous le répète, le malade se meurt, et nous ne pouvons jamais permettre qu'un tel événement nous prenne au dépourvu. Il nous en faut venir à une entente, et nous y arriverions, j'en suis convaincu, si j'avais seulement dix minutes de conversation avec vos ministres, avec lord Aberdeen, par exemple, qui me connaît si bien et qui a en moi une confiance aussi entière que celle que j'ai en lui. Je ne demande, ne l'oubliez pas, ni un traité ni un protocole; une entente générale est tout ce que je souhaite; entre gens comme il faut, cela suffit... Restons-en là pour le moment; venez demain, et

toutes les fois que vous croirez qu'une conversation avec moi pourrait contribuer à une entente sur quelque point que ce soit, faites-moi dire que vous désirez me voir. »

Il n'y avait pas nécessité d'être un très-profond diplomate pour pénétrer les desseins du tsar, et sir Hamilton Seymour n'eut pas besoin d'attendre au lendemain pour ajouter au récit de cette rapide escarmouche la conclusion suivante : « On ne saurait douter qu'un souverain qui insiste avec une telle opiniâtreté sur la chute imminente d'un État voisin n'ait décidé dans son esprit que l'heure est venue, non pas d'attendre sa dissolution, mais de la provoquer. Le but de l'empereur serait d'entraîner le gouvernement de la reine, d'accord avec les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Vienne, dans un plan de partage de la Turquie et d'exclure la France de cet arrangement. » En effet, le lendemain, la conversation n'eut pas d'autre objet. Comme dans une pièce bien faite, l'intérêt ne cessait pas de grandir, et dans ce quatrième acte, qui dura bien cinq quarts d'heure, il ne languit pas une minute.

Ce fut la dépêche de lord John Russell qui servit de thème à l'entretien, mais ce fut aux commentaires du tsar qu'il dut de prendre une valeur incomparable. Que ne devrait-on pas faire ou ne tolérer pas au cas où l'empire turc s'abîmerait tout d'un coup? C'était à cette question posée de la sorte que le tsar s'étonnait et regrettait que le gouvernement anglais n'eût pas

expressément répondu. « Peut-être, insinua sir Hamilton Seymour, peut-être Votre Majesté voudra-t-elle bien m'exposer ses propres idées sur cette politique négative? » Devant cette défensive obstinée, le tsar refusa d'abord de se découvrir; mais, en s'efforçant d'attirer sur le terrain qu'il avait choisi son prudent adversaire, il s'y était lui-même trop avancé pour qu'il lui fût possible de faire honorablement retraite. « Eh bien! dit-il enfin, il y a certaines choses que je ne souffrirai jamais: et d'abord, pour ce qui nous regarde, je ne veux pas de l'occupation permanente de Constantinople par les Russes; mais je ne veux pas davantage que Constantinople soit jamais occupée ni par les Anglais, ni par les Français, ni par aucune des grandes puissances. Je ne permettrai jamais non plus qu'on tente de reconstruire un empire byzantin, ni que la Grèce obtienne une extension de territoire qui ferait d'elle un État puissant. Encore moins pourrais-je souffrir que la Turquie fût partagée en petites républiques, asiles tout faits pour les Kossuth, les Mazzini, et autres révolutionnaires de l'Europe. Plutôt que de subir de tels arrangements, je ferais la guerre et la continuerais aussi longtemps qu'il me resterait un homme et un fusil. » Provoqué à son tour, le ministre d'Angleterre se retrancha dans l'excellente et forte position où il s'était cantonné dès l'origine. Pourquoi s'occuper toujours de la chute de l'empire turc et des arrangements à faire soit avant, soit après la catastrophe? Pourquoi ne pas s'occuper plutôt de rappeler

le malade à la santé? « Oh! reprit le tsar, c'est là ce que le chancelier me répète sans cesse; mais, un jour ou l'autre, arrivera la crise et nous serons pris au dépourvu. » Puis, venant à parler de la France : « Dieu me garde, continua-t-il, d'accuser personne à tort; mais il se passe à Constantinople et dans le Montenegro des choses qui sont bien suspectes. On serait tenté de croire que le gouvernement français cherche à brouiller les affaires en Orient, dans l'espoir d'arriver plus aisément à ses fins, par exemple, à la possession de Tunis. » Quant à lui, le tsar affirmait qu'il s'inquiétait fort peu du rôle que la politique française voudrait jouer dans les affaires d'Orient, et il ajoutait que, depuis plus d'un mois, il avait fait savoir au sultan que s'il avait jamais à réclamer l'assistance de la Russie pour résister aux menaces de la France, son concours lui était tout à fait assuré. « En un mot, reprit le tsar, et comme je vous l'ai dit, tout ce qu'il me faut, c'est de m'entendre avec l'Angleterre, non pas sur ce qui devra, mais sur ce qui ne devra pas se faire. — Mais, objecta non sans dessein sir Hamilton Seymour, Votre Majesté a oublié l'Autriche; or toutes ces affaires d'Orient la touchent de bien près; elle doit s'attendre à être consultée. — Oh! repartit sans hésiter le tsar, vous devez savoir que quand je parle de la Russie, je parle de l'Autriche; ce qui convient à l'une convient à l'autre; nos intérêts, en ce qui regarde la Turquie, sont parfaitement identiques. »

Lord John Russell, dans sa dépêche, parlait, à pro-

pos du peuple russe, d'ambition à longue date; le tsar parut s'étonner de cette expression. Sir Hamilton Seymour lui rappela qu'en 1822 l'empereur Alexandre écrivait qu'il était le seul qui résistât aux desseins de ses sujets sur la Turquie, et qu'il avait beaucoup perdu de sa popularité en combattant ces tendances. « Vous avez raison, reprit le tsar, de me rappeler les faits auxquels mon frère faisait allusion. Il est parfaitement vrai que l'impératrice Catherine se livrait volontiers à toutes sortes de rêves ambitieux, mais il n'est pas moins vrai que ces idées ne sont nullement partagées par ses descendants. Vous voyez comme j'agis envers le sultan. *Le monsieur* manque à sa parole et se conduit avec moi d'une façon singulièrement déplaisante; cependant je me contente d'envoyer à Constantinople un ambassadeur pour demander réparation [1]. Certainement je pourrais, s'il me plaisait, envoyer une armée que rien ne pourrait arrêter; mais je me borne à faire une démonstration suffisante pour prouver que je n'entends pas qu'on se joue de moi. » Le ministre anglais, qui n'avait alors aucune raison de suspecter la modération du tsar, l'en félicita sincèrement. De là, ramenée par l'empereur à travers le Montenegro, la conversation revint à son objet principal, la dissolution de l'empire turc. Sans le moindre souci de se contredire à quelques minutes de distance, et laissant de côté ce qui ne devrait pas être fait pour

[1] C'est de l'ambassade du prince Menchikof que parle ici le tsar.

[redacted]

en venir hardiment à ce qui pourrait se faire, le tsar n'hésita plus à tracer devant son auditeur attentif un avant-projet de partage. « Les Principautés, dit-il, sont de fait un État indépendant sous ma protection ; c'est une situation qui peut continuer. La Serbie pourrait recevoir une forme de gouvernement analogue ; la Bulgarie de même ; il n'y a pas de raison que je sache pour empêcher de faire de ce pays un État indépendant. Quant à l'Égypte, je comprends parfaitement l'importance de ce territoire pour l'Angleterre. Tout ce que je puis dire, c'est que si, en cas de partage après la chute de l'empire ottoman, vous preniez possession de l'Égypte, je n'aurais pas d'objection à faire. J'en dirai autant de Candie : cette île pourrait vous convenir, et je ne vois pas pourquoi elle ne ferait pas partie des possessions anglaises. » Ici l'envoyé de la reine crut nécessaire d'arrêter la tentation. « Ce que l'Angleterre souhaitait de l'Égypte, dit-il froidement, c'était de s'assurer une rapide et libre communication entre la métropole et l'Inde. » Mal satisfait de ce premier accueil fait à ses offres, le tsar ne désespéra pas de les voir mieux reçues à Londres. « Engagez votre gouvernement à m'écrire de nouveau sur ces matières avec plus de développement et sans hésitation, dit-il après les plus vives protestations d'attachement pour la reine et de considération pour le nouveau cabinet ; j'ai confiance dans le gouvernement anglais. Ce n'est point un engagement, une convention que je lui demande. c'est un libre échange d'idées

et, au besoin, une parole de *gentleman*. Entre nous cela suffit. »

Dans cet entretien, — la remarque a déjà été faite, — le tsar s'était fort avancé, beaucoup plus assurément qu'il n'avait voulu et qu'il n'eût fallu pour le succès de sa tactique ; il y avait des batteries qu'il avait sans doute prématurément démasquées. Aussi, pour la première fois depuis le début de cette négociation exceptionnelle, vit-on intervenir, comme la réserve dans une action douteuse, le chancelier de l'empire, le diplomate consommé, M. de Nesselrode. Sous couleur de répondre par un texte officiel à la dépêche officielle de lord John Russell, il remit, le 7 mars, à sir Hamilton Seymour, un mémorandum daté du 21 février, comme s'il eût été tout de suite écrit après l'audience impériale, et dans lequel étaient en effet reproduits, mais revus, corrigés et atténués, sans les imprudences ni les développements excessifs, les principaux arguments du tsar. Par exemple, où il avait évidemment fait la faute la plus grave, c'est lorsqu'il avait produit son avant-projet de partage et jeté un peu grossièrement en proie l'Égypte et Candie aux convoitises supposées de l'Angleterre : c'est aussi sur ce sujet que s'expliquait avec le plus de soin le chancelier de Russie. « En s'entretenant familièrement avec l'envoyé britannique, disait-il, sur les causes qui d'un jour à l'autre peuvent amener la chute de l'empire ottoman, il n'était point entré dans la pensée de l'empereur de proposer pour cette éventualité un plan

par lequel la Russie et l'Angleterre disposeraient par avance des provinces régies par le sultan, un système tout fait, encore moins une transaction formelle à conclure entre les deux cabinets. Il n'y a là ni projets de partage, ni convention à rendre obligatoire aux autres cours. C'est un simple échange d'opinions, et l'empereur ne voit point qu'il soit nécessaire d'en parler avant le temps. Dès lors tombent les objections qu'élève lord John Russell contre toute réticence qui serait faite aux autres puissances pour le cas d'une transaction formelle dont il n'est nullement question pour le moment. En somme, l'empereur ne peut que se féliciter d'avoir provoqué cet échange intime de confidences. Les deux souverains se sont dit franchement ce que, dans l'hypothèse extrême dont ils traitent, leurs intérêts respectifs ne sauraient comporter. L'Angleterre comprend que la Russie ne saurait permettre à Constantinople l'établissement d'une puissance chrétienne assez forte pour la contrôler et l'inquiéter; elle déclare que, pour elle-même, elle renonce à toute intention ou désir de posséder Constantinople. L'empereur désavoue également tout désir ou dessein de s'y établir. L'Angleterre promet qu'elle n'entrera dans aucun arrangement tendant à statuer sur les dispositions à prendre dans le cas de la chute de l'empire turc, sans s'en être préalablement concertée avec l'empereur. L'empereur, de son côté, contracte volontiers le même engagement. » Tel quel, ce document aurait paru assez rassurant et satisfaisant à sir Hamil-

ton Seymour lui-même, s'il n'avait pas eu le souvenir des paroles plus significatives du tsar, et si, à la suite de l'engagement pris par la Russie de ne s'établir point à Constantinople, il avait trouvé, au lieu d'une réserve inquiétante, une garantie ou protestation formelle contre l'idée d'une occupation même temporaire.

Sur ces entrefaites, le comte de Clarendon avait pris, le 21 février, à Londres, possession du Foreign Office. Son attitude et son langage furent exactement conformes à l'attitude et au langage de lord John Russell : pareille approbation du jugement et de la discrétion dont sir Hamilton Seymour avait fait preuve dans ses entretiens avec le tsar, pareille opinion sur la nécessité de maintenir en Europe l'équilibre et la paix générale par le maintien même de l'empire ottoman. « Le gouvernement de la reine, disait lord Clarendon, a appris avec une sincère satisfaction que l'empereur se regarde comme plus intéressé que l'Angleterre elle-même à prévenir une catastrophe en Turquie, parce que ce gouvernement est convaincu que de la politique suivie par Sa Majesté Impériale vis-à-vis de la Porte dépend l'accélération ou l'ajournement indéfini d'un événement que toutes les puissances européennes sont intéressées à conjurer. Le gouvernement de la reine est convaincu que rien n'est plus propre à précipiter cet événement que la prédiction constante d'une crise prochaine, que rien ne peut être plus fatal à la vitalité de la Turquie que la

présomption de sa décadence rapide et inévitable, et que, si l'opinion du tsar que les jours de l'empire turc sont comptés devenait notoire, la chute de cet empire arriverait plus tôt même que ne semble le penser Sa Majesté Impériale. » Au sujet d'une entente exclusive de l'Angleterre avec la Russie et d'une part à se faire ou à recevoir dans les dépouilles opimes de la Turquie, le langage du ministre anglais était bref et net : « L'Angleterre ne désire pas d'agrandissement territorial ; elle ne pourrait pas participer à un arrangement préalable dont elle devrait tirer quelque avantage de cette sorte. L'Angleterre ne pourrait pas s'associer à une combinaison qui devrait être tenue secrète vis-à-vis des autres puissances. Le gouvernement de la reine, ajoutait en terminant lord Clarendon, croit que la Turquie n'a besoin que d'indulgence de la part de ses alliés, de leur détermination de ne pas montrer d'exigence humiliante pour la dignité et l'indépendance du sultan, et enfin de cet appui amical que, parmi les États comme parmi les individus, les faibles sont en droit d'attendre de la part des forts. »

Lorsque lord Clarendon écrivait, le 23 mars, cette remarquable dépêche, il n'avait pas reçu encore le mémorandum daté du 21 février, et remis seulement quinze jours plus tard par le comte de Nesselrode à sir Hamilton Seymour ; mais il y avait si bien et si complétement répondu par avance que, le document russe étant enfin arrivé, le ministre jugea non-seulement qu'il était inutile d'ajouter rien, mais qu'il fallait

au contraire et au plus vite mettre un terme à cette négociation singulière. Coïncidence remarquable, le comte de Nesselrode n'était pas moins pressé d'en finir. « Ces matières, disait-il à sir Hamilton Seymour, avec la satisfaction d'un homme qui se sent délivré d'un grand souci, ces matières sont si délicates, qu'il y a toujours de l'inconvénient à les discuter. » Et pour terminer en effet la discussion, il remit, le 15 avril, au ministre d'Angleterre un mémorandum de clôture tout à fait conforme aux sentiments du gouvernement anglais. « L'empereur, y disait-il, conviendra volontiers que le meilleur moyen de faire durer le gouvernement turc est de ne le pas fatiguer par des demandes excessives faites d'une manière humiliante pour son indépendance et sa dignité. Sa Majesté est disposée, comme elle l'a toujours été, à suivre ce système, pourvu toutefois qu'il soit bien entendu que la même règle de conduite sera observée par toutes les grandes puissances sans distinction, et qu'aucune d'elles ne profitera de la faiblesse de la Porte pour en obtenir des concessions qui pourraient être préjudiciables aux autres. Ce principe posé, l'empereur déclare qu'il est prêt à travailler, de concert avec l'Angleterre, à prolonger l'existence de l'empire turc, en laissant de côté toute cause d'alarme au sujet de sa dissolution. » Cependant, au grand regret de M. de Nesselrode, le tsar ne voulut pas laisser à son sage conseiller l'honneur et l'avantage du dernier mot. Trois jours après la remise du mémorandum, il voulut y ajouter

un épilogue tout personnel. Le 18 avril, sir G. Hamilton Seymour ayant dîné au palais, le tsar prit de nouveau prétexte de cette querelle des Lieux saints, où il prétendait avoir été directement offensé par la mauvaise foi du sultan, et il finit par dire à l'envoyé de la reine qu'il n'avait remué jusqu'à ce jour ni un vaisseau ni un bataillon, mais qu'il n'entendait pas qu'on le jouât, et que, si les Turcs ne cédaient pas à la raison, il leur faudrait céder sous l'imminence d'un danger prochain.

Ainsi se termina, sur cette confidence vague et menaçante, la plus étrange des négociations dont les arcanes des chancelleries aient reçu le mystère. Le secret de celle-ci fut loyalement et religieusement gardé par le gouvernement anglais. Si le public y fut initié, ce ne fut qu'un an plus tard, à la suite d'une provocation imprudente du gouvernement russe.

En réponse à un discours prononcé dans la Chambre des communes, le 17 février 1854, par lord John Russell, la chancellerie impériale fit insérer dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 2 mars un article où les négociations secrètes de l'année précédente étaient révélées et alléguées comme une preuve que le tsar n'avait jamais manqué de franchise envers le gouvernement britannique, et que, si la France avait eu jusqu'à un certain point quelque raison d'être en méfiance, l'Angleterre n'en avait aucunement le droit. « Moins qu'aucun autre, disait le journal russe, le gouvernement britannique aurait dû accueillir de

pareils soupçons; il a dans les mains la preuve écrite qu'ils ne reposent sur aucun fondement. » C'est à la suite de cette sorte de provocation que le Foreign Office donna au public toutes les pièces d'une correspondance qui faisait le plus grand honneur à la loyauté et à la sagesse politique de l'Angleterre. Sous l'éclat soudain de cette révélation fulgurante, bien des points demeurés obscurs s'illuminèrent tout d'un coup; l'année 1853, l'année diplomatiqne par excellence, fut éclairée dans ses dernières profondeurs; on comprit les allures différentes de l'Angleterre et de la France aux premiers moments de la crise : celle-là hésitante, retenue, à la fois inquiète et confiante, sensible aux paroles d'un souverain qui la recherchait et s'engageait avec elle; celle-ci plus clairvoyante, plus libre d'agir, gardée heureusement — plût à Dieu qu'elle l'eût été toujours! — du péril des tentations et des fausses confidences; en un mot, plus vigilante à Constantinople, parce qu'elle était moins distraite à Saint-Pétersbourg.

II

Le prince Menchikof à Constantinople. — Lord Stratford de Redcliffe. — Le colonel Rose. — M. Benedetti. — La flotte française à Salamine. — Insistance menaçante du prince Menchikof. — Résistance de la Porte. — Départ du prince.

Pendant que, dans l'ombre des coulisses, l'essai de séduction qu'on vient de voir se nouait et se dénouait au mécompte du séducteur, un spectacle brillant et bruyant captivait sur la scène l'attention du public. A peine est-ce métaphore : mise en scène et coups de théâtre, tout était calculé pour le triomphe de la politique russe à Constantinople, comme pour le succès d'un drame. Dans l'ambassade extraordinaire que le tsar envoyait au sultan, tout était expressément et volontairement théâtral. Quoi de plus théâtral que le choix même de l'ambassadeur? Le 4 février 1853, M. de Nesselrode annonçait directement à sir Hamilton Seymour, et quatre jours après, le ministre du tsar à Paris, M. Kisselef, faisait savoir au ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, que l'empereur Nicolas avait résolu d'envoyer à Constantinople un des hauts dignitaires de l'empire, l'amiral ministre de la marine, gouverneur de Finlande, prince Menchikof. L'importance du personnage était inquié-

tante : un homme si considérable pouvait-il se déranger pour peu de chose? Cependant M. de Nesselrode prenait soin de calmer les alarmes excitées par la disproportion excessive du négociateur à l'objet apparent de la négociation. « Les instructions du prince sont un peu vagues, disait-il, le 9 février, à sir Hamilton Seymour; car il est difficile de préciser jusqu'à quel point les droits assurés aux Grecs l'année dernière ont été violés. »

Le prince quitta Saint-Pétersbourg le 10 février. Tandis que des officiers russes le précédaient à Constantinople, faisant grand bruit de la mission de leur chef, et que la légation de Russie, avertie par eux, hâtait des préparatifs inaccoutumés, le prince passait solennellement en revue, auprès d'Odessa, les troupes qui allaient grossir les forces déjà réunies en Bessarabie; puis il allait visiter, également en grand appareil, la flotte de la mer Noire assemblée dans la rade de Sébastopol. Enfin, le 28 février, le navire à vapeur qui le portait fut signalé à l'entrée du Bosphore. Aux abords de la légation russe s'agitait une foule bruyante : c'était la population ou plus exactement la populace grecque de Constantinople qui saluait de ses acclamations le vengeur annoncé de la religion grecque. La légation avait exigé de la Porte, pour la réception de l'ambassadeur extraordinaire, des honneurs extraordinaires; il semblait qu'il dût être accueilli comme un vainqueur. Son entrée, en effet, fut plutôt celle d'un général d'armée que d'un diplomate; sa suite

était un état-major où l'on nommait des personnages par eux-mêmes considérables : le vice-amiral Kornilof, le prince Galitzine, le comte Dimitri de Nesselrode, des aides de camp de l'empereur, des généraux; on ne comptait plus la foule des officiers de terre et de mer.

Suivant les usages diplomatiques, l'ambassadeur devait faire d'abord visite au grand vizir Méhémet-Ali-Pacha, et au reïs-effendi Fuad, ministre des affaires étrangères de l'empire ottoman. Le 2 mars, le prince Menchikof se rendit en effet à la Porte, mais en tenue de ville et non en grand uniforme. Si l'étiquette diplomatique est d'observance rigoureuse, c'est à Constantinople plus qu'en aucun lieu du monde. Le négligé de l'ambassadeur fit scandale : on y vit un mépris affecté des plus simples convenances; mais qu'était cette déplaisante surprise au prix de celle que le représentant du tsar réservait aux conseillers du sultan? Dans le palais qu'on désigne officiellement sous le nom de Sublime Porte, les appartements du reïs-effendi étaient contigus à ceux du grand vizir; dans les uns comme dans les autres, les plus somptueux apprêts avaient été faits pour recevoir l'ambassadeur; une foule d'officiers étaient rangés en haie dans les antichambres; les secrétaires de Fuad-Effendi se tenaient aux portes, tout prêts à introduire l'illustre visiteur. Après quelques moments d'entretien, le prince quitte le grand vizir, passe devant les appartements du reïs-effendi, tourne le dos à ceux qui l'attendent, traverse

le vestibule et sort. L'étonnement, la confusion de cette foule troublée dépasse toute peinture; on ne sait que croire, on n'ose que penser de cet étrange oubli. Quelques-uns espèrent, personne n'ose provoquer un éclaircissement. La journée se passe : point d'explication ni d'excuse. Le lendemain, une communication du prince apprend au grand vizir que l'ambassadeur du tsar, par sa conduite de la veille, n'a pas eu l'intention de porter la moindre atteinte à l'autorité du sultan, mais qu'il lui est impossible de traiter d'affaires avec un ministre *fallacieux*.

Il n'y avait plus à s'y méprendre, c'était bien une offense publique et officielle que l'ambassadeur du tsar avait entendu faire à Fuad-Effendi. Au temps jadis, même au temps de Mahmoud, le gouvernement turc, prenant l'offense à son compte, eût exigé une réparation immédiate; faute de quoi, l'offenseur eût été mis aux Sept-Tours et la guerre déclarée; mais la Turquie n'était plus capable de ces coups de force. Sans remonter aux grands sultans des vieux âges, du sultan Mahmoud à son fils Abd-ul-Medjid il n'y avait déjà plus de comparaison à faire. En présence de l'imminent et mortel danger qui menaçait l'empire turc, Fuad-Effendi sacrifia sa fortune au salut de son prince et de son pays : il résigna le pouvoir. Rifaat-Pacha prit à sa place le ministère des affaires étrangères. Quelque digne et intelligent que fût le sacrifice de Fuad, la crise dont il avait conjuré l'éclat n'était qu'ajournée. Ce n'était pas assez d'une seule victime

pour satisfaire le prince Menchikof; du premier coup, il avait fait brèche dans le gouvernement turc : il comptait bien, du second, le réduire à merci.

En l'envoyant à Constantinople, l'empereur Nicolas avait bien choisi son heure. Non-seulement l'ambassadeur du tsar était assuré de ne rencontrer parmi les ministres du sultan aucun adversaire à sa taille; mais pas un personnage égal en importance et en dignité ne pouvait lui être opposé dans aucune des légations étrangères. Les ambassades d'Angleterre et de France étaient en ce moment privées de leurs chefs. Jaloux d'enlever tout prétexte aux récriminations de la Russie, d'apaiser les défiances de l'Angleterre et de rassurer l'Europe par la modération de son attitude en Orient, le gouvernement de l'empereur Napoléon III avait rappelé de Constantinople le marquis de Lavalette, un peu compromis par l'insistance de ses poursuites dans le litige des Lieux saints, et en lui donnant pour successeur M. de Lacour, il avait pris soin de ne point presser le départ du nouvel ambassadeur. D'un autre côté, pour faire montre de la neutralité indifférente qu'il entendait garder dans le procès qui mettait aux prises la Russie et la France à Constantinople, le gouvernement anglais avait autorisé ou plutôt invité l'ambassadeur de la reine, lord Stratford de Redcliffe, à prendre un congé et à venir le passer en Angleterre. Il y avait plus de vingt ans que, sous le nom de sir Stratford Canning, ce diplomate considérable avait commencé de résider auprès du gouver-

nement turc; dans ce long séjour, il s'était justement acquis par la netteté de son intelligence, par la sûreté de son jugement et surtout par la fermeté de son caractère, à Constantinople comme à Londres, une autorité incomparable et incontestable. Dans le conseil de la reine ses dépêches faisaient loi; dans le conseil du sultan ses avis valaient des oracles. On voit ce qu'un tel rival eût donné d'ombrage au prince Menchikof, quelle fortune c'était pour lui de ne le point trouver sur sa route, et quelle douleur pour les ministres turcs de ne pouvoir pas se couvrir d'une si puissante protection! Leur désarroi était au comble; une véritable panique les affolait. L'Angleterre et la France étaient alors représentées par des chargés d'affaires, celle-ci par M. Benedetti, celle-là par le colonel Rose. Le grand vizir les alla trouver l'un et l'autre; il leur peignit en termes saisissants le danger qui menaçait l'empire turc; il voyait déjà la flotte de Sébastopol embossée devant la Corne d'Or; bref il réclama l'appel immédiat des escadres française et anglaise, tout au moins dans les eaux de Smyrne. Si la chute foudroyante de Fuad-Effendi n'avait été qu'un fait isolé, le colonel Rose ne s'en serait pas beaucoup ému sans doute, car il y était certainement préparé[1]; mais ses observations personnelles et les informations qu'il recueillait lui donnaient lieu de croire que les terreurs

[1] « On dit, lui avait écrit dès le 19 février lord John Russell, on dit que l'empereur de Russie exigera la destitution de Fuad-Effendi; sur ce point vous vous abstiendrez de prendre parti dans un sens ou dans l'autre. »

[redacted]

du Divan n'étaient pas sans cause. A Constantinople, l'attitude du prince Menchikof était menaçante et mystérieuse; sur le Danube, les mouvements des forces russes étaient menaçants et significatifs. « Au lieu de retirer ses troupes ou d'arrêter leur marche, écrivait à son gouvernement le colonel, le 6 mars, la Russie les fait avancer vers le territoire turc; elle fait préparer des approvisionnements pour son armée dans les provinces turques[1], sans avoir encore déclaré et exposé à la Porte les griefs qu'elle a contre elle : chose inouïe et contraire aux droits des nations civilisées. Elle prend d'autres grandes mesures militaires et maritimes, dans la pensée manifeste de détruire l'indépendance de la Turquie ou de lui faire la guerre. » En même temps, le colonel Rose prenait sur lui d'inviter directement le vice-amiral Dundas à conduire au plus tôt l'escadre anglaise des eaux de Malte dans l'Archipel. Le chargé d'affaires de France ne se crut pas autorisé à faire le même appel à l'escadre française; il se contenta d'informer son gouvernement de toutes les circonstances qui avaient influé sur la détermination du colonel Rose. La conduite des deux cabinets de France et d'Angleterre fut précisément l'opposé de celle que leurs agents avaient tenue respectivement à Constantinople. Le ministère anglais, sans désavouer expressément le colonel Rose, contremanda l'invitation qu'il avait adressée à l'amiral Dundas et retint

[1] La Moldavie et la Valachie.

l'escadre à Malte en se bornant à renvoyer au plus vite lord Stratford de Redcliffe à son poste. Le gouvernement français, tout en faisant partir également M. de Lacour, donna au contraire à l'escadre de la Méditerranée, qui était aux îles d'Hyères, l'ordre de faire voile en toute hâte vers Salamine.

La résolution si différente de la France et de l'Angleterre ne pouvait manquer de donner texte ou prétexte à des commentaires plus ou moins bienveillants; c'était la grande préoccupation de M. Drouyn de Lhuys. « Ce qu'il importe, à mon avis, écrivait-il au comte Walewski, ambassadeur de France à Londres, le 23 mars, c'est que personne en Europe ne soit autorisé à penser que, s'il éclatait à Constantinople une crise capable de compromettre l'existence de l'empire ottoman, la France et l'Angleterre prendraient une attitude différente. Rien ne serait plus fatal qu'un tel soupçon. » M. Drouyn de Lhuys n'avait pas tort de se préoccuper de cette divergence entre les vues des deux principales puissances maritimes de l'Europe; on en avait pris acte et tiré parti à Saint-Pétersbourg. Parmi les documents intéressants que cette lutte diplomatique avait déjà produits, il n'y en a pas un qui le soit plus que la dépêche adressée, le 7 avril, par le comte de Nesselrode au baron de Brunnow, ministre du tsar à Londres. « Il nous a été bien agréable, disait le chancelier de l'empire russe, de voir que tous les faux bruits répandus à Constantinople à l'égard de nos intentions n'avaient causé aucune alarme ou appréhen-

sion au cabinet de Londres, convaincu, par les assurances personnelles qu'il a reçues à ce sujet de l'empereur, que le désir et la résolution de Sa Majesté sont de respecter l'indépendance et l'intégrité de l'empire turc, et que, si ses vues à cet égard venaient à subir un changement quelconque, notre auguste maître serait le premier à en avertir le gouvernement anglais. Veuillez assurer les ministres de la reine, dans les termes les plus positifs, que les intentions de l'empereur sont toujours les mêmes, et que toutes les vaines rumeurs auxquelles a donné lieu dans la capitale ottomane l'arrivée du prince Menchikof, — occupation des Principautés, agrandissement de territoire du côté de nos frontières asiatiques, prétention de nous assurer la nomination du patriarche de Constantinople, langage hostile et comminatoire tenu à la Porte par notre ambassadeur, — sont non-seulement exagérées, mais dénuées même de tout fondement ; qu'en un mot la mission du prince Menchikof n'a jamais eu et n'a encore d'autre but que celui dont Votre Excellence a été chargée de faire part au gouvernement britannique[1]. L'empereur vous charge de remercier très-particulièrement en son nom lord Aberdeen et lord Clarendon de la salutaire impulsion qu'ils viennent de donner aux résolutions du cabinet britannique. En se fiant à nos assurances, en refusant de suivre la France dans une

[1] Le règlement définitif de la question des Lieux saints.

mesure sinon hostile, du moins empreinte de défiance envers nous, l'Angleterre, dans les circonstances actuelles, a fait preuve de bonne politique. Rien n'eût été plus à regretter que de voir les deux puissances maritimes s'associer, ne fût-ce qu'un moment et d'apparence plutôt que de fait, sur la question d'Orient telle qu'elle est posée à cette heure. Quoique leurs vues à cet égard diffèrent au fond *toto cœlo*, cependant, comme le public européen n'est guère en état d'en faire la distinction, leur identité ostensible n'aurait pu manquer de les présenter sous l'aspect d'une alliance intime. Toutes les situations en Europe en auraient été à l'instant faussées. L'apparition simultanée des deux flottes rendait la question insoluble à Constantinople. De la part de la France isolée, la mesure perd beaucoup de ses inconvénients, quoiqu'elle soit encore loin d'en être exempte; aussi l'empereur ne s'en préoccupe-t-il que peu, et Sa Majesté n'y voit point de raison pour rien changer pour le moment à ses dispositions et vues antérieures. »

Tandis que le gouvernement français, plus touché des informations alarmantes qui lui venaient de Constantinople, surtout plus attentif aux mouvements des Russes en Bessarabie, prévoyait, dès le 22 mars, leur entrée dans les Principautés danubiennes, et donnait à M. de Lacour des instructions appropriées, avec une sagacité remarquable, à la gravité des incidents qui pouvaient se produire, à cette même date, le 22 mars, le ministère anglais, confiant dans les solen-

nelles assurances qu'on lui prodiguait à Saint-Pétersbourg, déclarait à l'ambassadeur de France qu'il se considérait comme tenu de croire, jusqu'à preuve contraire, que la mission du prince Menchikof n'avait rien de menaçant pour l'indépendance et l'intégrité de la Turquie. A Londres cependant, le haut commerce et la finance étaient loin de partager la robuste confiance du gouvernement. De Saint-Pétersbourg, le vent soufflait évidemment à la guerre; de Constantinople, les nouvelles empiraient à chaque arrivage.

Depuis son premier éclat, le prince Menchikof était resté quinze jours dans une réserve bien faite pour irriter l'attente publique; en dépit des légations comme du sérail, il demeurait impénétrable. Enfin, le 17 mars, l'ambassadeur du tsar voulut bien faire à Rifaat-Pacha sa visite officielle. Le sphinx avait parlé; un secret absolu, touchant l'objet de ses communications, était la première de ses exigences; quelles étaient les autres ? A n'en juger que par l'attitude des ministres turcs, elles ne pouvaient qu'être excessives. De l'effarement ils avaient passé à l'effroi. Cette phase de terreur dura quinze jours encore. Enfin, le 5 avril, lord Stratford de Redcliffe, et peu après M. de Lacour, arrivèrent; on courut à eux, au premier surtout, comme à des génies protecteurs. Le silence imposé fut rompu; les langues se délièrent; tout ne fut pas dit sans doute, mais, à travers les réticences et les demi-aveux, des diplomates aussi éprouvés que les ambassadeurs de France et d'Angle-

terre ne tardèrent pas à discerner le vrai et à le saisir. Il fut évident que l'affaire des Lieux saints n'était ni l'unique ni même le principal objet de cette négociation mystérieuse; on en eut bientôt la preuve. Après l'arrivée de M. de Lacour, le prince Menchikof consentit à examiner avec lui le détail du litige, et l'entente s'établit entre eux si facilement et si vite qu'en moins de trois semaines une difficulté qui depuis trois ans tenait la diplomatie européenne en éveil, fut réglée définitivement, à la commune satisfaction de la Turquie, de la Russie et de la France. A dater du 4 mai 1853, il n'y eut plus de question des Lieux saints.

On croyait tout fini : tout commençait. Un jour que sir Hamilton Seymour avait demandé au comte de Nesselrode si, l'affaire des Lieux saints bien et dûment achevée, il n'y aurait plus aucun motif de mésintelligence entre la Russie et les Turcs : « Assurément non, avait répondu le chancelier de l'empire; il ne restera plus à régler que quelques détails de chancellerie sans importance ni conséquence. » Détails de chancellerie! La diplomatie a de grandes habiletés de langage; mais, en vérité, cet euphémisme est d'une valeur incomparable. Après avoir, par un singulier mélange de menaces et de promesses, tenté d'arracher aux ministres du sultan, terrifiés ou séduits, un appel à la toute-puissante et toute généreuse protection du tsar, le prince Menchikof, désespérant de les faire parler à souhait, s'était vu contraint de s'expliquer

plus nettement qu'il ne lui avait convenu d'abord, et il l'avait fait avec une sorte de décision brutale qui témoignait clairement de son profond dépit. C'était dans une note datée du 19 avril : « Tout en voulant être oublieux du passé, y était-il dit, et n'exigeant pour réparation que le renvoi d'un ministre fallacieux et l'exécution patente de promesses solennelles, l'empereur se trouve obligé de demander des garanties solides pour l'avenir. Il les veut formelles, positives, et assurant l'inviolabilité du culte professé par la majorité des sujets chrétiens, tant de la Sublime Porte que de la Russie, et enfin par l'empereur lui-même. Il ne peut en vouloir d'autres que celles qu'il trouvera désormais dans un traité ou dans un acte équivalant à un traité, et à l'abri des interprétations d'un mandataire malavisé et peu consciencieux. » Ainsi un traité qui aurait donné au tsar les droits d'un protecteur sur les sujets chrétiens du sultan, voilà ce que M. de Nesselrode rangeait avec une heureuse négligence dans la catégorie sans intérêt des détails de chancellerie.

Rassuré par la présence et soutenu par l'appui moral des ambassadeurs de France et d'Angleterre, Rifaat-Pacha avait renoncé au système de temporisation à l'abri duquel il s'était retranché d'abord ; aussi bien le prince Menchikof, lassé de tous ces moyens dilatoires, exigeait une réponse catégorique et prompte. Le 5 mai, au lendemain de l'accord qui avait terminé l'affaire des Lieux saints, le prince

adressait au reïs-effendi un projet de *sened* ou convention, avec une note qui ne permettait ni doute ni équivoque sur la valeur qu'attachait expressément à cet acte le représentant du tsar. Il y était dit qu'en réclamant, avec un redoublement d'insistance, sous la forme d'un engagement solennel ayant force de traité, des garanties inviolables pour l'avenir, l'ambassadeur poursuivait le point le plus important de sa mission, le principal objet de la sollicitude de l'empereur, et que si, le 10 mai, à cinq jours de date, satisfaction n'avait pas été faite à ses demandes, « il ne pourrait considérer un plus long délai que comme un manque de procédés envers son gouvernement, ce qui lui imposerait les plus pénibles obligations. »

La Russie datait ses prétentions du traité de Kaïnardji, conclu en 1774 et confirmé en 1829 par le traité d'Andrinople. Si, comme l'affirmait le tsar, ces anciennes stipulations lui avaient implicitement conféré les droits d'un protecteur sur les sujets chrétiens du sultan, et si, comme il s'en défendait en même temps, il ne se préoccupait pas de donner à ces droits prétendus une extension plus grande, que voulaient dire et la mission, et les exigences, et les menaces du prince Menchikof? Mais surtout comment justifier cette pression exercée sur la Turquie par la Russie toute seule, et cette prétention exclusive de s'ingérer dans les affaires intérieures de l'empire ottoman, alors que, depuis douze ans, le traité du 13 juillet 1841 avait fait entrer la Turquie dans ce

qu'on nommait le concert européen, et placé sous la garantie collective des cinq grandes puissances l'indépendance et l'intégrité de l'empire turc? C'était dans cet ordre de considérations que lord Stratford de Redcliffe puisait des arguments destinés, sous la forme officieuse et confidentielle d'une lettre au prince Menchikof, à modérer des exigences qui n'allaient pas à moins, disait-il, qu'à transférer virtuellement du plus faible au plus fort des pouvoirs réservés, en tout pays, à l'autorité suprême de l'État. « Une telle extension des traités existants, ajoutait l'ambassadeur d'Angleterre, courrait risque d'être regardée ailleurs comme une innovation hors de toute proportion avec la question spéciale qui a déterminé votre ambassade, et peu en harmonie avec l'esprit de légalité consacré d'un commun accord par le traité de 1841. » Rien n'y fit; le prince Menchikof maintint toutes ses prétentions. Au jour fixé, le 10 mai, il reçut du reïs-effendi une note animée des meilleurs sentiments pour les sujets chrétiens du sultan et pour la conservation de leurs privilèges en matière religieuse. « Quant à conclure avec la Russie un traité à ce sujet, ajoutait la note, la Porte ne pourrait jamais y consentir sans compromettre les principes fondamentaux de son indépendance et de sa souveraineté. Elle se trouve ainsi obligée à décliner la proposition qui lui a été faite par l'empereur de Russie de conclure avec lui une convention qui la lierait de cette manière. La Porte s'en remet à l'opinion publique du monde

entier, qui ne pourrait jamais permettre cette violation de son indépendance et de ses droits nationaux, et en appelle à la justice et à la loyauté de l'empereur lui-même. »

Quoique le prince Menchikof eût donné à sa dernière communication le caractère d'un ultimatum, la déclaration de rupture à laquelle s'attendait le grand vizir fut remplacée par une proposition d'entrevue. On convint de se rencontrer le 13 mai. Ce jour-là, comme le 2 mars, on avait fait, pour cette conférence, de grands apprêts à la Porte; l'heure passée, une rumeur étrange vint émouvoir le grand vizir et le reïs-effendi, étonnés déjà du retard. Ce n'était point à la Porte, c'était au sérail qu'était allé droit l'envoyé du tsar, c'était le sultan lui-même qu'il avait voulu surprendre dans le trouble et l'accablement d'une grande douleur, car le sultan venait de perdre sa mère, et le prince Menchikof ne pouvait pas l'ignorer. A l'inconvenance de la démarche répondit l'humiliation d'un rappel à la correction diplomatique. Non-seulement il ne fut pas reçu, mais il fut, par les ordres du sultan, expressément renvoyé à ses ministres. Les ministres, pour leur part, jugèrent qu'ils ne pouvaient plus dignement traiter avec lui. Après l'offense du 2 mars, l'offense du 13 mai devait avoir des conséquences pareilles. Comme Fuad-Effendi, Mehemet-Ali et Rifaat se retirèrent du gouvernement. Rechid-Pacha prit la direction des affaires étrangères. Avec ce nouveau ministre, plus

docile, croyait-on, à l'influence russe, le prince Menchikof affecta l'humeur la plus conciliante : il n'exigeait plus ni traité ni *sened;* il se contentait d'une simple note, à la vérité bien et dûment rédigée par lui-même, mais qui, recopiée, adoptée et signée par Rechid-Pacha, devait officiellement revenir à l'envoyé du tsar, comme l'œuvre propre, personnelle et volontaire du reïs-effendi. Quoi de plus simple? Il se trouva, par malheur, que la concession du prince n'était qu'en apparence et que, sous une forme nouvelle, le fond ne variait pas; traité, *sened* ou note, ce qu'il voulait emporter de haute lutte ou gagner par surprise, c'était un engagement effectif, un contrat onéreux souscrit par le sultan au profit du tsar. En dépit de ces manœuvres, Rechid-Pacha ne s'y laissa point prendre; comme Fuad et comme Rifaat, il refusa de signer la déchéance morale du gouvernement turc. De Buyukdéré, où s'était déjà retiré le prince avec tout le personnel de la légation russe, il adressa, le 18 mai, à Rechid une note par laquelle il déclarait sa mission terminée et les relations diplomatiques rompues désormais entre l'empire russe et l'empire ottoman. Enfin, trois jours après, le 21, remmené vaincu par le même navire qui l'avait, trois mois auparavant, débarqué triomphalement à Constantinople, l'ambassadeur du tsar rentrait dans la mer Noire; il allait porter en Russie le ressentiment de sa défaite et en presser la vengeance.

III

La flotte française et la flotte anglaise à Besika. — Conflit diplomatique. — Médiation officieuse de l'Autriche. — Les Russes passent le Pruth. — Note de Vienne. — Modifications turques. — La Russie les repousse. — L'opinion tourne à la guerre. — Napoléon III. — Entrevues d'Olmütz et de Varsovie. — La Porte déclare la guerre.

A Londres, l'ultimatum du 5 mai, connu et publié le 20, eut l'effet d'un coup de foudre. Jusque-là, partagée entre les vagues alarmes qui venaient de Constantinople et les déclarations confiantes du ministère, l'opinion publique avait hésité; dès lors elle éclata. Pour le cabinet, surpris dans ses rêves d'optimisme, étourdi par ce brusque réveil, il lui fallut changer tout à coup de langage et de conduite. Au lieu d'une querelle de sacristie, comme on disait encore dédaigneusement la veille, il fallut bien voir l'imminence d'une catastrophe pour l'empire turc; au lieu de jalouser ou de railler la France, il fallut bien confesser qu'elle seule avait été prévoyante et active. En quelques jours, on s'efforça de réparer le temps perdu : le 28 mai, lord Clarendon à la Chambre des lords, lord John Russell à la Chambre des communes, déclaraient que le gouvernement était résolu à prêter

[redacted]

main-forte à la Turquie en cas de besoin, et, le 1er juin, une dépêche annonçait à lord Stratford de Redcliffe que l'escadre en station à Malte était mise à son entière disposition. Toutefois, chez quelques-uns des ministres, chez lord Aberdeen surtout, il demeurait un fond de respect pour la parole du tsar et comme un reste de confiance invétérée; ils aimaient à croire que le prince Menchikof avait outré sa mission et ils ne désespéraient pas de le voir désavoué. Nouveau mécompte pour ces consciences loyales : un télégramme de Saint-Pétersbourg vint dissiper leur illusion dernière. Non-seulement la conduite du prince Menchikof avait la pleine approbation du tsar, mais encore ses menaces allaient être promptement suivies d'une sanction effective. « Dans quelques semaines, écrivait à Rechid-Pacha le comte de Nesselrode, les troupes russes recevront l'ordre de passer les frontières de l'empire, non pas pour faire la guerre, mais pour avoir des garanties matérielles jusqu'au moment où, ramené à des sentiments plus équitables, le gouvernement ottoman donnera à la Russie les sûretés morales qu'elle a demandées en vain, depuis deux ans, par ses représentants à Constantinople et, en dernier lieu, par son ambassadeur. Le projet de note que le prince Menchikof vous a remis se trouve entre vos mains; que Votre Excellence se hâte, après avoir obtenu l'assentiment de Sa Hautesse le sultan, de signer cette note *sans variantes*, et de la transmettre au plus tôt à notre ambassadeur

à Odessa, où il doit se trouver encore. » Cette lettre était datée du 31 mai, le télégramme qui en apportait la nouvelle, du 1er juin; le 2, le gouvernement anglais, tout à fait d'accord avec la France, donnait directement au vice-amiral Dundas l'ordre d'appareiller, sans attendre l'appel de lord Stratford, de joindre l'escadre française et de se mettre en rapport avec elle. Le 13 et le 14, les pavillons d'Angleterre et de France, venus l'un de Malte, l'autre de Salamine, flottaient dans les eaux turques, au mouillage de Besika, entre Ténédos et la côte d'Asie, à l'entrée des Dardanelles.

Cette entente, que le tsar n'avait jamais voulu croire possible entre la France et l'Angleterre, n'était ni le premier ni peut-être le plus amer de ses mécomptes : la Russie voyait — défaillance inouïe! — l'Autriche et la Prusse se détacher d'elle, la Prusse, un allié de famille, l'Autriche, un client arraché de la veille aux périls de l'insurrection hongroise. Ni le prince Menchikof à Constantinople, ni le tsar à Saint-Pétersbourg, ni ses envoyés à Berlin et à Vienne, n'avaient trouvé auprès des représentants ou des ministres de ces deux puissances le concours sur lequel la politique russe avait ou s'était cru le droit de compter; tout au contraire, avec des formes plus ou moins mesurées, c'était un désaveu général. Dès le mois d'avril, le comte Buol, chef du ministère autrichien, avait dit à l'ambassadeur de France, M. de Bourqueney, qu'il n'appartenait ni à un ni à deux cabinets de régler à

part des questions où l'Europe entière pouvait s'intéresser et qu'en un mot tout devait se traiter à cinq. Cette communauté des intérêts européens était justement le thème heureusement choisi et soutenu par la politique française. Pour les diplomates formés à l'école du premier Empire, tout pleins des souvenirs de 1815, quel spectacle et quelle surprise ! C'était l'héritier de Napoléon qui, invoquant contre la Russie le respect des traités, appelait l'Europe entière au maintien de l'équilibre, et c'était l'héritier d'Alexandre qui, par ses menaces contre l'ordre établi, portait le coup mortel à la Sainte-Alliance! Nouveauté aussi étrange pour les diplomates de l'ancienne école, nourris dans la tradition du silence et du mystère, on allait voir les dépêches, les notes, les circulaires, à peine échangées entre les cabinets, imprimées tout de suite et lancées dans le monde. C'était bien toujours la guerre de chicane, mais à ciel ouvert et non plus dans les souterrains. Entre la Russie et ses adversaires, une puissance toute moderne, mais formidable, l'opinion publique était appelée à se prononcer : de part et d'autre on se disputait son suffrage, comme l'arrêt d'une magistrature souveraine. Dans ce grand procès, la France eut d'éloquents et d'habiles avocats. Inspirée par M. Drouyn de Lhuys et, sous sa direction, par M. Thouvenel, la diplomatie française sut parler un langage élevé, ferme, modéré, sans jactance ni bravade, avec un succès d'autant plus glorieux qu'elle avait affaire à plus forte partie. Dans la controverse

comme sur le champ de bataille, la Russie a toujours été un tenant redoutable.

Ce fut M. de Nesselrode qui ouvrit la discussion publique. Une circulaire adressée, le 11 juin, aux agents russes à l'étranger par le chancelier de l'empire fut publiée dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. L'objet principal de ce plaidoyer était de soutenir qu'en demandant au gouvernement turc, après l'arrangement de l'affaire des Lieux saints, des garanties implicitement comprises dans les traités de Kaïnardji et d'Andrinople, le prince Menchikof était resté strictement dans les limites de sa mission et qu'il n'avait réclamé rien d'extraordinaire ni de nouveau, rien surtout qui excédât le droit qu'a naturellement tout État de traiter de ses griefs ou de ses intérêts particuliers avec un autre. C'était cette prétention de soustraire aux autres puissances l'examen du débat qu'aucun des grands cabinets européens ne pouvait admettre. « Si vous croyez, disait M. Drouyn de Lhuys à l'envoyé russe, M. Kisselef, si vous croyez que la Porte se trompe, si, où elle voit des exigences inadmissibles, vous ne trouvez que des prétentions légitimes, il existe, permettez-moi cette expression, un tribunal tout établi pour trancher le différend : c'est une conférence entre les cinq puissances qui ont pris part à la transaction de 1841. Elles ont qualité pour examiner si, dans les circonstances actuelles, le Divan ne s'exagère pas l'importance de vos demandes, ou si vous-mêmes ne vous êtes pas mépris sur leur véritable valeur. »

Réunir dans l'intérêt de la conciliation et de la paix les signataires du traité de 1841, tel était le but que se proposaient également alors l'Angleterre et la France. En principe, l'Autriche était tout à fait d'accord avec elles; en fait, l'empereur François-Joseph avait à cœur de ménager la dignité de la Russie et la fierté du tsar. Comme il favorisait l'idée d'une transaction directe entre la Porte et son formidable voisin, il avait voulu s'adresser lui-même, avec un mélange de tendresse et de déférence, aux sentiments affectueux de l'empereur Nicolas, et c'était un de ses aides de camp, le comte Gyulai, qu'il avait chargé de porter sa lettre à Saint-Pétersbourg. Ce fut le 24 juin que le tsar reçut l'appel ému qu'un reconnaissant souvenir avait dicté au jeune souverain de l'Autriche, naguère à peu de chose près son pupille; il y répondit indirectement et bien malheureusement, le surlendemain, par un appel à la foi du peuple russe. L'occupation des Principautés était ordonnée; mais si elle ne suffisait pas pour vaincre l'obstination des Turcs, « alors, ajoutait le manifeste, appelant Dieu à notre aide, nous nous en remettrons à lui du soin de décider de notre différend, et plein d'espoir en sa main toute-puissante, nous marcherons à la défense de la foi orthodoxe. »

Le 3 juillet, les têtes de colonne russes franchissaient le Pruth; trois jours après, le général prince Gortchakof entrait à Bucarest. En même temps le comte de Nesselrode lançait, le 2 juillet, beaucoup

moins à l'adresse de ses agents diplomatiques qu'à l'usage du public européen, une deuxième circulaire explicative. L'habileté de celle-ci consistait à présenter l'occupation des Principautés comme une réplique au mouvement combiné des escadres de France et d'Angleterre, comme « une prise de position militaire » en regard d'une « occupation maritime », en un mot comme une simple question d'équilibre à rétablir. M. Drouyn de Lhuys avait déjà répondu, le 25 juin, à la première circulaire du 11 ; il ne lui avait pas été difficile de montrer que ce fameux traité de Kaïnardji, si invoqué par les Russes, n'avait jamais contenu en son temps tout ce qu'ils auraient voulu en faire actuellement sortir ; il ne lui fut pas plus malaisé de réfuter, le 15 juillet, la nouvelle circulaire du 2. S'il y avait eu jamais quelque analogie dans les situations respectives, et quelque équilibre entre les forces russes d'un côté, les escadres réunies de l'autre, c'était lorsque, celles-ci étant mouillées à Besika, celles-là se tenaient en observation sur la rive gauche du Pruth ; mais depuis que les unes étaient entrées sur le territoire turc, sans que les autres eussent bougé de leur mouillage, c'était vraiment trop compter sur la complaisance du public que de lui parler encore d'équilibre, de renverser les rôles et de vouloir imputer à autrui l'initiative des démonstrations comminatoires. Aux subtilités ingénieuses de M. de Nesselrode il suffisait d'opposer des faits et des dates ; l'envahissement des Principautés, accompli le

3 juillet, avait été annoncé dès le 31 mai par le chancelier lui-même, et le 13 juin seulement les escadres avaient commencé de paraître dans les eaux turques. Relevées par M. Drouyn de Lhuys, les assertions hasardées du gouvernement russe l'avaient été aussi par lord Clarendon; mais la circulaire française avait seule été rendue publique; lord Clarendon se borna, le 18 juillet, à déclarer, au milieu des applaudissements, dans la Chambre des lords, que la réponse de l'Angleterre était en complète conformité avec la note publiée par le gouvernement français, ainsi du reste que l'avaient été toutes les mesures prises au sujet d'une si considérable affaire.

L'envahissement des Principautés était-il un fait de guerre, un acte violent qui autorisât la Turquie à repousser la force par la force? Évidemment oui, à ne consulter que le droit public et les actes qui réglaient la condition particulière des Principautés. C'était, on peut le dire, le sentiment général en Europe, c'était l'opinion du gouvernement français; mais dans le cabinet anglais lord Aberdeen et quelques-uns de ses collègues se refusaient encore à considérer le passage du Pruth comme un événement qui dût entraîner de si redoutables suites. En recommandant à Paris la patience, ils souhaitaient qu'on la recommandât avec eux à Constantinople; le gouvernement français s'y prêta; la Turquie protesta pour la forme et la diplomatie reprit ses essais de conciliation. De la part de l'Autriche ils n'avaient jamais cessé; jamais non plus

la Russie n'avait formellement décliné les bons offices de l'Autriche. Il y avait mieux : longtemps négligé à Saint-Pétersbourg, le ministre de France se voyait accueilli avec une faveur insolite ; c'était l'opposé pour le ministre d'Angleterre, de sorte que les froideurs avaient passé du général de Castelbajac à sir Hamilton Seymour. Dans les premiers jours de juin, le tsar avait chargé le général de transmettre directement à l'empereur Napoléon l'expression la plus amicale de ses sentiments particuliers et comme une invitation de négocier personnellement ensemble. Sensible à ces avances, l'empereur Napoléon III s'était facilement décidé à y répondre, mais avec précaution, sans s'isoler imprudemment ni surtout se détacher de l'Angleterre. Un projet de note rédigé par lui, communiqué le 27 juin et approuvé à Londres, avait été expédié, le 1er juillet, au général de Castelbajac qui devait le remettre entre les mains de l'empereur Nicolas. En même temps, comme il importait de ménager l'Autriche dont les bons offices venaient d'être acceptés par le tsar et qui, de son côté, s'ingéniait à trouver une base d'accommodement, le projet fut envoyé à Vienne ; on l'y accueillit avec honneur, et la Prusse étant invitée à l'examiner aussi, une sorte de conférence s'établit naturellement et de fait entre les quatre puissances qui avaient participé, douze années auparavant, avec la Russie et la Porte, aux transactions de 1841. L'Autriche était représentée par le comte Buol, la France par le baron de

[redacted]

Bourqueney, l'Angleterre par lord Westmoreland, et la Prusse par M. de Canitz.

Aux premières menaces de la Russie et à ses prétentions d'ingérence dans les affaires intérieures de l'empire ottoman, l'Angleterre avait conseillé au gouvernement turc d'opposer une confirmation solennelle et publique des droits accordés ou reconnus par les sultans à leurs sujets chrétiens. C'était dans cet esprit que Rechid-Pacha avait essayé de répondre à la note présentée par le prince Menchikof. Le projet envoyé à Vienne par l'empereur Napoléon était un moyen terme entre la rédaction du prince et celle du reïs-effendi. Pendant tout le mois de juillet, la conférence le soumit à l'examen le plus attentif et le plus minutieux; des modifications y furent proposées : les unes plus agréables à la Russie, par l'Autriche ; les autres plus favorables à la Porte, par l'Angleterre; enfin le texte, amendé, corrigé, relu, revu et définitif, fut adopté, le 31 juillet, à l'unanimité. Dès le 3 août, l'empereur Nicolas, auquel il avait été communiqué d'avance, faisait savoir, par un télégramme, qu'il adhérait à « l'expédient concerté à Vienne », sous la condition absolue que la Porte n'y ferait ni observation ni changement.

Le tsar adhérait : grande nouvelle ! Triomphe de la diplomatie, satisfaction des gens d'affaires, hausse sur toutes les valeurs; c'était une félicité générale. Napoléon III, le 15 août, devant le corps diplomatique, se complaisait à voir la paix de l'Europe con-



solidée, et le 20, à Londres, les ministres de la reine faisaient espérer au Parlement la prompte conclusion d'un arrangement honorable.

Cependant à Constantinople on ne cessait, depuis deux mois, de se préparer à la résistance par les armes; les hommes du *redif* étaient rappelés à l'activité, les cadres réguliers du *nizam* remplis jusqu'à l'effectif de guerre, les contingents de l'Égypte prochainement attendus. Tout ce qu'on voyait ou annonçait d'apprêts belliqueux ne pouvait qu'échauffer progressivement les passions musulmanes. Elles étaient déjà bouillonnantes, quand, au milieu de cette effervescence, tomba, le 9 août, la note de Vienne. Deux jours après, on connut l'adhésion hâtive qu'y avait donnée le tsar : comment, après tant de mines éventées, de piéges découverts, ne pas soupçonner de nouvelles embûches? Le Divan convoqué commença par repousser la note; puis, sur les instances de Rechid-Pacha, elle fut reprise, examinée, commentée, et, en fin de compte, admise, sauf trois passages qui comportaient une interprétation défavorable aux droits du sultan. Les changements réclamés par le Divan et consignés dans un mémorandum furent communiqués, le 20 août, aux représentants des quatre puissances. Quel imprévu! Ce fut partout une réprobation mêlée de colère et de surprise. Quoi! ces Turcs avaient l'arrogance d'en vouloir remontrer à l'Europe, et quand l'Europe leur tendait une main secourable, c'étaient eux qui, par une

infatuation sans pareille, provoquaient insolemment les catastrophes ! Comme on les eût volontiers abandonnés à leur fol orgueil, si à leur chétive existence n'eût été fatalement intéressé l'équilibre du monde ! A Vienne la conférence se remit, de mauvaise humeur, à l'œuvre. On recommença donc ce travail minutieux, fastidieux, ingrat, de comparaison entre des textes à peine dissemblables[1]; on éplucha des mots, on pesa des syllabes, on discuta sur des points et des virgules; des grammairiens n'eussent pas fait plus d'affaire; puis, quand on eut passé tout au crible et tout vérifié à la loupe, on reconnut d'un commun accord que les Turcs n'avaient pas le sens politique, que leurs prétentions étaient imperti-

[1] Premier passage. — *Texte de Vienne :* Si, à toute époque, les empereurs de Russie ont témoigné leur active sollicitude pour le maintien des immunités et priviléges de l'Église orthodoxe grecque dans l'empire ottoman, les sultans ne se sont jamais refusés à les consacrer de nouveau par des actes solennels qui attestaient leur ancienne et constante bienveillance à l'égard de leurs sujets chrétiens. — *Texte de Constantinople :* Si, à toute époque, les empereurs de Russie ont témoigné leur active sollicitude pour le culte de l'Église orthodoxe grecque, les sultans n'ont jamais cessé de veiller au maintien des immunités et priviléges de ce culte et de cette Église dans l'empire ottoman, et de les consacrer de nouveau, etc.

Deuxième passage. — *Texte de Vienne :* Le sultan restera fidèle à la lettre et à l'esprit des stipulations des traités de Kaïnardji et d'Andrinople relatives à la protection du culte chrétien. — *Texte de Constantinople :* Le sultan restera fidèle aux stipulations du traité de Kaïnardji, confirmé par celui d'Andrinople, relatives à la protection du culte chrétien par la Sublime Porte.

Troisième passage. — *Texte de Vienne :* Faire participer, dans un esprit de haute équité, le rite grec aux avantages concédés aux autres rites chrétiens par convention ou disposition particulière. — *Texte de Constantinople :* Faire participer, dans un esprit de haute équité, le rite grec aux avantages accordés et qui pourront être accordés à d'autres communautés chrétiennes sujettes de la Porte.



nentes, leurs appréhensions ridicules et leurs corrections sans valeur. Aussi, pendant qu'on pesait sur eux à quatre pour les y faire renoncer, l'Autriche s'empressait auprès du tsar afin d'obtenir son consentement dédaigneux à des modifications insignifiantes; mais comme il avait déclaré par avance qu'il n'en accepterait aucune, on ne put lui persuader de se dédire. Alors on essaya d'agir plus fortement à Constantinople; le gouvernement français, qui avait les meilleurs droits à réclamer la paternité de la note de Vienne, n'était pas moins pressant que l'Autriche et la Prusse; de Londres, lord Clarendon insistait avec autant de force; mais, sur les lieux, lord Stratford de Redcliffe ne semblait pas en disposition d'ajouter à son action officielle le poids considérable de son autorité propre et de sa personnelle influence.

La réserve de ce renommé diplomate, quelle qu'en fût la cause, était le seul et bien faible encouragement que la Porte rencontrât dans sa résistance; mais comme tout devait marcher de surprises en coups de théâtre dans cet étrange épisode, le plus singulier peut-être de l'histoire diplomatique, le salut vint à la Turquie d'où ni elle ni personne au monde ne pouvait assurément l'attendre. Par une note fort digne et fort correcte, M. de Nesselrode avait fait savoir, le 7 septembre, aux quatre puissances qu'ayant renoncé, pour sa part, au droit de changer un seul mot dans un projet d'accommodement arrêté par elles, l'empereur de Russie ne pouvait admettre ni reconnaître

comme légitime l'exercice de ce même droit par la Porte. Que répondre? L'Europe acquiesçait et la Turquie était évidemment perdue, lorsque, peu de jours après l'envoi de cette note qui semblait ne laisser rien à dire, parut dans un journal de Berlin une circulaire adressée par M. de Nesselrode aux agents russes dans les cours étrangères. Ce document, dont la publication n'a pas été moins étonnante que la hardiesse de ses aveux compromettants, avait pour titre : *Examen des modifications introduites par la Porte ottomane dans la note autrichienne.* Il résultait de ce commentaire que les changements réclamés par le Divan étaient de la plus grande valeur, et que, si la Russie avait accepté, *ne varietur*, la note de Vienne, c'est qu'elle y avait retrouvé, par équivalence, tout ce que contenait d'essentiel, sous une autre forme, l'ultimatum du prince Menchikof.

Ainsi depuis trois mois, sans s'en douter le moins du monde et tout en croyant travailler au contraire, la diplomatie européenne s'ingéniait pour la plus grande satisfaction du tsar : quelle confusion! Et c'était au moment de triompher que cette satisfaction moqueuse n'avait pas pu se contenir : quelle imprudence! Faute pour faute, l'inadvertance des arbitres ne méritait pas moins d'être punie que l'indiscrétion téméraire de la politique russe; elle ne le fut pas, grâce à la Turquie; mais il fallut faire amende honorable. Il fallut reconnaître que le malade, pour employer le mot de l'empereur Nicolas, avait été plus



avisé que ses médecins et qu'en amendant leur consultation, comme il y allait pour lui de la vie ou de la mort, il avait usé avec le plus heureux succès du droit le plus légitime.

Ce moment fut, pour tous les intéressés, celui de la grande crise. En Angleterre, l'influence passa décidément des pacifiques aux belliqueux, de lord Aberdeen à lord Palmerston; on en eut la preuve dans les discours que plusieurs des ministres, lord John Russell, M. Gladstone, sir James Graham et lord Palmerston lui-même, prononcèrent dans des réunions publiques. En France, l'effet fut analogue, sans être aussi prononcé. Jusque-là l'empereur Napoléon III s'était volontiers complu à rêver une transaction dont il aurait eu l'initiative et recueilli la gloire; par la note de Vienne, il s'était vu au moment de réaliser son rêve. Le mécompte survenu, comme il s'était mécompté avec l'Europe entière et qu'il lui restait du moins le bénéfice acquis de son bon vouloir, il ne se départit point de son flegme accoutumé; l'idée même d'un accommodement continua de lui paraître désirable et possible, mais elle ne fut plus seule à hanter son esprit : la guerre commença d'apparaître dans le flottement de ses conceptions. Aussi bien le jeu double d'une politique à courants contraires lui avait toujours agréé plus que tout autre; il y revenait comme par une pente naturelle. Dans les affaires intérieures aussi bien qu'au dehors, Napoléon III s'est presque toujours fait de ce dualisme un principe de gouverne-

ment qui n'est assurément pas nouveau dans l'histoire ; mais, entre les grands hommes d'État qui, malgré ce que ce principe a de faux et d'immoral, ont su réussir, et lui qui a fini par s'y perdre, il y a toute la différence de l'activité souple, alerte, inventive, d'un génie prompt à concevoir, prompt à se résoudre, avec la lenteur pesante, hésitante, tardive, embarrassée, d'un spéculatif et d'un flegmatique. Par un heureux concours de circonstances, la question d'Orient, dès le début de son règne, s'était offerte à lui du côté le plus favorable au tour particulier de son caractère et de son esprit. En vérité, l'empereur Nicolas lui avait fait la partie belle ; durant ces longs débats de la diplomatie, Napoléon III avait eu tout le temps qui lui était nécessaire pour se décider, et cependant, lorsque au mois de mars 1854 il lui fallut se mêler à la guerre qui depuis cinq mois avait éclaté entre la Russie et la Porte, il n'avait pas su se mettre en état : il n'était pas prêt.

L'Autriche était mieux préparée que lui, quoiqu'elle eût beaucoup plus de répugnance à la guerre. Jusqu'à la dernière heure, elle avait tout fait pour prévenir l'éclat des hostilités. L'empereur François-Joseph s'était établi, le 18 septembre, au camp d'Olmütz, où devaient avoir lieu de grandes manœuvres ; l'empereur de Russie, le roi de Prusse y étaient conviés ; des ministres, des diplomates, des officiers étrangers étaient pareillement invités à s'y rendre. L'empereur Nicolas arriva le 24 septembre ;

on remarqua sa froideur pour l'ambassadeur d'Angleterre, lord Westmoreland, et ses attentions pour la mission militaire française, dont le général de Goyon était le chef. Les manœuvres terminées, le tsar partit pour Varsovie, où l'empereur François-Joseph alla tout de suite lui rendre sa visite; le roi de Prusse, absent la première fois, assistait à cette nouvelle rencontre. A Varsovie comme à Olmütz, le comte Buol et le comte de Nesselrode conférèrent avec assiduité; il s'agissait de réparer, s'il était possible, l'énorme faute commise par le chancelier de Russie dans son malencontreux commentaire. A bout de combinaisons et d'efforts, l'habileté de ces hommes d'État en vint à produire l'expédient que voici : la note de Vienne serait conservée dans son texte, mais les quatre puissances s'accorderaient pour déclarer à la Porte que la Russie n'avait ni l'intention ni le désir de s'ingérer dans ses affaires. Valeur pour valeur, l'assurance était à peu près aussi sérieuse que le fameux billet de Ninon à La Châtre. La Russie ne désavouait rien de son commentaire; elle l'eût désavoué même qu'il n'en eût subsisté pas moins. Aussi l'Angleterre et la France se refusèrent-elles à recommander auprès de la Porte l'expédient du comte Buol.

Les événements s'étaient d'ailleurs précipités à Constantinople. Le manifeste religieux du tsar et ses appels à la guerre sainte avaient eu naturellement leur contre-coup chez les Turcs. La population musulmane était d'autant plus excitable qu'au jeûne du

[redacted]

ramazan allaient succéder les fêtes du *beïram*. Le 10 septembre, une quarantaine de *softas*, — c'est le nom qu'on donne à ceux qui étudient le Coran, — se réunirent devant la Sublime Porte, demandèrent à être entendus par le Conseil et lui remirent une pétition qui réclamait la guerre au nom du Prophète. Aux objections qu'on essayait de leur faire : « Voici, répondaient-ils, les propres paroles du Coran ; si vous êtes des musulmans, vous êtes tenus d'y obéir. » A la suite de cette manifestation, l'agitation grandit rapidement. Les ministres étaient inquiets ; on redoutait quelque attentat contre les Grecs de la ville, contre les étrangers, contre le sultan lui-même. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre appelèrent immédiatement chacun deux frégates à vapeur devant Constantinople. Cependant l'internonce d'Autriche, M. de Brück, persistait à recommander au Divan l'acceptation pure et simple de la note de Vienne. Pour en finir avec les obsessions de toute sorte, le sultan réunit ses ministres, le 24 septembre, au palais de Tcheragan ; à l'unanimité la note, sans les modifications formulées par Rechid-Pacha, fut derechef jugée inacceptable ;[1] à la fin de la séance, le sultan ordonna pour le lendemain une réunion générale du Grand Conseil à la Sublime Porte. Cent soixante-trois personnages, les plus considérables de l'empire, se rassemblèrent en effet, le 25 septembre : après une délibération qui se prolongea bien avant dans la nuit, cent soixante voix se prononcèrent pour conseiller au sultan la substitu-

tion d'un état de guerre décidé à des négociations illusoires. Pendant trois jours encore, Abd-ul-Medjid suspendit sa décision suprême; il la donna enfin le 29: un *hat* impérial sanctionnant la délibération du Grand Conseil fut envoyé du sérail à la Porte et transmis, sans perdre un moment, au général en chef de l'armée de Roumélie. Le 8 octobre, du camp de Schoumla où il venait de recevoir les ordres de son maître, le *muchir* Omer-Pacha faisait faire au général prince Gortchakof sommation d'évacuer le territoire turc sous quinze jours. L'état de guerre ayant pour effet d'annuler les stipulations qui interdisaient aux escadres étrangères l'accès de la mer de Marmara, le vice-amiral Dundas et le vice-amiral Hamelin, autorisés de Paris et de Londres, quittèrent, sur l'appel du sultan, la baie de Besika, franchirent les Dardanelles, défilèrent avec toutes leurs forces devant Constantinople et vinrent occuper, dans le Bosphore, le mouillage de Beïcos. La guerre avec la Russie commençait pour la Porte; pour l'Angleterre et pour la France, elle était bien près de commencer.

IV

Campagne du Danube. — Intérêts de l'Autriche. — Derniers efforts de la diplomatie. — Affaire de Sinope.

A la sommation d'Omer-Pacha le prince Gortchakof s'était borné à répondre qu'il n'avait aucun pouvoir de l'empereur son maître pour traiter ni de la paix, ni de la guerre, ni de l'évacuation des Principautés. « Voici notre situation en peu de mots, disait M. de Nesselrode à sir Hamilton Seymour : la guerre nous est déclarée ; nous ne publierons probablement pas de contre-déclaration. Nous ne ferons aucune attaque contre la Turquie ; nous resterons les bras croisés, uniquement résolus à repousser toute agression faite contre nous, soit dans les Principautés, soit sur notre frontière d'Asie. Nous passerons l'hiver de la sorte, prêts à recevoir toutes les ouvertures de paix que la Turquie pourra nous faire. » Sur les deux points indiqués par M. de Nesselrode, les premiers coups furent tirés presque en même temps. Le 25 octobre, une flottille russe, composée de deux bateaux à vapeur et de huit canonnières qui remontaient le Danube d'Ismaïl à Galatz, perdit quelques hommes en passant sous le feu des batteries turques d'Isaktcha. A l'autre

extrémité de la mer Noire, la petite garnison du fortin Nicolas, surprise, pendant la nuit du 27 au 28, par un détachement du corps turc de Batoum, succomba presque tout entière, après une résistance héroïque. « Il m'est douloureux, disait dans son rapport le prince Voronzof, de commencer mes communications sur nos hostilités avec les Turcs par un événement si malheureux pour nous; mais il nous reste à espérer en l'avenir. » En effet, les corps ottomans de l'armée d'Asie, mal équipés, mal organisés, mal commandés, ne tardèrent pas à payer bien cher ce premier succès. Battus à Bayandouri par le prince Orbeliani le 14 novembre, le 26 par le prince Andronikof près d'Akhaltzikh, le 1er décembre à Basch-Kadiklar par le prince Beboutof, ils furent rejetés dans le plus grand désordre sous le canon protecteur de la puissante forteresse de Kars.

Il n'en allait pas ainsi sur les bords du Danube. Le Croate Michel Lattas, l'ancien cadet du régiment autrichien d'Ogulin, devenu général en chef des forces turques, le *muchir* Omer-Pacha montrait l'habileté résolue d'un homme de guerre. Après avoir formé sous Andrinople l'armée de Roumélie, forte de 90 à 100000 hommes, il en avait porté en Bulgarie la meilleure part. Des divisions entières ou de gros détachements placés le long du grand fleuve, dans des positions bien choisies, Viddin, Rahova, Nikopol, Sistova, Routchouk, Tourtoukaï, Silistrie, Rassova, surveillaient les 70000 hommes du prince Gortcha-

kof, disséminés en postes inégaux sur l'autre rive, tandis que deux fortes réserves, l'une à Sofia, en arrière de Viddin, l'autre adossée au Balkan, à Schoumla, en arrière de Silistrie, assuraient la gauche et la droite de cette longue ligne et couvraient en même temps les routes qui auraient pu mener les Russes à Constantinople. Sans se départir de la défensive, qui était le fond de sa tactique, Omer avait fait entrer dans ses plans assez d'attaques soudaines, locales et temporaires, pour se donner un air d'offensive qui ne pouvait qu'étonner l'ennemi, l'empêcher de se concentrer, aguerrir ses propres troupes et les recommander à l'estime de l'Europe attentive. C'est ainsi que, du 28 octobre au 2 novembre, les Turcs débouchèrent presque à la fois sur quatre points, de Viddin sur Kalafat, de Routchouk sur Djourdjevo, de Tourtoukaï sur Oltenitza, de Silistrie sur Kalarasch. Des quatre attaques, celles de Kalarasch et de Djourdjevo n'étaient que de simples démonstrations, des pointes sans conséquence; les deux autres étaient on ne peut plus sérieuses.

Oltenitza, fortement occupé par Ismaïl-Pacha, lieutenant d'Omer, le mettait à deux ou trois marches de Bucarest. Dès le 4 novembre, il y fut attaqué; mais, en moins de quarante-huit heures, il avait su se couvrir par des ouvrages de campagne et se ménager un réduit dans les bâtiments de la Quarantaine: de plus, sa ligne de défense était flanquée, de l'autre côté du Danube, par des batteries de position élevées à l'est

de Tourtoukaï, sur les escarpements de la rive bulgare. La rive opposée, basse, marécageuse, impropre aux manœuvres et aux mouvements rapides, mettait les assaillants de tous côtés en prise; leur artillerie et leur cavalerie s'embourbèrent; l'infanterie ne put forcer les redoutes; en un mot les Russes échouèrent avec une perte de plus de 1200 hommes. Le succès pour les Turcs était considérable; Omer, en homme prudent, ne voulut pas le compromettre; mais il prit son temps, ne se pressa ni trop ni trop peu, et, dix jours après cette affaire glorieuse, sans attendre d'être poussé par les Russes qui assemblaient des forces à Bucarest, il fit une retraite tranquille et volontaire.

S'il évacuait Oltenitza parce qu'il ne voulait pas risquer, pour soutenir ce poste, une action générale, il se fortifiait, au contraire, à l'extrémité gauche de sa ligne, dans la position de Kalafat. Il avait construit là une vaste tête de pont, puissamment armée, qui pouvait contenir aisément 15000 hommes, et dont les communications étaient assurées par un pont de bateaux avec Viddin. Comme les Russes se contentaient d'observer à distance cet établissement formidable, Omer, après deux mois passés, résolut d'en sortir et d'aller lui-même à l'attaque. A trois ou quatre heures de marche, au nord de Kalafat, une brigade d'infanterie russe, avec son artillerie, un régiment de hussards et quelques *sotnias* de cosaques, occupaient trois ou quatre villages, dont le principal était Tchétate. Après avoir fait reconnaître et tâter l'ennemi, le

31 décembre 1853, Omer, dans la matinée du 6 janvier 1854, mit en mouvement deux colonnes, l'une par un chemin qui longeait le Danube, l'autre sur le fleuve même, dans des barques halées en remonte ; les deux ensemble, avec une artillerie égale à celle des Russes, leur étaient supérieures en force. Elles attaquèrent et, malgré la résistance énergique de l'ennemi, ayant l'avantage du nombre, elles le repoussèrent de poste en poste au delà de Tchétate ; mais des renforts lui arrivant de Kraïova, les Turcs se replièrent d'abord en deçà du village, puis, tandis que la colonne venue par le fleuve repassait directement sur la rive bulgare, l'autre reprenait, sans être inquiétée, le chemin de Kalafat. Comme elle avait été obligée de laisser derrière elle deux pièces démontées, hors de service, les Russes en voulurent faire mal à propos trophée ; car, si l'honneur était sauf, le gain de la journée ne leur était pas acquis ; ils avaient une perte avouée de plus de 2000 hommes : sur soixante-dix neuf servants d'une de leurs batteries, soixante-cinq avaient été tués ou blessés, et cinquante-sept chevaux sur soixante. Quatre jours de suite, Omer renouvela ses attaques, sans qu'il y eût de part ni d'autre de succès absolument décisif ; mais l'effet moral était en faveur des Turcs qui attaquaient toujours et n'étaient pas, en revanche, attaqués par les Russes dans Kalafat.

En attirant de ce côté-là, dans le voisinage de l'Autriche, le fort des hostilités, Omer-Pacha comprenait

son rôle comme le plus habile des politiques. Pour l'Autriche, le contact avec la Russie par la Galicie est déjà dangereux; par les Principautés, il serait mortel. Que les Principautés soient plus ou moins indépendantes, sous la suzeraineté plus ou moins effective du sultan, peu importe; l'essentiel est que la Russie n'y domine pas. En principe l'intégrité de l'empire ottoman, en fait l'autonomie réelle, sinon absolue, des Principautés et la libre navigation du Danube, voilà pour l'Autriche des questions capitales. « Ma politique dans la question d'Orient? mais elle est écrite sur la carte, disait le comte Buol à son beau-frère, le baron de Meyendorf, ambassadeur de Russie à Vienne; d'ailleurs je n'ai rien innové; ma politique est celle que m'a léguée le prince de Metternich. » M. de Meyendorf en pouvait-il douter? « Prenez garde, lui avait un jour dit à lui-même l'ancien chancelier de l'empire d'Autriche, prenez garde; d'après ce que j'entends, je comprends que votre empereur veut aller bien loin contre la Turquie; qu'il y réfléchisse. Soyez persuadé que s'il ne laisse pas l'Orient tranquille, la face des choses changera dans toute l'Europe, et je ne voudrais répondre de rien. — Je regrette de vous dire, avait répliqué M. de Meyendorf, que l'empereur voit les choses d'une tout autre manière; les instructions qu'il m'a données m'obligent à vous presser de prendre un parti décisif. — Eh bien! avait repris M. de Metternich, je vous préviens que ma conscience ne me permettra pas de me taire dans une si grave circon-

stance et que j'avertirai l'empereur mon maître. Il ne vous suivra pas dans la voie où vous voulez le conduire; il ne vous y suivra pas, parce qu'il ne le pourra pas, et votre souverain, croyez-moi, finira par se trouver isolé au milieu de l'Europe. » Depuis que les Russes avaient franchi le Pruth et envahi les Principautés, depuis qu'ils y avaient substitué la pleine autorité du tsar à celle des hospodars et du sultan, depuis surtout que de la frontière du Banat on pouvait entendre sourdement gronder le canon de Kalafat, les préoccupations de l'Autriche avaient passé de l'inquiétude à l'anxiété la plus vive.

Y avait-il encore une conférence de Vienne? Selon l'opinion commune, elle avait dû mourir, tuée par la guerre. Si elle était morte, le comte Buol, sur une insinuation du gouvernement français, s'empressa du moins de la faire revivre et de lui assurer même ce qu'elle n'avait pas eu d'abord, une existence officielle. Officiellement, la conférence décida de se porter médiatrice entre les parties belligérantes, et elle consigna sa décision dans un acte important, le protocole du 5 décembre. Deux principes y étaient proclamés, deux obligations reconnues : premièrement, mettre un terme à des hostilités qui ne pourraient se prolonger sans affecter les intérêts des autres États; secondement, maintenir dans son intégrité l'empire ottoman. « L'existence de la Turquie dans les limites que les traités lui ont assignées, disait expressément la conférence, est en effet devenue une des conditions nécessaires de



l'équilibre européen, et les plénipotentiaires constatent avec satisfaction que la guerre actuelle ne saurait en aucun cas entraîner, dans les circonscriptions territoriales des deux empires, des modifications susceptibles d'altérer l'état de possession que le temps a consacré en Orient et qui est également nécessaire à la tranquillité de toutes les autres puissances. » Pour conclure, la conférence invitait le gouvernement turc à lui faire connaître les conditions qu'il entendait mettre au rétablissement de la paix.

Dans l'entrefaite, lord Stratford de Redcliffe ayant pris, à Constantinople, l'initiative d'une proposition analogue, l'accord s'était fait sans difficulté entre lui, l'internonce d'Autriche, le ministre de Prusse et le nouvel ambassadeur de France, le général Baraguey d'Hilliers, qui venait précisément de remplacer M. de Lacour. A tort ou à raison, en tout cas par un faible naturel à l'homme, lord Stratford préférait de beaucoup ce qu'il faisait lui-même à Constantinople à tout ce que d'autres pouvaient faire ailleurs. Il n'obéissait pas toujours aux directions de Londres : pourquoi la conférence de Vienne, la conférence ressuscitée, comme il l'appelait lui-même, l'aurait-elle trouvé plus docile? La fameuse note du mois d'août n'avait eu de lui qu'une adhésion froide. Quand lui arriva celle du 5 décembre, il fit mieux : il la mit dans sa poche et conseilla tranquillement à ses collègues de n'en pas tenir plus de compte. A Vienne, on trouva le procédé mauvais et l'on s'en plaignit; mais il n'en

fut pas autre chose; et comme la Porte eut le bon esprit de répondre dans le sens le plus favorable aux ouvertures que lui avaient directement faites les représentants des quatre puissances à Constantinople, la conférence eut pareillement le bon esprit d'oublier un grief d'amour-propre et d'entériner, comme si elle l'eût reçue elle-même, la réponse amiable du gouvernement turc. Quant à la Russie, on eût dit ou qu'elle ne voulait absolument pas de la paix ou qu'une malencontreuse influence pesait fatalement sur ses conseils. Une étourderie lui avait enlevé le bénéfice de la première note de Vienne : l'acte qui allait la mettre aux prises, non plus avec la Turquie seulement, mais avec la France et l'Angleterre, doit-il passer dans l'histoire comme une provocation ou comme une imprudence?

Dans les derniers jours de novembre, une escadre ottomane, composée de sept frégates, de trois corvettes et de deux bâtiments à vapeur, était entrée du Bosphore dans la mer Noire; elle portait des approvisionnements et quelques renforts destinés au corps de Batoum. Ce n'était pas sans inquiétude que les vice-amiraux Hamelin et Dundas l'avaient vue partir, car des navires turcs avaient récemment fait des rencontres et subi même des attaques qui prouvaient que la flotte de Sébastopol était en croisière. Au moins fallait-il redoubler de vigilance et surtout mener l'opération avec toute la célérité possible. Cependant le vice-amiral Osman-Pacha, contrarié par le mauvais



temps, s'était arrêté dans la rade ouverte de Sinope. Le 27 novembre, deux ou trois voiles russes apparurent comme envoyées en reconnaissance. Empêchée de poursuivre sa route, l'escadre turque pouvait du moins regagner le Bosphore; elle n'en fit rien. Après trois jours employés seulement à rectifier sa position, Osman vit arriver sur lui, le 30 novembre, six vaisseaux de ligne, deux frégates et trois bâtiments à vapeur, sous les ordres du vice-amiral Nakhimof. Le feu, ouvert à une heure et demie, avait cessé avant cinq heures. De l'escadre turque il ne restait rien. Deux frégates, dont l'amirale, avaient sauté pendant le combat; d'autres avaient coulé; le surplus, échoué, brûlait çà et là sur la côte. Les batteries construites à terre pour la défense de la rade étaient démontées et en parties rasées; la ville elle-même avait beaucoup souffert. Un navire à vapeur, *le Taïf*, renvoyé par Osman-Pacha, dès le commencement de l'action, à Constantinople, avait vu, en s'éloignant, le désastre auquel sa mission l'avait fait échapper seul.

[redacted]

V

La flotte française et la flotte anglaise dans la mer Noire. — Rupture diplomatique. — Le comte Orlof à Vienne. — Lettres de Napoléon III et de l'empereur Nicolas. — La guerre est décidée. — L'Autriche et la Prusse d'accord avec la France et l'Angleterre pour le maintien de l'empire turc.

La nouvelle qu'apportait le *Taïf* se répandit dans toute l'Europe avec la rapidité de la foudre. Partout l'émotion fut violente et profonde; il n'y eut qu'un cri d'indignation contre la Russie, de malédiction contre la flotte russe. Aujourd'hui, à la distance où le temps nous a mis de cet emportement général, il nous est permis, et c'est notre devoir, de porter sur l'affaire de Sinope un jugement plus calme. Même en se tenant, comme on affirmait que l'avait promis la Russie, sur la défensive, c'était son droit d'empêcher le ravitaillement, d'intercepter ou de détruire les convois de son adversaire. Déjà elle l'avait exercé sans qu'aucune protestation se fût élevée contre elle. A Sinope, l'usage qu'elle en a fait était tout aussi légitime; mais, dans l'état des affaires et des esprits, il a été impolitique et excessif. C'est la disproportion des forces, la faiblesse et l'écrasement de l'adversaire, en un mot l'énormité du succès qui a soulevé contre le vain-

queur l'instinctive équité de la conscience humaine; et c'était au moment où la diplomatie essayait de ressaisir une autorité assurément précaire, qu'au lieu de la laisser se perdre en efforts impuissants, la Russie donnait aux neutres, aux hésitants, le droit de craindre qu'elle n'eût voulu décréditer d'avance les négociations par un coup de force. Quant à ceux qui, comme les gouvernements de France et d'Angleterre, étaient déjà plus qu'à demi déclarés, il semblait qu'elle eût fait dessein de hâter entre eux et elle la rupture décisive. Tel fut le sentiment général dans les deux pays et d'abord dans les deux flottes qui, voisines presque immédiates du théâtre de l'action, y virent tout de suite une sorte de provocation et comme un défi.

La Russie eut beau protester contre l'intention qu'on lui prêtait bien à tort, la sincérité de ses protestations ne prévalut pas contre l'effet de ses témérités. « Le coup frappé à Sinope n'a pas atteint la Turquie seule, » disait, le 13 décembre, M. Drouyn de Lhuys, et le lendemain il adressait au général Baraguey d'Hilliers un télégramme qui l'invitait à s'entendre avec son collègue d'Angleterre pour faire entrer le plus promptement possible les deux escadres dans la mer Noire. C'était bien une « occupation maritime » qu'il voulait opposer à l'occupation des Principautés. « Ou l'armée commandée par M. le prince Gortchakof repassera le Pruth, écrivait-il au comte Walewski, ambassadeur de France à Londres, ou nos vaisseaux, autant que la saison le permettra, croise-

[redacted]

ront dans l'Euxin et intercepteront toutes les communications maritimes de la Russie avec ses provinces asiatiques. Nous conserverons ainsi la mer Noire comme un gage jusqu'à l'évacuation des Principautés et au rétablissement de la paix. » Tout bâtiment de guerre russe rencontré en mer par les croiseurs français ou anglais devait être invité à rentrer dans la rade de Sébastopol. La gravité de la proposition fit hésiter d'abord le cabinet de Saint-James; il y acquiesça néanmoins, et l'on peut même dire qu'à la rigueur du fond il ajouta, pour sa part, la raideur de la forme. « Il est essentiel, disait lord Clarendon dans sa dépêche du 27 décembre à sir Hamilton Seymour, il est essentiel que les flottes combinées aient le commandement de la mer Noire. Vous informerez le comte de Nesselrode que, pour prévenir la répétition d'un désastre comme celui de Sinope, les flottes combinées inviteront et, s'il est nécessaire, contraindront les navires de guerre russes à rentrer à Sébastopol ou dans le port le plus rapproché. »

Le 3 janvier 1854, les vice-amiraux Dundas et Hamelin quittèrent ensemble le mouillage de Beïcos pour passer du Bosphore dans l'Euxin. Tandis qu'une division navale, portant les pavillons de France et d'Angleterre, escortait jusqu'à Batoum un convoi de transports ottomans, le gros des escadres jetait l'ancre dans la rade de Sinope. Une frégate anglaise, *la Rétribution*, fut chargée de notifier à Sébastopol la déclaration convenue. Le 7 janvier, au point du jour,

par une mer chargée de brouillard, sans avoir été signalée par les vigies, elle donna hardiment dans la passe, et tout à coup, à travers la brume éclaircie, elle apparut comme une vision fantastique. Les Russes n'en pouvaient croire leurs yeux; jamais pavillon étranger n'avait flotté sur ces eaux interdites; le port militaire était en rumeur, le canon de signal tonnait dans les batteries les plus proches; cependant un canot de l'amirauté accostait l'audacieux visiteur et refusait de recevoir ses dépêches avant qu'il eût rétrogradé au delà des lignes de feu. La frégate vira lentement et sortit sans hâte; puis quand elle eut atteint les limites indiquées et signifié son message, elle disparut dans la direction de Sinope.

Ce fut le 12 janvier que les résolutions des cabinets de Paris et de Londres furent officiellement portées par sir Hamilton Seymour et par le général de Castelbajac à la connaissance de M. de Nesselrode. Le chancelier y répondit indirectement par une demande d'explications que les envoyés du tsar présentèrent aux gouvernements de France et d'Angleterre. Deux questions étaient posées : Si la flotte russe n'était plus libre d'attaquer le pavillon et le territoire ottomans, la flotte ottomane le serait-elle d'attaquer le pavillon et le territoire russes? En second lieu, si les convois turcs pouvaient circuler librement d'un port à un autre, les convois russes, par un principe de juste réciprocité, étaient-ils assurés de jouir du même avantage? A chacune de ces deux questions, lord Clarendon et

M. Drouyn de Lhuys ayant fait pareillement une réponse négative, la Russie, satisfaite sur le premier point, mais lésée sur le second, prit un parti décisif. La suspension des rapports diplomatiques entre la Russie d'une part, l'Angleterre et la France de l'autre, fut notifiée, le 4 février, à Londres par le baron de Brunnow, à Paris par M. Kisselef; aussitôt le général de Castelbajac et sir G. Hamilton Seymour reçurent de leurs gouvernements l'ordre de quitter Saint-Pétersbourg.

En même temps qu'il rompait décidément avec la France et l'Angleterre, l'empereur Nicolas tentait par un vigoureux effort de rattacher à sa cause l'Autriche et la Prusse. Il savait qu'au mois de septembre ou d'octobre 1853, au temps des entrevues d'Olmütz et de Varsovie, l'Autriche encore hésitante avait proposé à la Prusse de se déclarer neutres l'une et l'autre et que, fait surprenant, c'était la Prusse qui avait décliné les insinuations de l'Autriche. Réveiller ces désirs de neutralité, rompre l'accord de la conférence de Vienne, à l'ardeur belliqueuse des puissances occidentales opposer, en attendant mieux, la réserve et l'inaction des puissances allemandes, tels étaient les desseins que roulait encore dans son esprit le tsar inflexible et dominateur; pour en hâter l'effet, il avait fait choix de l'un des plus importants, des plus intimes confidents de sa politique. Vers la fin du mois de janvier 1854, il envoyait à Vienne le comte Orlof comme il avait envoyé naguère le prince Menchikof à Constantinople.

Dans les deux missions, mêmes procédés, même affectation de mystère, même attitude mécontente et hautaine. Après plusieurs jours d'un silence remarqué, le comte Orlof, sur sa demande, fut reçu en audience particulière, le 30 janvier, par l'empereur François-Joseph et lui remit une lettre autographe de son souverain. Le tsar se déclarait prêt à conclure une paix honorable, mais, en attendant, il demandait à l'empereur d'Autriche de prendre vis-à-vis de lui, conjointement avec le roi de Prusse, l'engagement d'observer une neutralité stricte. Avant de répondre, l'empereur François-Joseph adressa cette question à l'envoyé du tsar : l'empereur de Russie promet-il expressément de ne pas franchir le Danube, d'évacuer les Principautés après la guerre, de ne pas troubler l'ordre actuel et la possession territoriale de l'empire turc? Le comte Orlof ayant refusé de prendre de tels engagements au nom de son maître, l'empereur d'Autriche refusa nettement de s'engager vis-à-vis du tsar; il ajouta même au contraire que, fidèle aux principes qu'il avait adoptés de concert avec les trois autres puissances, il conformerait toujours sa conduite aux intérêts comme à la dignité de son empire.

Mal satisfait, mais non rebuté, le confident du tsar essaya de prendre sa revanche avec le comte Buol; dans un entretien beaucoup plus explicite que n'avait été l'audience impériale, il mit sous les yeux du ministre autrichien un projet de protocole en trois points: 1° la neutralité de l'Autriche et de la Prusse, stricte à

l'égard de la Russie, devrait être armée, prête à se défendre contre les menaces ou la pression des puissances occidentales ; 2° dans le cas où ces puissances attaqueraient le territoire de l'Autriche ou de la Prusse, ou d'un État quelconque de la Confédération germanique, la Russie, la Prusse et l'Autriche concourraient solidairement à la défense du territoire attaqué ; 3° s'il arrivait que les événements de la guerre vinssent à modifier l'état des choses en Orient, le tsar prenait l'engagement de ne rien conclure avec les puissances adverses sans une entente préalable avec ses alliés. C'était donc non plus une simple convention de neutralité, mais un véritable traité d'alliance défensive que la Russie entendait faire souscrire par l'Autriche. Alliance ou convention, le comte Buol déclina tout avec une fermeté courtoise, et lorsque le comte Orlof, invoquant le souvenir de l'accord établi depuis quarante ans entre les trois puissances du Nord pour le maintien de l'ordre général en Europe, finit par reprocher au gouvernement autrichien d'en déserter les obligations comme d'en oublier les principes, il lui fut nettement répondu que l'esprit de conservation inspirait toujours ceux qui veillaient à l'intégrité de l'empire ottoman, et non plus celui qui avait déjà commencé d'y porter atteinte. Le 3 février, un ordre de l'empereur François-Joseph porta au chiffre de 30 000 hommes l'effectif du corps d'observation cantonné sur la frontière de Transylvanie. Le 8, la conférence de Vienne s'étant réunie pour rece-

voir du comte Buol la communication de ses dépêches à l'ambassadeur d'Autriche auprès du tsar, l'habile et ferme conduite du ministre autrichien y fut unanimement approuvée. Le même jour, le comte Orlof quitta Vienne.

A Berlin, l'affaire s'était traitée avec moins d'apparat, on peut ajouter, dans le vrai sens du terme, en famille. Beau-frère du roi Frédéric-Guillaume IV, l'empereur Nicolas avait jugé tout à fait inutile d'y envoyer un ambassadeur extraordinaire; son représentant accrédité, le baron de Budberg, avait été chargé de remettre d'abord au roi une lettre autographe du tsar, puis au ministre dirigeant, M. de Manteuffel, le projet de protocole qu'on connaît, appuyé d'une lettre du comte de Nesselrode. Deux influences rivales se disputaient l'esprit un peu faible et flottant du roi Frédéric-Guillaume : d'un côté la maison royale, suivie par tout le parti aristocratique ou, comme on disait, *féodal*, décidément acquis à la Russie; de l'autre le premier ministre, peu favorable à cette puissance et soutenu, dans les Chambres et hors des Chambres, par l'opinion de la bourgeoisie libérale et parlementaire. Au lieu de s'adresser à M. de Manteuffel, c'était à son insu, en passant par le ministre de la maison du roi, que M. de Budberg avait obtenu audience et remis à Frédéric-Guillaume la lettre de son beau-frère. Renouvelé du prince Menchikof, le procédé blessa M. de Manteuffel, qui offrit aussitôt sa démission; comme

elle ne fut pas acceptée, il revint plus puissant aux affaires. M. de Budberg s'en ressentit; il fut éconduit plus vite et moins courtoisement que le comte Orlof. La dépêche adressée, le 31 janvier, par M. de Manteuffel au ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg portait en substance que le protocole du 5 décembre et les négociations à la suite avaient créé entre les quatre puissances un engagement réciproque dont la Prusse n'était pas libre de se dégager, et d'autre part qu'en adoptant le principe de la neutralité armée, on se lierait les mains en vue d'éventualités dont la portée ne pouvait se prévoir. Dans une seconde dépêche, après avoir montré que, sous une forme déguisée, c'était non-seulement une alliance défensive, mais un concours véritable et effectif qu'exigeait la Russie, M. de Manteuffel ne craignit pas de faire une allusion à la guerre de Hongrie, également désagréable à Saint-Pétersbourg et à Vienne, par le souvenir des services rendus d'un côté, mal reconnus de l'autre, et d'ajouter fièrement que si la Russie n'avait pas à redouter l'esprit de révolution, la Prusse avait montré qu'elle savait le comprimer sans assistance étrangère.

Quand la diplomatie officielle et régulière est à bout de ressources, ces communications directes de souverain à souverain, ces envois de lettres autographes ne sont plus que des expédients de bien petite valeur. « Il nous reste l'ombre d'une ombre d'espoir, » disait un jour le comte Fitz-William dans la Chambre des lords; il voulait parler d'une lettre écrite, avec l'assen-

timent du gouvernement anglais, par l'empereur Napoléon III à l'empereur Nicolas, le 29 janvier, et dont voici le passage important : « Si Votre Majesté désire autant que moi une conclusion pacifique, quoi de plus simple que de déclarer qu'un armistice sera signé aujourd'hui, que les choses reprendront leur cours diplomatique, que toute hostilité cessera et que toutes les forces belligérantes se retireront des lieux où des motifs de guerre les ont appelées? Ainsi les troupes russes abandonneraient les Principautés, et nos escadres la mer Noire. Votre Majesté préférant traiter directement avec la Turquie, elle nommerait un plénipotentiaire qui négocierait avec un plénipotentiaire du sultan une convention qui serait soumise à la conférence des quatre grandes puissances. Que Votre Majesté adopte ce plan, sur lequel la reine d'Angleterre et moi sommes parfaitement d'accord, la tranquillité est rétablie et le monde satisfait. Rien, en effet, dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Mais si, par un motif difficile à comprendre, Votre Majesté opposait un refus, alors la France comme l'Angleterre serait obligée de laisser au sort des armes et aux hasards de la guerre ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et la justice. »

La réponse de l'empereur Nicolas, datée du 8 février, arriva le 18 à Paris; elle était, comme il fallait s'y attendre, négative. Le tsar récriminait contre l'Angleterre et contre la France. « J'ai fait au main-

tien de la paix, disait-il, toutes les concessions de forme et de fond que mon honneur me rendait possibles, et en réclamant pour mes coreligionnaires en Turquie la confirmation des droits et priviléges qui leur ont été acquis depuis longtemps au prix du sang russe, je n'ai demandé autre chose que ce qui découlait des traités. Si la Porte avait été laissée à elle-même, le différend qui tient en suspens l'Europe eût été depuis longtemps aplani; une influence fatale est seule venue se jeter à la traverse. J'apprends que, tout en protégeant le ravitaillement des troupes turques sur leur propre territoire, les deux puissances ont résolu de nous interdire la navigation de la mer Noire, c'est-à-dire, apparemment, le droit de ravitailler nos propres côtes. Je laisse à penser à Votre Majesté si c'est là, comme elle dit, faciliter la conclusion de la paix, et si, dans l'alternative qu'on me pose, il m'est permis de discuter, d'examiner, même un moment, ses propositions d'armistice, d'évacuation immédiate des Principautés, et de négociation avec la Porte d'une convention qui serait soumise à une conférence des quatre cours. Vous-même, sire, si vous étiez à ma place, accepteriez-vous une pareille proposition? Votre sentiment national pourrait-il vous le permettre? Je répondrai hardiment que non. Accordez-moi donc, à mon tour, le droit de penser comme vous-même. Quoi que Votre Majesté décide, ce n'est pas devant la menace que l'on me verra reculer. Ma confiance est en Dieu et dans mon droit, et la

Russie, j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812. » On allait retrouver encore, dans un manifeste du 21 février, l'évocation de cette année terrible : « Ne sommes-nous pas aujourd'hui ce même peuple russe dont la vaillance est attestée par les fastes mémorables de 1812? Que le Très-Haut nous donne l'occasion de nous montrer à l'œuvre! »

Le 27 février, deux dépêches identiques furent envoyées à Saint-Pétersbourg de Paris et de Londres; c'était une sommation au tsar d'avoir à faire sortir ses troupes des Principautés avant le 30 avril, au plus tard. Le refus d'y conformer sa conduite ou seulement d'y répondre devait être considéré comme une déclaration de guerre. Le courrier n'arriva que le 13 mars à Saint-Pétersbourg ; le lendemain, les consuls de France et d'Angleterre déposèrent la sommation entre les mains du comte de Nesselrode, Le 18, invités à se rendre auprès du chancelier, ils reçurent de lui cette communication laconique : « L'empereur ne juge pas convenable de faire aucune réponse; » et comme le consul anglais demandait quels seraient, la guerre une fois allumée, les arrangements consulaires entre les puissances belligérantes: « Cela, dit M. de Nesselrode, dépendra entièrement de la marche que les gouvernements d'Angleterre et de France pourront adopter : nous ne déclarerons pas la guerre. »

Le 7 mars, un emprunt de 250 millions de francs était autorisé en France par le Corps législatif;

déjà la Chambre des communes avait accordé au gouvernement de la reine un subside extraordinaire de trois millions de livres pour l'accroissement des forces militaires et navales de l'Angleterre. Le 27 mars, un message de l'empereur Napoléon III et un message de la reine Victoria, lus devant les assemblées parlementaires des deux nations, apprirent au monde entier qu'à la suspension des rapports diplomatiques entre l'Angleterre et la France d'un côté, la Russie de l'autre, avait succédé l'état de guerre. Le 12, un traité signé à Constantinople venait d'assurer solennellement à la Porte le concours armé des deux puissances occidentales qu'une convention d'alliance, signée à Londres, le 10 avril, acheva d'engager officiellement l'une avec l'autre.

Des deux puissances allemandes, l'Autriche était toujours la plus décidée, parce que la présence des Russes dans les Principautés l'inquiétait davantage; aussi avait-elle fortement appuyé, à Saint-Pétersbourg, la sommation de la France et de l'Angleterre, tandis que la Prusse, au contraire, s'était tenue simplement à l'écart. De même, la France et l'Angleterre ayant eu l'idée de substituer aux protocoles un peu théoriques de la conférence les stipulations effectives d'un traité à quatre qui eût également obligé chacun des contractants, l'Autriche s'était déclarée prête à y souscrire, mais le roi de Prusse, par scrupule de famille, avait refusé sa signature. Cependant M. de Manteuffel, devant le Parlement prussien comme

dans ses conversations diplomatiques, ne cessait d'affirmer l'accord moral de sa politique avec celle des trois autres puissances, et, de fait, le représentant de la Prusse à la conférence de Vienne n'hésita pas à signer le protocole du 9 avril, l'un des actes les plus considérables de cette réunion diplomatique. L'intégrité territoriale de l'empire ottoman, condition *sine quâ non* de toute transaction destinée au rétablissement de la paix, dont l'évacuation des Principautés restait la condition essentielle, était proclamée de nouveau ; de plus, les gouvernements représentés à la conférence s'interdisaient tout engagement avec la Russie ou avec toute autre puissance qui n'adhérerait pas à ce principe, sans en avoir préalablement délibéré en commun.

« A ce moment solennel », comme il était dit expressément dans le protocole, où la France et l'Angleterre allaient passer de la controverse à la lutte armée, où, par conséquent, prenait fin la campagne exclusivement diplomatique poursuivie durant une année presque entière, il n'était pas indifférent que les deux autres puissances eussent reconnu « la nécessité de constater de nouveau l'union des quatre gouvernements sur le terrain des principes ».

[redacted]

LIVRE PREMIER

VARNA

I

En France ni préparatifs ni plan de campagne. — Un corps expéditionnaire est improvisé. — Le maréchal de Saint-Arnaud commandant en chef. — Le maréchal Vaillant ministre de la guerre. — Départ du général Canrobert pour Gallipoli. — Les Russes passent le Danube. — Canonnade d'Odessa. — Lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud à Constantinople. — Le général Baraguey d'Hilliers.

« Je le dis avec douleur à Votre Majesté, nous ne sommes pas constitués ni en état de faire la guerre, tels que nous sommes aujourd'hui. Nous n'avons que vingt-quatre pièces d'artillerie attelées, prêtes à faire feu. Notre situation est encore plus triste sous le rapport des approvisionnements. On ne fait pas la guerre sans pain, sans souliers, sans marmites et bidons. Je demande pardon à Votre Majesté de ces détails; mais ils prouvent à l'empereur les difficultés qui assiégent une armée jetée à six cents lieues de ses ressources positives. Ce n'est la faute de personne; c'est le résultat de la précipitation avec laquelle tout a dû

être fait. On a embarqué les hommes sur des bateaux à vapeur, et les approvisionnements, le matériel, les chevaux, sur des bateaux à voiles : les hommes arrivent, et ce qui leur est indispensable ici, ils ne le trouvent pas. »

Voilà ce qu'écrivait à l'empereur Napoléon III le maréchal de Saint-Arnaud, de Gallipoli, le 26 mai 1854, deux mois après l'envoi des premières troupes françaises en Orient.

Autant la campagne diplomatique avait été bien menée, la préparation politique de la guerre bien faite, autant avait été défectueuse la préparation militaire. A parler exactement, il n'y avait eu de ce côté-là ni préparation, ni dispositions, ni plan d'aucune sorte. Quel plan stratégique aurait-on pu faire, lorsqu'on n'avait réglé d'avance ni le nombre, ni l'espèce, ni la composition des forces à mettre en campagne?

Au mois d'octobre 1853, on s'en tenait à l'emploi des escadres qui pourraient au besoin mettre des marins à terre pour la défense de Constantinople. Quatre mois plus tard, on en était encore au même point lorsque, vers la fin de janvier 1854, le général sir John Burgoyne fut envoyé d'Angleterre pour étudier les moyens de résistance que pouvait opposer à l'ennemi la capitale de l'empire turc, tandis que des officiers français, le colonel du génie Ardant et le colonel d'état-major Dieu, étaient chargés d'une mission analogue à Constantinople, à Schoumla et dans les

places riveraines du Danube. Le général Baraguey d'Hilliers, le colonel Ardant et sir John Burgoyne s'étant accordés à reconnaître dans la presqu'île de Gallipoli une excellente base pour des opérations défensives, il fut question d'y envoyer un corps français de six mille hommes et un corps anglais de trois mille. Neuf mille hommes ! En vérité, c'était trop ou trop peu, trop si l'on ne songeait qu'à s'enfermer dans la presqu'île, trop peu si l'on en voulait sortir. A supposer que la défensive fût le meilleur parti à prendre, encore fallait-il lui donner une attitude respectable. L'obligation était tellement évidente qu'en moins d'un mois le corps expéditionnaire, toujours en projet, grandit, pour la France, de six mille à trente mille hommes, et de trois mille à dix-huit mille pour l'Angleterre.

Au commencement de mars, l'ensemble de troupes que le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, avait obtenu enfin de Napoléon III l'autorisation de former, comprenait douze régiments d'infanterie, trois bataillons de chasseurs à pied, deux régiments de cavalerie, douze batteries d'artillerie, une compagnie de pontonniers, quatre compagnies de sapeurs, et le nombre proportionné d'hommes appartenant aux services administratifs. Chacun des régiments d'infanterie désignés devait fournir deux bataillons de guerre ; l'effectif, sur le papier, variait, par bataillon, de neuf cents hommes pour les chasseurs, à mille et onze cents pour les autres corps,

infanterie de ligne ou légère, infanterie de marine, zouaves et tirailleurs algériens.

Le 11 mars, le maréchal Vaillant remplaça au ministère de la guerre le maréchal de Saint-Arnaud, qui prit le commandement du corps expéditionnaire officiellement constitué de ce jour-là. Le général en chef avait choisi pour premier aide de camp le colonel Trochu, directeur-adjoint du personnel au ministère, pour chef d'état-major général le général de Martimprey, pour sous-chef le lieutenant-colonel Jarras. Le colonel Lebœuf avait le commandement de l'artillerie, le colonel Tripier celui du génie, l'intendant militaire Blanchot la direction des services administratifs. Les corps de troupes formaient deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie et un corps de réserve. Les deux brigades de la première division, commandée par le général Canrobert, avaient pour chefs les généraux Espinasse et Vinoy; celles de la deuxième division, sous les ordres du général Bosquet, les généraux d'Autemarre et Bouat; le général d'Allonville commandait la brigade de cavalerie. Le corps de réserve n'avait d'abord qu'un seul officier général, le prince Napoléon; mais, quatre jours après cette première organisation, accru d'un régiment d'infanterie légère, d'un bataillon de chasseurs et de deux batteries montées, formé en deux brigades que devaient commander, sous les ordres du prince, les généraux de Monet et Thomas, il devint la troisième division de l'armée d'Orient; car le corps expéditionnaire ne

tarda pas à prendre ce titre, plus conforme à son importance.

En dehors des troupes destinées à entrer le plus tôt possible en action, une division dite de réserve devait être constituée en Provence, sous les ordres du général Forey, et y demeurer jusqu'au jour où les événements de la guerre pourraient rendre sa présence nécessaire en Orient; les chefs désignés des deux brigades d'infanterie et de la brigade de cavalerie qu'on y avait provisoirement adjointe étaient les généraux de Lourmel, d'Aurelle et Cassaignolles.

Cette première constitution de l'armée d'Orient rappelait celle de l'armée justement célèbre qui a fait la conquête d'Alger : dans l'une comme dans l'autre, trois divisions expéditionnaires, une division laissée en réserve; mais avec les tableaux d'organisation finit la ressemblance. L'expédition d'Alger est un modèle de préparation militaire et navale. Lorsque, après trois mois d'une activité de jour et de nuit, prévoyante et réglée, la flotte française, sortie, le 25 mai 1830, de la rade de Toulon, s'éloignait en pleine mer, dans l'ordre majestueux de ses longues et superbes colonnes, au centre l'escadre de débarquement et l'escadre de bataille, à quatre milles sur la droite l'escadre de réserve, à quatre milles sur la gauche le convoi, c'était, parmi les nombreux témoins accourus pour saluer ce magnifique départ, comme parmi les 36 000 soldats emportés d'un seul coup, le même sentiment de satisfaction, de confiance et de sécurité.

Ils savaient, les uns et les autres, que rien n'avait été négligé pour le succès de l'expédition, ni le choix et l'instruction des hommes, ni l'armement et l'installation des navires, ni le matériel de débarquement, ni les engins de guerre, ni les approvisionnements de munitions et de vivres, ni les précautions sanitaires, ni les moyens de communication et de transport, qu'en un mot rien ne manquait; mais, pour atteindre à cette perfection relative, il n'avait pas fallu moins de trois mois d'une activité de jour et de nuit, prévoyante et réglée, on ne saurait trop le redire. En 1854, il y a eu moins de quinze jours entre les premiers ordres et le premier départ, huit au plus, si l'on compte de la constitution officielle de l'armée. Le 6 mars, le général de Martimprey arrivait à Marseille pour s'entendre avec le commandant de la division militaire et le préfet maritime; la répartition des troupes, réglée le 11, était modifiée le 15, et, le 19, trois navires sortaient du port de la Joliette, emportant les généraux Canrobert et Bosquet, le chef d'état-major général, le commandant du génie, soixante-cinq officiers et neuf cent vingt-six hommes de troupe.

Parmi ceux qui s'en allaient ainsi petitement, le 19 mars 1854, plusieurs avaient figuré dans le triomphal départ du 25 mai 1830. Quel souvenir et quel contraste! Mais, après avoir hésité jusqu'au dernier jour, il convenait à l'empereur Napoléon III d'exiger pour sa tardive décision une exécution hâtive : idée fausse et dangereux correctif. Il y a des choses où le

temps fait beaucoup à l'affaire, et la préparation d'une guerre est une de ces choses-là. Au-dessus de l'expérience de 1830, au-dessus de l'expérience de tous les temps, n'y avait-il pas expressément, pour un Bonaparte, les enseignements napoléoniens? L'expédition d'Alger ne s'était-elle pas elle-même inspirée de l'expédition d'Égypte? Tel n'était pas sans doute l'ordre d'idées dans lequel se complaisait l'héritier du premier Napoléon : il voulut qu'on fît vite, et nécessairement on fit mal.

Il y eut à Marseille comme un confluent de choses désordonnées : les détachements expédiés des corps ou des dépôts à la hâte y arrivaient pêle-mêle, le matériel, les approvisionnements, les munitions, un jour par fragments, le lendemain par masses; c'était le chaos accumulé. Quoique le ministère de la marine, depuis près d'un an tenu en haleine, n'eût pas été surpris au même point que l'administration de la guerre, il avait épuisé, pour entretenir les forces navales de la France en Orient, la plus grande partie de ses ressources. L'escadre de l'Océan, commandée par le vice-amiral Bruat, fut appelée dans la Méditerranée, d'abord pour concourir aux transports; on fit des levées de marins; on radouba de vieilles coques, on arma tout ce qui pouvait encore tenir la mer. De son côté, l'administration de la guerre s'adressait aux grandes compagnies maritimes, aux armateurs, aux capitaines du commerce; on nolisait, on affrétait de toutes parts et de toutes mains, à l'aventure. Un jour, le maréchal

de Saint-Arnaud adressait, de Gallipoli, au maréchal Vaillant de vives plaintes au sujet d'un certain traité que le ministre de la guerre avait eu le tort de signer avec un mauvais entrepreneur de transports; ce ministre de la guerre, c'était lui-même, ce maudit traité portait sa propre signature, donnée par lui à la hâte, deux ou trois jours avant de céder la place et la plume au maréchal Vaillant.

Tels étaient à Marseille le désordre, l'encombrement, la difficulté de se reconnaître et l'insuffisance des débouchés maritimes, que le général Canrobert, chargé provisoirement, jusqu'à l'arrivée du maréchal de Saint-Arnaud, de commander les troupes françaises, s'était empressé d'écrire à Paris pour conseiller et obtenir un sursis de départ. Cependant, le 18 mars, un télégramme du ministre de la guerre lui apporta l'ordre formel et réitéré de partir le lendemain même. Il partit donc, comme on vient de le voir, avec un millier d'hommes sur trois navires, une frégate à vapeur, *le Christophe-Colomb*, un steamer du commerce, *l'Africain*, un trois-mâts de Marseille, *le Mistral*. A Malte, où il toucha le 23 mars, se trouvaient déjà rassemblés 15 000 soldats anglais, dont les deux tiers étaient prêts à s'embarquer pour Gallipoli. L'Angleterre, faisant un grand effort, avait résolu de porter à plus de 25 000 hommes l'effectif de son corps expéditionnaire, et la reine venait d'en donner le commandement au grand-maître de l'artillerie, lord Raglan, un ancien élève du duc de Wellington, qui, sous le

nom de lord Fitzroy Somerset, avait fait la guerre en Espagne et perdu le bras droit à Waterloo; en 1854, ce vétéran des campagnes de la Péninsule avait soixante-six ans. Après une journée de relâche et de bon accueil à Malte, le général Canrobert poursuivit sa route et prit terre, le 31 mars, à Gallipoli. Le gouverneur d'Andrinople, Rustem-Pacha, était venu l'y recevoir et lui en faire les honneurs.

Gallipoli était une ville ouverte, sans autre défense qu'un vieux château tout ruiné ; les maisons, de bois pour la plupart, étagées sur le flanc d'une colline, étaient séparées à peine par des ruelles tortueuses, infectes, obstruées d'immondices ; peu d'industrie et peu de commerce; la population, de quinze à seize mille âmes, turque aux deux tiers, pour le surplus grecque, juive ou arménienne, avait généralement un aspect misérable. Un bon mouillage, une belle plage de débarquement, le voisinage de l'isthme de Boulaïr, qu'il était facile d'occuper et de retrancher, tels étaient les motifs qui avaient déterminé l'établissement d'une base d'opérations dans cette ville, d'ailleurs la plus importante de la péninsule. Malgré la résignation, plutôt que le bon vouloir des habitants, il n'était ni facile ni attrayant de s'installer au milieu d'eux. « Tout cela ne vaut pas un bon bivouac, » disait le général de Martimprey; cependant il fallait que les premiers arrivés préparassent leur installation et celle des compagnons attendus. On fit deux parts de la ville : l'une, à l'ouest, fut réservée aux troupes anglaises; dans

l'autre, on commença sur-le-champ des travaux d'assainissement et d'appropriation. Deux mosquées furent converties en magasins à poudre, et sur leurs minarets des factionnaires vigilants remplacèrent le *muezzin ;* dans les plus grandes maisons on fit de la place pour les services administratifs ; l'état-major se logea comme il put. Pour les troupes, des tentes turques avaient été dressées hors de la ville, au camp des *Fontaines* et à Boulaïr ; un troisième campement fut établi près de la *Grande-Rivière;* c'était le nom d'un assez gros ruisseau qui ne méritait pas tant d'hyperbole.

Après avoir pourvu aux premiers soins et donné partout ses ordres, le général Canrobert était allé faire, le 4 avril, une rapide excursion à Constantinople. Il en revint avec une nouvelle grave : les Russes, qui n'avaient pas cessé, pendant l'hiver, de se renforcer sur la rive gauche du Danube, venaient de prendre pied sur la rive droite. Sortis simultanément de Braïla, de Galatz et d'Ismaïl, ils avaient passé le fleuve, le 23 mars, pris les petites forteresses de Matchin, d'Isaktcha, de Toultcha, et refoulé sur Babadagh un faible corps d'observation laissé de ce côté-là par Omer sous les ordres de Mustapha-Pacha. Ils occupaient ainsi la zone septentrionale de ce quadrilatère irrégulier que limitent à l'ouest et au nord le Danube, la mer à l'est, au sud les fossés dits de Trajan, et qui porte le nom de Tatarie Dobroudscha, terrain d'alluvion d'une richesse admirable si des travaux intelligents, saignant les marécages, plantant des

[redacted]

arbres, chassant du même coup les fièvres paludéennes, y ramenaient la population et la culture. C'était et c'est encore malheureusement une contrée malsaine, inculte, à peu près déserte, sans gîtes et sans routes; on s'étonnait que les Russes s'y fussent aventurés, mais on s'attendait d'autant plus à les voir déboucher bientôt en Bulgarie.

Le maréchal de Saint-Arnaud s'en inquiétait vivement à Marseille où, pour son arrivée, ces rumeurs venaient de le surprendre. « On parle d'une marche rapide des Russes, écrivait-il à son frère, le 19 avril; Omer-Pacha aurait été forcé de se concentrer en avant de Schoumla. Si les Russes font une pointe vigoureuse, ils peuvent nous mettre dans l'embarras, arriver vite sur Andrinople et trouver la capitale ouverte... Mon sang bout dans mes veines. Que de temps perdu! Et tout marche encore si lentement! » — « Il faut redoubler d'efforts pour *hâter*, *presser* les embarquements, écrivait-il le même jour, en soulignant les mots, au maréchal Vaillant; il est indispensable de mettre Andrinople à l'abri d'un coup de main. Quel ridicule, si nous arrivions trop tard! » Le lendemain, il dépêchait au général Canrobert l'ordre de former promptement une division, au moins une brigade, et de l'envoyer à Andrinople. « Que l'on sache que l'avant-garde de l'armée française est là, disait-il, en attendant que toute l'armée soit débarquée en Orient, ce qui n'aura malheureusement pas lieu avant le mois de juin, malgré tous les efforts que l'on fait partout.

Là où vous n'aurez pas de divisions, marquez la place par des brigades; l'ennemi n'est pas sous notre nez. Peu à peu nous régulariserons tout. »

Après avoir reçu des mains de l'empereur, le 12 avril, des instructions dont le caractère général et vague ne pouvait pas plus gêner que régler sa conduite, le maréchal avait quitté Paris le 15, y laissant, non sans regret, son premier aide de camp, le colonel Trochu, dont le ministre jugeait la présence nécessaire encore pour ordonner le moins mal possible les mille détails d'une expédition lointaine et improvisée. Des modifications étaient sans cesse introduites dans l'organisation primordiale. La division de réserve, devenue quatrième division active, allait prendre à Marseille son tour d'embarquement; une division de cavalerie était constituée, sous les ordres du général Morris, en trois brigades : la première, de deux régiments de chasseurs d'Afrique, sous le général d'Allonville; la deuxième, de deux régiments de dragons, sous le général Cassaignolles; la troisième, de deux régiments de cuirassiers, sous le général Ney, duc d'Elchingen; et comme avec l'effectif de l'armée s'élevait l'importance du commandement, celui de l'artillerie fut conféré au général de brigade Thiry, celui du génie au général de brigade Bizot-Brice, de sorte que les colonels Lebœuf et Tripier, qui depuis plus d'un mois commandaient chacun leur arme respective, durent se réduire l'un et l'autre à l'emploi de chef d'état-major.

Lord Raglan était parti d'Angleterre, le 10 avril, avec un prince du sang, le duc de Cambridge, qu'on allait voir à la tête d'une division de l'armée anglaise. Après avoir passé quelques jours à Paris, le général en chef des troupes de la reine vint s'embarquer, le 22, sur la corvette à vapeur de Sa Majesté Britannique *le Caradoc*, à Marseille. Des accidents ou des difficultés d'installation retardèrent de quelques jours l'embarquement du maréchal de Saint-Arnaud, que ces contre-temps mettaient au désespoir. Le vice-amiral Dubourdieu, préfet maritime, ne lui ménageait du moins ni les condoléances ni les excuses, aux dépens, il est vrai, du ministre de la marine. « M. Théodore Ducos, disait le vice-amiral, n'est pas marin et n'a pas *le sens militaire;* nous nous en apercevons malheureusement tous les jours. » En parlant ainsi, le préfet maritime sacrifiait plus que de raison sans doute à l'esprit de corps un ministre actif, voué sans réserve à son œuvre, qui est mort, en 1855, à la peine, et auquel le maréchal de Saint-Arnaud ne tarda pas d'ailleurs à rendre justice; mais il faut convenir qu'à la fin d'avril 1854 le maréchal était assez monté contre lui pour écrire, entre autres mots piquants, cette boutade : « Il n'y a de charbon nulle part, et Ducos ordonne de chauffer *avec le patriotisme des marins*... C'est de l'histoire. Chapitre oublié dans *les Girondins*. On ne promène pas un maréchal de France général en chef comme une cantinière hors d'âge. » Un peu radouci, il écrivait encore au maréchal Vaillant, le

28 avril : « Déjà les petites contrariétés ne m'ont pas manqué ici. J'en suis à mon quatrième bateau : le *Solon*, le *Christophe-Colomb*, le *Caffarelli*, le *Chaptal* m'ont successivement fait défaut pour une cause ou pour une autre. J'estime que la marine aurait pu mieux prévoir et s'inquiéter davantage de la dignité du commandement. Le ministre rejette la faute sur le destin, les vents, la mer et le charbon. C'est beaucoup de raisons, autant que de bâtiments fantastiques. Je les accepte... surtout en voyant le *Berthollet* disposé à me recevoir demain à midi à son bord. »

Dans cette même lettre, la dernière écrite par lui de France, il réclamait du ministre, à la place de la division Forey, appelée à faire campagne, la formation d'une autre division de réserve, et il ajoutait ces propres mots : « Permettez-moi de recommander à votre choix le général de Mac-Mahon pour la commander ; c'est un officier de guerre complet. » L'opinion du maréchal de Saint-Arnaud ne devait pas l'emporter alors ; ce fut seulement quinze mois plus tard, dix mois après la mort du maréchal, que le général de Mac-Mahon, enfin agréé, vint prendre, au mois d'août 1855, en Crimée, le commandement de la division qu'il devait mener victorieusement, le 8 septembre, à l'assaut de Malakof.

Tandis que le maréchal de Saint-Arnaud s'embarquait, le 29 avril, à Marseille, le même jour, arrivait à Gallipoli la nouvelle des premières hostilités, ou-

vertes par les flottes alliées dans la mer Noire. Ce n'était point une bataille navale qu'elles avaient livrée, les Russes ayant retiré tous leurs bâtiments de guerre dans la rade de Sébastopol ; c'étaient la partie militaire et les défenses du port d'Odessa qui avaient subi la peine d'un bombardement. Le motif de cette exécution était une atteinte portée, selon les uns, niée ou désavouée par les autres, aux immunités du pavillon parlementaire. Le seul fait constant était que la frégate à vapeur anglaise *Furious*, venue pour prendre à son bord les résidents anglais d'Odessa, avait été canonnée, le 6 avril, par les batteries du port; son commandant affirmait qu'il n'avait pas abusé des privilèges de sa mission; on soutenait du côté des Russes que les limites réglementaires avaient été franchies, des tentatives de sondage commencées, de telle sorte que sous le pavillon parlementaire on n'avait pu voir qu'un pavillon ennemi. Quoi qu'il en soit, le 22 avril, cinq frégates à vapeur anglaises et trois françaises avaient, dix heures durant, foudroyé les batteries et le môle, brûlé ou coulé dans la darse une douzaine de bâtiments de flottille, incendié les établissements et les magasins de l'État. La ville et le port marchand avaient été soigneusement épargnés.

A la nouvelle de ce succès maritime le général Canrobert aurait bien voulu qu'on eût ajouté de Constantinople quelque information sérieuse touchant la situation des affaires sur le Danube ; mais comme il ne lui en



était venu depuis longtemps d'aucune sorte, décidé à s'en procurer à tout prix, il avait envoyé vers Andrinople le colonel Desaint et donné mission au général Bosquet de pousser par Varna jusqu'à Schoumla même. Il apprit ainsi que les Russes, après avoir marché lentement dans la Dobroudscha, occupé Hirsova, sur le Danube, et refoulé les Turcs, avaient bordé le rempart de Trajan sans le franchir. Arrivé à Schoumla, le général Bosquet résumait ainsi ses observations militaires : « Omer-Pacha est bien le soldat que je m'étais représenté, très-supérieur à tout ce qui l'entoure, pensant et travaillant beaucoup et voyant clair, je crois. La partie qu'il a jouée à Kalafat était bien calculée par lui, comme nous le pensions. Son mouvement de concentration sur Schoumla l'a été de même très-sagement; il a très-heureusement refusé aux Russes une bataille que ces derniers auraient voulu rencontrer près de leur base d'opérations et qu'ils sont désormais obligés de venir chercher jusqu'à Schoumla, où elle ne pourrait que leur être défavorable. » Auprès d'Omer-Pacha le général Bosquet avait trouvé le colonel Dieu, qui depuis trois mois vivait dans les meilleurs termes avec le *muchir*.

Pendant ce temps, des détachements de troupes françaises et anglaises avaient débarqué presque tous les jours à Gallipoli, et l'on travaillait activement à fortifier l'isthme de Boulaïr. A l'autre extrémité de la mer de Marmara, les Anglais commençaient à occuper Scutari, qui est comme le faubourg asiatique de Con-

stantinople. La capitale de l'empire ottoman ne tarda pas à voir arriver lord Raglan d'abord, puis, quelques jours après, le 9 mai, le maréchal de Saint-Arnaud; l'un et l'autre n'avaient fait que toucher, en passant, à Gallipoli.

Il y avait à Constantinople des points noirs, des grondements d'orage entre les légations de France et d'Angleterre. Lord Stratford de Redcliffe et le général Baraguey d'Hilliers ne s'accordaient plus; l'autorité qu'une longue habitude avait donnée au premier sur le gouvernement turc paraissait au second excessive et léonine; il craignait que l'intervention commune des deux puissances en Orient ne tournât trop exclusivement au profit de l'influence anglaise, et les doutes qui agitaient son esprit, il n'hésitait pas à les exprimer avec sa franchise militaire. Rechid-Pacha, le reïs-effendi, et le séraskier Riza-Pacha ne lui apparaissant plus que comme des créatures et des séides de lord Stratford, il avait résolu de demander au sultan de changer son ministère.

C'est au milieu de ce trouble qu'arriva le maréchal de Saint-Arnaud. Convaincu que le gouvernement protégé n'avait de salut que dans l'accord des protecteurs et qu'il y allait pour eux-mêmes de leur honneur et de leur gloire, il prit tout de suite et nettement son parti : trois jours après son arrivée, il n'hésita point à dire au sultan que, dans l'intérêt de l'armée qu'il commandait et de la mission qui lui était confiée, il le

priait de laisser ses deux ministres au pouvoir. Cette démarche fut naturellement suivie d'une explication assez vive entre l'ambassadeur et lui. « Quant aux ministres du sultan, dit-il à son interlocuteur, je ne partage pas votre opinion. Vous regardez tous ceux qui ne font pas ce que vous voulez comme ligués avec l'Angleterre et vos ennemis particuliers; je ne peux pas voir comme vous. Comment supposer que l'on se ligue avec l'Angleterre contre la France, quand jamais la France et l'Angleterre n'ont été plus d'accord partout, excepté dans votre cabinet et, permettez-moi de le dire, dans votre esprit? — Puisqu'il en est ainsi et que vous soutenez ceux que je combats, répondit l'ambassadeur, la position n'est plus tenable et je vais demander à l'empereur mon rappel immédiat. — Faites comme vous l'entendrez, reprit le maréchal; je vous verrai partir en regrettant un homme de cœur et de loyauté, mais mon devoir est de ne pas négliger les intérêts qui me sont confiés. J'ai autant de foi dans l'Angleterre que vous en avez peu; vous voyez des ennemis là où je trouve des instruments utiles; nous ne marchons pas du même pied, c'est vrai. Je ne soutiens pas ceux que vous combattez, — je l'ignorais, — mais je combats des idées qui compromettraient le succès de nos armes et, dans ce cas, je suis seul responsable. J'ai rendu compte de la situation à l'empereur. Sa Majesté appréciera et décidera. »

Après le récit de cette escarmouche, le maréchal

[redacted]

écrivait, le 14 mai, à Napoléon III : « Je n'ajouterai aucun commentaire à l'exposé que je viens de faire à Votre Majesté. Si le général Baraguey d'Hilliers demande réellement à se retirer, comme il m'a déjà dit plusieurs fois qu'il voulait le faire, la solution devient facile et tout le monde à Constantinople respirera plus librement. J'ai passé hier plus d'une heure avec lord Stratford de Redcliffe. C'est un homme d'une exquise politesse, dont la figure belle et austère annonce tout d'abord un caractère ferme, peut-être entier, et une volonté de fer. Il a le maintien et la tenue d'un diplomate consommé ; il vous écoute les yeux fermés et vous regarde peu quand il parle, et cependant son œil gris est perçant. Il est grand, blanc, sec et droit comme Baraguey d'Hilliers, et en voyant ces deux hommes, on ne s'étonne plus de leur antipathie mutuelle. Ils devaient s'aimer comme deux frères ou se détester comme deux ennemis mortels : ils ont préféré le second sentiment ; c'est fâcheux ; et cependant l'ambassadeur d'Angleterre parle de son collègue de France en très-bons termes et le reconnaît pour un homme aimable, de bonnes manières et plein d'esprit. »

Le général Baraguey d'Hilliers demanda en effet son rappel immédiat et quitta, le 21 mai, Constantinople, où M. Benedetti demeura comme chargé d'affaires. Quoiqu'il n'y eût plus d'ambassadeur en titre, il y en eut un de fait, et ce fut, comme il en avait sans doute eu l'intuition dans le conflit qu'on vient de ra-



conter, le maréchal de Saint-Arnaud lui-même. Il triomphait, non toutefois sans quelque trouble. « Dès mon premier pas sur le terrain de la diplomatie, je suis obligé d'avouer que c'est une chose difficile à traiter, » écrivait-il à son frère.

[redacted]

II

Siège de Silistrie. — Conférence de Varna. — Opinion du maréchal de Saint-Arnaud sur Omer-Pacha. — Visite du camp de Schoumla. — Le maréchal de Saint-Arnaud à Gallipoli. — Ses mécomptes. — Les troupes alliées dirigées successivement sur Varna.

Depuis la fin d'avril, les Russes paraissaient vouloir sérieusement entrer en campagne. Le maréchal Paskievitch, prince de Varsovie, venait prendre le commandement de l'armée, au-dessus du prince Gortchakof; la Petite Valachie était à peu près évacuée; une grande concentration de forces se faisait aux environs de Bucarest. On eut enfin le secret de ces dispositions nouvelles : les Russes passèrent en force le Danube à Kalarasch, et Silistrie se trouva bloquée d'abord, puis investie, puis bombardée, puis enfin assiégée selon les règles.

L'entreprise n'était qu'à ses débuts, et ce qu'on en savait à Constantinople n'allait pas bien loin encore, lorsque le maréchal de Saint-Arnaud prit occasion de l'événement pour donner au maréchal Vaillant son avis sur la situation générale des affaires politiques. « En regardant autour de moi en Europe, écrivait-il le 15 et le 17 mai, je vois quelques nations bien disposées, mais *attendant*, d'autres tout à fait indécises

et *observant*. Je crois que le meilleur moyen d'encourager les bonnes dispositions et de décourager les mauvaises, c'est de se montrer *fort* partout, *prêt* partout et *disposé à agir partout*. S'il nous était permis de temporiser et de faire alliance avec le temps qui ne peut servir les Russes, bien au contraire, je dirais : ne nous pressons pas et, forts que nous resterons, choisissons notre heure pour écraser un ennemi fatigué et affaibli ; mais c'est bien assez du retard forcé que nous impose la réunion obligée de notre armée. L'inaction, qui aurait peut-être son bon côté vis-à-vis des Russes, n'est pas possible dans la situation politique où nous sommes, parce que les Turcs attendent, les Autrichiens attendent, les Valaques attendent, l'Europe attend, et ne rien faire serait ouvrir partout la porte aux plus mauvaises pensées, aux plus détestables sentiments. Mon opinion est qu'il faut que le canon fasse taire tout le monde. La diplomatie ne trouve plus un mot à dire : elle est au bout de son rouleau. C'est à nous à trancher le nœud gordien. » Aussi demandait-il un surcroît de forces.

Les mauvaises dispositions de la Grèce, dont les menées sourdes, l'appui dissimulé à peine favorisaient des mouvements insurrectionnels en Thessalie, avaient forcé les gouvernements de France et d'Angleterre à y répondre par une démonstration menaçante, et c'était la division Forey qui, avant de rejoindre l'armée d'Orient, avait l'ordre de faire un débarquement au Pirée. La démonstration sans doute était nécessaire ;

le maréchal n'en méconnaissait pas l'importance, mais il en souffrait, il maudissait « cette Grèce que nous aurions dû, disait-il, laisser tomber dans l'Archipel », et il réclamait énergiquement sa quatrième division. Il réclamait avec autant de force son premier aide de camp : « Au nom du ciel, monsieur le ministre, renvoyez-moi le colonel Trochu. Je l'aurais envoyé à Omer-Pacha; il m'accompagnerait à Varna; son absence m'oblige à faire venir le général Martimprey de Gallipoli. Le retard que vous apportez au départ du colonel Trochu me fait un tort que vous n'imaginez pas; il m'aurait été déjà d'une immense utilité. Il devait partir le 6, et si vous le renvoyez de courrier en courrier, vous nuirez à la marche d'un service établi dans la certitude de sa coopération. Je prie Votre Excellence d'excuser ma franchise, mais l'expression positive de ma pensée est que je déplore amèrement un retard que je ne m'explique plus, d'après vos dernières assurances, et dont rien ne me fait plus espérer la fin. » A sa dépêche du 17 mai il ajoutait en *post-scriptum :* « J'attends le colonel Trochu comme le Messie. »

Le voyage que le maréchal de Saint-Arnaud allait faire à Varna avait pour objet une conférence à laquelle devaient prendre part avec lui lord Raglan, les vice-amiraux Dundas et Hamelin, Omer, le séraskier Riza, ministre de la guerre du sultan, et le capoudan-pacha, son ministre de la marine. On connaît déjà l'opinion résumée du général Bosquet sur Omer;

en attendant que le maréchal pût voir et juger par lui-même, il ne laissait pas d'adresser au maréchal Vaillant une esquisse de l'armée turque et de son chef, d'après l'un de ses officiers qu'il avait envoyé au *muchir :* « Le commandant Henri, disait-il, revient enchanté de l'accueil qui lui a été fait par le généralissime turc. Il a trouvé un homme empressé pour les Français, disposé à tout faire pour leur être agréable. Il m'attend, il attend surtout l'armée avec une grande impatience. Omer-Pacha comprend sa position et il est loin d'être animé des sentiments d'orgueil qu'on lui prête. Dans l'armée turque, il y a deux choses : un général en chef et des soldats; de points intermédiaires, aucun. Il n'y a pas d'officiers, encore moins de sous-officiers. Le général en chef, sur qui tout repose, qui fait tout lui-même, qui est si mal secondé par les pachas sous ses ordres qu'il n'ose pas quitter Schoumla vingt-quatre heures, n'est pas un homme complet, tout remarquable qu'il soit en comparaison de tout ce qui l'entoure. C'est à peine s'il se sert de cartes; il n'a aucune idée de l'effectif de son armée; il ne reçoit aucune situation, il n'a pourvu qu'imparfaitement aux besoins de ses troupes. Un seul hôpital organisé assez bien pour quatre cent cinquante lits, une caserne transformée en hôpital et où les hommes couchent par terre et meurent faute de soins, voilà ses seules ressources. Jamais il n'a visité ni un malade ni un blessé. Mon officier d'ordonnance est allé, par mes ordres, visiter les hôpitaux, voir les

blessés et leur porter quelques secours : on le regardait avec une surprise mêlée d'admiration et, pour les quelques malheureuses piastres distribuées au nom de la France, on lui baisait les mains. Omer-Pacha ne sait pas le nombre d'hommes qu'il a sous ses ordres à Schoumla : il croit en avoir 60000, mais le colonel Dieu et le commandant Henri, qui ont tout vu et *compté* des compagnies et des escadrons, affirment qu'il n'y a pas plus de 45 000 hommes dans le camp retranché de Schoumla. Depuis quinze jours, ces troupes n'ont vécu que de biscuit et de riz; cette mesure a été prise pour laisser au bétail le temps d'engraisser; on le trouvait trop maigre pour fournir une ration suffisante; mais l'herbe croissait et on en attendait l'effet. Voilà de l'administration turque! Omer-Pacha prétend qu'il a des approvisionnements de bouche considérables : le commandant Henri n'a pas pu découvrir un magasin tant à Schoumla qu'à Varna. Il n'en est pas de même des munitions de guerre, qui sont abondantes et conservées avec soin. Omer-Pacha n'a aucun renseignement sur les Russes, aucune idée de leurs projets futurs : il sait seulement que l'état sanitaire de leur armée est mauvais et qu'un mois passé par eux dans la Dobroudscha est pour lui une bataille gagnée, parce que l'ennemi sera décimé par les maladies. Quant à un plan déterminé, le généralissime turc n'en a aucun. Omer-Pacha sent qu'il ne peut plus rien faire sans l'armée alliée, et la seule idée *positivement arrêtée* qu'il ait véritablement est celle d'*at-*

tendre à Schoumla, où son camp retranché, défendu par 45 000 hommes, est capable de retenir bien longtemps *toute armée* russe ou de quelque nation qu'elle soit. Mais cette coopération, Votre Excellence sait que je ne puis pas la donner avant d'avoir une armée; j'ai des officiers et des soldats, mais je n'ai ni brigades ni divisions complètes : j'ai des canons et pas de chevaux pour les atteler; et en fait de cavalerie, je n'ai pas six cents cavaliers montés. »

Le 19 mai, le maréchal de Saint-Arnaud, lord Raglan, le séraskier et le capoudan-pacha, venus par mer de Constantinople à Varna, y étaient reçus par Omer; il y eut tout de suite entre eux une première conférence, qui ne dura pas moins de cinq heures. « Et d'abord, écrivait, le même jour, au maréchal Vaillant le général en chef de l'armée française, je dois faire connaître à Votre Excellence quel homme est Omer-Pacha et mon opinion sur sa valeur réelle. Omer ne mérite ni tout le bien ni tout le mal que l'on a dit de lui. Ce ne serait point un homme distingué chez nous : c'est un homme d'autant plus remarquable, d'autant plus utile chez les Turcs que, je le dis avec douleur, ils n'en trouveraient pas un autre pour le remplacer. Omer possède à un haut degré l'intelligence militaire : c'est un vrai soldat; comme général, il a quelques bonnes et saines idées, à côté de projets impossibles et de vues politiques incroyables. Cette tête, ferme et solide en beaucoup de circonstances, a cependant besoin d'une direction; il a eu

assez de bon sens pour le comprendre et il m'a *fait demander* et *demandé lui-même* de le guider, de le conduire. S'il a eu de l'orgueil, il a disparu quand la lumière s'est faite pour lui. Cette entrevue où j'ai pris franchement la direction des affaires de la guerre est mon premier succès. » Si de ce jugement préalable et confiant on passe au détail de la conférence, il est impossible de n'avoir pas quelque doute sur la perspicacité du juge. Cette illumination soudaine, cet orgueil disparu, cette humilité docile, en un mot cette métamorphose d'Omer-Pacha était-elle bien réelle et sincère? Et quant à cette direction dont s'emparait et se parait un peu fastueusement le maréchal, était-il bien sûr qu'il ne se fût pas, dès la première heure, laissé conduire insensiblement et diriger lui-même?

Sur son invitation, Omer avait pris d'abord la parole, dans un idiome italien que le maréchal traduisait en anglais pour lord Raglan et qu'un drogman rendait dans leur langue aux deux ministres turcs. Le langage du *muchir* était simple, clair, heurté par moments, avec une certaine force. Il donna le détail de son armée : 45000 hommes à Schoumla, 20000 entre Viddin et Kalafat, 6000 à Varna, le reste en détachements : en tout plus de 100000. Les Russes, selon ses informations, pouvaient en réunir 130000, et 200000 avant deux mois. Puis il ajouta : « Silistrie sera infailliblement emportée ; j'espère qu'elle tiendra six semaines, mais elle peut être prise dans quinze

jours. Je ne suis pas assez fort pour aller la secourir, je me ferais écraser sans fruit. Il faut donc qu'on me donne secours et appui. Je me défendrai bien longtemps dans Schoumla ; il y a plus, j'ai la presque certitude de battre les Russes, s'ils viennent m'y attaquer ; mais, est-ce que les Français et les Anglais me laisseront bloquer, quand avec eux nous pourrions les rejeter de l'autre côté du Danube et sauver la Turquie ? »

Si vive que fût l'apostrophe, ce mouvement oratoire ne pouvait pas agir sur le maréchal de Saint-Arnaud par surprise : il s'y attendait, il était sur ses gardes, et pourtant il s'y laissa prendre ; la coopération que deux jours auparavant, n'ayant point d'armée, il déclarait impossible, il la promit, il l'accorda brusquement, et il entraîna du même coup lord Raglan dans un engagement téméraire. Était-ce qu'il en méconnût la portée ? Non pas certes. L'envoi d'une division française et d'une division anglaise à Varna ne pouvait manquer d'attirer tout le reste. « Nous sommes toujours les maîtres de limiter notre démonstration, disait le maréchal, mais je ne me dissimule pas que nous ne le serons plus si les Russes avancent. Nous ne sommes pas venus en Turquie pour nous enfermer dans Varna ou dans Schoumla ; nous serons donc forcément entraînés à jeter rapidement toutes nos forces entre Schoumla et Varna. » La conséquence immédiate fut que les généraux en chef des armées alliées durent pousser leur reconnaissance et

[redacted]

se faire conduire par Omer jusqu'à son camp retranché. Ils y arrivèrent le 20 mai.

« Que de richesses perdues! cette terre produirait tout ce que l'on voudrait; c'est le sol de l'Afrique, » s'écriait le maréchal, après avoir traversé ce coin de la Bulgarie. « De Pravadi à Schoumla tous les villages sont abandonnés. Les pauvres Bulgares, placés entre la crainte des *baschi-bouzouks* et la terreur des Russes qu'ils sentent à Silistrie, ont chargé leurs chariots de leurs meubles et sont venus, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, camper dans les endroits les plus couverts. C'est un triste spectacle et d'un bien fâcheux effet pour le pays. » A Schoumla, le plus imposant tableau, c'est l'expression même du maréchal, se déployait sous son regard étonné : un camp vaste, entouré d'ouvrages très-forts et bien entendus; deux cent cinquante pièces de gros calibre en état de faire feu; des troupes mal vêtues, mal chaussées, médiocrement armées, mais d'aspect martial, ayant à la manœuvre de l'ensemble et du calme; une artillerie de campagne excellente, comparable même à l'artillerie française. L'administration, par malheur, ne répondait pas à l'organisation militaire. « Omer-Pacha, écrivait le maréchal, paraissait aussi peu content de me voir aller dans les hôpitaux qu'il se montrait fier et satisfait de nos observations sur ses troupes. J'ai passé trois jours avec cet homme; j'ai beaucoup causé avec lui et un peu de tout; je l'ai observé, étudié, *jaugé*, et je le sais par cœur. Mon



opinion sur lui s'est peu modifiée : toujours les mêmes défauts à côté des mêmes qualités. Son plus grand mérite, c'est d'être indispensable aujourd'hui, et il le comprend. J'ai pu juger combien il était vain et orgueilleux. Tout ce qui est bien, il se l'attribue; tout ce qui est mal, il en repousse la responsabilité et rejette la faute sur le gouvernement turc, surtout sur le séraskier. Riza et Omer sont deux ennemis irréconciliables; c'est entre eux une haine à mort, qui perce malgré eux dans leurs moindres paroles, dans leurs moindres actes. Riza jalouse le généralissime, il sent qu'il ne peut pas le renverser, il s'en irrite et lui joue tous les mauvais tours possibles : c'est le service qui en souffre. Omer affecte un mépris profond pour le ministre de la guerre, disant tout haut que c'est un intrigant, qu'il n'a jamais été militaire et qu'il tue l'armée. »

Cependant Silistrie vigoureusement attaquée ne semblait pas devoir tenir jusqu'à la fin du mois : que faire, que devenir si les Russes se portaient ensuite en avant? Là-dessus l'imagination du maréchal s'échauffait; il traçait des plans auxquels lord Raglan ne contredisait pas et qui excitaient l'enthousiasme des généraux turcs; on voyait déjà marcher les colonnes. En attirant à lui les corps de Viddin et de Sofia, Omer pouvait avoir en vingt jours 70 000 hommes et 180 canons de bataille, lord Raglan 20 000 Anglais, le maréchal 35 000 Français pour le moins; au total 125 000 hommes et 310 pièces pouvaient être opposés

par les alliés, en vingt jours, à 150000 Russes avec 400 bouches à feu. « La partie est presque égale, s'écriait l'ardent calculateur qui prenait déjà ces chiffres pour des réalités ; songez, monsieur le ministre, qu'avant un mois nous pouvons tirer le canon sous Schoumla. »

Le 21 mai, on était de retour à Varna, où se trouvaient les amiraux qui n'avaient pas assisté à la première conférence. Entre les forces françaises de terre et de mer, l'unité de commandement avait été assurée ; le vice-amiral Bruat, attendu prochainement avec son escadre, devait prendre les ordres du vice-amiral Hamelin, plus ancien que lui, et tous deux étaient subordonnés au général en chef. Il n'en allait pas ainsi du côté des Anglais : l'autorité de lord Raglan n'avait pas à s'exercer sur la flotte ; le vice-amiral Dundas jouissait d'une complète indépendance.

Quoique les bâtiments de guerre envoyés dans les mers d'Orient l'année précédente n'eussent été ni armés ni aménagés pour embarquer et débarquer des troupes, ni le vice-amiral Hamelin, ni le vice-amiral Dundas lui-même n'opposèrent de trop grandes difficultés aux projets des généraux. Il fut convenu qu'ils fourniraient aux transports et aux remorques, de sorte que, la marine ottomane aidant, le maréchal se flattait d'avoir, le 20 juin, en avant de Varna, 42000 hommes, y compris une division turque, et lord Raglan, 20000. Le 24 mai, à Constantinople, dans un



conseil présidé par le sultan, le maréchal de Saint-Arnaud, en son propre nom comme au nom de lord Raglan qu'une revue ordonnée pour l'anniversaire de la naissance de la reine avait appelé à Scutari, exposa tout ce qu'ils avaient ensemble fait et vu du 19 au 22, pendant ces quatre journées si remplies, et les instructions qu'il avait données lui-même à Omer-Pacha. Le 26, il débarquait à Gallipoli ; le colonel Trochu y était enfin arrivé de Paris depuis quatre jours.

Pendant toute une semaine le maréchal de Saint-Arnaud avait vécu surtout par l'imagination. Quand il disait de lui-même : « J'ai le cœur ardent et la tête froide, » il s'abusait ; l'ardeur lui montait trop souvent du cœur à la tête. Arrivé d'abord à Constantinople avec un sentiment assez juste de la réalité, il s'était laissé séduire, toucher, émouvoir par Omer à Varna ; l'entraînement fut achevé à Schoumla ; le cerveau plein d'illusions, de visions et d'enthousiasme, il laissa au retour le sultan, le divan, tout Stamboul convaincus que c'était fait des Russes et que la Turquie n'avait plus à craindre. Le lendemain cependant il disait : « Je suis revenu à Gallipoli et j'ai vu. » Plus d'ardeur, ni d'exaltation, ni de fougue ; emporté en sens contraire par la mobilité de ses impressions, il écrivait à l'empereur cette lettre dont on a lu un fragment au début de ce livre et qu'il convient de citer de nouveau tout entière, pour l'enseignement qu'elle contient : « Sire, je suis arrivé à Gallipoli dans la nuit

et, depuis la pointe du jour, j'ai travaillé à me rendre un compte exact de la situation de l'armée, de ce qui lui manque, de ses besoins, de nos ressources. Je le dis avec douleur à Votre Majesté, nous ne sommes pas constitués ni en état de faire la guerre, tels que nous sommes aujourd'hui. Nous n'avons que vingt-quatre pièces d'artillerie attelées, prêtes à faire feu, et cinq cents chevaux, tant des chasseurs d'Afrique que du 6e de dragons. Le reste, personnel et matériel, est arrêté en mer par les vents du nord et arrivera Dieu sait quand. Notre situation est encore plus triste sous le rapport des approvisionnements. J'ai pour dix jours de biscuit : il m'en faudrait pour trois mois au moins. On a cru que je plaisantais quand je demandais *trois millions* de rations qui ne font que vingt jours d'approvisionnement pour 50 000 hommes, et on m'en proposait *un million;* il est impossible d'être plus loin de compte. On ne fait pas la guerre sans pain, sans souliers, sans marmites et bidons. On me laisse avec deux cent cinquante paires de souliers et les réserves des corps, quarante marmites et environ deux cent cinquante bidons. Je demande pardon à Votre Majesté de ces détails, mais ils prouvent à l'empereur les difficultés qui atteignent une armée jetée à six cents lieues de ses ressources positives. Ce n'est la faute de personne, c'est le résultat de la précipitation avec laquelle tout a dû être fait. On a embarqué les hommes sur des bateaux à vapeur, et les approvisionnements, le ma-



tériel, les chevaux sur des bateaux à voiles : les hommes arrivent, et ce qui leur est indispensable ici, ils ne le trouvent pas. Il faut compter des traversées de quarante jours au moins pour des transports à voiles venant de France ou d'Afrique à Gallipoli. »

Dans ces conditions, le plan de Varna devenait absolument inexécutable; et cependant comment y renoncer, lorsqu'on avait des engagements pris avec le gouvernement turc et surtout avec lord Raglan? Au premier, il y avait encore moyen de donner, par quelques mouvements de troupes, une apparence de satisfaction; mais au second, que répondre? « C'est, disait le maréchal, une chose plus que délicate. » S'il n'y eût eu que lord Raglan tout seul à ramener et à convaincre, l'entreprise n'eût pas été déjà sans difficulté; elle se compliquait en outre d'une foule de questions d'ordre politique ou militaire, d'intérêt personnel ou public. Quarante années de paix n'avaient certes pas affaibli l'énergique ressort du caractère anglo-saxon; mais durant ce long intervalle de 1815 à 1854 les Anglais avaient désappris la grande guerre; négligeant comme inutiles une foule d'accessoires, sans lesquels une armée ne saurait vivre et dont une épreuve terrible allait leur rapprendre en Crimée l'importance, ils se croyaient prêts quand ils ne l'étaient pas.

Assiégé par ses généraux, par les officiers de son état-major, sollicité par le sentiment de l'armée, par

l'opinion de la métropole, par les journaux, pressé de faire *quelque chose*, lord Raglan avait souscrit au plan de Varna ; déjà même il en avait envoyé le détail aux ministres de la reine et donné des dates. Comment se dédire? « Vous connaissez, sire, le gouvernement anglais et la logique de l'opposition, » écrivait le maréchal de Saint-Arnaud à l'empereur. Si pénible qu'elle fût, la palinodie n'en était pas moins d'une nécessité fatale. Lord Raglan avait plus d'expérience et de sens militaire que son entourage; tout en regrettant la précipitation qui avait entraîné son collègue, qui l'avait entraîné lui-même, il n'était pas assez opiniâtre pour s'obstiner dans une résolution évidemment dangereuse. Il consentit, sur les représentations écrites du maréchal, à prévenir au plus vite lord Clarendon et le duc de Newcastle, en leur demandant de tenir secrètes ses précédentes communications et d'attendre. Il consentit à n'envoyer immédiatement à Varna que sa première division, qui serait bientôt rejointe par une brigade française. Toutefois ce consentement n'était pas donné de bonne grâce; désapprouvé dans l'état-major de l'armée anglaise, il pouvait être désavoué par le gouvernement de la reine. Lord Raglan ne cachait pas ses préoccupations et le maréchal s'en inquiétait fort.» La situation de lord Raglan, écrivait-il au maréchal Vaillant, le 4 juin, est délicate devant les entraînements qui se produisent autour de lui. L'ambassadeur anglais, le sentiment public, l'idée exagérée qu'on se fait en général de ce que peuvent

actuellement les armées alliées à peine débarquées sur le sol ottoman, tout contribue à le pousser vers l'exécution de ces premières combinaisons qui consistaient à porter, telles quelles, nos troupes dans leur ensemble à Varna, à les étendre vers Schoumla pour donner la main à Omer et lui venir en aide. Je reconnais que c'est à mon avis personnel qu'a été plus particulièrement due l'adoption de ce plan; mais cet avis s'est modifié devant l'évidence de la situation que j'ai rencontrée à Gallipoli, et je n'ai éprouvé à cet égard nulle hésitation. Lord Raglan est plus étroitement lié, plus dominé par la pression extérieure, j'ai lieu de le craindre. »

Il y eut certainement alors entre l'Angleterre et la France une crise, non dans leur alliance politique, mais dans leur alliance militaire, non pas entre les gouvernements, ni même entre les généraux en chef, mais entre les armées. A Londres on fut accommodant beaucoup plus qu'à Constantinople, et il fallut l'habile et loyal concours que se prêtèrent de part et d'autre les officiers chargés spécialement des rapports entre les quartiers généraux, le colonel Trochu d'un côté, le colonel Rose et le major Claremont de l'autre, pour apaiser dans l'armée anglaise une irritation dont les traces se remarquaient encore après plusieurs semaines.

Le 29 mai, la première division de l'armée anglaise s'embarquait à Scutari pour Varna. Deux jours auparavant, à Gallipoli, le maréchal de Saint-Arnaud, ac-

compagné du général sir Richard England et du séraskier, avait passé la revue des troupes françaises. « Leur physionomie est excellente, écrivait-il au ministre de la guerre ; elles ont déjà pris de bonnes habitudes de bivouac, et les plus jeunes soldats ont vite emprunté à leurs aînés venant d'Afrique des allures dégagées et jusqu'au bronze de leur visage. » Cependant la marine hâtait ses préparatifs pour embarquer la première brigade de la première division : c'était environ 5600 hommes avec armes, bagages, chevaux, attirail et matériel, à porter à Varna ; il y fallut employer huit frégates ou corvettes à vapeur et vingt-huit navires du commerce en remorque. Partie le 31 mai, sous le commandement supérieur du général Canrobert, la brigade arrivait à destination le 2 juin, mais n'était entièrement mise à terre que le 4. Pendant ce temps, la troisième division, suivant la route qui longe la côte septentrionale de la mer de Marmara, s'acheminait en trois colonnes vers Constantinople, où son passage devait calmer les appréhensions du gouvernement turc ; la deuxième division et la cavalerie disponible étaient dirigées sur Andrinople ; enfin, la quatrième division, que venait relever au Pirée la brigade Mayran, envoyée de France, devait, aussitôt débarquée à Gallipoli, marcher par Andrinople sur Iambol. Le nouveau plan du maréchal était de ranger ses forces, moins la brigade envoyée à Varna, en observation le long des pentes méridionales du Balkan, la gauche à



Iambol, le centre à Karnabad, la droite d'Aïdos à Bourgas.

Ce plan ne fut pas approuvé à Paris par le ministre de la guerre. Le 9 juin, il écrivait au maréchal de Saint-Arnaud : « L'empereur ne fait pas la part de Varna assez belle; je le lui ai dit, je vous le dis aussi. Une fois que vous adoptez l'idée de porter des troupes sur ce point, d'en faire une nouvelle base d'opérations, il faut que vous y soyez fort, très-fort. Je préférerais avoir plus de monde à Varna, en un mot prendre franchement une position de flanc par rapport à l'ennemi qui marcherait sur Schoumla ou sur Kasan (Kesanlyk) et Iambol. Je me cramponnerais à Varna, menaçant toujours le flanc gauche des Russes, et laissant aux Turcs le soin de défendre les défilés des Balkans. Nous devions d'abord entrer en campagne avec 6000 hommes et moitié autant d'Anglais; avec si peu de monde, il ne pouvait être question que de couvrir Constantinople même et d'avoir une place d'armes à Gallipoli. Lorsque le corps expéditionnaire a été porté à 30000 hommes de troupes françaises, on a pensé avec raison qu'une division serait bien placée à Andrinople et même à Rodosto, tous ne pouvant pas être entassés à Gallipoli ou à Constantinople. Maintenant que la France, par un grand effort, s'est décidée à porter plus de 60000 hommes en Orient et que l'Angleterre en a envoyé 25000, le cercle des opérations ne peut plus être aussi resserré. Nous nous mettons en avant des Balkans à l'aide de nos flottes et

de Varna ; nous nous y mettons tout d'un coup, et au lieu d'attendre l'ennemi de front, nous menaçons son flanc. C'est tout à fait correct et conforme aux vrais principes. J'approuve entièrement votre idée de faire marcher vos soldats ; usez des souliers, bronzez la figure de vos excellents fantassins ; tout cela se retrouvera le jour du combat. » Le ministre annonçait la formation et l'embarquement prochain, sous les ordres du général Levaillant, d'une cinquième division active.

Les dépêches du ministre de la guerre étaient expédiées à peine qu'elles étaient déjà sans objet ou plutôt qu'elles avaient atteint leur objet d'avance. Avec sa vivacité nerveuse, la mobilité de son esprit et ses retours subits, le maréchal de Saint-Arnaud ne s'arrêtait plus au pied du Balkan ; c'était à Varna qu'il avait de nouveau résolu d'appeler toutes ses forces et qu'il espérait les avoir sous la main vers le 15 juillet. « En parlant de Varna, répondait-il, le 20 juin, au ministre de la guerre, nous nous rencontrons sur le même terrain, et je vois avec un vif plaisir que vous avez les mêmes idées que moi. Dans les circonstances actuelles, Varna est notre véritable base d'opérations pour la campagne active. C'était à contre-cœur que j'avais pensé un moment à m'échelonner derrière la ligne des Balkans, avec une avant-garde à Varna. C'était une mauvaise manœuvre. On n'opère pas avec une armée de 60000 hommes comme avec 20000. Notre place est marquée à Varna et nous sommes les maîtres, quand

nous voudrons, de nous porter en avant ou en arrière. » Ce qui lui manquait par malheur, c'était le moyen de se mouvoir rapidement. « Nous n'avons pas, disait-il, la moitié assez de transports de toute espèce à l'armée d'Orient. Les Anglais nous écrasent de leur supériorité; ils mettent trois cents chevaux dans un de leurs navires qu'ils font remorquer : j'en mets dix-huit ou vingt dans mes coquilles de noix qui ne veulent jamais marcher. »

Un ordre du maréchal, daté du 11 juin, avait transféré de Gallipoli à Varna la base d'opérations de l'armée; le 27, le grand quartier général et les divers services qui s'y rattachent étaient installés dans leur nouveau poste; le 30, la première, la troisième et la quatrième division s'y trouvaient, mais incomplètes; la deuxième, la cavalerie et une partie de l'artillerie cheminaient par étapes sur la route d'Andrinople. La cinquième division était en mer. L'ensemble des forces françaises à Varna était alors de 30 000 hommes environ, celui des forces anglaises d'à peu près 20 000. Gallipoli, parfaitement défendu par les lignes de Boulaïr, demeurait sous la garde de quelques détachements, comme place de dépôt, de ravitaillement et de passage. Un hôpital y était installé depuis l'arrivée des premiers convois; un second avait été bientôt après créé sur une pointe de la côte d'Asie, à Nagara, de l'autre côté des Dardanelles, un troisième à Rodosto, sur la mer de Marmara; les hôpitaux plus considérables d'Andrinople, de Constantinople et de

Varna commençaient à s'établir. Les Anglais avaient les leurs dans cette dernière ville et à Scutari. L'état sanitaire des deux armées était d'ailleurs satisfaisant alors. Sur un effectif général de plus de 50000 hommes au 1er juillet, les troupes françaises ne comptaient pas plus de 1100 malades.

III

Camps de Varna. — Après plusieurs attaques repoussées, les Russes lèvent le siége de Silistrie. — Attitude de l'Autriche. — Idée première d'une attaque contre Sébastopol.

Varna est situé au pied d'un de ces contre-forts qui, pareils à d'énormes racines, soutiennent le massif du Balkan. La ville s'élève à partir du rivage, comme Gallipoli, mais sur une pente plus douce; l'aspect général est moins misérable; il y a plus de constructions en pierre et d'édifices publics; les Turcs n'y sont plus aussi nombreux; la population, pour la plus grande part, est arménienne et grecque. Varna, fermée par une enceinte bastionnée, est une place de guerre, avec une citadelle. Au sud-ouest, à quelque distance, s'étend une longue lagune qu'on nomme le lac de Dewna; à huit kilomètres au nord, s'élève un vaste plateau que couronnent les villages de Franka, d'Ienikeuï et de Zefferli.

Le pays est riche et pittoresque : sur les hauteurs qui s'étagent à l'horizon, des forêts magnifiques; sur les pentes et dans les vallées, des maisons de plaisance, des fermes, des vignes, des vergers, des jardins, des cultures de toute sorte; çà et là des sources, des

[redacted]

fontaines d'une eau limpide et fraîche. Les Anglais avaient établi leur débarcadère au sud de la rade, près du village de Galata, et leurs principaux campements bordaient la rive septentrionale du lac. Le débarcadère des Français était dans la ville même; leurs divisions s'étendaient à l'aise sur le plateau de Franka.

Un mois s'était écoulé depuis ce fameux plan de Varna qui avait été pour le maréchal de Saint-Arnaud tour à tour un sujet d'orgueil et de mécompte; dans l'intervalle, les ressources militaires qui lui avaient manqué d'abord s'étaient accumulées; son armée, après tant de retards, allait être enfin prête. A quoi devait-il le bénéfice de ce temps gagné, de ce loisir inattendu? A la résistance d'une bicoque. Silistrie, condamnée, sacrifiée d'avance, avait tenu contre tout espoir. Le 25 juin, le maréchal revenait de Constantinople à Varna, roulant dans sa tête quelque projet de démonstration, sinon de secours efficace: en débarquant il apprenait une nouvelle arrivée de la veille et « à laquelle, pour mon compte, disait-il, j'étais cependant loin d'être préparé. » Dans la nuit du 22 au 23, les Russes avaient levé le siége, désarmé leurs batteries, brûlé leurs baraquements, évacué leurs positions et regagné la rive gauche du Danube. Aussitôt averti, Omer-Pacha, accompagné du colonel Dieu, avait couru à Silistrie; on eut donc bientôt des détails sur une suite d'événements qu'on n'avait connus jusque-là que par des rumeurs ou des informations peu précises.

Les fortifications de Silistrie, d'ancienne date, valaient peu de chose par elles-mêmes; en 1829, elles n'avaient pas longtemps arrêté les Russes, pas beaucoup moins que celles de Varna d'ailleurs; mais on venait d'y ajouter, en 1853, une chaîne de forts détachés, dont le principal occupait la position d'où le comte Diebitch avait battu et fait capituler la place. La garnison se composait d'un régiment de la garde, d'un régiment égyptien, de quelque autre infanterie, d'un régiment de sapeurs, de 1200 canonniers, au total de 11 à 12 000 hommes. Dès qu'elle avait couru risque d'être attaquée, un des plus distingués parmi les officiers turcs, le directeur général de l'artillerie, Moussa-Pacha, était venu se mettre à sa tête. Bloquée d'abord à la fin d'avril, puis régulièrement investie, la place avait été bombardée par des chaloupes canonnières et par des batteries construites dans les îles et sur la rive gauche du Danube. Comme elle avait résisté à cette sommation plus bruyante que vraiment terrible, le prince Paskievitch fut conduit à l'attaquer dans les règles, en commençant par les ouvrages avancés. Deux divisions formèrent le corps de siége; le surplus des 45000 hommes rassemblés sur ce point composa le corps d'observation. C'était le général Schilder qui avait la direction des approches.

Les travaux s'ouvrirent, le 20 mai, devant deux des forts, Arab-Tabia et Plané-Tabia; les Russes avaient surtout le premier pour objectif. Ces ouvrages en

terre, ayant seulement des profils de fortification passagère, étaient reliés par un système de tranchées entre eux et avec la place. Les batteries des Russes, indépendamment de celles qu'ils avaient sur le Danube, étaient armées de trente-quatre pièces de siége et d'un nombre plus considérable de pièces de campagne. A leur feu répondait très-activement celui des Turcs, sous l'habile direction de Moussa-Pacha. Toutes les nuits, il y avait des combats aux têtes de sape. Dans la soirée du 28 mai, à la fin d'une de ces escarmouches, les Russes voulurent profiter de la retraite des assaillants pour s'élancer à leur suite dans l'ouvrage d'Arab-Tabia et l'emporter par un coup de force. Deux de leurs bataillons y pénétrèrent en effet d'abord par surprise; repoussés une première fois, ils revinrent à la charge avec des renforts; arrêtés encore par une défense acharnée, refoulés décidément et poursuivis à leur tour, ils laissèrent, de leur aveu, sur les terre-pleins, dans les fossés et sur les glacis, plus de 700 cadavres. Dans la nuit du 2 au 3 juin, il y eut encore une affaire importante et glorieuse pour les assiégés; le lendemain malheureusement, Moussa-Pacha fut tué par un éclat d'obus. Le colonel du génie Mehemet-Bey lui succéda dans la direction de la défense. 1800 hommes d'infanterie envoyés par Omer purent traverser la ligne d'investissement et entrer dans la place. A l'action de leurs batteries les Russes avaient ajouté des travaux de mine. L'explosion des fourneaux établis par eux jusque

sous les parapets d'Arab-Tabia en avait bouleversé les terres. Sur ces entrefaites, le maréchal Paskievitch, malade des suites d'une contusion, quittait l'armée, dont il remettait le commandement au prince Gortchakof. Celui-ci ne fut pas plus heureux ; ses tentatives d'attaque, le 13 et le 19 juin, échouèrent; il en préparait, dit-on, de plus sérieuses pour une des nuits prochaines, lorsqu'il reçut, par un courrier du maréchal commandant en chef, l'ordre de lever le siége et de se replier sur la rive gauche du Danube. Le 23 au matin, il ne restait plus aux environs de Silistrie, en souvenir de ce siége mémorable, que la trace passagère des approches bouleversées et la marque plus durable de ces tranchées d'une autre sorte où gisaient amoncelés les corps de 2500 Russes. La perte des Turcs était presque aussi considérable, mais ils avaient l'honneur et la consolation du succès.

La Turquie avait de nouveau bien mérité de l'Europe. L'année précédente, la sagacité de ses ministres, en résistant à la conférence de Vienne, avait sauvé d'un ridicule et d'une duperie les auteurs de la fameuse note; en résistant à l'armée russe, en donnant aux armées de France et d'Angleterre le temps de se faire, l'opiniâtre résistance de Silistrie avait épargné à celles-ci les provocations d'un ennemi préparé pour la lutte, l'humiliation d'une attitude forcément défensive et peut-être le danger d'une retraite. Elle n'avait pas moins bien mérité de l'Autriche.

Depuis que le protocole signé à Vienne, le 9 avril, avait constaté l'accord moral, mais moral seulement, des deux puissances maritimes avec les deux puissances allemandes, l'Autriche s'était efforcée d'arrêter les fluctuations de la Prusse, et elle croyait y avoir réussi, le 20 avril, en signant avec elle, à Berlin, un traité d'alliance offensive et défensive. L'acte, en effet, paraissait considérable. Le cas de guerre aurait été l'occupation indéfinie des Principautés par les Russes et toute action militaire dirigée par eux contre la ligne des Balkans; le cas échéant, l'Autriche devait prendre l'offensive et la Prusse mettre 150 000 hommes en ligne pour la protection des États autrichiens et de la frontière orientale d'Allemagne. Cependant l'influence du tsar, toute-puissante dans les petites cours de la Confédération germanique, y avait suscité la formation d'un tiers parti. Les quatre royaumes de Bavière, de Hanovre, de Saxe et de Wurtemberg, les grands-duchés de Bade et de Hesse-Darmstadt, la Hesse électorale et le duché de Nassau s'étaient entendus pour opposer autant que possible à la conférence des grandes puissances à Vienne la conférence des petits États à Bamberg; par leur accord, ils pesaient directement sur les résolutions de la Diète de Francfort, indirectement sur celles de la Prusse. Quand le traité de Berlin fut communiqué à la Diète, les confédérés de Bamberg procédèrent si lentement, selon l'usage, à l'examen de cet acte diplomatique et y firent tant d'objections captieuses, qu'ils inspirèrent



facilement à la Prusse le regret d'y avoir apposé sa signature. L'Autriche, qui la tenait pour bien et dûment engagée, la pressait d'appuyer fortement à Saint-Pétersbourg une note que le comte Buol adressait, le 2 juin, au gouvernement du tsar, afin d'obtenir de lui l'évacuation, sans date fixe, mais à bref délai, des Principautés danubiennes. En attendant la réponse de la Russie, l'Autriche signait, à Constantinople, avec la Turquie, une convention pour l'occupation éventuelle des Principautés par les troupes qu'elle concentrait sur la frontière de Transylvanie; elle ouvrait un emprunt national de quatre cents millions de florins; enfin, sur sa demande, la conférence de Vienne constatait, dans un protocole du 23 juin, que le traité de Berlin entre l'Autriche et la Prusse, comme la convention de Londres entre la France et l'Angleterre, était conforme aux principes consacrés dans les actes précédents de la conférence. C'était ce jour-là même que les Russes, abandonnant le siége de Silistrie, se repliaient sur la rive gauche du Danube. Sans doute la menace des Autrichiens en Transylvanie d'un côté, des Français et des Anglais à Varna de l'autre, avait contribué pour beaucoup à cette retraite; néanmoins la belle résistance d'Arab-Tabia ne laissait pas d'y prétendre à bon droit la meilleure part. L'important, d'ailleurs, n'était pas alors d'en discuter les causes, c'était de savoir quelles en allaient être les conséquences politiques et militaires.

A cette même date du 23 juin, mémorable à Vienne

comme à Silistrie, l'empereur Napoléon III adressait, de Saint-Cloud, au maréchal de Saint-Arnaud une lettre dont le ton n'était ni satisfait ni satisfaisant. L'empereur, en effet, reprochait au maréchal d'avoir négligé l'occasion de jeter les Russes dans le Danube; puis, comme il était absolument nécessaire de faire quelque chose, de frapper un coup avant la fin de la campagne, il nommait vaguement deux objectifs entre lesquels on pouvait choisir : Anapa ou la Crimée. Huit jours après, le 1er juillet, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, expédiait au général en chef de l'armée française un télégramme ainsi conçu : « En admettant que le siége de Silistrie soit levé, restez dans le voisinage de Varna et ne descendez pas au Danube. On veut que l'armée soit toujours prête à être emportée par la flotte. » Que signifiait ce laconisme énigmatique ? A Londres, on était bien autrement explicite, parce qu'on y avait une résolution fortement prise.

La retraite des Russes à peine connue, des instructions précises avaient été adressées à lord Raglan, le 29 juin, par les ministres de la reine. Il lui était interdit expressément d'entrer dans la Dobroudscha et de poursuivre l'ennemi au delà du Danube. De toutes les expéditions possibles, aucune, aux yeux du gouvernement anglais, n'était ni mieux indiquée, ni plus nécessaire que le siége de Sébastopol. Pour mener à bien cette entreprise capitale, il fallait surtout la mener promptement, prévenir l'arrivée des renforts



ennemis et, par conséquent, se concerter au plus vite avec le maréchal de Saint-Arnaud et les commandants des flottes. Un corps turc, commandé par des officiers français et anglais, serait chargé d'occuper l'isthme de Pérékop, tandis qu'une flottille, passant de force le détroit d'Iénikalé, intercepterait les communications de la Russie avec la Crimée par la mer d'Azof. Il n'y aurait qu'une disproportion évidente entre les forces de l'attaque et celles de la défense qui pourrait empêcher l'exécution de ce grand projet; nulle autre considération ne saurait entrer en ligne de compte. Si, après un mûr examen, lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud s'accordaient cependant pour le juger impraticable, alors seulement les alliés devraient se rabattre sur les seules positions maritimes que les Russes n'eussent pas évacuées en Circassie, Anapa et Soukoum-Kalé. En même temps, un corps ottoman, débarqué sur le point le plus favorable, ferait sa jonction avec Schamyl, les montagnards indépendants du Caucase, les Tcherkesses, et marcherait avec eux sur Tiflis que menacerait, de son côté, l'armée turque d'Asie, réorganisée par de bons chefs, renforcée dans son effectif et relevée moralement de ses trop nombreux échecs.

En faisant communiquer ces instructions au gouvernement français par son ambassadeur, le gouvernement de la reine demandait qu'il en fût envoyé de telle sorte au maréchal de Saint-Arnaud que le concert pût s'établir sans retard entre lord Raglan et lui.

Mais, par une fatale coïncidence, M. Drouyn de Lhuys recevait en même temps du baron de Hübner, ambassadeur d'Autriche, l'annonce de l'entrée prochaine des Autrichiens en Valachie, avec le souhait, suffisamment exprimé, du concours effectif des armées auxiliaires. « Je n'ai pris aucun engagement positif, écrivait au comte Walewski, à Londres, le ministre des affaires étrangères ; mais j'ai laissé espérer que le vœu du cabinet de Vienne pourrait être rempli. » Et il ajoutait, en soulignant les mots : « *L'Empereur le désire beaucoup.* » Grand était donc l'embarras du gouvernement français, d'autant plus qu'au plan de Londres et au plan de Vienne il fallait ajouter un plan personnel au ministre de la guerre. Laissant les Autrichiens et les Turcs tenir tête aux Russes dans les Principautés, le maréchal Vaillant aurait eu l'idée de porter par mer les alliés sur Akerman, sur Odessa ou même sur Pérékop, et d'appeler en même temps, par le littoral de la mer Noire, dans la presqu'île de Taman, en face de Kertch, Schamyl et les Tcherkesses. C'eût été la préparation d'une expédition ultérieure en Crimée. Quant à faire attaquer par les troupes anglo-françaises Anapa et Soukoum-Kalé, le ministre de la guerre y répugnait fort, parce qu'il voulait, avant tout, rester en communication avec l'Autriche. Il avait même une forte tendance à souscrire, comme l'empereur, au vœu du cabinet de Vienne, sans renoncer à prendre une expédition en Crimée pour fin dernière. Tel était ce plan oscillant,



mal équilibré, dont le seul mérite, politique bien plus que militaire, était d'essayer un accord, une transaction entre les vues très-opposées de l'Angleterre et de l'Autriche. A Vienne, l'intérêt suprême était qu'il n'y eût jamais plus de soldats russes dans les Principautés; il était essentiellement, à Londres, dans la destruction de la flotte russe et de Sébastopol.

La Crimée! L'empereur et le maréchal de Saint-Arnaud l'avaient l'un et l'autre quelquefois sans doute entrevue dans leurs rêves. Au mois de janvier 1854, le genéral Baraguey-d'Hilliers, alors ambassadeur à Constantinople, avait été invité à fournir, sans délai, toutes les informations « dont le gouvernement aurait besoin en cas d'une attaque contre Sébastopol ». En effet Sébastopol était l'un des termes mal définis entre lesquels flottaient les instructions vagues que l'empereur avait remises, le 12 avril, au maréchal de Saint-Arnaud. « La Crimée! s'écriait le maréchal au moment de s'embarquer à Marseille, la Crimée! c'est un joyau; j'en rêve, et j'espère que la prudence ne me défendra pas de l'ôter aux Russes. » Plus tard, il écrivait de Gallipoli, le 3 juin, à l'un de ses frères : « Je me meurs d'envie de voir Sébastopol, parce que j'ai dans l'idée qu'il y a quelque chose à faire par là. » Mais le même jour, avec son autre frère, il ajoutait ce correctif : « La Crimée était mon idée favorite; j'ai pâli sur ses plans. J'ai envisagé d'abord cette conquête comme un sérieux et beau coup de main; mais j'ai vu les embarquements et les

débarquements, et je dis que, pour faire une descente en Crimée, il faut de longs préparatifs, une campagne entière, cent mille hommes peut-être, et toutes les ressources des flottes française et anglaise réunies, plus mille transports du commerce. » Le 9 juillet enfin, répondant à la lettre impériale du 23 juin, il disait expressément : « Votre Majesté, pénétrée comme moi de la nécessité de frapper un coup, de faire quelque chose cette campagne, parle de la Crimée et d'Anapa. J'ai dit à l'empereur, au sujet de la Crimée, toute ma pensée, celle de lord Raglan, celle des deux amiraux. Pour entreprendre une grande chose, il faut de grands moyens ; nous n'en possédons *aucun*[1]. Depuis six mois, on demande de tous côtés au ministre de la marine des chalands, des canonnières, des bateaux plats, etc., enfin les moyens de débarquement indispensables à une armée opérant devant un ennemi fort et sur ses gardes. Le ministre a répondu, il y a huit jours, dans une lettre qui a été mise sous mes yeux par l'amiral Hamelin, que *la question était à l'étude*. Sire, il faut une année de préparatifs pour pouvoir faire en Crimée une descente qui ait quelque chance de réussite. » C'était donc sur Anapa qu'il portait ses vues. Lord Raglan se proposait d'y envoyer huit ou neuf mille hommes, quinze pièces de campagne et huit de siége. Il y aurait vingt mille Français avec trente bouches à feu ; réduit même à cet effectif, le corps

[1] Souligné doublement.

expéditionnaire ne pouvait être transporté par les escadres réunies des vice-amiraux Hamelin et Bruat, si l'on n'y joignait pas dix gros bâtiments à vapeur; de plus, il fallait attendre encore un mois trente chalands que le maréchal faisait construire à l'arsenal de Constantinople. « Que Votre Majesté, ajoutait-il, veuille bien juger, d'après les préparatifs que nécessitera une petite expédition contre Anapa, de ce qu'il faudra employer contre la Crimée. Maintenant les événements, qui marchent toujours pendant que nous écrivons, nous permettront-ils d'agir contre Anapa? Personne ne peut le dire; mais nous nous préparons. Depuis le 23 juin ils ont marché, et il y a loin de Varna à Paris. Votre Majesté en sait probablement plus que moi sur les intentions de l'Autriche; elle sait sans doute aussi que le gouvernement autrichien vient de faire un pas de plus vers nous. Le major Kalik a été désigné pour se rendre au quartier général d'Omer-Pacha, s'entendre et conférer avec les commandants en chef des armées alliées sur les opérations ultérieures. Lord Raglan et moi nous l'attendons. C'est à la suite de cette conférence que nous pourrons décider ce que nous devrons sagement faire. Lord Raglan n'est pas plus que moi enclin à aller chercher des fièvres sur les bords du Danube. »

En ce moment même, les alliés couraient, sans s'en douter, le risque d'y être entraînés malgré eux. Le commandant du corps de Routchouk, Hassan-Pacha, croyant que Djourdjevo était à peu près complétement

évacué par les Russes, avait fait passer des troupes dans l'île de Mokano, et commençait à débarquer, le 7 juillet, sur la rive gauche, lorsqu'il vit arriver sur lui toute une division, commandée par le général Soïmonof. La lutte la plus acharnée s'engagea pour ne finir qu'avec le jour. Les pertes des deux côtés étaient considérables; mais les Turcs avaient gardé leurs positions, et les Russes, qui s'étaient vainement efforcés de les jeter dans le fleuve, abandonnèrent pendant la nuit le champ de bataille pour rentrer à Djourdjevo. Ému des suites graves que cette affaire, si elle avait mal tourné, aurait pu avoir, Omer-Pacha défendit à ses lieutenants d'entreprendre aucun mouvement offensif sans ses ordres formels.

A Varna, le quartier général du maréchal de Saint-Arnaud était devenu comme un petit congrès militaire. On y voyait une cinquantaine de chefs tcherkesses, conduits par un lieutenant de Schamyl, un *naïb;* mais ces guerriers, qui ne demandaient que des armes et de la poudre, paraissaient peu disposés à descendre de leurs montagnes pour se battre en plaine, et surtout à se joindre aux Turcs qu'ils n'aimaient pas. On y voyait un officier autrichien, le lieutenant-colonel de Lœventhal[1], accrédité auprès du maréchal et de lord Raglan par le général de Hess, commandant des forces autrichiennes en Transylvanie. Les généraux alliés étaient obligés de se tenir

[1] Le colonel de Kalik était resté auprès d'Omer à Schoumla.

avec lui sur la réserve : lord Raglan n'avait pas encore reçu les instructions que son gouvernement lui avait expédiées le 29 juin ; le maréchal attendait les ordres que le télégramme du 1er juillet lui faisait seulement pressentir. « Ces ordres, quels qu'ils soient, me rendront heureux, écrivait-il le 14 juillet, parce qu'ils apporteront une donnée certaine au milieu d'une situation dont le vague et l'incertitude dépassent la mesure et forment le problème le plus singulier qui se soit peut-être produit dans l'histoire de la guerre : c'est celui que présentent quatre armées[1] parfaitement indépendantes l'une de l'autre, marchant vers un but politique qui n'est probablement pas le même pour toutes, en sorte qu'il n'est pas permis de dire à l'avance qu'une ligne militaire commune soit possible : le tout en présence d'une urgenee qui se définit par un reste de sept semaines de beau temps. »

Trois jours plus tard tout s'éclairait. Lord Raglan avait ses dépêches, il les communiquait à son collègue ; celui-ci, que son gouvernement laissait sans ordres précis, lisait avidement les instructions anglaises, s'en emparait et tout d'un coup les faisait siennes. Le 18 juillet, lord Raglan, les vice-amiraux Hamelin et Bruat, le vice-amiral Dundas et le contre-amiral sir Edmund Lyons, s'assemblaient chez le maréchal. Le premier déclarait que les dépêches reçues et communiquées par lui à la réunion apportaient, à

[1] L'armée française, l'armée anglaise, l'armée turque et l'armée autrichienne.

son sens l'ordre, d'attaquer Sébastopol; parmi les marins, le vice-amiral Bruat et sir Edmund Lyons étaient de cet avis; les deux autres hésitaient; le maréchal s'associait à lord Raglan, et l'attaque de Sébastopol était décidée. « Les résolutions auxquelles le conseil réuni chez moi s'est arrêté doivent être considérées comme définitives, écrivait, le lendemain, le maréchal; j'applique toute mon activité et tous mes soins à préparer leur exécution. Je n'ai pas, à beaucoup près, sous la main tous les moyens matériels nécessaires pour rendre certain le succès d'une opération dont la préparation eût exigé des mois entiers dans des circonstances ordinaires, mais j'ai invoqué le concours des amiraux de Tinan [au Pirée] et Dubourdieu [à Toulon], et j'espère réunir en temps utile assez de ressources pour pouvoir agir dans de bonnes conditions. »

Le 19, le général Canrobert, le colonel Trochu, le colonel Lebœuf, le commandant du génie Sabatier, s'embarquaient à bord du *Caradoc* avec le général sir George Brown, le lieutenant-colonel d'artillerie Lake, le capitaine du génie Lovel, et le capitaine Wetterall. Cette commission, d'après ce qu'on laissait entendre, allait reconnaître les bouches du Danube, Odessa, la Crimée, Anapa et toute la côte d'Abasie; en fait, son seul objectif était Sébastopol. *Le Caradoc* rejoignit les escadres mouillées plus au nord, dans la rade de Baltchik, qui était meilleure que celle de Varna. Le vice-amiral Dundas et le vice-amiral Bruat s'étaient chargés de diriger ensemble la reconnaissance avec douze

vaisseaux de ligne. Le 20, à bord du *Montebello*, le colonel Trochu écrivait au maréchal : « J'ai trouvé l'amiral Hamelin dans les idées sages et réfléchies qui lui sont habituelles. Les amiraux Dundas et Lyons semblent tous deux avoir été conseillés par la nuit qui a suivi la conférence ; ils doutent et se montrent tout à la fois plus circonspects et plus froids. L'amiral Bruat est plein, par continuation, d'une ardeur juvénile. C'est lui qui nous conduit à Sébastopol, et il est bien à regretter que les amiraux ne s'en soient pas tenus à leur première idée de n'y envoyer que deux vaisseaux à vapeur : nous aurions certainement entendu quelques coups de canon. Dans tous les cas, nous nous approcherons de terre dans des conditions de sécurité telles que nous y verrons, je l'espère, très-clair. Nous partons, monsieur le maréchal, sans parti pris, avides de trouver et de vous rapporter la vérité, pénétrés de l'importance des renseignements que nous allons recueillir et disposés à voir grandir l'objet de l'entreprise plutôt que les difficultés qu'elle offrira. »

L'empereur Napoléon III était à Biarritz lorsqu'il avait reçu la lettre où le maréchal de Saint-Arnaud démontrait, par l'importance des préparatifs commencés pour la petite expédition d'Anapa, l'impossibilité d'une grande expédition contre Sébastopol, et l'empereur avait écrit au maréchal Vaillant qu'il fallait envoyer les ordres pour Anapa, puisque c'était la seule chose à faire ; mais dans l'entrefaite arrivait à Paris, le 1er août, la lettre du 19 juillet, bien diffé-

rente, toute sur Sébastopol, et le ministre de la guerre s'empressait de télégraphier au maréchal en ces termes : « Vous voulez et pouvez faire mieux ; exécutez donc ce qui aura été décidé par le conseil de guerre. » Quatre jours après, il lui adressait, dans une dépêche écrite, la confirmation de son télégramme, et il ajoutait : « Le grand éloignement où se trouve l'empereur de ses ministres amène dans les instructions que nous donnons ou que nous recevons un certain vague et des contre-ordres dont il est impossible que vous ne soyez point un peu victime. Ainsi l'empereur parlait d'Anapa seulement, et nous avions déjà à Paris la lettre où vous expliquiez que l'expédition de Crimée était résolue. Je suis enchanté qu'il en soit ainsi : Anapa ne menait à rien. »

IV

Le choléra. — Expédition de la Dobroudscha. — Désastre de la première division.

Le 5 et le 6 juillet, aux environs de Varna, le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan avaient fait successivement à Omer-Pacha les honneurs de deux belles revues; trois divisions françaises, la première, la troisième et la quatrième, y avaient figuré avec leur artillerie, le premier jour; le lendemain, c'était la brigade des gardes, grenadiers, fusiliers, *cold-stream*, et la brigade écossaise, qui formaient ensemble, sous les ordres du duc de Cambridge, la première division de l'armée anglaise. On avait applaudi également les *highlanders* et les zouaves. Les troupes étaient magnifiques, pleines d'entrain. Il n'y avait pas beaucoup de malades dans les hôpitaux, mais dans les camps il fallait déjà compter avec les malingres. Certaines conditions de climat et d'alimentation commençaient à influer, parmi les Français notamment, sur la santé générale. Les hommes faisaient abus de fruits encore verts, et sur le plateau de Franka les chaudes journées étaient suivies de nuits très-fraîches. Vers la fin de juin, à Varna, le médecin en chef de l'hôpital avait constaté un premier cas de choléra foudroyant; il y

en eut un second le 3 juillet. On apprenait en même temps que le fléau s'était montré en Provence, et que sur des bâtiments partis de Marseille ou de Toulon il avait déjà fait des victimes. Un bataillon du 5e léger, embarqué pour l'armée d'Orient, avait ainsi perdu sept hommes pendant la traversée. L'affreux mal semblait marcher par étapes : le Pirée, Gallipoli, Constantinople, Andrinople, étaient successivement frappés, Gallipoli surtout, avec une violence extrême. Le duc d'Elchingen, qui avait signalé le premier sur ce point l'apparition du terrible ennemi le 7 juillet, atteint lui-même le 13, mourait le 14 ; le 17, le général Carbuccia était emporté en quelques heures; dans la seule journée du 19, on comptait quarante-trois morts. En dix-sept jours, sur un effectif moyen de 7800 hommes, la garnison de Gallipoli en avait perdu 234; au Pirée, en dix jours, la brigade Mayran se trouvait diminuée de 105 hommes.

Le danger, à Varna, n'était pas à beaucoup près aussi grave; jusqu'au 19 juillet, il n'y avait pas eu plus d'une trentaine de cas bien marqués; mais partout on constatait des symptômes avant-coureurs de l'épidémie. Existait-il quelque moyen de soustraire l'armée à cette fatale influence? Le 19 juillet, le maréchal de Saint-Arnaud décida subitement une expédition dans la Dobroudscha, comme il avait décidé, la veille, l'expédition de Crimée. L'action, le mouvement, lui semblait le meilleur des préservatifs pour la santé des troupes, qui avaient d'ailleurs besoin de se refaire

aux habitudes et aux fatigues de la marche ; en outre, à la veille de la grande affaire qu'il était important de tenir secrète le plus longtemps possible, il fallait donner le change aux Russes et les retenir hors de la Crimée par la préoccupation d'une attaque à soutenir sur le Danube ; enfin, le maréchal voulait essayer une troupe nouvelle qui était de son invention et qu'il avait appelée d'un nom superbe, les *spahis d'Orient.*

Il y avait dans les armées turques, à la suite des troupes régulières fournies par le *nizam* et le *redif*, une tourbe de gens de pied ou de cheval, sans organisation, sans consistance, sans discipline, qu'on nommait les *baschi-bouzouks ;* c'étaient des hommes qui, sans être soumis à l'incorporation dans les cadres, devaient néanmoins à l'État, personnellement et à leurs frais, le service de guerre ; comme ils étaient pour la plupart Asiatiques, le plus grand nombre s'étaient rattachés à l'armée d'Asie et n'avaient pas peu contribué à ses nombreuses disgrâces ; mais on pouvait compter qu'il y en avait de 20 à 30 000 à l'armée de Bulgarie. Faire de ces irréguliers, sous des officiers français, une cavalerie analogue aux cosaques et suffisante pour escarmoucher contre eux, telle était une des idées favorites du maréchal de Saint-Arnaud ; et pour la traduire en fait, il avait demandé qu'on lui envoyât d'Algérie le général Jusuf. Omer-Pacha tenait fort peu sans doute à ses baschi-bouzouks ; mais c'était des *vrais croyants*, souvent des fanatiques, à faire passer sous le com-

mandement des *giaours;* il y avait quelque danger à tenter l'aventure; sur l'insistance du maréchal, Omer, après quelque hésitation, finit par l'autoriser. L'armée française avait aussi une certaine espèce de baschi-bouzouks à sa suite, des aventuriers plus ou moins militaires de toute race et de tout pays, d'anciens officiers tombés par leur faute dans la triste condition du retrait d'emploi ou de la réforme. Le général Jusuf, avec l'agrément du maréchal, trouva là-dedans des cadres pour ses baschi-bouzouks de naissance; mais dans les grades élevés on eut soin de n'admettre que des officiers en état de service et que d'honnêtes gens dans les emplois comptables. Il y eut, le 9 juin, un arrêté du maréchal portant organisation, sous le nom de *spahis d'Orient*, d'un corps provisoire de cavalerie légère indigène en huit régiments à quatre escadrons de 128 chevaux, tout compris; le cavalier devait avoir par jour un franc de solde et quatre kilogrammes d'orge pour son cheval. Des hommes à qui le gouvernement turc ne donnait rien furent séduits par cette munificence : le 6 juillet, le chiffre des spahis incorporés s'élevait à 2427 hommes distribués en six régiments, et qui, par les soins de l'artillerie, furent bientôt armés de fusils et de lances. « J'avais cru, écrivait, trois jours après, le maréchal à l'empereur qui trouvait cette institution bien coûteuse, j'avais cru que les baschi-bouzouks étaient des bandits : ce sont des soldats qui, avec le général Jusuf et ses officiers, se montrent obéissants,



disciplinés et pleins de bonne volonté. Sa Majesté ne perdra pas de vue que j'ai très-peu de cavalerie et que les Russes en ont une considérable et très-bonne. Je ne peux pas éreinter mes cinq régiments en les opposant aux nuées de cosaques que les Russes jetteront autour de moi : ce sont les spahis d'Orient, bien commandés et braves, soutenus par le régiment de cavalerie turque mis à ma disposition, que je leur opposerai avec avantage. Le général Jusuf a aujourd'hui près de 3000 cavaliers bien montés qui ont autant d'ordre que les spahis d'Afrique en avaient après six mois d'organisation. »

L'ordre général signé par le maréchal de Saint-Arnaud, le 19 juillet, disait en termes exprès que les spahis d'Orient allaient se porter dans la Dobroudscha pour y faire une reconnaissance, et qu'afin d'appuyer ce mouvement, les trois premières divisions de l'armée se mettraient successivement en marche du 21 au 23. La première devait se rendre à Mangalia, y prendre position, et de ce point échelonner trois bataillons jusqu'à Kustendjé, où serait envoyé un régiment qui pourrait même, au besoin, être poussé de deux marches en avant. La deuxième avait pour ordre d'occuper Bazardjik, et la troisième Kostoudscha, en éclairant, à une marche plus loin, celle-ci par une brigade, la route de Silistrie, celle-là par des bataillons détachés, les routes de Silistrie, de Rassova et de Mangalia. Un escadron de hussards et un convoi d'*arabas*, chariots du pays attelés de bœufs ou de

buffles, étaient attachés à chacune des trois divisions; la quatrième, qui ne marchait pas, devait recueillir leurs malingres près de son campement. D'après le tracé de leur itinéraire, la deuxième et la troisième ne s'éloignaient pas beaucoup de Varna, et l'une d'elles au moins ne quittait pas du tout la région boisée qui était parfaitement salubre; seule la première et les spahis d'Orient allaient toucher cette terre de mauvais renom, la Dobroudscha proprement dite, mais la toucher seulement; avant le 5 août, tout devait être fait et achevé.

L'infanterie de la première division, moins le 1er régiment de zouaves, commença son mouvement le 21 juillet; le lendemain les spahis la rejoignirent et prirent la tête de la colonne. Comme le général Canrobert était parti avec la commission chargée de reconnaître les abords de Sébastopol, le général Espinasse faisait provisoirement fonction de divisionnaire, et le colonel Bourbaki commandait à sa place la première brigade. Le 23, le maréchal crut devoir modifier ses instructions du 19. Le 1er de zouaves et les vivres devaient être transportés par mer à Kustendjé où toute la division avait ordre de se réunir afin de soutenir le général Jusuf; la deuxième allait appuyer de Bazardjik sur Mangalia, et la troisième de Kostoudscha sur Bazardjik.

Cependant les plus tristes nouvelles ne cessaient d'arriver au quartier général, de Constantinople, du Pirée, de Gallipoli surtout. D'après le rapport



du médecin inspecteur Michel Lévy, le chiffre des malades, dans tous les hôpitaux de l'armée, avait plus que doublé depuis le commencement du mois; du 16 au 22 juillet, il y était entré 696 cholériques, dont 276 étaient morts. A Varna même, le mal empirait. Du 22 au 23, pour un nombre égal de quarante cas par vingt-quatre heures, il y avait eu le premier jour 14 morts, le lendemain 27. « Ces nouvelles conditions de l'état sanitaire, écrivait le maréchal au ministre de la guerre, le 24 juillet, sont un motif de plus pour que je me félicite du mouvement qu'opèrent aujourd'hui les trois premières divisions de l'armée, puisqu'il aura pour avantage de les soustraire momentanément à l'influence cholérique qui s'exerce ici. »

Le 28 juillet, la commission qui avait été chargée de faire dans les eaux de Sébastopol une reconnaissance maritime et militaire était de retour à Varna; aussitôt lord Raglan, sir Edmund Lyons, sir George Brown, les généraux Canrobert, de Martimprey et le colonel Trochu se réunissaient chez le maréchal. A l'unanimité les commissaires déclaraient que le grand projet était réalisable avec chance de réussir; mais, d'autre part, pouvait-on et devait-on laisser Omer-Pacha livré sur le Danube à tous les entraînements d'une force dont la direction lui échappait et d'un cours d'événements qu'il n'était pas en état de régler seul, alors que l'appui moral et matériel des colonnes autrichiennes paraissait devoir lui faire

encore pour quelque temps défaut? Telle fut la question que le maréchal de Saint-Arnaud soumit à la conférence. Les opinions se partagèrent comme elles se partageaient entre les cabinets de Paris et de Londres, les Anglais s'occupant moins de l'Autriche, du Danube et d'Omer-Pacha que de Sébastopol, tandis que, sans négliger Sébastopol, les Français prenaient plus de souci d'Omer-Pacha, du Danube et de l'Autriche. Après avoir entendu les uns et les autres, lord Raglan et le maréchal décidèrent que les apprêts d'une descente en Crimée seraient poussés avec une nouvelle ardeur.

C'était quinze jours à passer encore. « D'ici là, écrivait au maréchal Vaillant le maréchal de Saint-Arnaud, les événements qui auront marché sur le Danube auront parlé et décidé la direction de nos mouvements. Cette politique de la guerre d'Orient, toujours incertaine, toujours expectante, déconcerte beaucoup d'esprits ardents, aiguise toutes les impatiences, et je suis assuré qu'elle fait gloser en Angleterre et en France; mais cette incertitude, qui a pesé si lourdement sur les négociations avant la guerre, pèse non moins lourdement sur la guerre elle-même, par la raison que les armées alliées ont été constituées d'abord pour être les auxiliaires de la diplomatie dont elles partagent le sort. Elles ne seront organisées pour faire la guerre offensivement, à grande distance, en brusquant les événements, que trop tard pour qu'elles puissent promptement mettre

fin à la crise. La prise de Sébastopol, réalisée par une courte apparition qui n'est pas sans analogie avec un coup de main, est le seul moyen qui s'offre à nous de sortir d'une situation si pénible pour tout le monde. L'état de choses sur le Danube, le choléra, le parc de siége [que je n'ai pas encore], nous permettront-ils de le saisir dans une période de quinze jours après laquelle il sera trop tard? C'est ce que vous apprendront mes premières dépêches. » A la fin de cette lettre et dans une autre datée du même jour, 29 juillet, le maréchal donnait au ministre quelques nouvelles de la reconnaissance dirigée par le général Jusuf *vers* la Dobroudscha : « L'état sanitaire des trois divisions qui font en ce moment au nord de Varna la promenade militaire dont je vous ai rendu compte est satisfaisant, disait-il, et tout indique que ce déplacement déterminera les effets favorables que j'en attendais. Le général Canrobert part ce soir pour aller reprendre le commandement de sa division et donner les ordres d'ensemble pour le retour. » Après avoir expédié son courrier, le maréchal s'embarquait pour Constantinople, afin d'y hâter, par sa présence, l'achèvement des chalands et de tous les engins destinés à l'expédition d'Anapa naguère, et qui, de ce projet mort-né, avaient passé comme un legs à l'entreprise naissante de Sébastopol.

Parti de Varna le 29 juillet, le général Canrobert débarquait le 31 à Kustendjé. Il y trouvait sa division frappée, mutilée, luttant sans espoir contre

un ennemi sans pitié. La chaleur, la fatigue, le manque d'eau, peut-être l'insalubrité du sol avaient combattu pour le choléra, qui, depuis Franka, marchait dans ses rangs, spectre invisible, attendant, pour apparaître, l'occasion favorable et l'heure. La division, avant le départ, comptait 10 590 hommes. Elle avait quitté, le 21 juillet, son campement, impatiente de voir les Russes, allègre, joyeuse, charmée de traverser des bois, des ruisseaux, des ravins tapissés de verdure; mais à la hauteur de Baltchik le paysage avait changé tout à coup. De là jusqu'à Kustendjé, le terrain s'abaissait par une pente insensible; plus d'arbres : de hautes herbes, desséchées, ondulant comme les flots sous le vent de mer; plus d'eaux courantes : de distance en distance des lagunes saumâtres, des puits mal entretenus, souvent comblés, presque toujours fétides; des villages misérables et déserts : à l'approche de la colonne, les habitants disparaissaient avec leur bétail dans les profondeurs de la plaine. Le 25 juillet, la division bivouaquait aux environs de Mangalia; elle n'avait eu, depuis son départ, que quatre cholériques, frappés dès la première étape. La marche, courte le 26, fut, les deux jours suivants, longue et pénible, sous le poids d'une chaleur accablante; le 28, la colonne, dépassant Kustendjé, s'arrêta près d'une lagune, au village de Pollas. Le choléra s'était déclaré; depuis la veille, il avait touché vingt-sept hommes.

Le 1er régiment de zouaves, venu par mer à Kustendjé le 25, n'avait pas, en débarquant, un seul cholérique; le lendemain et le surlendemain, il en eut huit; le 28, plus de cinquante. Ce jour-là, ses deux bataillons avaient reçu du général Espinasse l'ordre de partir sac au dos, afin de soutenir les spahis d'Orient. Des coureurs que les Russes, en évacuant la Dobroudscha, avaient laissés pour battre l'estrade et donner des nouvelles, étaient signalés à Kargalik, et le général Jusuf avait hâte de les joindre. « Nous avons mordu sur les Russes et brûlé de la poudre avec leurs cosaques, » écrivait-il après un court engagement qui ne valait pas ce beau style. En somme, les anciens *baschi-bouzouks* y avaient assez mal fait, en laissant aller leurs officiers presque seuls à la charge : c'était ainsi que le capitaine du Preuil avait reçu huit coups de lance, heureusement sans gravité. Le lendemain 29, le général Jusuf poussait jusqu'à Doukoundjé, à 17 ou 18 kilomètres au delà de Kargalik, et célébrait avec un nouvel enthousiasme une nouvelle rencontre. Il atteignait du coup les limites de ce qu'en fait de bulletins militaires on nommait, entre *africains*, la *fantasia*. « Nos spahis d'Orient, s'écriait-il, ont fait des merveilles; ils se sont battus comme des lions, et les officiers français qui les commandent avaient toutes les peines du monde à contenir leur ardeur et à mettre dans leurs mouvements l'ordre et l'ensemble qui assure le succès. La journée d'hier m'avait laissé quelque

doute sur leur entrain; le combat d'aujourd'hui les a réhabilités dans mon estime; mais je suis désolé d'avoir à vous confier qu'ils ont sali leur succès par des actes indignes d'une nation qui se respecte. » Comme les Arabes, ni plus ni moins féroces, les spahis d'Orient avaient coupé des têtes, et, après le dégoût de se les voir offrir, le général Jusuf avait eu la déplaisante obligation d'écrire au commandant des cosaques pour désavouer, au nom de l'armée française, une atrocité révoltante. Les zouaves, quoique partis sans sacs cette fois, et au pas de course, n'avaient pas pu, en suivant d'assez près les spahis, les empêcher de la commettre. Un violent orage les avait surpris à moitié route, et le choléra contraints à rétrograder. Parmi des hommes haletants, trempés de sueur, inondés de pluie, le fléau n'avait eu qu'à prendre au hasard. « L'épidémie offre un caractère alarmant, disait le général Jusuf; les hommes tombent foudroyés, et la mort les saisit avant qu'on ait pu leur donner des soins. » Le retour fut lent et douloureux; les arabas qu'on avait fait venir en hâte de Kargalik ne suffisaient pas pour ramener les victimes; il fallut porter le plus grand nombre à bras jusqu'à l'ambulance. Elle reçut ainsi d'un seul coup quatre-vingts mourants; les morts étaient déjà confiés à la terre. Pendant cette journée fatale, la division venait de Kustendjé rejoindre à Kargalik son avant-garde; marche inutile, car, le lendemain, l'ordre était donné de reprendre le chemin de Varna.

La retraite commença : elle dura vingt jours. Les douze premiers, jours néfastes, ont gravé dans la mémoire des survivants les scènes douloureuses qui attristaient leurs regards à toute heure, et dont la monotonie désespérante a plus profondément pénétré leur souvenir. Rien ne lassait, rien ne rebutait le zèle des médecins militaires; mais ils avaient beau se multiplier dans les corps ou à l'ambulance, épuiser leur temps, leurs forces et leurs ressources, ce qu'ils pouvaient était bien au-dessous de ce qu'il aurait fallu, de ce qu'ils auraient voulu faire : il n'y avait assez ni de médicaments, ni de boissons fortifiantes, ni même absolument de vivres. Ce qui manquait surtout, c'étaient les moyens de transports : arabas, voitures d'artillerie, litières, cacolets, chevaux de hussards, tout était comblé de malades; mais tous les malades ne pouvaient y trouver place. Alors on voyait les soldats valides se charger de ceux qui restaient; on soutenait sous les bras ceux qui pouvaient marcher encore; d'autres étaient portés sur des fusils placés en croix, beaucoup sur des couvertures, sur des sacs de campement transformés en civières. Souvent, trop souvent, c'était quelqu'un des porteurs qui venait à défaillir; on appelait des camarades pour le remplacer, pour le porter lui-même. Trop souvent aussi, les traits crispés, la face bleuie, les membres contractés, un agonisant s'agitait dans une dernière convulsion, poussait une dernière plainte; on s'arrêtait : il était mort. Alors,

de la pointe de leur sabre ou de leur baïonnette, les survivants creusaient sur le bord du chemin une fosse bien peu profonde; et quand sur le pauvre corps ils avaient ramené un peu de terre avec des herbes sèches, ils se découvraient tous, l'un d'eux murmurait une courte prière, puis ils reprenaient silencieusement leur chemin, rapportant avec soin le sac de leur camarade, ses armes et ses cartouches; car il ne fallait pas que l'ennemi, s'il revenait par là, se fît un trophée de ces dépouilles et triomphât de cette mort que le choléra seul avait faite. Telles étaient les scènes qui se renouvelaient tous les jours. C'est assez que l'historien en ait tracé pour une fois l'image; c'est assez qu'une seule esquisse ait déjà fait dans sa main trembler la plume; elle échapperait à qui voudrait décrire trop exactement de si cruelles douleurs.

Sans se soucier de couvrir la retraite, en tenant avec ses cavaliers l'arrière-garde, le général Jusuf avait, au contraire, fait demi-tour et pris les devants. On suivait à la trace les baschi-bouzouks, par les morts qu'ils laissaient sans sépulture et les malades qu'ils abandonnaient sans secours. En arrivant à Kustendjé, où ils avaient passé la veille, on trouva les rues jonchées de cadavres et les maisons pleines de mourants. Ce fut au bivouac de Pollas que le général Canrobert reprit le commandement de sa division. Les soldats, mécontents du général Espinasse, se montrèrent heureux de retrouver un chef qu'avait

toujours signalé son zèle attentif aux besoins de ses hommes. Par le bâtiment à vapeur *le Pluton*, qui partait de Kustendjé pour Varna, chargé de malades, le général fit demander qu'on envoyât d'urgence à Mangalia du vin, de l'eau-de-vie, du café, du sucre, du tabac et des vivres en quantité suffisante pour remplacer les rations qui avaient été consommées, avariées ou perdues. Il décida que les zouaves, qui avaient le plus souffert, seraient ramenés de Kustendjé comme ils y étaient venus, par mer. « Moral toujours bon, disait laconiquement le colonel Bourbaki; du chagrin, mais pas de désespoir. » Le 6 août, les deux bataillons, ou plutôt leurs débris, rentraient dans leur campement sur le plateau de Franka. Le reste de la division quitta Kustendjé le 1er août : elle y laissait onze cent trente malades; deux jours après, elle en avait neuf cents autres. La journée du 6, à Mangalia, fut particulièrement terrible : pendant qu'on transportait des cholériques à bord de *la Calypso*, un ouragan se déchaîna soudain; trente et un de ces malheureux expirèrent sur la plage même, et vingt-cinq étaient morts sur le navire avant l'appareillage. Au débarquement à Varna, il y eut plus d'une fois de ces fins tragiques; les malades, arrivant par centaines, portés par les marins dont le dévouement fut toujours admirable, étaient déposés sur le sable; à peine y demeuraient-ils, et cependant, lorsque les infirmiers les venaient prendre pour les mener, soit au grand hôpital de la ville, soit dans les

[redacted]

hôpitaux sous tentes établis le long de la côte, un grand nombre avaient déjà succombé. Il y avait aussi des installations hospitalières sur le plateau de Franka. C'était là qu'on transportait les moins malades, et qu'ils avaient le plus de chances d'échapper à la mort.

La 3[e] division était rentrée au camp le 4 août, la 2[e] le 9; la 1[re] y rentra le 18. Elle avait eu 2568 hommes sérieusement atteints par le choléra : 1886 étaient morts. Les deux autres divisions étaient beaucoup moins éprouvées. Au total, dans toutes les troupes qui avaient eu plus ou moins de part à l'expédition de la Dobroudscha, le nombre des grands malades, pour employer l'expression technique, était de 3400, et de 2475 celui des décédés. Le millier d'hommes qui faisait la différence des uns aux autres pouvait d'ailleurs être compris dans le chiffre absolu des pertes, car il fallait les renvoyer en France. Encore n'avons-nous compté que les cholériques. Pour comprendre à quel point l'armée se trouvait affaiblie, on ne doit point oublier les hommes que d'autres affections avaient envoyés à l'hôpital, ni la foule des malingres qui se traînaient dans les camps, incapables de faire le service. Il y en avait beaucoup de cette sorte dans les troupes anglaises, quoique le choléra n'eût frappé mortellement parmi elles que 350 victimes. Malheureusement, il avait également envahi les escadres. Pour ne citer que les vaisseaux amiraux, *la Britannia* perdit 105 hommes, *la Ville-*

de-Paris 143, *le Montebello* près de 200. Les marins, heureusement, pouvaient aller chercher au large une atmosphère plus pure : en s'éloignant de la côte, ils virent l'épidémie cesser. Quant aux baschibouzouks, ils avaient à peu près disparu. De 2500 au départ de Varna, le général Jusuf en avait ramené 300 à peine. Quelle était pour tous les autres la part à faire entre la désertion et la mort? Peu importe, l'épreuve était complète. Le gouvernement turc avait déjà renvoyé les siens. Proposé par le général Jusuf lui-même, le licenciement des spahis d'Orient fut prononcé par un arrêté du 15 août, et l'armée française se vit avec bonheur débarrassée de cette canaille.

V

Anxiétés du maréchal de Saint-Arnaud. — Incendie de Varna. — L'expédition de Crimée est déclarée. — Embarquement. — Nouvelles de la Baltique. — Prise de Bomarsund.

Le maréchal de Saint-Arnaud avait appris à Constantinople le commencement du grand désastre. Dès l'arrivée du *Pluton*, qui ramenait de Kustendjé à Varna le premier convoi de cholériques, le colonel Trochu lui en avait envoyé, le 1er août, la nouvelle. « Je n'ai pas besoin de vous assurer, disait-il, que le moral et le zèle de chacun sont à la hauteur des épreuves que la mauvaise fortune nous envoie. En tout ceci, un sentiment que je n'exprime qu'avec toutes réserves, *et pour vous seulement*, vient atteindre de chères espérances. J'avais la conviction, réfléchie et motivée, que l'armée d'Orient allait répondre aux vœux de notre pays par une entreprise pleine de grandeur, et dont le succès assuré aurait étonné les timides : je commence à douter de sa réalisation, car nous ne tarderons peut-être pas à voir toutes nos ressources médicales, et au delà, appliquées à combattre l'ennemi qui vient nous livrer bataille. Je n'en suis pas moins d'avis qu'il convient de taire tout ceci et de continuer activement les préparatifs. »

Le maréchal était revenu le 4 à Varna; le 8, il adressait à l'armée, par un ordre général, les éloges que méritaient le dévouement et le patriotisme de tous, à tous les degrés de la hiérarchie militaire. Le 9, dans une lettre particulière au maréchal Vaillant, il épanchait ses amertumes, ses anxiétés, ses espérances : « Mon cher maréchal, on peut avoir l'âme bien triste et cependant bien ferme; on peut lutter contre toutes les misères humaines et même contre toutes les calamités qui vous viennent d'en haut. Je suis accoutumé à cela; mais j'avoue que, cette fois, l'épreuve est dure et cruelle, et que, bien calme pour mes propres douleurs, les souffrances de mes pauvres soldats me vont droit au cœur. Le choléra nous foudroie et nous décime; ceux qu'il épargne sont laissés dans un état de faiblesse et d'énervation incroyable. Jusqu'ici, j'ai 2000 morts et près de 5000 malades!... vous savez avec quelles ressources pour les soigner et les guérir, même les abriter! Depuis quelques jours, je passe cinq heures par jour au milieu des malades; je les encourage et je les console, et partout je retrouve *la grande nation*, un moral de fer, un dévouement au-dessus de l'admiration. Les soldats sont devenus des sœurs de charité. Mes lettres officielles vous mettront au courant de la position des troupes, de nos pertes et de notre situation. Je m'empresse d'ajouter que le fléau diminue et que l'état sanitaire s'améliore partout, mais lentement. Les Anglais, les flottes, sont frappés comme

nous, mais avec beaucoup moins de violence. La 1re division est abîmée; les 2e, 3e et 4e ont beaucoup moins de mal; la 5e, déjà très-faible, est encore affaiblie; la cavalerie est touchée, l'artillerie un peu moins. En présence de cette triste situation, je n'en continue pas moins mes préparatifs pour entreprendre une expédition aussi hasardeuse que difficile. C'est que cette expédition, si nous pouvons la faire, est notre salut. Il faut fuir ce sépulcre de Varna, où les fièvres, qui se montrent déjà, succéderont, dans un mois, au choléra. Il faut relever l'armée par un coup de tonnerre. Le canon des Russes chassera le mauvais air. Je ne vous parle plus de mon parc de siége, à jamais regrettable, et qui ne peut plus arriver que trop tard : j'y suppléerai comme je pourrai. Ainsi, mon cher maréchal, au moment où vous lirez cette lettre, à moins de contre-ordres *clairs* et *positifs* qui me seraient apportés par le courrier que je recevrai le 13, je serai embarqué, ou bien près d'être embarqué, pour la Crimée. Je partirai plein de confiance, pénétré de la triple nécessité politique, physique et morale, de faire cette expédition, dont j'envisage les difficultés avec calme et sans crainte, et dont le succès avancera bien, s'il ne termine nos affaires. Les Anglais partagent ma confiance et partageront mon entrain. Les flottes sont bien disposées et ardentes pour en venir aux mains. Que d'éléments de destruction! que d'éléments de succès! Je ne peux pas me mettre dans l'idée que 50 000 Français et Anglais



puissent être chassés d'un point où ils auront pris pied, par une armée russe, fût-elle de 80 000 hommes!... Bizot, Thiry et moi, nous pâlissons sur les plans et les cartes. Si j'avais mon parc de siége, je vous dirais : Sébastopol sera à moi avant le 10 septembre... A la grâce de Dieu!... Voilà une triste lettre et un triste tableau, mon cher maréchal, des *réalités* de malheurs et des espérances de gloire... Mais au fond de tout cela subsiste, ferme et profonde, la volonté de faire son devoir et de résister à tout, l'amour du drapeau, le dévouement à l'empereur. Le choléra ne peut rien contre cela, et Sébastopol n'y résistera pas. Faites des vœux pour nous. »

C'était le 9 août que, dans ces confidences rapides, saccadées, partout émouvantes, l'âme agitée du maréchal versait l'éloquente expression de ses douleurs et de sa foi; le lendemain même, elle était atteinte brusquement par un nouveau malheur. Dans la soirée du 10, un peu après sept heures, on vit tout à coup au-dessus du bas quartier de Varna, près de la porte du port, tourbillonner une colonne de fumée rougeâtre : le feu venait de prendre chez un marchand de boissons. Dans ce quartier, qui était celui des bazars, magasins, hangars, boutiques, maisons d'habitation, tout était de bois; sous le vent du large les flammes rabattues envahirent tout. Anglais, Français, Turcs, sapeurs du génie, artilleurs, soldats de tout corps et de toute arme, on accourait de toute part; les navires sur rade débarquaient en hâte leurs

matelots et leurs pompes : vains efforts ; l'incendie dévorait en un moment, l'un après l'autre, les magasins où s'amoncelaient depuis deux mois les approvisionnements des armées alliées, perte énorme, mais qui menaçait de disparaître bientôt dans un plus épouvantable désastre. A cause du voisinage du port, on avait logé les poudres dans trois constructions en pierre, voisines entre elles et les seules de ce quartier ; le feu gagnait rapidement ; partout ailleurs il pouvait s'étendre : il fallait à tout prix l'arrêter là. On concentra sur ce seul point l'action des pompes ; tandis qu'elles arrosaient sans relâche les murs des poudrières, de courageux travailleurs montés sur les toits y étendaient des toiles mouillées, des couvertures et jusqu'aux peaux des bœufs qu'on avait tués dans les boucheries le matin même. Cependant les sapeurs, à grands coups de hache, abattaient les maisons les plus voisines. Après cinq heures de lutte, l'ennemi vaincu s'arrêta au bord de la coupure, et quoique les flammes atteignissent encore parfois de l'autre côté, il leur était désormais interdit de s'y prendre ; enfin, une saute de vent les repoussa définitivement vers la mer. Au jour, on vit l'étendue des ruines ; le foyer qui brûlait encore avec intensité occupait un septième de la ville ; tous les magasins des alliés étaient détruits ; des subsistances de l'armée française, on n'avait pu sauver que l'eau-de-vie et le rhum. Il fallait refaire tous les approvisionnements en France, en Angleterre, et d'abord au plus



près, à Constantinople ; il ne restait aux armées que ce qu'il y avait dans les camps. Destruction des hommes par le choléra, destruction des choses par le feu, personnel réduit et matériel disparu, qu'imaginer de plus lamentable ? « Dieu, disait le maréchal de Saint-Arnaud, ne nous épargne aucune épreuve. Sauvés, comme par miracle, d'une grande catastrophe, nous comptons nos blessures avec plus de résignation, mais elles sont graves. »

Dès le lendemain toutefois, l'artillerie poursuivait des expériences d'embarquement et de débarquement ; des ateliers de fascinage étaient installés dans les bois de Franka ; des officiers allaient choisir dans l'arsenal de Constantinople les éléments d'un parc de siége, en attendant celui que de Varna l'on ne cessait pas de réclamer et que de France on ne cessait pas de promettre. Ce long retard s'expliquait par les difficultés exceptionnelles d'une situation sans précédent. L'empereur Napoléon III, qui s'occupait beaucoup de l'artillerie et venait de la doter d'un canon nouveau, avait imaginé de changer son organisation de fond en comble, juste au moment où la guerre allait commencer. La transformation d'une arme si importante ayant été décidée par un décret du 14 février 1854, il y eut nécessairement une crise qui se prolongea durant plusieurs mois. De là des embarras et des contre-temps, rien que pour constituer les batteries divisionnaires, les plus nécessaires de toutes, puisqu'elles devaient accompagner les divisions d'in-

fanterie successivement ajoutées à l'armée d'Orient; autres difficultés pour les batteries à cheval de la division de cavalerie, pour les batteries de la réserve, pour les batteries de parc, pour le parc de campagne, enfin pour l'équipage de siége. Le 19 juillet, deux lettres sur le même sujet étaient expédiées au maréchal de Saint-Arnaud du ministère de la guerre, l'une rédigée au cabinet du ministre, l'autre à la direction de l'artillerie. « On embarque à Toulon, disait la première, le matériel et le personnel du parc de siége qui vous est destiné; tous les moyens sont réunis et cette opération sera menée lestement. Les navires sont acheminés au fur et à mesure qu'ils ont complété leur chargement. » Dans celle-ci tout au présent; dans l'autre tout au futur : « J'ai décidé que l'embarquement de l'équipage de siége de l'armée d'Orient et des troupes affectées à son service s'effectuera à Toulon, aussitôt que les moyens de transport nécessaires seront réunis dans cette place. » Et le maréchal de Saint-Arnaud écrivait sur la marge : « Applicable aux siéges à faire en 1855! » Le 1er août, le ministre de la marine annonçait qu'il avait fait réunir à Toulon dix grands bâtiments à vapeur destinés d'abord à remorquer les cinquante navires du commerce qui devaient porter l'équipage de siége à Varna, puis à concourir au transport des troupes en Crimée; mais ce fut seulement le 9 que le premier chargement de grosse artillerie se trouva prêt et prit la mer sous la remorque de l'*Ajaccio;* le dernier ne



pourrait partir au plus tôt que le 21. De cinquante-six bouches à feu cependant vingt-quatre arrivèrent avant le 1er septembre à Varna; par le fait du choléra, de l'incendie et de leurs suites, elles n'arrivèrent point trop tard.

A toutes les difficultés qui assiégeaient, depuis un mois que l'expédition était résolue, lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud, était venu s'ajouter un embarras politique. Le 12 août, les lieutenants-colonels de Kalik et de Lœwenthal avaient remis aux généraux en chef une note de la plus grande importance. Le moment, y était-il dit, paraissait approcher où les Russes devraient être délogés dès Principautés par la force. Le général en chef des troisième et quatrième armées autrichiennes, baron de Hess, attendait, du 1er au 10 du mois prochain, les ordres de son maître pour attaquer par la Bukovine le flanc droit des Russes en Moldavie, et il demandait que les Français, les Anglais et les Turcs fissent leurs dispositions pour attaquer en même temps le flanc gauche. Avec une fermeté courtoise, le maréchal et lord Raglan s'étaient décidés à décliner, dans une contre-note, l'invitation du général autrichien. Après bien des retards et des occasions manquées, non pas toujours de leur fait, la France et l'Angleterre avaient dû songer au moyen de frapper la Russie d'un coup terrible : une expédition allait partir pour la Crimée; mais, en s'éloignant, les généraux alliés ne doutaient pas du succès qui attendait sur le Pruth, avec le concours de l'armée turque

« remplie de courage et de moral », l'armée autrichienne « pleine de force et toute fraîche ».

En envoyant au maréchal Vaillant, le 14 août, la note et la réponse, le maréchal de Saint-Arnaud ajoutait, au sujet de la dernière : « Elle résume brièvement, en des termes qui ne sanraient être blessants pour le gouvernement de l'empereur François-Joseph, la situation qu'il m'est permis d'appeler douloureuse, dans laquelle les hésitations de l'Autriche ont placé les armées alliées. C'était assurément une lourde responsabilité que celle de conduire sur le Danube, où l'histoire prouve et où nous ne savons que trop aujourd'hui, par notre expérience propre, que les armées qui ne sont pas indigènes se fondent avec une effrayante rapidité, des troupes mal préparées pour faire de longues marches dans un pays très-difficile, ruiné par la guerre et presque vide de population. Cette responsabilité, je l'avais envisagée et acceptée. C'est en vue de ces marches et des efforts qu'il me faudrait porter sur le Danube et en avant du Danube, de concert avec l'Autriche, que j'avais formé une nombreuse cavalerie indigène, destinée à faire le service d'éclaireurs et à assurer la conservation des quelques régiments de cavalerie dont je dispose et dont l'action m'aurait été indispensable dans les plaines de la Valachie et de la Moldavie. Si je me suis trompé, c'est parce que je n'ai fait entrer en ligne de compte ni le fanatisme turc, ni le gouvernement turc qui n'aime pas à voir les Turcs à la solde et sous les

ordres directs et complets des Français. Les officiers, sortant du retrait d'emploi, tarés, ivrognes, ont aussi fait beaucoup de mal; ils ont voulu battre les baschi-bouzouks, qui les ont battus et sont partis. Dès la fin de juin et pendant le courant de juillet, nous avons été, lord Raglan et moi, prêts à réaliser ce programme difficile [d'une campagne sur le Danube]. Les incertitudes et les retards de l'Autriche nous ont forcément arrêtés à Varna. C'est alors qu'après avoir vainement attendu, nous nous sommes décidés à tourner nos vues d'un autre côté. Notre note expose ces faits dans le langage déférent que la situation de l'Autriche commande, mais elle les expose nettement. Et maintenant, monsieur le maréchal, j'aborde, pour justifier à vos yeux la résolution prise en cette circonstance, un autre ordre de faits que j'ai dû cacher à tout le monde et sur lequel j'ai même évité de m'expliquer catégoriquement avec lord Raglan : je veux parler de l'état de l'armée, qui est tel, qu'alors même que j'aurais dû et voulu descendre au Danube, *je ne l'aurais pas pu*. Nul ne peut mesurer les effets de moins-value que peut produire sur une grande agglomération d'hommes réunis sous un climat aussi dissolvant que celui-ci l'invasion foudroyante d'une épidémie qui ne se contente pas de tuer, — ce serait le moindre malheur, — mais qui ruine les tempéraments faibles et altère les tempéraments les plus robustes. Si je marchais en ce moment vers le Danube, peut-être n'y conduirais-je pas la moitié de mon armée et n'en

ramènerais-je pas l'autre. En général, tous les jeunes soldats que vous m'avez envoyés, soit à titre de renfort pour les quatre premières divisions, soit pour former la cinquième, deviennent des non-valeurs, quand ils ne succombent pas. Heureusement le fléau a presque cessé à Gallipoli, il a beaucoup diminué à Varna, et le moral excellent qui nous a servi à dominer la crise nous servira à reconstituer rapidement ceux de nos éléments qui ont été le plus atteints. Avec une armée ainsi refaite, on peut tenter par voie de mer une entreprise hardie, mais on ne fait plus de longues marches, particulièrement vers le Danube. Je me cramponne à l'idée d'une expédition qui seule peut nous faire oublier toutes nos souffrances, termine glorieusement nos affaires et nous délivre de tous nos embarras. Plus je l'étudie, plus je travaille la question, moins je regarde le succès comme douteux. Y renoncer serait une grande douleur, et cependant le temps marche, la saison avance et la mer Noire ne pardonne pas. Il faut être en Crimée dans le courant du mois d'août, et faire la campagne pendant septembre et octobre. »

La confidence que le chef de l'armée française avait évité de faire à lord Raglan, lord Raglan aurait pu la lui rendre, ou plutôt, de part ni d'autre, elle n'eût été nécessaire, tant les choses qu'on aurait voulu pouvoir dissimuler étaient évidentes. « Les Anglais, disait le maréchal, cachent beaucoup leurs petites affaires quand elles ne sont pas bonnes ; mais tout se

sait. » Cet affaiblissement général, cette altération des tempéraments les plus robustes, on dirait aujourd'hui cette anémie, on en voyait dans l'une et l'autre armée les marques pareilles. Le secret de l'expédition, si bien qu'il eût été gardé par le très-petit nombre de ceux qui en avaient eu la confidence, le secret n'était plus possible; dans les journaux anglais, qui n'ont généralement pas sur leurs affaires, non plus que sur celles d'autrui, grandes ou petites, mauvaises ou bonnes, ces principes de discrétion que le maréchal notait chez les militaires, il n'était parlé que de Sébastopol. Dans les camps et dans les flottes on en parlait donc; mais tout en frappant les imaginations, tout en excitant les forces morales, la nouvelle ne relevait pas aussi bien les forces physiques; elle faisait, au contraire, ressortir d'autant plus le contraste des unes avec les autres. On discutait les chances d'une rencontre avec les Russes, qu'on supposait nombreux et valides, et celles d'une attaque de vive force contre les défenses multipliées de leur grand arsenal naval. On discutait, on doutait, on s'inquiétait peut-être, car les pessimistes ne manquaient pas; mais en général on se préparait le mieux possible, et l'on se promettait au moins de bien faire.

Le 24 août, le maréchal de Saint-Arnaud écrivait au ministre de la guerre: « Lorsque vous lirez cette lettre, l'armée sera en mer voguant vers la Crimée. Les 2 septembre, ces magnifiques flottes réunies lèveront l'ancre de Baltchik, rendez-vous général, et mettront

le cap sur Sébastopol. Toutes mes mesures sont prises; je crois n'avoir rien oublié, rien négligé pour assurer le succès, et j'ai la confiance que nous réussirons. Je ne demande au ciel que du beau temps et une mer calme. Maintenant, il faut songer à l'avenir. L'entreprise est immense, et le résultat fait passer sur les difficultés; c'est pour cela que je veux l'atteindre; mais je ne m'imagine pas que les Russes vont abandonner cette magnifique proie sans la défendre: Menchikof est brave et opiniâtre; nous aurons beaucoup à faire. Des vides se feront dans nos rangs; il faut penser à les combler. Je ne veux pas m'éterniser devant Sébastopol, et laisser le temps aux armées russes de venir par Pérékop me disputer ma conquête. Je veux me dépêcher de prendre Sébastopol, d'être maître en Crimée, pour y choisir après un bon champ de bataille où j'attendrai les Russes, si toutefois je n'avais pas le temps de leur fermer la porte de Pérékop. Ce mot de Sébastopol a eu un effet magique. Tout le monde a relevé la tête; les plus froids se réchauffent, l'entrain gagne et le canon fera le reste. » Le lendemain, une proclamation annonçait officiellement l'expédition à l'armée. Le 29 et le 30, les deuxième, troisième et quatrième divisions levaient leurs campements pour aller s'embarquer à Baltchik; la première devait seule prendre la mer, le 1er septembre, comme les Anglais, à Varna. Déjà le convoi était rassemblé en rade et le matériel presque tout à bord.

A l'exception de ce qu'ils avaient à Scutari et des

malades, les Anglais emmenaient tout leur monde. Ils avaient cinq divisions d'infanterie, la première commandée par le duc de Cambridge, la deuxième par sir de Lacy Evans, la troisième par sir Richard England, la quatrième par sir George Cathcart, la division légère par sir George Brown, une division de cavalerie sous lord Lucan, neuf batteries de campagne, un parc de siége et quatre compagnies du corps des ingénieurs, au total, 21 500 hommes. L'artillerie et le génie emportaient 5000 gabions, 8000 fascines, 80 000 sacs à terre et 3000 outils de pionniers.

Les quatre premières divisions d'infanterie française figuraient seules dans ce premier départ de Varna. Dans chacune d'elles on avait fait un choix des hommes les plus valides et réduit les bataillons à l'effectif réel de 600 hommes; comme la première division avait été plus affaiblie que les autres, on l'avait renforcée d'un bataillon provisoire, formé des compagnies d'élite de la légion étrangère. Il y avait en somme quarante bataillons, forts ensemble de 24 250 hommes. La cavalerie, faute de moyens de transport, n'était malheureusement représentée que par un escadron de 140 chevaux des chasseurs d'Afrique et par un peloton de spahis algériens. L'artillerie, avec un personnel de 2780 hommes, emmenait 68 pièces de campagne, un équipage de siége formé de 65 bouches à feu françaises ou turques, un petit équipage de pont et des chevalets. Le génie, en sapeurs et mineurs, était représenté par 910 hommes.

L'artillerie et le génie emportaient ensemble plus de 8000 gabions et de 16 000 fascines de toute sorte, 20 000 outils de pionniers, 100 000 sacs à terre; l'artillerie avait 200 000 kilogrammes de poudre, sans compter les approvisionnements réglementaires dans les coffres des batteries, et une réserve de plus de quatre millions de cartouches.

L'administration, dont le personnel passait 1100 hommes, avait embarqué, en vivres et en fourrages, un nombre de rations calculé pour quarante-cinq jours. Chaque homme, en débarquant, devait recevoir quatre jours de vivres; un supplément de six jours était disposé de façon à pouvoir être distribué facilement. Le service des subsistances emportait sept fours de campagne et des matériaux suffisants pour en établir vingt autres. Pour le service de santé, le personnel et le matériel d'une ambulance étaient affectés à chacune des divisions et au grand quartier général. Le train spécial attaché à ce service se composait de 350 mulets de bât et de quarante voitures.

L'effectif général des troupes françaises s'élevait, officiers compris, à 30 000 hommes, dont 29 000 combattants environ, auxquels il convient d'ajouter une division turque de 6000 hommes, commandée par Achmet-Pacha, sous les ordres du général en chef de l'armée française.

Les détachements des quatre premières divisions qui étaient laissés à Varna, la cinquième tout entière, le parc de campagne, la division de cavalerie can-

tonnée depuis Varna jusqu'à Andrinople, étaient placés sous le commandement supérieur du général de division Levaillant.

La flotte qui allait porter en Crimée l'armée française se composait de 15 vaisseaux de ligne, dont 4 à hélice, de 5 frégates à voile, de 35 frégates, corvettes et avisos à vapeur, et de 117 bâtiments de la marine marchande, en somme de 172 navires. Neuf vaisseaux de ligne de la marine ottomane portaient la division turque. La flotte anglaise comprenait d'abord 10 vaisseaux de ligne et 15 frégates ou corvettes à vapeur : c'était l'escadre de combat; les troupes de terre devaient prendre passage sur 150 magnifiques transports du commerce, à vapeur ou à voile.

Du côté des Français tout était achevé, prêt pour l'appareillage, le 2 septembre; ce jour-là le vice-amiral Hamelin avait reçu à son bord, sur *la Ville-de-Paris*, le maréchal commandant en chef. Retardés par l'embarquement de leur cavalerie et de leur matériel, les Anglais retardèrent par contre-coup leurs alliés; ceux-ci attendirent deux jours encore, puis, sur un avis favorable du vice-amiral Dundas, ils crurent pouvoir appareiller dans la matinée du 5. Cependant, ni le 5, ni le 6, on ne vit s'élever à l'horizon les couleurs anglaises; en marchant doucement, on avait déjà fait vingt lieues dans l'est; comme il importait de naviguer de conserve et surtout d'arriver ensemble, le maréchal donna l'ordre d'attendre, mais il écrivit

en même temps à lord Raglan une lettre qui rappelait les conventions et précisait les faits avec une fermeté courtoise : « Je ne me dissimule pas, milord, qu'en présence des urgences de toute nature dont nous sommes entourés, particulièrement au dire de la marine, ces retards regrettables peuvent mettre à découvert votre responsabilité et la mienne. J'ai voulu vous le dire avec la sincérité qui a toujours présidé à nos excellentes relations et qui contribuera certainement à les régler. Je suis assuré d'ailleurs que vous serez le premier à partager mes préoccupations et mes regrets. » Il n'y avait pas dans la lettre du maréchal de plaintes formelles ; il n'y eut pas d'excuses formelles dans la réponse de lord Raglan, mais il donnait courtoisement des explications et terminait l'incident par un souhait et une promesse de bonne entente. « Grâce à Dieu, disait-il, tout maintenant nous favorise. Sous peu nous toucherons au rendez-vous indiqué, et nous aurons alors l'occasion de faire voir que notre manière d'agir ensemble reste toujours la même, et que la sincérité que vous rappelez continuera, comme jusqu'à présent, à être notre guide et notre satisfaction mutuelle. »

Le 7 septembre enfin, les flottes réunies, pour ne plus se séparer désormais, faisaient route irrévocablement vers la terre de Crimée.

Quatre jours auparavant, était arrivée de la Baltique la nouvelle d'un grand succès, la prise de Bomarsund, noble sujet d'émulation pour les combattants

de la mer Noire, et grand témoignage de ce que pouvaient ensemble l'Angleterre et la France, celle-là plus riche en forces navales, celle-ci plus féconde en ressources militaires.

Au mois de mars était sortie de Portsmouth, sous le commandement de sir Charles Napier, une des plus puissantes flottes que l'Angleterre eût jamais armées; on allait faire, en grand appareil, l'épreuve de la supériorité de la vapeur sur la voile et des changements que la substitution de l'une à l'autre devait nécessairement introduire dans la tactique de mer. La nation anglaise attendait beaucoup de cette flotte et de son chef; mais dans la Baltique comme dans la mer Noire les vaisseaux russes refusèrent la bataille, et les aller forcer sous le canon de Cronstadt parut, à l'homme qui passait pour le plus vaillant des marins anglais, une entreprise absolument téméraire. Le granite de la forteresse était trop dur, il n'y avait pas même à tenter d'y mordre. En France, le ministre de la marine avait fait les derniers efforts; une petite division navale, sous les ordres du vice-amiral Parseval-Deschênes, était venue montrer le pavillon français à côté du pavillon britannique. A défaut de Cronstadt, les deux amiraux résolurent d'attaquer Bomarsund, qui fermait l'entrée du golfe de Bothnie; mais, après avoir bien reconnu les îles d'Aland et les abords de la place, on eut la conviction que là non plus la marine ne suffirait pas et que, pour appuyer son action, il faudrait avoir des troupes de terre. L'Angleterre avait envoyé

toutes les siennes dans la mer Noire; il en restait beaucoup à la France.

La France offrit des soldats et l'Angleterre des navires. Par les ordres de l'empereur Napoléon III, un camp de plusieurs divisions avait été formé à Boulogne : on y constitua un corps expéditionnaire de 10 000 hommes, dont le commandement fut donné au général Baraguey d'Hilliers; le général Niel devait diriger les opérations du génie. L'embarquement se fit, à Calais, sur des transports fournis par l'Angleterre. On débarqua le 8 août, les travaux de siége commencèrent dans la nuit du 11 au 12; le 15, les batteries françaises ouvrirent le feu; le lendemain, des vaisseaux de ligne embossés y joignirent le leur; le 16, la place capitula et plus de 2000 hommes furent prisonniers de guerre. Ce rapide et brillant succès valut au général Baraguey d'Hilliers le bâton de maréchal. Quant au général Niel, l'empereur l'appela dans sa maison militaire, en le distinguant par une confiance qui ne devait pas cesser de grandir et dont les marques allaient se produire avec éclat, six mois plus tard, en Crimée.



LIVRE DEUXIÈME

L'ALMA

I

La Crimée. — Description géographique. — État militaire de l'empire russe. — Forces du prince Menchikof en Crimée.

La Crimée, la Chersonèse taurique des anciens, la Tauride de Catherine II, est une grande presqu'île qui aurait la forme d'un tétragone à peu près régulier, si l'angle oriental ne s'allongeait pas démesurément comme pour rejoindre, par delà le détroit de Kertch, le prolongement occidental du Caucase. Elle est baignée au nord-est par la mer d'Azof, sur les trois autres faces par la mer Noire. L'isthme de Pérékop la rattache au continent; l'idée qui était venue d'abord aux alliés de l'occuper et de le couper semblait bien simple et n'était pas pratique. La baie de Pérékop a si peu de fond que les moindres bâtiments de flottille resteraient engravés à grande distance du rivage; en outre, l'isthme est absolument dépourvu d'eau potable. Ajoutons, ce qui paraît d'abord un paradoxe,



qu'il n'est pas l'unique voie de communication par terre entre la Russie et la Crimée. L'étroit et long ruban de sable qui, sous le nom de flèche d'Arabat, sépare au nord-est la mer d'Azof de l'espèce de lagune appelée Sivache ou mer Putride, atteint presque le continent, puisque le détroit de Ghénitchesk, qui est entre deux, n'a pas beaucoup plus de cent mètres de large et n'en a pas cinq de profondeur ; on le traverse si facilement en bac ou en bateau, que c'est la route la plus suivie de la terre ferme à Kertch ou à Théodosie. Plus à l'ouest, dans le Sivache même, le pont de Tschongar relie d'une façon permanente la presqu'île de ce nom avec la Crimée ; sur d'autres points de la lagune il serait possible d'établir, au besoin, de semblables passages.

Quand on regarde une carte de Crimée bien faite, on est d'abord porté à la croire inachevée ; le travail de la gravure, chargé dans la partie méridionale, n'est plus qu'au trait dans le reste. C'est pour cela même que la carte est exacte ; un tiers de la presqu'île, au sud, est pays de montagne ; au delà, s'étend d'une mer à l'autre la steppe vaste et plane. La Crimée montagneuse est un terrain de soulèvement, dont le dessin montre trois grandes lignes — le voisinage de la mer d'où il est sorti autoriserait presque à dire trois lames — à peu près parallèles, échelonnées du sud-est au nord-ouest. Ces trois lignes ou lames, dont la plus méridionale est de beaucoup la plus importante, ont un caractère commun ; du côté du sud se dressent des

escarpements abrupts, une paroi presque verticale, avec des déchirures, des failles, qui ont formé des gorges étroites et profondes. Une troupe qui s'y engagerait, au-dessous de l'ennemi posté sur les crêtes, n'en sortirait plus. Les sommets ne sont pas déchiquetés, dentelés en *sierra*; ce sont, au contraire, des plateaux étagés, plus ou moins larges, qui donnent à ces montagnes tronquées une physionomie spéciale. Le plus remarquable est celui qui arase le Tschatir-dag, à 1560 mètres au-dessus de la mer. Du côté du nord, les versants sont inclinés doucement, avec des ramifications allongées et de nombreux vallons qui descendent aux grandes vallées transversales ou qui vont, au delà de la troisième ligne, se fondre insensiblement dans la steppe.

Toute cette région est bien arrosée. Une seule rivière un peu considérable, le Salghir, coule au nord-est, et se jette dans la mer Putride; toutes les autres vont à l'ouest. Ce sont, à partir du sud, la Tchernaïa, *la rivière noire*, dont les eaux se perdent dans la baie profonde qui sert de rade à Sébastopol, le Belbek, la Katcha, l'Alma et le Boulganak, un ruisseau qu'on ne nommerait pas, si les alliés ne l'avaient pas trouvé sur leur route au mois de septembre 1854; il a un homonyme, d'une importance quelque peu supérieure à la sienne, mais qui appartient au même versant que le Salghir. Dans ces conditions, baignée d'eaux courantes, abritée des vents du nord et du sud, la Crimée méridionale est un pays aussi fécond et riche qu'il

[redacted]

est pittoresque. Des forêts magnifiques couronnent les hauteurs; dans les vallées croissent en abondance les légumes et les fruits; c'est une suite de jardins qui se succèdent à perte de vue. Il n'y a de culture un peu grande que celle de la vigne, dont le raisin produit un vin très-estimé.

De ce paysage riant et varié si nous débouchons dans la steppe, la description ne sera pas longue à faire : une vaste plaine nue, verdoyante au printemps, sèche en été, un peu reverdie en automne et, l'hiver, ensevelie sous la neige. Les Tatars qui l'habitent sont de même race que les gens du pays montagneux; mais les derniers sont devenus cultivateurs, jardiniers ou vignerons, tandis que les autres sont demeurés pasteurs, sans être toutefois nomades. On aperçoit de loin en loin leurs *aouls*, sorte de hameaux, ou plutôt groupes de huttes disséminés sur la surface de la steppe, petites associations d'hommes qui ne forment le plus souvent qu'une famille, dont le bétail est la seule richesse et dont un puits est toujours le centre. Dans la steppe comme dans la montagne, les Tatars sont d'humeur tranquille et douce, musulmans sans fanatisme, dociles sous la domination russe, probes et travailleurs. Ils étaient, au moment de la guerre, au nombre de 257 000 sur une population totale de 430 000 âmes, qui se composait, pour le surplus, de Turcs mêlés avec eux dans la montagne, de Bulgares, d'Arméniens, de Juifs en grand nombre, de quelques Allemands et de Russes.

Il ne faut pas chercher de villes dans la steppe, à peine en faut-il chercher dans la Crimée tout entière. Il n'y en a que trois dans l'intérieur: Simféropol, qui est le chef-lieu administratif de la presqu'île, Baktchisaraï et Karasoubazar. Six sont maritimes : à l'ouest, Eupatoria, sur la baie de Kalamita; au sud-ouest, Sébastopol et Balaklava; au sud-est, Théodosie ou Kaffa, Kertch et Ienikalé. Pour faire communiquer ces villes entre elles et avec le continent, les routes, en 1853, étaient peu nombreuses, mal faites, mal entretenues, poudreuses en été, défoncées, presque impraticables en hiver. L'artère principale d'une bien petite circulation était la route de Pérékóp à Simféropol, point central d'où rayonnaient la voie d'Eupatoria, la voie de Sébastopol et de Balaklava par Baktchisaraï, celle de Théodosie et de Kertch par Karasoubazar. Il y avait, en outre, le chemin du pont de Tschongar à Simféropol et celui dont on a parlé, de Ghénitchesk à Kertch par la flèche d'Arabat. La seule route vraiment digne de ce titre était celle que le prince Voronzot avait fait construire et qui portait son nom; de Simféropol elle se dirigeait d'abord au sud-est sur Alouschta, puis elle tournait au sud-ouest, suivait le bord de la mer dans l'un des plus beaux pays du monde, inclinait ensuite au nord-ouest et, par la riante vallée de Baïdar, finissait par atteindre Sébastopol. Son parcours était de quarante et une lieues, tandis qu'entre Sébastopol et Simféropol on n'en comptait pas plus de dix-huit par la voie directe; cependant, grâce à la

solidité de sa construction, elle était de beaucoup préférable.

Telle était la Crimée en 1853; elle n'avait jusqu'alors guère eu de place dans les soucis militaires du gouvernement russe. Sébastopol appartenant à la marine, la presqu'île figurait à peine sur les états de répartition des troupes de terre; mais le moment était venu, pour l'administration de la guerre et pour l'état-major, de s'en préoccuper davantage.

En examinant la constitution des forces actives dont pouvait disposer le tsar, on voit qu'elles étaient composées de la manière suivante: 1° la garde impériale, comprenant trois divisions d'infanterie et trois de cavalerie; 2° un corps de grenadiers en trois divisions d'infanterie, avec une division de cavalerie légère; 3° six corps d'infanterie de ligne, formés de trois divisions et accompagnés chacun, comme les grenadiers, d'une division de cavalerie légère; 4° deux corps de cavalerie de réserve en six divisions. On peut négliger les corps spéciaux du Caucase, d'Orenbourg et de Sibérie. Chaque division d'infanterie comprenait deux brigades, chaque brigade deux régiments. Dans la garde et les grenadiers, les régiments n'avaient que trois bataillons; ils en avaient quatre dans l'infanterie de ligne; l'effectif de guerre du bataillon était de mille hommes en quatre compagnies. Un seul régiment de ligne au complet était donc au moins l'équivalent d'une brigade française ou même d'une division anglaise. Il eût dépassé l'une et l'autre de beaucoup, si aux quatre

bataillons actifs avaient été ajoutés les deux bataillons de réserve et de dépôt, composés d'hommes ayant tous passé par le service ; mais l'usage était d'embrigader entre eux ces 5e et ces 6e bataillons, et d'en former dans chaque corps deux divisions de réserve. A toutes les troupes régulières énumérées jusqu'ici ajoutons les irrégulières : les cosaques à pied, formés en bataillons ; les cosaques à cheval, formés en régiments dans lesquels la *sotnia* (centaine) tenait la place de l'escadron ; enfin, des milices, chargées de la garde intérieure de l'empire, et dont l'emploi en Crimée, au moment de la bataille de Traktir, révéla pour la première fois aux observateurs attentifs l'épuisement des forces russes.

En 1853, la garde et la ligne avaient été mises sur le pied de guerre, les réserves rappelées et organisées, les batteries d'artillerie de campagne portées de huit bouches à feu à douze. En 1854, au printemps, l'effectif général des troupes actives, sur le papier, dépassait 900 000 hommes, l'effectif disponible 700 000. Il est vrai que les corps étaient distribués, depuis le golfe de Bothnie jusqu'à la mer Caspienne, sur une ligne de 2000 kilomètres : 207 000 hommes en Finlande, autour de Saint-Pétersbourg et le long de la côte Baltique jusqu'à la frontière de Prusse ; 140 000 en Pologne ; 180 000 en Bessarabie et sur le Danube ; 32 000 près d'Odessa et de Nikolaïef ; 39 000 en Crimée ; 46 000 entre le Don et le Caucase ; 55 000 sur la frontière de la Turquie d'Asie.

Au mois de septembre 1854, il y avait en Crimée 51 000 hommes de troupes de terre, soit 12 000 au delà de ce qu'indique l'énumération précédente, mais ces troupes étaient réparties sous deux commandements distincts. Le général Khomoutof, chargé de défendre la partie orientale de la presqu'île et le bassin de la mer d'Azof, avait un peu plus de 12 000 hommes à Théodosie et à Kertch. L'armée qui avait pour mission la défense de la partie occidentale et spécialement de Sébastopol, sous les ordres du prince Menchikof, se composait de 33 000 hommes d'infanterie en 42 bataillons, de 2700 chevaux de cavalerie régulière, de 1200 cosaques et de 1700 artilleurs avec 88 pièces de campagne. De cet ensemble était détaché en observation, entre la Katcha et l'Alma, un corps formé de huit bataillons, d'autant d'escadrons, de 32 bouches à feu, et de six sotnias de cosaques pour le service des avant-postes. Le gros des troupes de terre était cantonné aux environs de Sébastopol ou dans la place même, à qui les événements avaient, par surcroît, assuré le concours efficace de 18 ou 19 000 excellents marins, fusiliers et canonniers des équipages de la flotte.

Si l'on rapproche de l'effectif général de 700 000 hommes l'effectif particulier de ces 50 000 soldats affectés à la défense de la Crimée, il est évident que le gouvernement russe n'avait pas d'abord pour elle des inquiétudes bien graves, puisqu'il y avait envoyé seulement un quatorzième de ses forces. Au lieu d'éveiller

ses alarmes, les indiscrétions de la presse anglaise l'avaient rassuré ; persuadé qu'on voulait lui donner le change, il croyait Odessa menacé beaucoup plus que Sébastopol. Un peu plus soucieux, le prince Menchikof ne laissait pas d'avoir et d'exprimer la conviction que l'ennemi n'entreprendrait en Crimée rien de sérieux ni de décisif dans le courant de cette année 1854. Telle était la disposition de son esprit, lorsqu'il vit apparaître dans les eaux de Sébastopol, le 10 septembre, quatre bâtiments aux couleurs d'Angleterre et de France ; il ne s'en émut guère, ayant vu dans les mêmes eaux, six semaines auparavant, le 26 juillet, douze vaisseaux de ligne anglais et français à la fois. Le 13, il devint plus attentif, à l'aspect d'un épais nuage de fumée qui chargeait l'horizon, comme s'il y eût eu, au-dessous de la ligne d'eau, un nombre considérable de navires à vapeur. Bientôt après, le télégraphe du cap Loukoul envoyait coup sur coup des nouvelles ; de quelques voiles qu'il signalait vers midi, il passait, vers six heures, à la centaine ; enfin accourait un cosaque, chargé d'annoncer au prince une telle multitude de bâtiments ennemis, qu'il était impossible d'en supputer le nombre.

II

Traversée des flottes alliées. — Occupation d'Eupatoria. — Débarquement sur la plage d'Old-fort. — Marche sur Sébastopol.

Les flottes alliées, afin de ne se point désunir, s'étaient vues forcées de régler leur allure sur la marche du convoi lourdement chargé. Pendant cette traversée lente, l'armée française avait été au moment de perdre son général en chef. La Crimée, la terre promise qu'il appelait de tous ses vœux, le maréchal de Saint-Arnaud avait pensé ne pouvoir pas l'atteindre. Sa santé, depuis bien des années mauvaise, avait empiré sous le coup des émotions et des fatigues de toute sorte qui accablaient son corps et son âme. Il souffrait cruellement d'une affection de l'aorte, et les douleurs qui lui déchiraient la poitrine étaient devenues, dans les derniers temps, intolérables. Dans sa lutte contre le choléra, contre l'incendie, contre les mille difficultés politiques et militaires qui l'assiégeaient, il avait épuisé le peu qui lui restait d'énergie physique. La tête inclinée, le visage amaigri, les traits altérés, trahissaient la violence et les progrès du mal. Depuis qu'il avait pris la mer, l'esprit moins occupé, moins tendu, ne soutenait plus aussi fortement le corps. « Depuis le 6, écrivait-il le 10 septembre, je

n'ai pas quitté mon lit de douleur ; c'est que mes souffrances sont devenues plus fréquentes et plus vives, et qu'il s'y est mêlé une espèce de fièvre froide d'un mauvais caractère. » Le 12, après une crise qui avait paru devoir être la dernière, il dicta pour le maréchal Vaillant cette lettre : « Ma situation sous le rapport de la santé est grave. Jusqu'à ce jour, j'ai opposé à la maladie dont je suis atteint tous les efforts d'énergie dont je suis capable, et j'ai pu espérer pendant longtemps que j'étais assez habitué à souffrir pour être en mesure d'exercer le commandement, sans révéler à tous la violence des crises que je suis condamné à subir ; mais cette lutte a épuisé mes forces. J'ai eu la douleur de reconnaître, dans ces derniers temps et surtout dans cette traversée pendant laquelle je me suis vu sur le point de succomber, que le moment approchait où mon courage ne suffirait plus à porter le lourd fardeau d'un commandement qui exige une vigueur que j'ai perdue et que j'espère à peine recouvrer. Ma conscience me fait un devoir de vous exposer cette situation. Je veux espérer que la Providence me permettra de remplir jusqu'au bout la tâche que j'ai entreprise, et que je pourrai conduire jusqu'à Sébastopol l'armée avec laquelle je descendrai demain sur la côte de Crimée ; mais ce sera là, je le sens, un suprême effort, et je vous prie de demander à l'empereur de vouloir bien me désigner un successeur. »

Tandis qu'il était cloué sur son lit par le mal, une

conférence avait eu lieu, le 8, à bord du *Caradoc*, entre les amiraux des deux flottes, lord Raglan et quelques généraux des deux armées; il fallait choisir définitivement le point sur lequel on voulait prendre terre. Une nouvelle reconnaissance de la baie de Kalamita fut jugée nécessaire. Le 10, les généraux Canrobert, de Martimprey, Thiry, Bizot, le contre-amiral Bouet-Willaumez, chef d'état-major du vice-amiral Hamelin, les colonels Trochu et Lebœuf, étaient réunis sur le *Primauguet;* lord Raglan, accompagné des généraux sir John Burgoyne et sir George Brown, se tenait sur le pont du *Caradoc;* le *Simpson* et le vaisseau l'*Agamemnon*, monté par le contre-amiral sir Edmund Lyons, commandant en second de la flotte anglaise, faisaient escorte à la reconnaissance. C'étaient les quatre bâtiments dont l'apparition n'avait pas alarmé d'abord le prince Menchikof.

La côte fut reconnue lentement, à courte distance, depuis la pointe de Chersonèse au sud jusqu'aux parages d'Eupatoria dans le nord. On vit distinctement les campements russes sur les hautes terres, au midi de Sébastopol, puis plus loin, aux embouchures de la Katcha et de l'Alma. Entre ce dernier cours d'eau et Eupatoria, l'attention des Anglais se porta particulièrement vers une plage indiquée sur leurs cartes par le 45° parallèle, au point nommé Old-fort, près des ruines d'un ancien fort génois. Eupatoria se montrait sans aucune défense; il parut aussi facile qu'important de l'occuper. Le 11, la reconnaissance

ayant rejoint les flottes qui avaient mouillé à l'ouest du cap Tarkhan, les résultats en furent discutés à bord du *Caradoc*. D'après un projet, sinon conçu, du moins agréé par l'empereur Napoléon III, et transmis avec recommandation au maréchal de Saint-Arnaud, les armées auraient dû débarquer dans le sud-est de la presqu'île, à Théodosie, occuper par un détachement Kertch et Ienikalé, et se rabattre à l'ouest sur Sébastopol, à travers la région montagneuse, par Karasoubazar, Simféropol et Baktchisaraï. C'eût été tout de suite entreprendre une longue et hasardeuse campagne, dans un terrain difficile, complétement inconnu, et surtout beaucoup trop loin de l'objectif essentiel, qui était Sébastopol. Ce projet fut d'abord écarté; l'opinion du maréchal de Saint-Arnaud, qu'on savait être pour un débarquement à la Katcha, fut présentée ensuite et soutenue par les commissaires français; mais les Anglais objectèrent qu'en présence des Russes, qui s'y attendaient, une opération, déjà embarrassée d'elle-même, exécutée en outre de vive force, pourrait être compromise, tandis qu'à Old-fort il n'y avait rien de semblable à prévoir. C'étaient assurément de bonnes raisons, sérieuses et solides; présent, le maréchal de Saint-Arnaud s'y serait rendu sans doute : l'approbation de lord Raglan les fit prévaloir. Une autre opinion, qu'il importe de noter, s'était produite avec l'autorité considérable du général Bizot et de sir John Burgoyne; la voici, telle que la donnait, dans une lettre au maréchal Vaillant, le

commandant du génie de l'armée française : « Le général Burgoyne pense comme moi qu'on gagnerait beaucoup de temps si l'on pouvait porter l'attaque de Sébastopol sur la ville au sud, en s'emparant de la position dominante qui borde la Tchernaïa depuis Inkermann jusqu'à [la pointe de] Chersonèse. Nous verrons cela quand nous serons établis sur le plateau de Belbek. »

Le débarquement avait été décidé pour le surlendemain; mais dans la nuit du 12 au 13 une violente bourrasque du nord-ouest mit du désordre parmi le convoi; pendant qu'il se ralliait, les navires armés bornèrent leur action à se montrer devant Eupatoria, qui se rendit à la première sommation. Les alliés y trouvèrent un fort approvisionnement de grains. Dans la soirée, les abords d'Old-fort furent examinés en détail, et des bouées, mouillées au large, jalonnèrent les lignes suivant lesquelles devaient se ranger les divisions des flottes. La plage, parfaitement unie, d'une étendue immense, offrait deux points de débarquement très-distincts, sur des bourrelets de sable limités par la mer d'une part, et de l'autre par deux lagunes, dont la plus considérable était au nord. Entre ces deux lagunes se prolongeait, sur une longueur de trois ou quatre kilomètres, une falaise haute de quelques mètres seulement : c'était la base d'un plateau qui s'élevait insensiblement vers l'intérieur, champ de tir à souhait pour l'artillerie des flottes. Les emplacements que devait occuper chacune d'elles

étaient si nettement, si distinctement indiqués par la nature et la disposition du terrain, qu'il ne pouvait y avoir entre elles, pendant l'opération même, ni confusion, ni contestation, ni difficulté, ni plus tard aucune récrimination de bonne foi. Les Anglais devaient prendre pied sur le bourrelet du nord, les Français et les Turcs sur le bourrelet du sud. Le contre-amiral sir Edmund Lyons, pour la flotte anglaise, le contre-amiral Bouet-Willaumez, pour la flotte française, avaient tracé le dispositif du débarquement; chaque commandant de navire était instruit de ce qu'il avait à faire.

Le 14 septembre, à deux heures du matin, le signal d'appareillage était donné; le temps était magnifique, le ciel pur, la mer belle. Les vaisseaux de ligne s'avançaient lentement, remorqués par des frégates ou des corvettes à vapeur; à mesure qu'ils arrivaient sur les bouées d'embossage, ils laissaient tomber l'ancre et prenaient leur rang de bataille, les remorqueurs se plaçant dans les intervalles; à sept heures tous étaient rangés à leur poste, les Anglais à gauche, les Français au centre, les Turcs à droite. Les escadres de guerre formaient ainsi quatre lignes, la première à six cents mètres environ de la plage, les autres successivement à deux cents mètres de distance. Les lignes françaises se suivaient dans l'ordre numérique des divisions d'infanterie qui allaient être débarquées, chacune à son tour. La quatrième ligne, qui portait la quatrième division, ne fit que paraître à la place que lui



assignait le plan général ; elle se remit presque aussitôt en colonne, suivie de trois frégates anglaises, pour aller distraire l'attention des Russes par un simulacre de débarquement aux embouchures de l'Alma et de la Katcha.

Un peu avant huit heures, un signal du vaisseau amiral *la Ville-de-Paris*, répété sur toute la première ligne, donna l'ordre de mettre les embarcations à la mer. Tandis que les chalands, traînés en remorque par les vaisseaux depuis la veille, venaient accoster le bord qui n'était pas vu de la terre et recevaient l'artillerie de bataille, tandis que les soldats d'infanterie descendaient par groupes dans les canots, les avisos à vapeur, les grandes chaloupes armées de canon s'approchaient de la côte pour flanquer le débarquement sur les deux ailes, précaution excellente, mais qui fut inutile, car on ne vit de tout le jour aucun ennemi paraître. Des fanions de diverses couleurs, plantés par les soins de l'état-major général sur le sable, indiquaient à chaque brigade, à chaque régiment, à chaque bataillon, le point précis où il devait atterrir. A neuf heures, les premiers canots atteignaient la plage ; à midi, toute la première division débarquée s'avançait en ordre au-dessus de la falaise ; à trois heures, la deuxième venait se placer auprès d'elle ; à six heures, la troisième les rejoignait, et l'artillerie avait déjà 59 pièces de campagne prêtes pour le combat. Deux divisions anglaises bivouaquaient sur la gauche. Le soleil, déclinant à l'horizon, éclairait d'une lumière

empourprée un spectacle admirable; d'un côté, sur ce plateau, la veille morne et désert, l'activité d'une vie nouvelle, tous ces hommes aux uniformes variés, aux armes étincelantes, alertes, joyeux, s'installant gaiement pour le bivouac, les tentes dressées, les feux qui s'allumaient, et plus loin, vers l'orient assombri, les grand'gardes qui s'en allaient tendre, pour la sécurité de tous, le réseau des avant-postes et la chaîne des sentinelles; de l'autre côté, les innombrables navires dessinant sur les ondulations miroitantes de la mer la silhouette de leurs flancs noirs, et sur le fond rouge du ciel la fine dentelle de leur mâture et de leurs agrès; enfin, pour achever la mise en scène, l'accompagnement lointain du canon qu'on entendait gronder depuis le milieu du jour. C'était la démonstration que la quatrième division française avait d'abord faite à l'embouchure de l'Alma et qu'elle prolongeait devant la Katcha; à la nuit tombante, elle vint reprendre sa place au mouillage d'Old-fort. Le vent s'était élevé; dans la nuit, un orage éclata; les soldats français, sous leurs tentes-abris, se tinrent à peu près à couvert, tandis que les Anglais, qui n'avaient pas encore leurs grandes tentes, souffrirent beaucoup de la tempête.

Le 15, au point du jour, la houle était si forte que le débarquement des trois dernières divisions anglaises, de la quatrième division française et des Turcs ne se fit pas sans difficulté; la peine fut plus grande encore pour la mise à terre des chevaux et d'une partie du



matériel, l'autre partie devant demeurer provisoirement à bord des navires. L'opération ne fut terminée que le 16 au soir pour les Français; pour les Anglais, elle ne l'était pas encore. Le 17, on mit à leur disposition des chalands; cependant, malgré cette assistance, ils ne se trouvèrent prêts à marcher que dans la soirée du 18.

En touchant la terre de Crimée, le maréchal de Saint-Arnaud avait repris des forces; le 14, il était resté six heures à cheval, visitant les bivouacs, s'assurant que les grand'gardes étaient bien placées, les petits postes dûment répartis, les sentinelles avancées à bonne distance. Il était impatient de voir l'ennemi ou d'en avoir au moins des nouvelles. Le 15, des spahis de son escorte, en reconnaissance à cinq ou six kilomètres, avaient surpris dans un village et ramené douze soldats russes avec un sergent; il voulut les interroger lui-même. Pour le ravitaillement de l'armée, sinon pour le combat, les Tatars pouvaient être de précieux auxiliaires, à condition qu'on les traitât bien, qu'on respectât leurs aouls, leurs familles, leurs troupeaux; malheureusement, entraînés par les pires habitudes d'Afrique, et persuadés qu'en terre ennemie tout était de bonne prise, des zouaves avaient commis des actes de pillage et de violence dans un de ces aouls; un autre jour, des troupeaux étaient enlevés. Résolu à protéger les gens du pays et à maintenir une stricte discipline, le maréchal réprouva, par une flétrissure publique, « les instincts pillards de cer-

tains soldats », et commanda de faire une rigoureuse punition des coupables.

Enfin, dans les deux armées, les ordres de départ purent être donnés pour le 19 septembre. Eupatoria restait gardée, sous le commandement supérieur du chef d'escadron d'état-major Osmont, par deux compagnies d'infanterie de marine, auxquelles pouvaient se joindre, au besoin, des matelots débarqués du vaisseau *l'Iéna*, laissé en station sur la rade avec un navire anglais. Aux environs d'Old-fort devaient demeurer provisoirement un détachement de la quatrième division d'infanterie britannique et un régiment de cavalerie légère, sous les ordres du brigadier général Torrens. Le 19, à sept heures du matin, tous les autres bivouacs furent levés, et les deux armées commencèrent leur première étape dans la direction de Sébastopol.



III

Premiers projets pour l'attaque de Sébastopol. — Bivouac des alliés sur le Boulganak.

En France, contrairement à l'opinion générale, qui naïvement s'imaginait alors, qui s'imagine peut-être encore, plus étrangement aujourd'hui, qu'avec Sébastopol pris d'emblée tombait tout d'un coup la puissance russe, que tout était d'abord fait et la paix à l'instant conquise, le gouvernement pensait avec plus de sagesse que la prise de Sébastopol, aussi hâtive, ne pouvait être que le premier épisode d'une grande lutte.

Entre Sébastopol menacé au mois de septembre 1854 et Sébastopol pris au mois de septembre 1855, il y a eu les forces vives de la Russie, ses ressources financières, ses réserves de toute sorte attirées en Crimée durant une année tout entière, soutirées, qu'on nous passe l'expression, par un drainage incessant, du nord lointain à l'extrême sud de l'empire; il y a eu des milliers et des milliers d'hommes épuisés par de longues étapes sur de mauvaises routes, semant par les chemins les malades et les morts, arrivant enfin, les vêtements en lambeaux, affaiblis de nombre et d'énergie vitale,

dans une place bouleversée par un feu d'enfer, mieux pourvue de boulets que de pain, riche de ce qui peut tuer, manquant de ce qui fait vivre, tandis que de Portsmouth, de Toulon et de Marseille, amenés sans fatigue, pour ainsi dire à pied d'œuvre, les adversaires n'avaient qu'un pas à faire de Balaklava ou de Kamiesch aux tranchées, entre des rangées de magasins remplis de vêtements et de subsistances. Est-ce à dire que les Anglais et les Français n'aient pas perdu bien des hommes et souffert beaucoup? Non pas certes; mais, dans cette lutte glorieuse pour tous, les Russes ont fait plus de pertes et souffert davantage. Au mois de septembre 1854, ils n'avaient encore rien perdu ni souffert; c'est pourquoi le gouvernement français ne voyait pas, comme le public, tout achevé par la prise éventuelle de Sébastopol.

Le 14 septembre, le jour même où les armées alliées débarquaient sur la plage d'Old-fort, le maréchal Vaillant écrivait de Paris au maréchal de Saint-Arnaud : « La grande entreprise qui s'exécute en ce moment sous votre haute direction et votre commandement absorbe toutes nos pensées, et c'est avec une anxiété extrême que nous en attendons les premières nouvelles. Supposons nos espérances réalisées et cet immense succès obtenu, il faut penser à ce que vous devez faire. L'empereur m'ordonne de vous dire qu'en admettant Sébastopol en votre pouvoir, il y aura lieu de le fortifier le mieux possible du côté de terre, d'y

placer une excellente garnison bien choisie, munie de tout, de *faire hiverner nos flottes* dans ce beau port, et de faire prendre au surplus de votre armée des cantonnements ou plutôt des camps retranchés dans la partie méridionale de la Crimée. Il me semble difficile, si vous battez solidement les Russes, que vous ne vous laissiez pas aller à occuper Simféropol, nœud des communications principales de toute cette grande presqu'île. Il y a, en arrière de Pérékop, un ensemble de lacs qui vous permettra aussi, si les Turcs occupent et défendent cette partie, de faire un retranchement continu à travers l'isthme. Je vous ai dit souvent que ce n'étaient ni des ordres, ni des instructions, ni même de simples conseils que vous portent mes lettres; ce sont mes appréciations, rien de plus. Je ne puis avoir l'intention de diriger à distance pareille; je fais ce que vous feriez à ma place, je vous explique comment je comprends les choses, comment je les vois : vous êtes sur les lieux mêmes, et par conséquent vous devez les juger avec bien plus de netteté. L'empereur pense, et c'est également mon avis, qu'il faut que vous fassiez choisir, à proximité de Constantinople et le plus près possible de cette ville, un lieu de dépôt salubre où l'on établira, dans les meilleures conditions de santé et de bien-être, tous les renforts qui vous seront envoyés de France ou d'Algérie, car cette guerre peut être longue. Si vous prenez Sébastopol, il vous sera vigoureusement disputé au printemps; si vous le manquez cette fois-ci, il faudra le prendre au

mois de mai prochain. Dans tous les cas, une occupation de la Crimée par les alliés ne sera acceptée par la Russie que de guerre lasse et après les plus grands sacrifices. Il faut donc nous attendre à tout et ne nous faire aucune illusion sur l'étendue des sacrifices auxquels nous devons nous résigner nous-mêmes. Dans cet ordre d'idées, un lieu de dépôt établi près de Constantinople, où le général en chef pourra puiser à volonté et que la vapeur mettra pour ainsi dire sous sa main, me paraît une excellente idée. Donnez donc des ordres sur-le-champ pour qu'elle se réalise le plus tôt possible. Mon intention est non-seulement d'avoir un dépôt pour les troupes, mais d'établir dans la même localité un dépôt pour les réserves de l'habillement, des subsistances, des hôpitaux, des poudres, des outils, du campement, etc. D'après les ordres de Sa Majesté, aussitôt que le corps expéditionnaire de la Baltique sera revenu en France, le ministre de la marine enverra sept ou huit cents hommes d'infanterie de marine au Pirée, et Mayran vous arrivera avec sa brigade, malheureusement bien éprouvée par le choléra et toutes les maladies qui accompagnent ce triste fléau. J'ai été heureux d'avoir un homme comme Mayran au Pirée. On m'avait dit de lui beaucoup de bien, et c'est pour cela que je lui avais confié cette mission délicate : Mayran a dépassé ce que j'attendais de lui. Adieu, mon cher maréchal, mes vœux vous accompagnent. Soyez heureux ! »

En désaccord avec l'opinion, mais seulement sur

les suites probables de la prise de Sébastopol, l'empereur, le ministre de la guerre, le maréchal de Saint-Arnaud ne mettaient pas plus que le public en doute que Sébastopol ne fût bientôt pris. Il est donc intéressant de connaître à cet égard les plans tracés par le général en chef de l'armée française pour y réussir. Sans qu'ils fussent encore arrêtés dans le détail, voici quelles en étaient à peu près les grandes lignes. Après une vive canonnade des escadres contre les batteries extérieures de la rade, les troupes de terre devaient attaquer sur le plateau de Belbek le fort du Nord que l'on confondait, tant on était mal renseigné, avec le fort Constantin situé à l'entrée de la passe, puis, cet ouvrage dominant une fois occupé, prendre à revers les défenses intérieurement construites sur la rive septentrionale de la rade et bombarder la ville étagée sur l'autre rive, tandis que les escadres, en sécurité désormais du côté conquis par les troupes, n'ayant plus à redouter les feux croisés des deux bords, forceraient la passe et viendraient assaillir dans la rade même la flotte russe déjà mise en péril par le feu plongeant des batteries de l'armée.

Quoique le succès récent de Bomarsund fût venu justifier jusqu'à un certain point l'action commune des forces militaires et des forces navales contre une place fortifiée, les marins demeuraient frappés de l'impression que sir Charles Napier, un des plus vaillants hommes du monde, avait ressentie devant les fronts de mer et les batteries casematées de Cronstadt,

analogues aux fronts et aux batteries de Sébastopol. « Faites sortir la flotte russe, disaient-ils volontiers; vaisseaux contre vaisseaux, voilà comme il convient de nous battre; mais opposer à des murailles de pierre nos murailles de bois, recevoir des coups que nous ne pourrions pas efficacement rendre, ce n'est plus être vraiment et simplement brave, c'est faire bruyamment parade d'un héroïsme inutile. » Tel était le langage du vice-amiral Hamelin; le maréchal de Saint-Arnaud insistait et lui écrivait cette lettre du 31 août, par exemple : « L'occupation de Sébastopol ne pourra être obtenue qu'à la condition que l'action de la flotte et de l'armée sera combinée incessamment. Sous ce rapport, il s'est répandu dans les armées comme dans les flottes une donnée que je trouve absolument fausse. Les marins disent : « Nous porterons et débarquerons » l'armée; elle fera son affaire qui préparera la nôtre, » puis nous interviendrons quand il y aura lieu. » La guerre, mon cher amiral, c'est-à-dire le triomphe ou la défaite, repose bien moins pour une armée sur les efforts matériels qu'elle peut développer que sur la bonne ou mauvaise opinion qu'elle sait inspirer d'elle à ses adversaires. Les grands capitaines expriment cet axiome en disant que les résultats de la guerre dépendent des *effets moraux*; les soldats, moins savants, disent que le premier qui a peur est le premier battu. Toute ma théorie de l'invasion de la Crimée, toutes mes espérances de succès reposent sur des considérations de cet ordre. Pour mon compte, je ne crois pas

que jamais un appareil militaire semblable au nôtre ait porté avec lui un *effet moral* si considérable. C'est lui qui a déterminé la levée du siége de Silistrie, pour laquelle les armées alliées ne pouvaient encore rien matériellement; c'est lui qui a conduit une division russe [près de Djourdjevo] à céder la rive gauche du Danube à quelques centaines de Turcs, derrière lesquels elle a obstinément voulu voir une division anglo-française. Eh bien ! je n'hésite pas à vous dire que cette force incalculable nous échappera ou sera fort affaiblie, si la flotte et l'armée pratiquent le système d'action successive et presque isolée. Je voudrais qu'au moment solennel les côtes de la Crimée présentassent le spectacle saisissant de l'audace, de l'activité redoutable, de la grandeur des moyens dont la France et l'Angleterre réunies sont seules capables. Je pense qu'il serait du plus grand intérêt que, chaque jour, lorsque le vent et la mer le permettraient, une partie des flottes vînt canonner les premiers forts et résoudre enfin le problème, que j'entends discuter depuis si longtemps, de savoir si la solidité de ces murs de pierre répond aux apparences et si le tir efficace peut avoir quelque durée dans ces batteries fermées. Je me résume et vous dis : Le jour où les flottes auront débarqué sur la terre de Crimée les armées, la solidarité qui les unit deviendra plus étroite; la retraite n'est pas seulement interdite à celles-ci, elle leur est fermée. Cette situation est pleine de périls pour les âmes vulgaires : elle est pleine de grandeur pour les

âmes élevées, elle impose à tous des devoirs nouveaux, des sacrifices qui dépassent les proportions ordinaires. Nous élèverons nos facultés et nos résolutions à la hauteur de la tâche. » Subordonné au maréchal, le vice-amiral Hamelin était prêt à recevoir, à faire exécuter ses ordres; mais le vice-amiral Dundas était indépendant. Quand on lui parlait de l'effet moral, quand on lui disait qu'il serait bon pour la flotte de se faire casser quelques mâts, il répondait froidement qu'il avait ordre de tenir ses vaisseaux toujours prêts à rembarquer les troupes. Rien n'avait donc été résolu; c'était l'événement qui devait décider du concours que la marine prêterait à l'armée, quand l'une et l'autre seraient devant Sébastopol. En attendant, allégée de ses gros *impedimenta* par les transports de la marine, l'armée marchait escortée par les bâtiments de combat.

Après avoir levé, dans la matinée du 19 septembre, leur bivouac d'Old-fort, les quatre divisions françaises s'étaient formées, la 1re en tête, la 2e et la 3e en arrière sur la droite et sur la gauche, la 4e plus en arrière encore, mais dans l'axe de la 1re, de sorte que l'ensemble présentait la figure géométrique d'un losange, la pointe en avant; au milieu étaient placés les réserves de l'artillerie et du génie, l'ambulance et les gros bagages, immédiatement suivis de la division turque. Ce fut dans cet ordre que l'armée se mit en marche, côtoyant la mer. L'armée anglaise s'avançait à gauche, sur deux colonnes de deux divisions cha-

cune, l'artillerie au milieu, la cavalerie et la 4e division chargées de couvrir le flanc extérieur. Les escadres longeaient la côte, à la hauteur des têtes de colonne, précédées par des avisos à vapeur dont les sondages multipliés éclairaient la route des navires de haut bord. Le plateau que traversaient tranquillement les armées était à peine ondulé, le terrain solide et sec; la marche était facile. De distance en distance on apercevait des traces de culture; ici, il y avait eu un champ de maïs, là, une pièce de blé dont les gerbes venaient d'être brûlées sur place. A midi on avait atteint la rive droite du Boulganak : des cosaques, qui étaient de l'autre côté en vedette, disparurent; le lit à peu près sec du ruisseau fut traversé, la berge gauche gravie, et comme elle était plus élevée que la droite, on découvrit tout à coup, à sept kilomètres en avant, sur des hauteurs beaucoup plus importantes, au-dessus de l'Alma, l'armée russe.

L'étape, depuis le départ, n'avait pas été longue; elle était de seize kilomètres, et il restait bien encore six ou sept heures de jour; cependant les généraux en chef résolurent de s'arrêter et de remettre au lendemain la bataille, après avoir pris le temps de reconnaître la force et les positions de l'ennemi. Sur l'ordre de lord Raglan, le comte de Cardigan, qui commandait la cavalerie légère, fit donner d'abord la chasse à quelques escouades de rôdeurs qu'on voyait sur la gauche, à mi-chemin du Boulga-

nak à l'Alma; sur quoi le prince Menchikof, qui voulait pareillement forcer ses adversaires à déployer leur monde, fit appuyer ses patrouilles par une brigade de hussards, neuf sotnias de cosaques avec une batterie à cheval, et soutenir le tout par deux régiments d'infanterie. Du côté des alliés, lord Raglan avait mis en mouvement deux régiments de cavalerie légère, deux de ses divisions d'infanterie, une batterie de campagne, et le maréchal de Saint-Arnaud une batterie à cheval que s'apprêtait à suivre la division Canrobert, lorsque, après un peu de tiraillerie et l'échange de quelques obus, des deux parts on cessa une escarmouche qu'aucun des chefs n'avait l'intention de rendre sérieuse.

Le bivouac des alliés s'établit, les Français tenant la droite, sur la berge gauche du Boulganak, mais on eut soin de doubler et de pousser assez loin les grand' gardes, qui se couvrirent elles-mêmes, le soir venu, par un léger épaulement. La nuit, froide et sombre, fut d'ailleurs tout à fait calme. Des hauteurs de l'Alma, les Russes essayaient de compter les feux au bord du Boulganak ; les leurs étincelaient étagés, comme pour une fête, depuis la rivière qui coulait à leurs pieds jusqu'au plus élevé de leurs campements, et, pour compléter la féerie, des centaines de points lumineux scintillaient en oscillant sur la mer. A l'aube, au coup de canon tiré par l'amiral français répondit dans les bivouacs, battu par les tambours, sonné par les clairons, repris par les trompettes, le



rhythme alerte de la diane; puis des hauteurs descendit dans la plaine le chant d'une hymne russe; les popes, la croix en tête, passaient à travers les rangs en jetant l'eau bénite sur les hommes agenouillés.

IV

Disposition de l'armée russe. — Plan d'attaque. — Mouvement du général Bosquet. — Bataille de l'Alma.

Dès l'instant que le prince Menchikof avait connu, dans la journée du 13, l'occupation d'Eupatoria et les préparatifs des alliés pour débarquer aux environs, il avait dépêché au général Khomoutof à Théodosie, en lui demandant le plus rapidement possible assistance. Le prince avait résolu, sans trop dégarnir Sébastopol, de porter tout ce qu'il pouvait réunir de forces sur les hauteurs de l'Alma, dans une position excellemment défensive. Une brigade de la 16e division d'infanterie s'y trouvait déjà; il y fit, dès le soir même, marcher l'autre avec des bataillons appartenant à la 17e division, dont la deuxième brigade fut complétée le lendemain. Les jours suivants d'autres troupes arrivèrent; les dernières venaient de Kertch à marches forcées : c'était le régiment de Moscou, envoyé par le général Khomoutof, et qui, parti de son cantonnement le 15, accouru en cinq jours, oubliait, le 19, la fatigue de la course en mettant ses armes en état pour la bataille.

L'Alma bordait, comme un fossé, le terrain domi-

nant occupé par les Russes. Elle coulait de l'est à l'ouest, dans un lit encaissé, peu large, ombragé d'arbres et d'arbustes, bordé de vignes, de jardins, de vergers, de maisons tatares. Trois groupes d'habitations, trois villages apparaissaient sur la rive droite, au milieu de la verdure : en amont Tarkhanlar, plus bas Bourliouk, près de l'embouchure Almatamak. Non loin de Bourliouk passait, sur un pont de bois, la route qui d'Eupatoria se dirigeait vers Sébastopol; au débouché du pont, sur la rive gauche, elle s'engageait dans un ravin dont les berges dépendaient, à l'est, d'une haute montagne qui commandait directement tout l'espace compris entre Bourliouk et Tarkhanlar, à l'ouest, d'une large terrasse qui s'étendait jusqu'à la mer. Du sommet de la grande montagne, la descente sur l'Alma était assez rapide; difficile depuis le ravin, l'abord de la terrasse, au-dessus d'Almatamak, semblait inaccessible; sur la mer, le plateau se terminait brusquement par une falaise à pic. Enfin, tout à fait en arrière, une seconde terrasse, courant de l'est à l'ouest jusqu'au cap Loukoul, s'étageait au-dessus de l'autre et fermait, au sud, comme une toile de fond, l'horizon du champ de bataille.

Pour le prince Menchikof, le point faible de la position, celui qu'il importait le plus de défendre, c'était la trouée ouverte, en face de Bourliouk, par le ravin que suivait la route d'Eupatoria. Aussi avait-il fait élever, sur la pente de la grande montagne, en vue du pont et à portée de mitraille, un fort épaulement armé

de douze pièces de 32, un second ouvrage plus loin, sur un ressaut en arrière, avec une batterie de position toute semblable, et, de plus, une batterie de réserve de douze pièces également, mais d'un calibre moins fort. Tout à fait en avant, à l'extrême droite, sur le bord du premier palier de la montagne, deux autres batteries de campagne voyaient les rampes inférieures et le terrain de l'autre côté de la rivière. Soutien de l'infanterie, cette artillerie devait être réciproquement soutenue par elle. Un peu en arrière de ces deux batteries, à droite, à gauche et dans l'intervalle, étaient formés, les uns en colonnes de compagnie, les autres en colonnes d'attaque, les quatre bataillons du régiment de Souzdal, et en seconde ligne, les quatre bataillons du régiment d'Ouglitch. De même, à droite et à gauche de la première batterie de position se trouvaient les quatre bataillons du régiment Grand-duc Michel et ceux du régiment Vladimir en seconde ligne. De cette sorte était constituée la droite de l'armée russe. Au centre, au-dessus de la berge gauche du ravin, deux batteries légères, braquées sur le débouché du pont, avaient pour soutien les quatre bataillons de Borodino. Un peu en arrière s'élevait une petite construction disposée pour l'installation d'un télégraphe. A gauche, sur le bord même de la terrasse, étaient rangés, en colonnes de compagnie, quatre bataillons de réserve des régiments de Biélostok et de Brest, appuyés en seconde ligne par les quatre bataillons de Taroutino, et plus



loin encore par les quatre du régiment de Moscou avec une batterie légère. L'extrême gauche de la ligne se trouvait au-dessus d'Almatamak, de même que l'extrême droite au-dessus de Tarkhanlar. Le prince Menchikof avait jugé inutile d'étendre ses troupes plus loin vers la mer, parce que, de ce côté, l'escarpement du plateau lui paraissait impraticable ; il s'était contenté de placer, au fond et à l'extrémité de la terrasse, près du village d'Aklèse, un bataillon du régiment de Minsk, pour surveiller un petit ravin qui descendait, par une rupture de la falaise, vers une petite plage où l'ennemi pouvait être tenté de débarquer quelques troupes sur le flanc gauche et les derrières de l'armée russe. Comme réserve générale, le prince avait quatre bataillons du régiment de Volhynie, trois du régiment de Minsk, avec une batterie de campagne, et une brigade de hussards avec une batterie à cheval ; toutes ces troupes étaient massées derrière le centre, à droite et à gauche de la route d'Eupatoria, au-dessus du point où elle s'élevait, en sortant du ravin, sur le plateau. Aux avant-postes, sur la rive droite de l'Alma, se trouvaient, au delà de Tarkhanlar, deux régiments de cosaques, et plus près de la rivière, embusqués çà et là dans les plantations, dissimulés par les clôtures, un bataillon de tirailleurs, un bataillon de marins empruntés aux équipages de la flotte et un demi-bataillon de chasseurs qui avait un détachement prêt à détruire le pont de Bourliouk. Au total, l'armée russe établie par le prince Menchikof sur les hauteurs de

l'Alma comprenait quarante-deux bataillons et demi, seize escadrons, onze sotnias et quatre-vingt-seize bouches à feu; on pouvait évaluer l'effectif des combattants de toute arme entre 35 000 et 40 000 hommes. Le prince Gortchakof, commandant du sixième corps, avait sous ses ordres l'aile droite et le centre, le général Kiriakof l'aile gauche, l'un et l'autre sous le commandement en chef du prince Menchikof.

Le plan d'attaque, arrêté de concert par le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, était bien simple : il consistait à déborder les flancs de l'armée russe et à l'attaquer ensuite de front. Il avait été convenu, le 19, que les corps destinés, de part et d'autre, à tourner la position ennemie devaient se mettre en marche à cinq heures et demie du matin, tous les autres à sept heures. Le lendemain, 20 septembre, à l'heure dite, la deuxième division française, chargée d'agir contre la gauche des Russes, prenait les armes, au commandement du général Bosquet, et commençait à s'avancer le long de la mer, suivie de la division turque, dérobée aux vues de l'ennemi par un brouillard assez épais. Cependant, l'armée anglaise ne s'étant pas trouvée prête, le mouvement général, indiqué pour sept heures, dut être retardé; les troupes françaises, qui se préparaient à rompre les faisceaux, les laissèrent formés, et le général Bosquet fut averti d'avoir à faire halte jusqu'à nouvel ordre. A neuf heures, les choses étant dans le même état, dans toutes les divisions françaises on fit le café. Enfin, les

Anglais ayant achevé de lever leurs bivouacs, les ordres de marche purent être exécutés sur toute la ligne; il était onze heures et demie.

La division Bosquet, formée sur deux colonnes, l'artillerie au milieu, et la division turque après elle, composaient la droite, à 1500 mètres en avant du corps de bataille. Au centre s'avançaient la première et la troisième division, celle-ci tenant la gauche de l'armée française et donnant la main à la droite anglaise; dans chacune d'elles, la première brigade marchait en bataille, couverte par un rideau de tirailleurs, l'artillerie déployée sur la même ligne, et la seconde par bataillons en colonne serrée, à 300 mètres en arrière. La quatrième division, formant réserve, suivait à pareille distance à peu près la troisième, ses régiments en colonne, la réserve d'artillerie et les batteries à cheval sur sa droite. Les bagages cheminaient à distance, près de la mer, sous la garde de quatre bataillons turcs.

L'armée anglaise, également précédée d'un rideau de *riflemen*, avait en tête la division de Lacy Evans, à gauche de la troisième division française, et la division légère Georges Brown, chacune sur deux lignes; dans le même ordre, la troisième division England suivait la deuxième, et la première division duc de Cambridge venait après la division légère; entre elles marchait l'artillerie. La quatrième division Cathcart faisait la réserve en arrière-garde sur la gauche, et toute la marche était couverte par la cavalerie formée en colonne. A l'approche de celle-ci, les deux

régiments de cosaques envoyés en éclaireurs se replièrent sur la rive gauche de l'Alma et vinrent occuper le sommet de la grande montagne, derrière l'extrême droite de la ligne russe, que les Anglais, par le retard et la lenteur de leur mouvement, n'étaient plus en mesure de tourner ni de surprendre.

Cependant le général Bosquet poursuivait sa mission. En approchant de la rivière, ses éclaireurs avaient reconnu un gué au-dessus d'Almatamak; une chaloupe de l'aviso *le Roland* en découvrit au-dessous un autre, une barre de sable formée par les flots, à l'embouchure même de l'Alma. Des bâtiments légers à vapeur de l'escadre française, *la Mégère*, *le Cacique*, *le Canada*, *le Roland*, *le Lavoisier*, *le Berthollet*, avec un bâtiment anglais, embossés depuis l'embouchure jusqu'au cap Loukoul, avaient commencé d'envoyer sur le plateau, à bonne distance, des obus qui avaient fait reculer jusque sur les troupes de l'extrême gauche, atteintes elles-mêmes, les sentinelles et les postes russes. Il ne restait que le détachement près d'Aklèse, dans un pli de terrain où il se tenait hors de vue, mais sans vue, sinon sur le petit ravin qu'il avait ordre de surveiller. Aidé par ce feu qui le débarrassait de témoins importuns, le général Bosquet avait dirigé la brigade d'Autemarre sur le gué d'Almatamak, et sur celui de la barre la brigade Bouat avec la division turque. En tête de la première, un bataillon du 3[e] zouaves eut bientôt franchi la rivière et, furetant le long de l'escarpement, découvert un mauvais chemin

que gravissaient non sans difficulté les arabas tatars; l'artillerie pouvait-elle aussi bien y réussir? Sous la direction intelligente du commandant Barral, on essaya d'une pièce; les chevaux tirant à plein collier, vingt hommes poussant aux roues, s'arc-boutant de l'épaule au coffre de l'avant-train, aux flasques de l'affût, la pièce finit par être hissée sur le plateau; le prodige se renouvela pour les autres. Déjà les zouaves, s'accrochant aux saillies, grimpant par le plus court, avaient ouvert avec leurs carabines rayées un feu dont la portée surprenait et déconcertait les Russes. Peu à peu les autres bataillons de la brigade suivirent et se formèrent successivement sous la protection des zouaves qui, rampant et fusillant, gagnaient du terrain sans cesse. Les premiers Russes qui essayèrent de riposter à leur attaque furent les soldats du bataillon de Minsk, placés auprès d'Aklèse; mais, isolés comme ils étaient, perdant déjà beaucoup de monde et craignant d'être coupés, ils se retirèrent vers le gros de leurs troupes. A ce moment commençait de paraître la tête de la brigade Bouat, qui, après avoir traversé le gué de la barre, avait eu, comme la première, avec des difficultés même plus grandes, à gravir l'escarpement du plateau; l'artillerie qui l'accompagnait, menacée de s'engraver au milieu de l'eau, dans le sable qui cédait sous le poids, avait été forcée de faire demi-tour et d'aller gagner, par le gué d'Almatamak, le chemin heureusement frayé par l'autre batterie.

L'apparition des Français sur sa gauche, annoncée

au général Kiriakof, le trouva d'abord incrédule; comment auraient-ils pu s'élever jusque-là? Tel fut aussi le premier sentiment du prince Menchikof, lorsque le général Kiriakof, éclairé par l'évidence, vint en personne lui porter la nouvelle. Les Français étaient là, sans cesse augmentant de nombre, et, pour convaincre le prince, leur canon commençait à parler. Comme il était impossible de dégarnir le bord de la terrasse directement menacé par les divisions déployées dans la plaine, il fallut, dès le commencement de la bataille, engager la réserve. Ce fut d'abord le régiment de Moscou, placé derrière la gauche en troisième ligne; à la vue de ce renfort, le bataillon qui se retirait d'Aklèse fit demi-tour et revint bravement au feu. Deux batteries légères accoururent successivement en face de la seule batterie française qui eût pu encore atteindre le plateau; mais les bâtiments à vapeur, armés de grosse artillerie, avaient allongé leur tir; les bombes de 22 centimètres et les obus de 12 couvraient ensemble de leurs éclats les batteries russes que traversaient en même temps les balles oblongues des zouaves et des chasseurs à pied. Sur un effectif de cent canonniers, la première qui fut engagée vit bientôt quarante-huit de ses hommes hors de combat, et presque tous ses chevaux furent atteints. L'autre étant arrivée sur ces entrefaites, et la seconde batterie de la division Bosquet ayant rejoint la première, le duel d'artillerie redoubla de violence. Parmi les troupes françaises il y avait les tirailleurs algériens, pour qui

la canonnade était une épreuve nouvelle ; troublés par le sifflement des projectiles, il y en avait qui pliaient les épaules, qui *saluaient*, selon le terme expressif du soldat. Le général Bosquet s'en aperçut : « Eh quoi ! leur dit-il en les apostrophant dans leur langue, la balle frappe-t-elle moins que le boulet ? » — « *Bessah!* (c'est vrai !) » répondirent-ils en se redressant, et désormais les têtes ne s'inclinèrent plus.

Pendant ce temps, le prince Menchikof était accouru sur le terrain ; jugeant l'état des affaires plus grave qu'il n'avait pensé, il fit appeler la moitié à peu près de la réserve générale, le régiment de Minsk, quatre escadrons de hussards avec l'artillerie de la brigade et deux batteries à cheval des cosaques. Ajoutées aux premières, c'étaient, en somme, quarante-huit bouches à feu contre douze, les batteries françaises ayant seulement six pièces, et les batteries russes en comptant huit et dix ; mais il faut noter que, sous le rapport du calibre et de la portée, l'armement des Français était supérieur.

La partie que jouait la division Bosquet devait être de toute façon décisive : si elle continuait de pénétrer dans le flanc des Russes, le gain de la bataille était à peu près sûr ; si elle était repoussée, au contraire, il n'y avait pas pour elle de retraite possible : précipitée de la falaise dans la mer, culbutée de pointe en pointe sur l'escarpement d'Almatamak, elle était perdue, brisée, anéantie, et la catastrophe d'une seule division influait certainement sur le sort de l'armée tout

entière. Le général Bosquet avait tout prévu, la bonne chance et la mauvaise. « J'ai tout compris, avait-il dit après avoir reçu les dernières instructions du maréchal ; mais n'oubliez pas que je ne puis me faire écraser plus de deux heures. » A ce moment critique, il voyait à la fois, au-dessous de lui, dans la plaine, s'avancer, avec la résolution de le rejoindre, la première et la troisième division française, et sur le plateau marcher à lui la moitié de la réserve russe. Accueillie par une volée de mitraille et par un feu roulant des bataillons déployés, cette tentative de l'ennemi fut arrêtée net ; les hussards essayèrent, sans plus de succès, de tourner le flanc droit de la division : dès qu'ils parurent au-dessus du cap Loukoul, les obus de la marine jetèrent le désordre dans leurs rangs et les forcèrent à tourner bride. Dès lors cette gauche improvisée des Russes n'essaya plus de sortir de la défensive, et la canonnade continuant seule, le général Bosquet attendit, pour attaquer de nouveau, le concours que lui apportaient les régiments du général Canrobert et du prince Napoléon.

Dès que le maréchal de Saint-Arnaud avait vu se former les premières troupes de son lieutenant et entendu le canon tonner au-dessus d'Almatamak, la première et la troisième division, sur son ordre, s'étaient portées rapidement entre ce village et Bourliouk ; leurs tirailleurs avaient délogé ceux des Russes et, en les suivant, découvert deux nouveaux gués, praticables pour l'artillerie ; quelques-uns, sondant la

essaya d'abord de la mettre en désordre par une attaque des régiments de Moscou et de Minsk; mais le feu combiné des batteries de la première et de la deuxième division rompit l'élan des bataillons ennemis. Bientôt se montra la troisième avec son artillerie; puis tout de suite on vit apparaître, conduites par le général Thiry lui-même, les batteries à cheval. Écrasés par les boulets, déchirés par la mitraille, les Russes répondaient vaillamment de tout ce qu'ils avaient de pièces; un de leurs obus en éclatant contusionna le général Canrobert à l'épaule; mais pour eux la partie n'était plus tenable. Les deux colonels de Minsk et de Moscou, la plupart des chefs de bataillon et des capitaines étaient hors de combat; en vain les officiers s'efforçaient de prolonger la lutte; l'un d'eux surtout se faisait remarquer par l'énergie avec laquelle il ramenait au feu ses hommes : « Ah! le brave officier! s'écriait le général Bosquet en admiration de sa bravoure; s'il était là, je l'embrasserais! » Minsk et Moscou avaient perdu ensemble 1500 hommes; deux des batteries russes n'avaient plus que deux chevaux par pièce, un cheval par caisson; le prince Menchikof fit sonner la retraite. Au pied même du télégraphe, il y eut un dernier et court engagement. La division Bosquet, suivie des Turcs, et les trois autres divisions françaises, de front, s'avançaient d'un mouvement désormais irrésistible. Un officier du 39ᵉ de ligne, le sous-lieutenant Poidevin, planta sur la tour du télégraphe le drapeau de son régiment et tomba mort. De ce côté, ce fut la

fin de la bataille. Couverts par ce qui leur restait de pièces en état de faire feu, par les hussards et par les cosaques, les bataillons russes se retiraient en assez bon ordre, sans trop de précipitation, vers la route de Sébastopol ; ainsi, à Borodino, leurs anciens s'étaient éloignés par la route de Moscou.

Décidée sur le plateau, la victoire, de l'autre côté du ravin, sur la grande montagne, semblait encore hésitante. La division du duc de Cambridge, soutenue par la division Brown et par une brigade de Lacy Evans, avait repris l'attaque contre le grand épaulement désarmé de sa grosse artillerie. Le prince Gortchakof s'y était porté, voulant encourager les troupes par sa présence et diriger lui-même leurs efforts. Les balles sifflaient autour de lui, trouant son manteau, tuant son cheval, pendant qu'il menait à la charge les bataillons de Vladimir. Le succès qu'ils avaient obtenu, l'heure d'avant, en reprenant sur les Anglais la batterie, échauffait leur ardeur et parut d'abord se doubler d'un second avantage. Étonnée par les *hourras*, fusillée de haut, la première ligne anglaise recula lentement vers le pont ; celles qui suivaient durent obéir à ce mouvement et la retraite put sembler générale. De plus en plus animés, avec de plus bruyantes clameurs, les bataillons russes se précipitèrent la baïonnette en avant. Le même feu, qui naguère exécuté sans hâte, à bout portant, avait arrêté le régiment Grand-Duc Michel, arrêta le régiment de Vladimir. Étonnés à leur tour, plus qu'étonnés, ravagés par ce



résistance, mais après qu'on eut échangé quelques coups de pistolet, elle se rendit. Il se trouva que ces voitures étaient des fourgons du prince Menchikof, remplis de papiers et de provisions de bouche: les papiers allèrent au général en chef et l'aubaine des provisions demeura, comme de juste, aux capteurs.

Le maréchal de Saint-Arnaud radieux, lord Raglan plus grave, parcouraient chacun la partie du champ de bataille où avaient combattu, également vaillantes, leurs troupes victorieuses. Les acclamations et les chants de victoire couvraient les plaintes des blessés que les chirurgiens pansaient sur place ou qu'on portait aux ambulances. Les Russes en avaient laissé beaucoup; ces pauvres gens avaient une si singulière idée des Français et des Anglais, à cause de leur alliance avec les Turcs dont ils faisaient dans leur imagination des coupeurs de têtes, qu'ils étaient tout surpris des soins qu'on leur donnait comme aux autres. Dans l'armée du prince Menchikof il y avait eu cinq généraux blessés, 46 officiers et 1755 soldats tués, 140 officiers et plus de 3000 soldats blessés; en ajoutant à ces chiffres 735 prisonniers ou disparus, la perte totale passait 5700 hommes. Celle des alliés était notablement moindre: 2000 hommes environ pour l'armée anglaise, 1300 pour l'armée française.

Les trois armées avaient montré des qualités différentes, toutes remarquables. « Mes soldats ne doutent plus de rien, écrivait, le 21 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, et cependant les Russes ont

bien tenu hier; il a fallu revenir à trois fois pour enlever des positions; ce sont de bons soldats. Mais les Anglais et les Français! quelles troupes! Quelle solidité chez les uns! quelle ardeur, quel élan chez les autres! Je n'ai jamais vu de plus beau panorama que cette bataille. Arrivé sur les hauteurs pour mieux juger des mouvements de l'ennemi, j'ai pu voir les positions enlevées par mes zouaves, et l'armée anglaise faisant un passage de lignes sous le feu de l'artillerie russe pour aller enlever ses batteries. C'était sublime. » Le maréchal ne marchandait pas l'éloge à ses compagnons de victoire. « Lord Raglan, écrivait-il dans son rapport à l'empereur, lord Raglan est d'une bravoure antique; au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais. » Le 20 septembre, au début de l'action, on se demandait dans l'état-major général si le canon qu'on commençait d'entendre au-dessus d'Almatamak était celui des Français ou celui des Russes. « Je vous dis, s'écria vivement le maréchal, que c'est le canon de Bosquet; il est établi sur la hauteur, je vois les pantalons rouges. Ah! je reconnais bien là mon vieux Bosquet d'Afrique! » — « La blessure du général Canrobert va très-bien, écrivait-il, le 22, au maréchal Vaillant; il a été superbe et sa division au-dessus de tout éloge. Bourbaki est un Bayard; il était magnifique à la tête de ses zouaves. Le colonel Cler ne lui cède en rien. Quels officiers! quels soldats! Et que je me sens fier de les commander! Beau succès, monsieur le minis-

tre, qui fait honneur à nos armes, ajoute une belle page à notre histoire militaire et donne à l'armée un moral qui vaut vingt mille hommes de plus, ce qui ne m'empêche pas de vous prier de songer aux renforts. Les effectifs baissent ; ils ont diminué de deux mille hommes depuis le 14. Ma santé est toujours la même chose ; elle se soutient entre les souffrances, les crises et le devoir. Tout cela ne m'empêche pas de rester douze heures à cheval les jours de bataille..... mais les forces ne me trahiront-elles pas ? »

Le maréchal rendait aux Russes une justice méritée ; ils avaient la bravoure, le sentiment du devoir, le respect de la discipline ; mais leur tactique, comme celle des Anglais, était vieille d'un demi-siècle. De même que lord Raglan était demeuré l'élève de Wellington, le prince Menchikof suivait les recommandations léguées par Souvorof à Koutousof. Quoique les modifications de l'armement fussent en 1854 bien loin de ce qu'elles sont aujourd'hui, elles avaient déjà, sur les formations de combat, une influence qu'il n'était plus permis de négliger. L'instruction individuelle et par suite la spontanéité du soldat, la précision du tir, le rôle de plus en plus marqué des tirailleurs, autant de nouveautés inconnues de l'armée russe où l'homme, perdu dans le rang, n'était tenu qu'à obéir machinalement à des commandements invariables. Sur un Champ de Mars, les manœuvres en masse étaient exécutées avec une précision merveilleuse, mais sur un terrain de combat la même

troupe n'était vraiment plus manœuvrière, ou bien, pour manœuvrer, il lui fallait tant de temps qu'un ennemi plus souple et plus leste en prenait aussitôt avantage. C'était ainsi que le changement de front, commandé par le général Kiriakof et lentement accompli, avait permis à la division Canrobert de prendre pied sur la terrasse.

Au dernier moment, immédiatement avant l'apparition des alliés sur le territoire russe, l'empereur Nicolas, frappé de ce qui manquait à ses troupes et désireux de leur donner une mobilité plus grande, avait prescrit des formations nouvelles qui ne purent être ni étudiées ni comprises, pratiquées moins encore sur le terrain de manœuvre, de sorte que, sur le champ de bataille, elles furent pour ceux qui, par obéissance, voulurent en tenir compte, une cause de trouble, de désordre et finalement de défaite. On venait d'en voir le mauvais effet à l'Alma; sur le plateau d'Inkermann, le résultat devait tourner à la catastrophe.

Les officiers avaient, l'épreuve étant faite, le sentiment raisonné de leur infériorité tactique; les soldats n'en avaient que l'instinct, lorsqu'ils maudissaient les carabines, les *rifles*, toutes les armes à longue portée. Dans la nuit qui suivit la bataille, sombres, mornes, irrités, non découragés, ils bivouaquaient sur la Katcha; défense était faite d'allumer des feux, d'attirer par un bruit inopportun l'attention de l'ennemi. Le lendemain, la retraite continua; le soir, l'armée russe prit ses bivouacs au sud de Sébastopol.

V

Marche sur la Katcha et le Belbek. — Marche de flanc sur Balaklava. — Mouvement contraire du prince Menchikof. — Échauffourée de Mackenzie. — Le *Camp de la soif*. — Les Anglais s'emparent de Balaklava. — Le maréchal de Saint-Arnaud remet le commandement au général Canrobert. — Départ et mort du maréchal.

Le 21 septembre, du côté des alliés, la journée fut consacrée à des soins pieux ou nécessaires : on rendit aux morts les derniers devoirs; on transporta sur la côte les blessés que la flotte allait prendre, on distribua les vivres qu'elle mettait à terre et l'on remplaça les munitions consommées. « Les Anglais ne sont pas encore prêts, écrivait, le 22, le maréchal de Saint-Arnaud, et je suis retenu ici comme à Baltchik , comme à Old-fort. Il est vrai de dire qu'ils ont plus de blessés que moi et qu'ils sont plus loin de la mer. Enfin, demain soir, je coucherai à la Katcha. »

Le 23, à six heures du matin, les hommes emportant des vivres pour cinq jours dans le sac, on se mit en marche, les Anglais à gauche, les Français à droite, les Turcs à la même hauteur, suivant de plus près la côte que longeait parallèlement la flotte. Chemin faisant, on rencontrait des armes brisées, des casques,

des sacs éventrés, des lambeaux d'uniformes, épaves de la bataille apportées et délaissées par la retraite. Comme on approchait de la Katcha, on entendit, du côté de Sébastopol, de fortes détonations, et parce qu'il importait d'en savoir la cause, le vice-amiral Hamelin détacha le *Roland* en reconnaissance. En attendant son retour, les troupes qui avaient traversé le village de Mamaschaï et passé la rivière installèrent leur bivouac sur la rive gauche. A mesure qu'on s'avançait au sud, les bois et les cultures gagnaient du terrain sur la steppe; des vignobles plus étendus que ceux de l'Alma couvraient les berges escarpées de la Katcha. Le *Roland* était revenu ; son commandant, dépêché en toute hâte par le vice-amiral au général en chef, lui portait une grosse nouvelle : les Russes avaient fermé la passe de Sébastopol en y coulant des navires, et les détonations qu'on avait entendues étaient des coups de canon tirés dans les flancs d'un vaisseau qui ne s'abîmait pas assez vite. Avec lui s'abîmaient les projets des alliés; il n'y avait plus à compter sur l'entrée des escadres dans la rade même ni sur leur action contre la flotte russe et contre la ville. Le maréchal et lord Raglan délibérèrent sur ce grave sujet; leurs plans tracés en vue d'une attaque par le nord étaient à refaire; c'était au sud qu'il faudrait sans doute tenter l'aventure, suivant l'opinion d'abord émise par le général Bizot et sir John Burgoyne. Cependant rien ne fut décidé dans cette première conférence; la délibération fut renvoyée au lende-

main, et le 24 les armées continuèrent de marcher droit au Belbek. En approchant, on aperçut au-dessus de la rive gauche, commandant l'embouchure et la mer, les terrassements d'une batterie. Cette découverte empêcha l'armée française de se servir d'un pont qui se trouvait immédiatement sous le feu de l'ouvrage et la força d'obliquer vers la gauche, afin de chercher un autre passage en amont. Le premier effet de ce mouvement fut de donner à l'armée anglaise la direction de la marche, et comme ses allures étaient plus lentes, la traversée de la rivière, par elle-même difficile et commencée tard, ne fut achevée qu'à la nuit close.

Le maréchal de Saint-Arnaud, qui avait pris les devants, écrivait, à six heures du soir : « J'arrive au bivouac. Cette vallée du Belbek est un paradis ; il y a des choux et des fruits pour une armée. » Malheureusement il ajoutait : « On a envahi la maison du prince Bibikof. » C'étaient les Anglais, qui, cette fois, avaient commencé ; les zouaves suivirent, et le général en chef se laissa offrir un petit guéridon, « souvenir de la guerre de Crimée. » Avait-il oublié l'ordre qu'il avait lancé naguère contre le pillage, et ce « souvenir de Crimée» n'allait-il pas servir d'excuse aux déprédateurs ? L'habitation était élégante ; tout annonçait qu'elle venait d'être abandonnée à peine par ses hôtes légitimes : dans les vases, des fleurs fraîchement coupées, et sur une table, une lettre qu'une jeune fille écrivait à son fiancé, un combattant de l'Alma. Mention faite

en deux mots de cet incident regrettable, le maréchal écrivait aussi brièvement : « Demain je pars de bonne heure et nous marchons sur Balaklava. » Pendant la journée, après la découverte de la batterie russe, des officiers, envoyés au delà du Belbek, avaient reconnu le fort du Nord, qu'on s'obstinait à prendre pour le fort Constantin, et signalé de nouveaux ouvrages qui le flanquaient de part et d'autre. Sur leur rapport, le maréchal et lord Raglan s'étaient décidés à tourner Sébastopol, afin de l'attaquer par le sud.

Pendant la nuit, vers deux heures du matin, une vive fusillade éclata aux avant-postes, suivie de coups de canon ; on courut aux armes. C'était une fausse alerte, par quoi causée ? on ne le sut jamais. Une heure plus tard, nouvelle émotion sans plus de motif. C'était donc après une journée fatigante et une mauvaise nuit qu'allait commencer, le 25, cette fameuse marche de flanc sur Balaklava. Dès huit heures, les troupes françaises étaient prêtes à partir ; mais comme les Anglais, qui, depuis les incidents de la veille, devaient donner la direction, chargeaient encore sur des arabas leurs bagages, il fallut longtemps attendre. Leur tête de colonne ne s'étant mise en mouvement que vers neuf heures, l'armée française ne put commencer à marcher qu'à midi. On suivait, dans la direction du sud-est, un chemin de traverse qui rejoignait, à la ferme Mackenzie, la route de Baktchisaraï à Balaklava. L'artillerie, les ambulances, le convoi, occupaient le chemin, sur une seule et longue file ; à droite

et à gauche s'avançaient péniblement, à travers bois, souvent réduites à se guider d'après la boussole, les divisions d'infanterie. Tout à coup, pendant une de ces haltes que les obstacles du terrain et le rétrécissement du défilé rendaient trop fréquentes, le canon se fit entendre du côté de l'avant-garde. Allait-on avoir à se battre dans ce fourré inextricable? Était-ce une revanche que s'était préparée l'ennemi en surprenant la marche dangereuse des vainqueurs de l'Alma? Il y avait bien une surprise, mais pour les Russes autant que pour leurs adversaires.

Après avoir rallié les divers éléments de son armée sur le plateau de Chersonèse, au sud de Sébastopol. le prince Menchikof avait craint tout à coup, s'il restait dans ce poste, de voir l'ennemi couper ses communications avec la Russie, et, laissant dans la place, avec les marins de la flotte, une garnison suffisante, il avait prescrit à ses lieutenants de gagner, par une marche de flanc et le plus rapidement possible, Baktchisaraï. Dans la nuit du 24 au 25, une avant-garde, forte de 13 000 hommes, avait commencé le mouvement sous les ordres du général Jabokritsky; le général Kiriakof, puis le prince Gortchakof devaient suivre avec les troupes dont le commandement leur était confié. Par malheur, le général Kiriakof, à qui l'on reprochait déjà de mauvaises manœuvres sur le plateau de l'Alma, se trompa de route, perdit un temps précieux et retarda d'autant la colonne du prince Gortchakof. Celle-ci venait de dépasser la ferme Mac-

kenzie, lorsque l'avant-garde anglaise, débouchant du bois dans une clairière voisine de la ferme, tomba tout à coup sur le convoi de la colonne qu'escortaient deux compagnies de Tchernomoriens ou Cosaques de la mer Noire. Non moins étonnés que ceux-ci de la rencontre, les Anglais se hâtèrent de mettre des pièces en batterie, le canon gronda, les carabiniers firent feu, les cavaliers chargèrent, de sorte qu'en très-peu de temps les Tchernomoriens, hors d'état de tenir contre tout cet appareil, disparurent dans les broussailles en laissant sur le terrain quelques blessés; quatorze chariots de parc et des fourgons que des officiers russes avaient remplis de leurs bagages restèrent entre les mains des Anglais.

Cette échauffourée, qui, deux heures plus tôt, aurait pu être une affaire de grande importance, s'étant venue joindre aux autres causes de retard, la marche interminable des alliés fut arrêtée longtemps pour une escarmouche de quelques minutes. Le soleil se couchait quand la cavalerie d'avant-garde descendit dans la vallée de la Tchernaïa; la nuit était faite lorsque les quatre premières divisions anglaises y prirent leur bivouac; la dernière avait été forcée d'établir le sien sur les pentes. Vers onze heures, au milieu des ténèbres qu'un épais et froid brouillard rendait littéralement palpables, la division Bosquet, qui tenait la tête de la colonne française, sentit qu'elle entrait dans une clairière; en avançant au hasard, les premiers pelotons, il serait trop peu exact de dire les éclaireurs, vinrent

à heurter des corps humains, non point des cadavres, mais des vivants de mauvaise humeur, qui se récrièrent et qu'on reconnut tout de suite à leur accent ; c'étaient des Anglais qui s'étaient couchés là, dans la clairière de Mackenzie. Leurs alliés firent donc comme eux, aussi peu satisfaits, ne pouvant ni faire la soupe, ni boire même ; il n'y avait dans la ferme que deux puits, et l'on peut bien s'imaginer que depuis des heures ils étaient à sec. Les soldats infligèrent à ce triste bivouac le nom maudit de *Camp de la soif*.

A la pointe du jour, le 26, la marche fut reprise ; bientôt on eut oublié les impressions déplaisantes de la journée précédente et de la nuit. Le premier incident qui fit diversion, ce fut la rencontre des débris qu'avait semés sur la route l'escarmouche de la veille, des roues, des timons fracassés, des voitures sur le flanc, des chevaux morts ; puis tout à coup apparut l'admirable vallée de la Tchernaïa ; dès lors, avec une rapidité d'allure que n'expliquait pas seule l'inclinaison de la descente, entraînée d'un irrésistible élan vers l'eau souhaitée, la colonne se précipita. Dès que la rivière fut atteinte, les hommes ne songèrent plus qu'à étancher leur longue soif. Après cette halte vivifiante, les divisions reformées passèrent, les unes par des gués à fond de gravier, les autres par le pont de Traktir, sur la rive gauche de la Tchernaïa. Parallèlement à son cours se développait un canal de dérivation qui conduisait une partie de ses eaux depuis le village de Tchorgoune jusque dans les docks de Sébas-

topol ; des passages y furent ménagés par les soins du génie. Au-dessus du canal et de la rivière, s'élevait un groupe isolé de hauteurs verdoyantes comme la vallée tout entière; les anciennes cartes leur attribuaient le nom de montagnes de Brod; dans le pays on les appelait monts Fédioukhine; ce fut là que les Français établirent leur bivouac, en lui donnant une forme à peu près circulaire. Depuis une heure ou deux, on entendait la canonnade; les Anglais, profitant de leur avance, attaquaient Balaklava.

Dans les temps obscurs vers lesquels remonte la formation géologique de la Crimée, pendant le soulèvement de la côte méridionale, une déchirure de la falaise avait produit une baie longue d'un kilomètre et demi, large de deux cents mètres seulement dans la partie moyenne, à l'entrée de moitié plus étroite, et dont les eaux abritées, profondes, offrirent aux plus anciens navigateurs de l'ancien Pont-Euxin un port excellent, œuvre de la nature. Des montagnes rocheuses, très-hautes, très-escarpées, la protégent complétement à l'est et à l'ouest, et même du côté du nord l'accès en est tout au moins difficile. C'est vers le fond de cette baie, sur la rive orientale, qu'a été construite la petite ville de Balaklava. Au temps de la domination génoise en Crimée, des tours, un château fort dont les murailles se voient encore, lui servaient de défense; mais les Russes n'avaient pas jugé nécessaire de relever ou de remplacer par des ouvrages nouveaux ces ruines. La population, vouée au négoce maritime.

était presque exclusivement grecque; sur le rôle des milices chargées de la défense intérieure de l'empire était porté le bataillon grec de Balaklava. A l'approche des Anglais, le commandant de ce bataillon, le colonel Manto, s'était retranché derrière les vieux murs du château fort, avec une compagnie de quatre-vingts hommes et une trentaine d'anciens soldats, retirés du service; son artillerie consistait en quatre mortiers de petit calibre.

En suivant la route, depuis la Tchernaïa, l'avant-garde anglaise avait dépassé le village de Kadikoï; un peu plus loin, elle fut saluée par les bombes russes; il fallut y répondre, et l'on y répondit par le feu de l'artillerie de terre et de mer, car l'escadre anglaise croisait depuis le matin à l'entrée du port. Après une heure et demie de résistance, la petite garnison du château avait perdu quarante hommes; presque tous les autres étaient blessés, et les mortiers manquaient de bombes. Un officier et deux soldats s'échappèrent, au péril de leur vie, en se laissant glisser de roc en roc; ce qui restait de leurs camarades avec le colonel Manto fut prisonnier de guerre. Dès que les couleurs britanniques eurent remplacé les russes au sommet du vieux fort, un petit navire à vapeur entra dans la baie, en fit le tour, ressortit sans tarder et se hâta de porter à l'escadre le résultat de sa reconnaissance. Peu de temps après, l'*Agamemnon*, portant le pavillon du contre-amiral sir Edmund Lyons, entra dans le port, suivi d'un grand nombre de transports anglais,

puis vinrent deux vaisseaux français à hélice, traînant à la remorque cinq ou six bâtiments du convoi.

Cette journée du 26 septembre devait être marquée par un événement d'une importance capitale. Dans les deux armées, chez les Anglais surtout, depuis l'orage qui les avait surpris, dans la nuit du 14 au 15, sur la plage d'Old-fort, le choléra s'était montré; la fatigue des marches et les nuits froides l'avaient aidé à faire des victimes. Des officiers supérieurs, lord Wellesley, de la brigade des gardes, le colonel Tarbouriech, du 3e zouaves, avaient été frappés mortellement; un plus illustre allait mourant des atteintes du mal. Au bivouac du Belbek, dans la soirée du 24, le maréchal de Saint-Arnaud avait commencé à les sentir; son état, grave le 25, était devenu presque désespéré le 26. Le général Canrobert, qu'il fit appeler dans l'intention de lui remettre le commandement, avait, depuis son départ de France, un ordre écrit de l'empereur qui lui donnait les pouvoirs nécessaires pour le prendre. Cet acte provisionnel, que l'événement allait rendre définitif, le mourant ne le connaissait pas; il calma l'agitation de son esprit, inquiet des suites que pouvait avoir une transmission provisoire de la suprême autorité militaire. Un dernier ordre général, préparé par le colonel Trochu, approuvé du maréchal et signé de sa main défaillante, porta ses adieux à l'armée française; les voici: « Soldats, la Providence refuse à votre chef la satisfaction de continuer à vous conduire dans la voie glorieuse qui s'ouvre devant vous. Vaincu par une

cruelle maladie, avec laquelle il a lutté vainement, il envisage avec une profonde douleur, mais il saura remplir l'impérieux devoir que les circonstances lui imposent, celui de résigner le commandement dont une santé à jamais détruite ne lui permet plus de supporter le poids. Soldats, vous me plaindrez, car le malheur qui me frappe est immense, irréparable, et peut-être sans exemple. Je remets le commandement au général de division Canrobert que, dans sa prévoyante sollicitude pour cette armée et pour les grands intérêts qu'elle représente, l'empereur a investi des pouvoirs nécessaires par une lettre close que j'ai sous les yeux. C'est un adoucissement à ma douleur que d'avoir à déposer en de si dignes mains le drapeau que la France m'avait confié. Vous entourerez de vos respects, de votre confiance, cet officier général, auquel une brillante carrière militaire et l'éclat des services rendus ont valu la notoriété la plus honorable dans le pays et dans l'armée. Il continuera la victoire d'Alma et aura le bonheur, que j'avais rêvé pour moi-même et que je lui envie, de vous conduire à Sébastopol. »

L'armée répondit, comme le souhaitait le maréchal, à ces nobles et touchants adieux. Elle regretta sincèrement le chef qu'elle perdait; elle accueillit son successeur avec une sympathie confiante. Le général Canrobert était aimé des hommes qui le voyaient brave au feu et s'intéressant à tout ce qui les touchait eux-mêmes. C'était un soldat à qui rien de ce qui est un soldat ne pouvait être indifférent. Assuré de la

bonne volonté de l'armée française, il allait avoir tout de suite à faire l'épreuve plus difficile des relations de son commandement avec le commandement de l'armée anglaise. Général de division, il n'avait pas, comme le maréchal de Saint-Arnaud, le prestige et l'autorité d'une dignité hors de pair, et déjà le maréchal de Saint-Arnaud, quelques ménagements qu'il eût toujours mis dans ses rapports avec les chefs d'une armée indépendante et fière, avait éprouvé parfois que l'entourage de lord Raglan était plus difficile à convaincre que lord Raglan lui-même. Avec une courtoisie également correcte, le général Canrobert n'allait-il pas rencontrer un peu plus de raideur? Dès le premier jour de son commandement, une difficulté surgit. Il avait été convenu entre lord Raglan et le maréchal, dans leur conférence au sujet du nouveau plan d'attaque, que l'une des deux armées prendrait, en passant, possession de Balaklava, dont le port servirait en commun et sur un pied d'égalité, de base d'opérations à l'une et à l'autre; c'était l'armée anglaise, qui, depuis le Belbek faisant l'avant-garde, avait occupé la ville, selon les conventions, mais, à l'exception d'un très-petit nombre de navires français, les Anglais avaient de telle sorte envahi le port, que le général Canrobert se vit forcé d'adresser à lord Raglan, dont il était devenu le collègue, des représentations sur cette occupation léonine. Il est vrai que lord Raglan n'avait point autorité sur la marine; ce n'en était pas moins une nécessité pressante de pré-

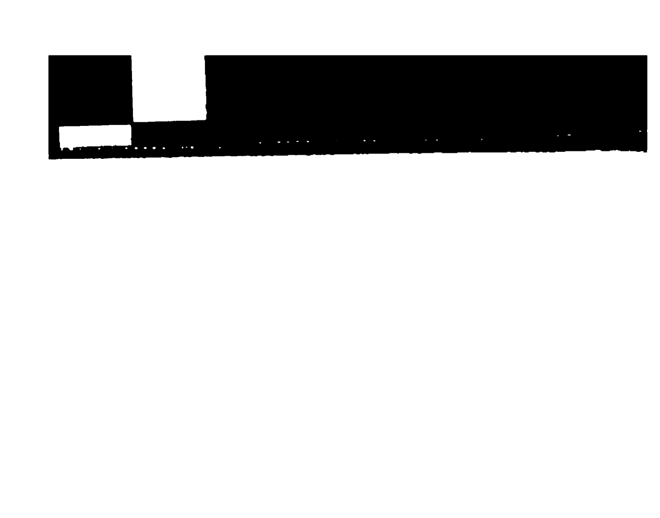
venir, d'éviter ou de faire cesser des malentendus toujours fâcheux.

Après avoir résigné le commandement entre les mains du général Canrobert, le maréchal de Saint-Arnaud s'était fait conduire à Balaklava. Les symptômes cholériques avaient diminué; mais il était évident que la vie se retirait avec la souffrance. Le 29 septembre, à huit heures du matin, celui qui avait été le général en chef de l'armée française, qui l'avait conduite de Varna en Crimée, d'Old-fort à l'Alma, de l'Alma sous Sébastopol, allait s'éloigner de l'armée française et de la Crimée sur le même navire qui l'avait amené de France. Des marins du *Berthollet* portaient lentement la litière sur laquelle il était étendu, couvert du drapeau tricolore, entouré d'une compagnie de zouaves, salué par les troupes anglaises, suivi d'une foule émue. Une cabine avait été préparée sur la dunette du navire; on l'y déposa; le prêtre qui recevait les secrets de son âme et les officiers attachés à sa personne y entrèrent après lui; sur un signe du commandant, le *Berthollet* largua ses amarres et commença de glisser doucement sur la mer calme.

Le 30 septembre, le maréchal Vaillant avait reçu le télégramme annonçant la victoire de l'Alma, et sur-le-champ il avait écrit au chef de l'armée française: « Combien cette dépêche contraste avec votre lettre si triste du 12, à bord de la *Ville-de-Paris!* Allons, mon cher maréchal, ce n'est pas à vous qu'il faut dire ayez courage, mais je vous dirai *ayez confiance!* Vous avez

fait trop bien jusqu'ici, le pays a trop besoin que vous meniez à fin cette merveilleuse expédition de la Crimée, pour que Dieu permette à la maladie de vous enlever à vos soldats. Non ! soyez tué par un boulet, tombez en livrant le dernier assaut, à la bonne heure ! mais la maladie, allons donc ! Maurice de Saxe, dans sa litière à Fontenoy, était bien plus malade que vous ne l'êtes : la victoire le guérit et vous guérira aussi. Adieu, mon cher maréchal, soyez heureux jusqu'au bout ! C'est la fortune de la France qui est en jeu à Sébastopol. »

Lorsque le maréchal Vaillant écrivait ainsi, avec l'inspiration cordiale de sa confiance et de son espoir, le maréchal de Saint-Arnaud ne vivait déjà plus. Le 29 septembre, à quatre heures du soir, sous la dernière bénédiction du prêtre, il avait rendu son âme au souverain Juge.



LIVRE TROISIÈME

SÉBASTOPOL

I

Sébastopol; ses environs; ses défenses. — Nakhimof; Kornilof; Todleben. — Sacrifice d'une partie de la flotte. — Obstruction de la passe. — Le prince Menchikof évacue le plateau de Chersonèse. — Garnison de Sébastopol.

Le navigateur qui, venant du nord, longe le rivage occidental de la Crimée, est rejeté au large par un brusque retour de la côte, saillie extrême que projette au sud-ouest la région montagneuse de la presqu'île. Un phare en signale la pointe la plus avancée, le cap aigu de Chersonèse. Il occupe le sommet d'un triangle baigné de deux côtés par les flots et fermé à l'est par les rochers abrupts auxquels les Russes ont donné le nom de mont Sapoune. Le terrain compris entre ces rochers et la mer s'appelle le plateau de Chersonèse, sol désormais historique et sacré, car il a servi de camp retranché aux armées de France et d'Angleterre, trois des plus grandes nations du monde

y sont venues, comme en champ clos, vider leur querelle, et les héroïques soldats qui se sont disputé la possession de Sébastopol y dorment, par milliers, leur dernier sommeil.

L'étendue géométrique du plateau est de cent vingt-cinq kilomètres carrés environ ; sa plus grande élévation approche de trois cents mètres, avec une inclinaison générale du sud-est au nord-ouest. C'est dans cette direction que courent les nombreux ravins qui le sillonnent, et dont les débouchés forment une suite de criques ouvertes, les unes sur la pleine mer, les autres sur le golfe intérieur et profond qui sert de rade au port de Sébastopol. De ce rivage hospitalier du nord aux falaises inaccessibles de la côte méridionale l'opposition est aussi frappante que possible.

Il arrive souvent que plusieurs ravins concourent à la formation d'une même crique. Les plus considérables sont en réalité d'énormes crevasses dont les parois dénudées, comme des murailles en ruine, laissent voir, jusqu'à des profondeurs de cent mètres, les assises calcaires sur lesquelles repose la mince couche d'argile qui recouvre à peine le massif du plateau. Tel est, par exemple, le plus grand des trois ravins dont la commune embouchure, désignée sous le nom de baie du Sud, longue de deux mille quatre cents mètres, large de quatre cents, a mérité de devenir le premier port militaire de la Russie dans la mer Noire. C'est sur la rive gauche de cette baie qu'ont été jetés,

il n'y a pas encore un siècle, les fondements de Sébastopol.

Échelonnées d'abord sur la croupe étroite qui a gardé par excellence le nom de *Montagne de la Ville*, les constructions ont gagné peu à peu, vers l'ouest, le fond moins resserré du vallon à l'issue duquel s'ouvre la baie de *l'Artillerie;* elles ont même gravi la pente opposée, de sorte que le *faubourg de l'Artillerie* a fini par couronner l'autre versant de ce val qui s'est appelé dès lors le *Ravin central* ou *Ravin de la Ville.* Enfin, pour satisfaire aux exigences croissantes de la flotte, les établissements maritimes ont franchi le port, envahi la rive droite et développé le *faubourg Karabelnaïa*, ou de la Marine, autour de la baie du même nom. Des casernes, des hôpitaux, des magasins, des ateliers de toute sorte ont rapidement couvert cette partie orientale de Sébastopol; des bassins y ont été creusés, des docks de radoub construits pour les plus grands navires, d'immenses terrassements entrepris et d'énormes substructions préparées pour le vaste palais qui devait remplacer l'ancienne Amirauté, née avec la ville, mais n'ayant pas grandi comme elle.

Vu de la rive septentrionale de la rade, Sébastopol, étagé sur les pentes de la Montagne de la Ville, ouvert dans toute sa longueur par deux voies magnifiques, la rue Catherine et la rue Maritime, que bordaient d'élégantes maisons, bâties d'une belle pierre blanche, égayé le jour par la verdure de ses jardins et de ses boulevards, le soir par le vif scintillement du gaz,

Sébastopol avec l'animation de ses arsenaux, de ses quais et de son port, donnait aux yeux comme à l'esprit la jouissance du spectacle le plus attrayant et le plus varié.

Par-dessus tous les édifices publics ou privés, de nombreuses églises élevaient leurs coupoles. Ce sol, vénéré par les Russes comme une terre sainte, avait porté, vers la fin du dixième siècle, les premiers chrétiens de leur race. C'était, en effet, dans l'antique cité de Chersonèse, réduite par ses armes, que le grand-duc Vladimir avait fait, en 988, profession de christianisme. A deux kilomètres de Sébastopol, sur les hauteurs qui dominent à l'ouest la baie de la Quarantaine, parmi les ruines où toutes les générations qui se sont succédé sur ce coin de terre, des Grecs aux Génois, ont laissé leurs vestiges, une église dédiée à saint Vladimir s'élève sur la place où le vainqueur païen, conquis à la foi des vaincus, a reçu le baptême.

Dès l'année 1784, en même temps que les premières constructions de Sébastopol sortaient de terre, l'amiral Mackenzie, exécuteur des volontés de Catherine II, avait pourvu à la protection de la ville naissante. A l'entrée et sur les deux rives de la grande rade qui, de l'ouest à l'est, ne mesure pas moins de six kilomètres sur huit ou neuf cents mètres du nord au sud, étaient disposées des batteries dont le nombre, les dimensions et la puissance n'ont pas cessé de s'accroître avec les années. En 1854, les défenses maritimes de Sébastopol comprenaient : hors de la

rade, le fort de la Quarantaine; à l'entrée même, sur les deux pointes qui commandent la passe, face à face, les forts Constantin au nord et Alexandre au sud; dans l'intérieur, par couples également d'une rive à l'autre, les batteries de l'Éperon et de l'Artillerie, les forts Michel et Nicolas, les forts Catherine et Paul. La plupart de ces ouvrages étaient construits en maçonnerie solide, casematés, à plusieurs étages de feux, de sorte qu'une escadre qui aurait voulu forcer la rade eût dû passer d'abord sous les bordées du fort extérieur de la Quarantaine, puis traverser successivement quatre lignes de batteries, exposée de front, de flanc et de revers, pendant un trajet de trois kilomètres au moins, à l'action simultanée de six cents bouches à feu.

Ainsi protégé du côté de la mer, Sébastopol paraissait invulnérable. Du côté de la terre qu'avait-il à craindre? Ne suffisait-il pas de le mettre tout au plus à l'abri d'une insulte? Pendant plus de cinquante ans, il resta, comme le moindre village, absolument ouvert. A l'exception d'un fort octogone construit, en 1818, sur les hauteurs qui couronnent la rive septentrionale de la rade, aucun travail de fortification n'était commencé, ni même étudié sérieusement seize ans plus tard. Ce fut seulement vers l'année 1834 qu'un projet fut soumis à l'empereur Nicolas, qui le modifia sur le terrain même, en 1837, pendant un de ses voyages en Tauride.

Le terrain singulièrement accidenté des environs de

Sébastopol se prêtait mal à l'application d'un plan régulier. Les hauteurs auxquelles appartient la partie orientale de la place sont limitées au nord-est par la baie et par le ravin du Carénage, au sud-ouest par le ravin du Laboratoire ; entre ces deux crevasses escarpées et profondes, une dépression du sol, plus ouverte et plus accessible, le ravin de Karabelnaïa ou des Docks, partage à peu près également l'intervalle, pénètre dans le faubourg même et se termine à la baie de Karabelnaïa. De l'autre côté du port, au delà du vallon qui sépare en deux versants la partie occidentale de Sébastopol, un ravin secondaire côtoie d'abord à quelque distance le faubourg de l'Artillerie, puis se détourne à l'ouest et va s'ouvrir dans la baie de la Quarantaine, laissant au nord le large plateau qui s'étend depuis cette baie jusqu'à celle de l'Artillerie. Les Russes donnent à ce ravin le nom de *Zagorodnaïa*, c'est-à-dire hors la ville[1].

C'est sur ce sol inégal et coupé que le plan modifié par l'empereur Nicolas traçait une ligne de fortification dont les points culminants, quatre à l'est, quatre à l'ouest, devaient être occupés par des bastions fermés à la gorge et reliés entre eux par des murs crénelés. Des quatre bastions affectés à la défense de Ka-

[1] C'est celui que les Français ont appelé ravin de la Quarantaine, de même qu'ils ont appelé ravin des Carrières ou des Boulets le vrai ravin de la Quarantaine selon les Russes. Pour ces dénominations géographiques, ce sont les Russes que nous avons toujours suivis ; pour les ouvrages défensifs de Sébastopol, nous avons, au contraire, adopté les désignations françaises, après avoir indiqué toutefois celles des défenseurs.

rabelnaïa, les deux premiers commandaient la baie et le ravin du Carénage; le troisième, qui n'était point compris, on ne sait trop pourquoi, dans l'ordre numérique des ouvrages, devait couronner le mamelon Malakof et voir la partie du plateau comprise entre les ravins du Carénage et des Docks; le quatrième, sous le numéro 3, voyait, de la hauteur de Bambor, l'autre partie du plateau entre le ravin des Docks et celui du Laboratoire. Par delà l'issue commune et large des trois ravins qui débouchent ensemble au fond du port militaire[1], commençait la défense de la Ville. En saillie au sud du grand boulevard, le bastion désigné par le numéro 4 devait occuper une croupe assez étroite entre le ravin du Boulevard et celui de la Ville; ce dernier franchi, la ligne de défense atteignait et suivait, entre les bastions 5 et 6, la berge orientale du ravin Zarogodnaïa; enfin, tout au nord, le bastion 7, relié par une courtine à la batterie de l'Artillerie, devait se rattacher et par le fait appartenir aux défenses de mer. Toute cette ligne, selon le tracé qu'on vient de dire, avait un développement de sept kilomètres, à peu de chose près; la distance entre les bastions, d'un saillant à l'autre, était par conséquent de mille mètres en moyenne.

Seize ans après le voyage de l'empereur Nicolas à Sébastopol, c'est à peine si l'exécution de ce vaste plan était entreprise. Un seul bastion avait été mis en état:

[1] Ravin du Laboratoire, au sud-est; ravin Sarandinaki ou des Anglais, au sud; ravin du Boulevard, au sud-ouest.

c'était celui qui, sous le n° 7, faisait partie du front de mer à l'entrée de la grande rade. Sur l'emplacement assigné aux bastions 4, 5 et 6, on s'était borné à construire des casernes qui les devaient fermer à la gorge, bâtiments longs de 85 mètres, solides, voûtés, d'un seul étage, avec une partie saillante au milieu de chaque face ; l'avant-corps, arrondi du côté de la campagne, faisait l'effet d'une tour engagée dans la muraille. Vues de profil et à distance, ces casernes avaient à peu près la forme d'une croix latine. Entre les bastions 5, 6 et 7, les courtines étaient représentées par des murs crénelés, avec brisures, faces et flancs en manière de tenaille, hauts de cinq à six mètres, épais d'un mètre et demi, sans fossé ni glacis d'aucune sorte. Sur tout le reste de l'enceinte projetée, il n'avait été absolument rien fait. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et la Porte, la sécurité du prince Menchikof ne fut pas troublée d'abord ; il se contenta d'augmenter les défenses de la rade par l'établissement de nouvelles batteries de côte. Quant à la menace d'une attaque par terre, il ne la pouvait considérer comme sérieuse ; tout au plus quelque troupe d'aventure pourrait-elle descendre dans une des criques à l'ouest de Sébastopol et tenter quelque insulte sur le fort de la Quarantaine, ou même, avec beaucoup d'audace, sur le faubourg de l'Artillerie. C'était l'extrême limite des appréhensions qu'un esprit sensé pût admettre. Pour tout assurer, le prince fit remparer à la gorge le fort de la Quarantaine, commencer les terrassements du

bastion 6, et construire, à gauche de la caserne n° 5, la petite lunette ou redoute Schwartz, destinée à surveiller les premières pentes du ravin de la Ville. Ainsi se passa l'hiver de 1853 à 1854.

Au printemps, l'Angleterre et la France ayant fait leur déclaration de guerre, tandis que leurs premières troupes arrivaient à Gallipoli et à Varna, les journaux européens commençaient à s'occuper de Sébastopol. Dans l'entourage du prince Menchikof comme à Saint-Pétersbourg, tous ces faits donnèrent un peu à réfléchir : si le calcul des probabilités se prononçait encore contre la chance d'une descente en force, il ne l'excluait plus absolument ; quant au débarquement d'une armée entière, c'était, d'un avis unanime, le rêve irréalisable d'une imagination chimérique. La conclusion fut qu'il était prudent de se mettre en garde, sinon contre un siége impossible, du moins contre un coup de main de quelque importance, et selon cet ordre d'idées on reprit les travaux.

Du côté de la Ville, les terrassements du bastion 6 furent continués ; mais, comme on n'avait ni le temps ni l'argent nécessaires pour le revêtir, ses talus extérieurs reçurent un placage en dalles de pierre ; un parement de même sorte fut appliqué à la redoute Schwartz. Au bastion 5, on ne remua pas une pelletée de terre ; l'avant-corps de la caserne de gorge fut seulement exhaussé de deux mètres par un parapet en maçonnerie dans lequel on ménagea des embrasures pour six bouches à feu. Pendant ce temps, le bastion

4 se construisait péniblement; la couche de terre meuble était si mince et le roc si dur qu'on ne pouvait approfondir le fossé ni donner au parapet le relief et l'épaisseur au moins indispensable; dans les meilleures parties, le remblai ne s'élevait pas à beaucoup plus de deux mètres au-dessus du sol. A droite et en arrière de ce bastion, un système de barricades en pierre sèche, d'un mètre et demi de hauteur environ, occupait le fond et les deux pentes du ravin de la Ville; à gauche, une ligne semblable côtoyait l'escarpement du Boulevard. Au-dessous, à l'extrémité du port, le terrain remblayé en forme d'esplanade, qu'on nommait la *Péressip*, était également protégé par des barricades disposées pour recevoir de l'artillerie.

Quelque faibles et imparfaites que fussent ces défenses, celles de Karabelnaïa étaient plus défectueuses encore. Sur la hauteur de Bambor que devait couronner le 3e bastion, il n'y avait qu'un ouvrage en terre, à deux faces, en forme de redan, avec des embrasures pour sept pièces. A mille mètres de là, au sommet du mamelon Malakof, les ingénieurs de la marine venaient d'élever, aux frais des marchands de la ville, une construction circulaire ou plutôt elliptique d'un côté, terminée de l'autre en queue d'aronde, et plus large que haute, car elle avait au plus dix mètres d'élévation sur quinze de diamètre; elle se composait de deux étages crénelés, appropriés aux feux d'infanterie, et d'une plate-forme sur laquelle on avait établi cinq bouches à feu, derrière un parapet à hau-

teur de ceinture. Un remblai en hémicycle, formant glacis, entourait à quelque distance et protégeait le pied de la maçonnerie. C'est cette construction qui est devenue si fameuse sous le nom de tour Malakof. Plus au nord, deux batteries en terre, de petite dimension, occupaient l'emplacement des bastions 1 et 2. Tels étaient les quatre points culminants de la ligne de défense du côté de Karabelnaïa. Isolés, sans communication de l'un à l'autre, mal soutenus par un système de barricades qui, à plusieurs centaines de mètres en arrière, s'appuyaient aux principaux établissements du faubourg, ils ne rachetaient pas ces défauts par la puissance de leur armement. De cent quarante-cinq bouches à feu distribuées sur une étendue de sept kilomètres, depuis les abords de la baie de la Quarantaine jusqu'à la baie du Carénage, quarante seulement appartenaient à cette partie de la ligne de défense.

Ainsi s'endormait, derrière ces remparts à peine ébauchés, la sécurité confiante de Sébastopol, lorsque le débarquement des alliés la surprit comme un coup de foudre. Toute cette journée du 14 septembre fut pleine d'agitation et de trouble. On entendait le sourd grondement du canon qui tonnait à l'embouchure de la Katcha; on croyait voir à l'horizon les mille voiles de la grande *Armada*, et déjà sur les hauteurs du nord les cent mille hommes qu'on attribuait à l'ennemi. Tout était en mouvement, sur la rade, dans le port, au milieu des bivouacs que les troupes levaient à la hâte. L'émotion fut vive et courte : dès



le lendemain, une activité calme, réfléchie, réglée, avait remplacé l'agitation désordonnée des premières heures.

Place de guerre sans modèle, Sébastopol, par le caractère de sa population, était exceptionnellement préparé pour la résistance. C'était moins une ville qu'une colonie militaire; de ses quarante-deux mille habitants, trente-cinq mille appartenaient à la marine et à l'armée; le surplus, artisans et marchands, en dépendaient pour leur labeur ou leur négoce. Il y avait peu de femmes, cinq mille à peine, toutes habituées à la rude et saine activité des populations maritimes. Ainsi, point de foule oisive ni d'existences déclassées, éléments obligés du désordre; point de divisions politiques ni d'antagonisme social; en un mot, point d'ennemi intérieur contre qui la défense eût des précautions à prendre et des forces à laisser en arrière Au contraire, la discipline des esprits était facile et sûre, parce qu'elle avait deux grands principes, le patriotisme et la foi religieuse. Les chefs militaires pouvaient invoquer Dieu et les saints protecteurs de la cité sans être taxés de faiblesse et tournés en ridicule. On les respectait parce qu'ils étaient de grands modèles de dévouement patriotique et de conduite morale. Ce n'est pas que le premier de tous, le prince Menchikof, fût populaire; la grandeur de son rang, sa dignité froide, ses habitudes sévères imposaient et n'attiraient pas. On n'avait point encore eu le temps de se faire à lui en le pénétrant davantage. C'était à

deux vice-amiraux, ses principaux lieutenants, qu'allaient volontiers toutes les sympathies, au commandant de l'escadre active Nakhimof, et surtout à Kornilof, le chef d'état-major général de la flotte; mais ni l'un ni l'autre n'avaient jamais ni cherché ni payé la popularité par aucune complaisance. A leurs deux noms, chers depuis bien des années à ce peuple de marins, il faut ajouter celui d'un officier du génie, d'un nouveau venu à qui l'estime et la reconnaissance publiques allaient rapidement s'attacher. Envoyé de l'armée du Danube à l'armée de Crimée, arrivé le 22 août seulement à Sébastopol, le lieutenant-colonel de Todleben était mêlé dans l'état-major du prince Menchikof lorsque l'événement du 14 septembre et ses suites l'en tirèrent tout à coup, le mirent immédiatement hors de pair et lui assignèrent un rôle capital dans la défense.

A la première nouvelle du débarquement des alliés, le prince Menchikof avait dirigé sur l'Alma tous les régiments qui se trouvaient à Sébastopol et dans les environs; la dernière colonne qui partit, dans la nuit du 17 au 18 septembre, était formée exclusivement de marins. Il ne restait dans la place, avec les servants des batteries de côte, que quatre bataillons de troupes de terre, un détachement d'artillerie et quelques compagnies d'ouvriers, au total, un peu plus de huit mille hommes; mais les vraies, les grandes ressources de la défense, c'étaient les quatorze vaisseaux de ligne, les sept frégates, les onze bâtiments à vapeur et



la nombreuse flottille que contenait la grande rade de Sébastopol.

Le 20 septembre, à la fin du jour, lorsque le canon qui grondait depuis le matin sur l'Alma eut cessé de se faire entendre, le vice-amiral Kornilof, mandé en toute hâte, rencontra le prince Menchikof sur les bords de la Katcha et reçut de lui, dans la nuit même, au milieu des embarras de la retraite, l'ordre de fermer aux vainqueurs l'entrée de la rade en y submergeant des navires. C'est donc bien au prince Menchikof qu'appartient cette inspiration qui fut, à sa manière, un coup de génie. Kornilof, à qui l'on en a souvent fait honneur, ne fut au contraire que l'exécuteur attristé d'un ordre qui le désespérait et dont il osa même différer l'exécution plus de quarante-huit heures. Pour lui, marin, ce sacrifice d'une partie de la flotte et cette paralysie du reste ne semblaient pas cadrer avec l'honneur du pavillon ; il en avait horreur comme d'un suicide. Mourir pour mourir, mieux valait, selon lui, succomber dans une lutte héroïque en s'efforçant d'entraîner avec soi son ennemi dans l'abîme. Il voulait que l'escadre, sortant tout entière, vînt tomber inopinément sur les flottes mouillées à la hauteur du cap Loukoul. Tel pouvait être le succès de ce coup d'audace que toute cette *Armada* détruite ou dispersée laissât absolument sans vivres, sans matériel, sans ressource aucune les vainqueurs de l'Alma ; si l'ennemi cependant ne se laissait pas surprendre, il fallait au moins que chacun des commandants russes, choi-

sissant son adversaire parmi les plus redoutables, s'accrochât à ses flancs et se fît sauter avec lui : ainsi frappé dans ses forces vives, l'ennemi ne trouverait plus dans les débris de son armement les ressources indispensables pour l'exécution de ses grands desseins. Le 21 septembre, de grand matin, les amiraux et les commandants des vaisseaux de guerre, réunis en conseil, reçurent communication du projet de Kornilof; quelques-uns seulement y acquiescèrent; d'autres firent remarquer qu'en supposant, contre toute vraisemblance, un demi-succès, la supériorité des alliés était telle, que les pertes même les plus sensibles que l'on pût espérer de leur faire subir ne les empêcheraient pas d'entrer dans la rade absolument vide et privée de ses défenseurs. Le plus grand nombre fut d'avis qu'il fallait employer à la défense de la ville des forces désormais inutiles à la mer. En minorité dans le conseil, Kornilof essaya de persuader le prince Menchikof: inébranlable dans sa résolution, le commandant en chef lui intima de nouveau l'ordre de barrer l'entrée de la rade.

Forcé d'obéir, Kornilof désigna pour le sacrifice cinq vaisseaux et deux frégates, mais il ne se pressa pas encore de l'accomplir. Les sept bâtiments placés entre les forts Alexandre et Constantin, sur une ligne, en travers du chenal, passèrent toute la journée du 22, comme embossés pour le combat; ce fut seulement à six heures du soir que, sur une dernière et impérative injonction du prince, les équipages commencèrent à

dégréer les navires. Vers la fin de la nuit, les bordages attaqués à coup de hache s'entr'ouvrirent; des torrents d'eau roulèrent au fond des cales; les tronçons des mâts oscillèrent; les lignes des sabords disparurent successivement, puis les vagues tourbillonnèrent par-dessus les masses englouties. Le 23, au point du jour, il ne restait plus au-dessus des flots que deux des victimes mortellement atteintes, mais luttant encore contre la destruction. L'une des deux, la frégate *Flore*, ne tarda pas à disparaître à son tour; l'autre, un vaisseau de cent trente canons, le plus puissamment armé de toute la flotte, roulait lourdement et semblait se débattre contre la mort. Des milliers de marins, les traits crispés, le cœur serré, silencieux et immobiles, assistaient à cette lente agonie. Sur un ordre de l'amiral, on vit une frégate à vapeur s'approcher du colosse et lancer contre lui ses bordées; ce fut le coup de grâce. Les boulets, déchirant la muraille, ouvrirent aux vagues de nouveaux passages et le vaisseau transpercé, envahi, rejoignit enfin ses compagnons dans l'abîme. Ce furent ces coups de canon qui surprirent les alliés dans leur marche sur la Katcha; ils s'arrêtèrent, les amiraux envoyèrent à la découverte et, le soir, les généraux en chef apprirent que la rade de Sébastopol était fermée désormais à l'action des flottes. Leur plan d'opération était tout entier à refaire.

« Les Russes, écrivait dans la matinée du 24 le maréchal de Saint-Arnaud, les Russes ont commis un

acte de désespoir qui prouve combien ils sont frappés et terrifiés. Ils ont fermé l'entrée de Sébastopol en y coulant trois de leurs gros vaisseaux et deux de leurs frégates: c'est un commencement de Moscou. » Le maréchal se trompait. Les Russes étaient si peu disposés à faire un autre Moscou de Sébastopol et à lui en abandonner les ruines, qu'ils venaient d'y enfermer et d'y transformer en quelque sorte toute leur puissance navale, en faisant passer de la mer à la terre les ressources immenses de leur flotte, de leurs arsenaux et de leurs magasins, sept mois de vivres, trois mille canons et dix-huit mille matelots. Si le souvenir de Moscou pouvait être évoqué, c'était seulement comme un indice de l'énergique résolution qui allait présider à la défense de Sébastopol.

Depuis le 14 septembre, les Russes n'avaient pas cessé de travailler, nuit et jour, sous la direction du lieutenant-colonel de Todleben, pour retrancher, contre la menace qui venait du nord, les hauteurs de ce côté de la rade. Il ne fallait guère compter sur l'ancien fort, si mal tracé, que l'artillerie ne pouvait se mouvoir sur les bastions trop exigus, si mal construit, que les murs s'écroulaient par endroits sous la poussée des terres; au lieu de se perdre dans une œuvre de réfection qui eût exigé des mois, quand chaque minute était précieuse, l'ingénieur imagina de flanquer ce mauvais ouvrage et de le soutenir par une sorte de camp retranché, en prolongeant à droite et à gauche, d'une part vers la rade, de l'autre jusqu'aux falaises

de la côte, une double série de fortifications de campagne. Un bataillon de sapeurs de six cents hommes environ et mille travailleurs, fournis par les corps d'infanterie, s'y employèrent sans relâche pendant dix jours. Le 24 septembre, les lignes achevées et armées présentaient à l'ennemi, en y comprenant le front septentrional du fort, trente-huit bouches à feu de gros calibre.

Le même jour, le prince Menchikof qui, dans la soirée du 21 septembre, avait ramené sur le plateau de Chersonèse l'armée battue à l'Alma, lui fit de nouveau lever ses bivouacs et la dirigea sur Baktchisaraï. En demeurant avec le gros de ses forces concentrées au sud de Sébastopol, il aurait occupé sans doute une excellente position défensive, mais il craignait de voir ses communications avec Simferopol et la Russie méridionale, d'où il attendait ses approvisionnements et ses renforts, sinon coupées absolument, du moins compromises et dans tous les cas rendues plus difficiles. Deux routes, on le sait, relient Simferopol à Sébastopol: l'une directe, par Baktchisaraï, est de dix-huit lieues seulement; l'autre, la route Voronzof, n'en compte pas moins de quarante et une, parce qu'elle fait un grand détour par Alouschta et la côte méridionale de la Crimée. En s'étendant au nord de Sébastopol, les alliés auraient nécessairement coupé la première; mais ils n'avaient pas assez de forces pour intercepter la seconde. Le prince Menchikof en eut toutefois l'inquiétude, et pour n'être point bloqué sur le plateau de

Chersonèse, il se hâta de l'évacuer, tandis que les alliés, ayant changé leur plan d'opération, manœuvraient pour s'y établir. Ainsi eut lieu cette double marche de flanc pendant laquelle les deux armées se croisèrent, à l'insu l'une de l'autre, jusqu'à ce moment de surprise où, dans la journée du 25, l'avant-garde anglaise heurta près de Mackenzie l'extrême arrière-garde russe et lui enleva des bagages.

En s'éloignant de Sébastopol, le prince Menchikof y laissait neuf bataillons de troupes de terre d'un effectif de sept mille neuf cents hommes, les dix-huit mille matelots de la flotte, les servants des batteries de côte, les compagnies d'ouvriers et d'autres détachements qui achevaient de porter à plus de trente mille le nombre des défenseurs de la place[1]. Ceux de la Ville et du faubourg Karabelnaïa dépendaient, pour l'armée, du lieutenant-général de Moller, pour la marine, du vice-amiral Nakhimof; Kornilof avait sous son

[1] Si ces chiffres, empruntés exclusivement au bel ouvrage du général de Todleben, semblent être en désaccord avec ceux qu'il donne lui-même, si par exemple, à cette date du 24 septembre, où nous trouvons 30 000 hommes pour le moins affectés à la défense de Sébastopol, il les réduit au nombre de 16 569 *combattants*, c'est qu'il n'y veut comprendre, à côté des troupes de terre, que les marins débarqués et organisés en bataillons. Telle était, sans doute, la force immédiatement disponible et prête à repousser, dès la première minute, une attaque inopinée de l'ennemi; mais les 8 ou 9000 matelots à bord, toujours prêts à descendre à terre, mais les servants des batteries de côte, mais les compagnies d'ouvriers et les autres détachements armés qu'il indique, pourquoi n'en pas tenir compte? N'était-ce pas une partie intégrante de la défense? N'était-ce pas une réserve qui pouvait être rapidement appelée au soutien des combattants de la première ligne? C'est donc bien au chiffre de 30 000 hommes que nous sommes autorisés à porter le nombre des défenseurs de Sébastopol.

commandement exclusif le fort du Nord et toute la rive septentrionale de la rade. Ses dispositions étaient faites pour soutenir énergiquement l'assaut qu'il attendait à toute heure, lorsqu'il vit au contraire les colonnes ennemies défiler à distance, tourner à l'est et disparaître. Du plateau de Belbek le danger passait avec elles au plateau de Chersonèse ; d'un côté comme de l'autre, c'était à Kornilof d'y faire tête ; il se hâta de rentrer à Sébastopol. Telle était la confiance qu'il inspirait à ses compagnons d'armes que tous, ses égaux ou ses anciens de grade, se mirent à l'instant même et volontairement sous ses ordres. Aidé de Todleben, il prit la charge du salut commun ; soldats, marins, ouvriers, marchands, bourgeois, jusqu'aux femmes et aux enfants, il y fit tout concourir. Dès le 26 septembre, six mille hommes distribués sur les points les plus faibles de la ligne de défense y travaillèrent avec ardeur ; le soir venu, trois mille autres les relevèrent ; ce fut le même ordre tous les jours qui suivirent.

Pendant cette nuit du 26 au 27, il y eut un moment d'alarme ; un bataillon du régiment de Taroutino qui entrait dans la ville avait été pris pour une troupe ennemie, et s'il eût été en effet ce qu'il avait paru être, la fortune de Sébastopol eût couru quelque risque. Quand le jour se fut fait, les prêtres des principales églises, invités par Kornilof à bénir les habitants et les troupes, parcoururent solennellement la ligne de défense ; derrière eux, il venait lui-même, à cheval, haranguant marins et soldats. « Enfants, disait-il,

[redacted]

nous devons nous battre contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité; chacun de nous doit mourir sur place. Tuez celui qui osera parler de marcher en arrière; si je vous ordonne la retraite, tuez-moi! »

Dans cette journée même, l'ennemi se fit voir pour la première fois aux défenseurs de Sébastopol.

II

Les Anglais à Balaklava. — Les Français à Kamiesch. — Établissement des alliés sur le plateau de Chersonèse. — Les Anglais devant Karabelnaïa; les Français devant la Ville. — Disposition des troupes de siége et d'observation. — Travaux des Russes. — Illusions des alliés.

Le 26 septembre, tandis que les Anglais prenaient possession de Balaklava, les Français avaient couronné de leurs bivouacs les monts Fédioukhine, collines boisées qui s'élèvent immédiatement sur la rive gauche de la Tchernaïa, au-dessus du pont de Traktir. De ce poste on surveillait d'un côté la plaine ondulée de Balaklava, de l'autre le cours de la rivière qui s'allait perdre dans la rade de Sébastopol, au delà des rochers et de la vallée d'Inkermann; mais à l'ouest la vue était arrêtée par les escarpements du mont Sapoune. Cette longue barrière n'était accessible que par un petit nombre de points. Au sud, le col de Balaklava donnait passage à la route qui, de cette petite ville, aboutissait à Sébastopol par le ravin central. Tout près des monts Fédioukhine, la route Voronzof s'élevait en lacets sur le plateau et, par le ravin du Laboratoire, débouchait au fond du port militaire. Au nord, la route qui descendait du plateau de Belbek traversait sur la digue et les ponts d'Inkermann la vallée marécageuse de la basse Tchernaïa, remontait le ravin des

Carrières et rejoignait au sommet du plateau la route Voronzof; on la désignait généralement sous le nom de vieille route de poste, pour la distinguer d'une autre voie que les ingénieurs de l'armée russe venaient récemment d'ouvrir. Celle-ci, qu'on nommait la route des Sapeurs, se séparait de la précédente au débouché des ponts d'Inkermann, longeait le rivage méridional de la rade, franchissait le dernier contre-fort du mont Sapoune au-dessus de la baie du Carénage et gagnait le faubourg Karabelnaïa en contournant à mi-côte le mamelon Malakof.

Le 27, une première reconnaissance du plateau de Chersonèse fut faite par les généraux en chef et par les états-majors des armées alliées. Deux divisions anglaises marchèrent par la route de Balaklava, deux divisions françaises par la route Voronzof. A trois kilomètres environ de la place elles firent halte; les lignes de tirailleurs se déployèrent en avant, et les observateurs, la lunette à la main, commencèrent leurs études. Les détails, à cette distance, se confondaient nécessairement dans l'ensemble; on apercevait seulement de grands remuements de terre et des milliers de travailleurs qui ne paraissaient pas se douter ou s'inquiéter au moins du voisinage de l'ennemi; deux ou trois coups de canon furent tirés par la place, quelques coups de fusil par les avant-postes. Sans attendre le déclin du jour, les troupes alliées se replièrent de part et d'autre sur leurs bivouacs.

Le lendemain, tandis que les chefs de l'artillerie et



du génie continuaient leurs explorations, les divisions françaises se rapprochèrent de Balaklava où il était convenu qu'elles devaient se ravitailler ; mais il devint tout de suite évident que ce seul port était incapable de suffire au service des deux flottes et à l'approvisionnement des deux armées. Les bâtiments anglais y étaient si nombreux et si pressés que c'était à peine si quelques navires du convoi français avaient pu accoster aux quais de débarquement et jeter à terre assez de vivres pour subvenir, pendant deux ou trois jours, aux besoins de nos soldats ; encore moins pouvait-on compter sur une prompte disposition du matériel de siége, sinon lorsque les Anglais auraient achevé de débarquer le leur. Telles étaient les difficultés dont commençait à s'émouvoir, non sans raison, le général Canrobert, lorsque, par bonheur, un capitaine du commerce qui avait autrefois navigué dans ces parages, fit savoir au vice-amiral Hamelin que la baie de Kamiesch avait assez de fond pour recevoir tout le convoi et même une partie des bâtiments de guerre. L'avis à peine donné, on en vérifia l'exactitude, et la marine française prit aussitôt possession d'un port excellent, plus vaste et plus accessible que celui de Balaklava ; matelots et soldats lui donnèrent justement le nom de *baie de la Providence.*

La découverte avait été faite le 28; le 29, des bigues commençaient à se dresser sur le rivage; des chevalets étaient installés pour soutenir les débarcadères qui devaient s'allonger jusqu'au pont des navires;

tout enfin s'apprêtait pour le débarquement du convoi. Ce n'était pas en vain que le général en chef faisait appel au patriotisme de la marine; il fallait regagner l'avance que les Anglais avaient prise. Dans cette même journée, on avait vu de leurs pièces de siége rouler sur la route de Balaklava, et quatre de leurs divisions porter leurs bivouacs sur le plateau de Chersonèse. La 3e et la 4e division française y avaient de leur côté provisoirement assis les leurs, tandis que la 1re et la 2e demeuraient encore dans la plaine, attendant les dernières résolutions des généraux en chef. Balaklava étant occupé à peu près exclusivement par les Anglais, il fut décidé qu'ils en auraient seuls la garde. Pour les opérations à diriger contre Sébastopol, lord Raglan, selon l'ordre établi d'abord entre les deux armées, avait offert la droite à son collègue, de sorte que les Français auraient eu l'attaque de Karabelnaïa, et les Anglais celle de la Ville. Si le port de Balaklava, également partagé, eût été l'unique rendez-vous des convois, le commun dépôt du matériel et des vivres, l'offre de lord Raglan aurait été acceptée par le général Canrobert, et la tour Malakof, dès le mois d'octobre 1854, aurait eu devant elle des troupes françaises; mais l'obligation de chercher une base d'opération distincte, la découverte d'un port à souhait dans la baie de Kamiesch, à l'ouest de Sébastopol, plus près de la Ville que Balaklava n'était de Karabelnaïa, un concours de circonstances nouvelles, imprévues vingt-quatre heures auparavant, tout s'accordait pour ren-

verser les combinaisons d'abord faites et leur en substituer aussitôt d'autres.

Les Anglais eurent en conséquence la droite des attaques, et les Français la gauche; quant au corps d'observation qui devait protéger contre les tentatives extérieures du prince Menchikof les troupes assiégeantes, il fut convenu que les deux armées contribueraient à sa formation, au prorata de leurs forces effectives. Dans l'armée française, ce rôle de confiance fut attribué sans retard aux deux premières divisions, sous le commandement du général Bosquet; elles quittèrent, le 30 septembre, la plaine de Balaklava, montèrent sur le plateau de Chersonèse et vinrent s'établir d'abord auprès de la route Voronzof. Du Télégraphe qui signalait leur campement, leur surveillance avait à s'exercer, de part et d'autre, le long des escarpements du mont Sapoune, depuis le col de Balaklava jusqu'aux ponts d'Inkermann, sur une ligne qui n'avait guère moins de douze kilomètres.

Le 2 octobre, au point du jour, une des patrouilles françaises envoyées, selon l'usage, en reconnaissance, découvrit au nord, gravissant la côte de Belbek, une longue file de voitures escortées par un fort détachement de troupes russes. C'étaient des habitants de Sébastopol qui se retiraient à Baktchisaraï avec leurs familles et leurs meubles : grâce à la nuit, ils avaient pu gagner la vallée d'Inkermann par la route des Sapeurs. Quelques heures plus tard, l'escorte, grossie de quelques renforts envoyés à la garnison, fut signalée

au retour; il paraissait y avoir de cinq à six mille hommes, avec du canon. Au moment où la tête de la colonne allait s'engager sur la digue, un feu subit de mousqueterie l'arrêta court. Des zouaves, tireurs d'élite, s'étaient embusqués sur la *lame de couteau*, une crête étroite qui dominait et voyait d'enfilade tout le remblai d'un bord de la vallée à l'autre. Ni l'artillerie de la colonne, ni les obus des canonnières embossées au fond de la rade ne purent les déloger de tout le jour. Ce fut la première escarmouche et le seul acte de vigilance en ces parages avant la terrible surprise d'Inkermann. Tandis que la colonne russe profitait de la nuit pour rentrer à Sébastopol, tous les détachements français échelonnés depuis le poste si utilement occupé par les zouaves jusqu'au débouché de la route Voronzof, recevaient l'ordre d'évacuer une position qui était assignée désormais aux troupes de lord Raglan; le général Bosquet n'avait plus à surveiller que le terrain compris entre le Télégraphe et le col de Balaklava. Dans cette journée du 2 octobre, les divisions anglaises qui s'étaient prématurément portées, le 29 septembre, à l'ouest, du côté de la mer, achevaient leur mouvement de concentration sur la partie orientale du plateau de Chersonèse. Le long et profond ravin Sarandinaki, dont le port militaire de Sébastopol formait l'embouchure, séparait leurs quartiers des campements occupés par les troupes françaises en avant de la Ville; celles-ci, courtoisement, lui donnèrent le nom de *ravin des Anglais*.

Avant de s'installer définitivement sur le plateau, les alliés avaient dû en prendre exactement connaissance. La nature ne s'y présentait pas, comme dans la riche et riante vallée de la Tchernaïa, sous un aspect favorable. Quoique la saison ne fût pas encore avancée, le paysage était déjà sévère et triste. Sur un sol maigre, rocailleux, sans profondeur, exposé aux variations brusques d'un climat excessif, tour à tour brûlé par un soleil ardent, noyé par des pluies torrentielles, balayé par des rafales, la végétation ne pouvait qu'être précaire en quelque sorte et chétive. Des arbustes malingres, courbés, tordus par le vent de mer, des halliers épineux, des broussailles hérissaient la partie supérieure du plateau; çà et là, en des endroits mieux abrités, quelques bouquets de chênes; tout au sud, près du monastère de Saint-George placé en vedette au sommet de la falaise, un vrai bois, mais de peu d'étendue; partout ailleurs c'était la steppe aride. Cependant le voisinage d'une grande ville avait porté la vie dans ce désert. Au débouché des ravins, sur les pentes les plus accessibles, on découvrait des pavillons, des maisons de plaisance, des enclos décorés du nom de fermes, avec des pièces de vignes, des carrés de légumes et quelques pieds d'amandiers pour toute culture. Chaque propriétaire avait creusé dans le roc son puits ou sa citerne. L'eau, rare et précieuse, suintait lentement aux parois des crevasses les plus profondes; toutefois, à l'origine du ravin Sarandinaki jaillissait une source abondante qui, soigneuse-

ment recueillie dans des tuyaux de fonte, alimentait la principale fontaine de la ville sur la place du Théâtre. Les alliés ne manquèrent pas de la détourner à leur profit, de même qu'ils avaient déjà saigné, au-dessous des monts Fédioukhine, le canal de dérivation dont les eaux, empruntées à la Tchernaïa non loin de Tchorgoune, allaient, en suivant le pied du mont Sapoune, se déverser à Karabelnaïa, dans le bassin des Docks. Leur espoir était de réduire ainsi Sébastopol par la soif; mais la Ville et le faubourg avaient, comme les enclos du voisinage, leurs puits et leurs citernes.

Tout considéré, quelque peu séduisant qu'il fût, le plateau de Chersonèse était habitable, et d'ailleurs les alliés n'y comptaient pas faire un long séjour. Les campements y furent établis selon la disposition prescrite par les règlements militaires. Par un ordre donné le 1er octobre, l'armée française avait été divisée en deux corps, l'un d'observation, l'autre de siége. Celui-ci, formé de deux divisions, sous le commandement supérieur du général Forey, prit position à trois kilomètres environ de la Ville, la quatrième division à l'extrême gauche, en arrière du ravin de la Quarantaine. La troisième, à l'origine même de ce ravin, prolongeait sa droite dans la direction des hauteurs que les troupes anglaises occupaient, au sud-est de Karabelnaïa, depuis le ravin Sarandinaki jusqu'aux crêtes du mont Sapoune. Les divisions England et Cathcart, à gauche,

étaient affectées plus spécialement aux travaux de siége: la division légère Brown et la division de Lacy Evans à droite, derrière elles la première brigade du duc de Cambridge, avec une partie de la cavalerie, avaient à surveiller les mouvements extérieurs des Russes. Réunies en corps d'observation, sous les ordres du général Bosquet, la première et la deuxième division française bordaient, comme on l'a dit, les escarpements du plateau depuis la route Vorontzoff jusqu'au col, au sud duquel étaient campées l'autre partie de la cavalerie anglaise et la division turque. Enfin la brigade écossaise occupait Balaklava. A l'intersection de la route qui conduisait à cette ville et du chemin de Kamiesch se dressaient les tentes du général Canrobert et de son état-major général; lord Raglan s'était installé avec le sien plus près du col, dans la ferme Braker. Les parcs de l'artillerie et du génie étaient établis sous la main des chefs d'armes, dans le voisinage de leurs quartiers généraux respectifs, ceux de l'armée française derrière la troisième division, à l'aile droite du corps de siége.

Ces dispositions achevées, dès que chacun eut pris son assiette définitive et reçu les instructions particulières à son rôle dans l'action commune, les reconnaissances de la place se firent avec plus de précision et de méthode. Tracées presque en ligne droite de chaque côté du port, les fortifications ne présentaient que deux fronts singulièrement étendus, le front de

la Ville et le front de Karabelnaïa. L'un et l'autre ont été décrits plus haut avec les désignations que les Russes donnaient à leurs ouvrages; les alliés leur en donnèrent de nouvelles, qui sont devenues historiques; ce sont les seules que nous emploierons désormais. Sur le front de la Ville, le bastion n° 6 devint le bastion de la Quarantaine, le n° 5 le bastion Central; le n° 4, à cause d'un mât de signaux qui était dressé sur le terre-plein, fut nommé le bastion du Mât. Du côté de Karabelnaïa, on appela Grand-Redan ou Redan des Anglais le bastion n° 3, Petit-Redan le n° 2; le n° 1 fut désigné par le terme de Batterie de la Pointe, et sa caserne de gorge reçut le nom de *Maison en croix*. La tour Malakof, appelée d'abord la *Tour des Anglais* ou la *Tour Blanche*, ne tarda pas à reprendre sa dénomination russe.

Tous ces ouvrages, depuis le 26 septembre, avaient prodigieusement grandi. Le bastion Central élevait ses parapets à vue d'œil, flanqué d'un côté par une pièce nouvelle, la lunette Bielkine, comme il l'était déjà de l'autre par la redoute Schwartz; au bastion du Mât, les terrassements avaient doublé d'épaisseur et de relief. Dans le ravin Central, à la place des barricades qui n'auraient donné qu'une défense médiocre, des batteries en terre, précédées de fossés, s'échelonnaient sur les deux pentes. En arrière, sur la croupe méridionale de la montagne de la Ville, un épaulement de grande dimension était prêt à recevoir des pièces d'artillerie destinées à battre l'inté-

rieur du bastion du Mât, s'il venait à être envahi par les alliés, et à couvrir de mitraille le large pli de terrain vague qu'ils auraient à franchir avant de se heurter aux premières maisons disposées pour la défense. Au fond du port, un vaisseau de 84 canons, embossé tout près de terre, flanqué lui-même à droite et à gauche de batteries sur les berges, commandait la Péressip et les débouchés des ravins environnants. Au-dessus commençaient les défenses nouvelles de Karabelnaïa. Devant les casernes de l'artillerie de marine s'étendait la batterie Nikonof, destinée par sa position même à contre-battre à la fois les attaques françaises et anglaises avec une persévérance et un succès qui devaient la rendre justement fameuse sous le nom de batterie des Casernes. Plus loin, de l'autre côté du Grand-Redan dont les proportions ne cessaient de s'accroître, un ouvrage presque aussi célèbre, la batterie Gervais, surveillait le ravin des Docks et les abords de Malakof. Sur le mamelon même, aux deux extrémités du glacis qui couvrait la tour, des bouches à feu étaient disposées, soit pour battre simplement le terrain devant elles, soit pour flanquer la batterie Gervais d'une part, le Petit-Redan de l'autre. Des tranchées reliaient entre eux ces différents ouvrages et se prolongeaient au nord jusqu'à la batterie de la Pointe.

Ce qu'on vient de voir n'est qu'une esquisse à grands traits des principaux travaux de la défense; pour être exact, le détail serait infini; mais ce qu'il

n'est pas permis de passer sous silence, c'est l'aisance et la promptitude avec lesquelles chaque batterie, chaque face d'ouvrage était aussitôt armée que construite. A peine les terrassiers avaient-ils achevé le gros de leur besogne, que les plates-formes recevaient les pièces d'artillerie d'avance amenées sur leurs affûts à pied d'œuvre, avec leur attirail, leurs munitions, leurs servants, prêtes à faire feu, ce qui n'empêchait pas, les nuits suivantes, d'épaissir et d'exhausser les parapets, d'élargir et de relever les terre-pleins, en un mot de perfectionner incessamment le travail. L'artillerie de place avait suffi au premier armement de Sébastopol; mais le lieutenant-colonel de Todleben, voulant avoir des calibres plus forts et des portées supérieures, avait demandé à la marine ses plus puissantes bouches à feu; c'était par centaines qu'on les comptait déjà sur les remparts ou dans les dépôts de la Ville et du faubourg. Afin d'aider aux communications, Nakhimof avait fait établir une passerelle vers le milieu du port militaire.

Tous ces travaux, toutes ces manœuvres exigeaient un grand nombre de bras. Depuis le 30 septembre, les troupes du prince Menchikof, revenues sur les hauteurs de Belbek, étaient, soit par la rade, soit par la route des Sapeurs, en rapports constants avec Sébastopol, de sorte que la place avait pour garnison, à parler exactement, l'armée même. C'est donc pendant cinq ou six jours seulement que Sébastopol est restée à la garde des forces que le prince Menchikof

y avait laissées en s'éloignant vers Baktchisaraï. Les alliés y auraient-ils pu entrer alors par un coup de force? On l'a dit, on l'a cru si bien que, dans la surprise d'un faux bruit, devant l'Europe émue, Paris s'est donné la joie prématurée d'un triomphe. A l'armée même, autour du général Canrobert et de lord Raglan, il s'est trouvé des généraux qui ont en effet proposé de brusquer l'attaque; c'était le projet du maréchal de Saint-Arnaud, disait-on, et, dans les circonstances, le seul bon à suivre. Le maréchal Niel, plus tard, n'y a pas contredit absolument, et pour ne rien celer, cette opinion compte en sa faveur une autorité puissante, le grand nom de Todleben.

Le lecteur jugera. Dans les pages qui précèdent, on a eu sous les yeux les principales données du problème : d'un côté, une place entourée d'ouvrages de campagne, sans continuité, il est vrai, et de peu de relief, mais placés sur des positions dominantes, cent cinquante bouches à feu en batterie, seize mille combattants au premier rang, quinze mille en seconde ligne ou à bord d'une flotte toujours prête à concourir à la défense; de l'autre côté, cinquante mille hommes arrivant à l'aventure et d'abord errant sur un terrain coupé, difficile, inconnu, n'ayant de vivres et de munitions que ce que contenaient encore leurs sacs et leurs gibernes, d'artillerie que quelques pièces de bataille. Dans ces conditions, les bonnes chances pouvaient-elles seulement balancer les mauvaises? Comment égaler les suites du meilleur succès aux

désastres d'un revers? Un assaut manqué perdait tout. Quand le maréchal de Saint-Arnaud se promettait d'enlever Sébastopol, ce n'était pas d'emblée, comme on l'a dit, en cinq ou six jours seulement. « Je mènerai les choses si vigoureusement en Crimée que ce sera bientôt fini, écrivait-il, le 25 août; je ne veux pas que cela dure plus d'un mois; » et le 11 septembre : « Je compte être sous Sébastopol le 25; tout sera fini le 25 octobre, avec la protection de Dieu. » Un mois : ni le général Canrobert, ni lord Raglan, ni le général Bizot lui-même, si opposé aux aventures, ne demandaient pas davantage; mais ils voulaient que le chemin fût au moins frayé aux colonnes d'assaut par la grosse artillerie. « Les armées alliées établies sur le plateau, le matériel de siége débarqué et mis en position, écrivait, le 28 septembre, au maréchal Vaillant le général Canrobert, nous attaquerons immédiatement la place, dont les défenses ont été considérablement augmentées de ce côté. Néanmoins j'estime que nous n'aurons pas à procéder avec la lenteur méthodique d'un siége régulier et que la place pourra être enlevée d'assaut par des colonnes qui prendront à revers les ouvrages qui la défendent, après qu'ils auront été battus et ruinés par le feu de notre artillerie (ici à la marge, de la main du maréchal Vaillant : *bien*). » De son côté, le général Bizot lui écrivait le 7 octobre : « Il me serait difficile d'estimer d'avance le temps qu'il faudra consacrer au siége; nous nous trouvons devant une

place de nouvelle création sur laquelle il n'existe aucun document, aucun plan; nous allons expérimenter un matériel d'un calibre et d'une portée inusités: enfin, cette place ne peut être investie complètement. Tout me donne à espérer cependant que nous ne ferons pas attendre le bulletin complémentaire de celui de la bataille de l'Alma et que nous toucherons au terme et au but de cette grande expédition quand cette lettre sera mise sous vos yeux. »

A Paris, dans le gouvernement, on était à la fois enclin aux illusions et retenu par l'esprit de prévoyance. Ce double courant de sentiments hasardeux et d'opinions réfléchies est déjà curieux à suivre dans la dépêche écrite au maréchal de Saint-Arnaud par le maréchal Vaillant, le 14 septembre, et citée avant le récit de la bataille de l'Alma dans le précédent livre. Quelques semaines plus tard, le ministre écrivait, le 9 octobre, au général Canrobert : « Vous devez être en possession de la grande lettre que j'ai adressée au maréchal à la date du 14 septembre; elle vous fait connaître les intentions de l'empereur au sujet de notre séjour en Crimée. J'ai peu de chose à y ajouter. Vous m'annoncez, dans votre lettre du 28 septembre, avoir l'intention de pousser vigoureusement l'attaque des ouvrages qui sont devant vous : j'approuve et m'en rapporte à vous pour la vigueur des attaques; mais ne négligez rien de ce qui peut en assurer le succès. Ne livrez point d'assauts de loin ; ils échouent presque tous. Multipliez les brèches, les cheminements. Telle

tranchée qui paraît inutile est celle qui vous mettra à même d'enlever un ouvrage. Que tous vos canons soient en batterie et le plus près possible de la place; que vos officiers du génie et vos artilleurs remuent beaucoup de terre et la remuent vite; tout l'art des siéges est là dedans. Rappelez-vous surtout que la vitesse dans les marches ou cheminements et la vigueur dans les attaques ne sont pas la *précipitation*. Celle-ci peut tout perdre; les autres assurent le succès. » Empruntées à ce vieux principe de guerre qu'on ne doit rien laisser au hasard de ce qu'on lui peut enlever, ces sages maximes étaient justement celles auxquelles, de lui-même et d'avance, le général Canrobert avait judicieusement conformé sa conduite. Entre lui et lord Raglan, tout d'ailleurs marchait de concert, et sous leurs ordres, les généraux Thiry et Bizot d'un côté, sir John Burgoyne de l'autre, exécutaient les résolutions communes avec le même accord.

III

[illegible] et projets d'attaque. — Ouverture de la tranchée. — Construction des premières batteries.

Il avait été convenu que, tandis que les troupes d'observation couvriraient par des fortifications de campagne les abords de Balaklava et du mont Sapoune, les troupes d'attaque concentreraient leur action des deux côtés du port militaire, les Anglais sur le Grand-Redan, les Français sur le bastion du Mât, de telle sorte que ces deux ouvrages, bouleversés par les boulets d'une artillerie puissante, n'eussent bientôt plus assez de feux pour briser l'élan des colonnes d'assaut. L'exécution de ce double programme fut immédiatement entreprise. Protégé à l'est et à l'ouest par des montagnes inaccessibles, Balaklava n'avait à être défendu que du côté du nord. Une suite de mamelons peu élevés mais escarpés serpentait la route Voronzof [illegible] dont le plus rapproché avait reçu des alliés le nom de mamelon Canrobert, traversait la plaine à distance à peu près égale du village de Kadikoi et des monts Fédioukhine. Les Anglais y construisirent des redoutes. Quelques travaux en arrière et sur les crêtes les plus rapprochées achevèrent de mettre le port en défense. Sapoune, [illegible] de garder contre toute surprise

ses communications avec la mer, lord Raglan ne semblait pas se préoccuper autant de couvrir ses positions avancées sur le mont Sapoune ; la ligne de circonvallation était à peine ébauchée çà et là sur le front des divisions anglaises, lorsqu'elle était achevée déjà par les soins du général Bosquet, depuis le Télégraphe jusqu'au versant méridional du col de Balaklava. Vingt-quatre pièces turques de gros calibre étaient en position, soit dans les redoutes de la plaine, soit sur les saillants de la ligne de défense.

Devant la place, le feu de l'ennemi rendait plus difficile le choix du terrain et les travaux plus dangereux. L'artillerie russe avait des portées qu'on trouvait extraordinaires en ce temps-là. Dans la matinée du 5 octobre, comme plusieurs bataillons français commandés pour appuyer une reconnaissance se rassemblaient hors des tentes, sur le front de bandière, quatre hommes étaient atteints par des éclats d'obus, à 3200 mètres des ouvrages. La reconnaissance, dirigée par le général Bizot, se fit d'ailleurs avec succès. Entre le ravin des Anglais et le ravin de la Quarantaine s'étendait une sorte de plaine ondulée que les Russes nommaient le *champ Koulikovo*. Des murs la coupaient irrégulièrement de distance en distance ; en gagnant de l'un à l'autre, le commandant du génie remarqua deux enclos qui lui parurent convenir à l'établissement d'un dépôt de tranchée ou à l'installation d'une ambulance : l'un était la ferme Pastor, l'autre la maison Spakovski ; à ces noms obscurs, la guerre

en a substitué d'autres : aussi longtemps que le siége de Sébastopol restera dans le souvenir des hommes, on nommera le *Clocheton* et la *Maison des Carrières*. Tandis que la majeure partie des troupes de soutien faisait halte à l'abri des clôtures, le général Bizot, suivi de ses officiers et d'une seule compagnie de chasseurs, s'avança jusqu'au *mont Rodolphe :* les Russes nommaient ainsi, d'une ferme établie en cet endroit, une croupe allongée, à pentes douces, à peu près parallèle aux défenses de la Ville qu'elle dominait à la distance de neuf cents mètres environ. C'était de l'autre côté de cette hauteur que commençaient à se creuser le ravin Central à droite, en avant le ravin Zagorodnaïa, et, plus à gauche, le vallon consacré au grand cimetière de Sébastopol.

Quelques précautions qu'eût prises la petite troupe pour se dérober aux vues de l'ennemi, des cosaques en vedette la découvrirent et la signalèrent ; aussitôt, du bastion Central et du bastion du Mât, un feu vif fut dirigé sur le mont Rodolphe ; courbé sur sa lunette, l'intrépide chef du génie ne semblait pas même entendre le sifflement des boulets qui ricochaient autour de lui ; uniquement préoccupé de bien voir, la fumée seule du canon lui causait quelque impatience. Ses observations faites, ses croquis achevés, il donna le signal du retour. Quelques heures après, un détachement russe, composé de marins, de sapeurs et de cosaques, avec deux pièces de campagne, vint mettre le feu dans la ferme Rodolphe et ravager l'enclos. La

Maison brûlée figura dès lors sur les plans du terrain d'attaque. En dépit de la canonnade dirigée contre elle, la reconnaissance du 5 octobre, hors l'accident du matin, n'avait eu ni mort ni blessé : le lendemain, en avant du Clocheton, un boulet frappa mortellement le capitaine du génie Schmitz, pendant qu'il étudiait les abords de la Ville. Ainsi fut ouvert le long nécrologe des officiers français devant Sébastopol.

De son côté, sir John Burgoyne avait reconnu les abords de Karabelnaïa. Les mouvements nécessaires pour resserrer l'investissement de la place, l'ouverture de la tranchée, la construction des batteries, tout était réglé de concert entre les généraux en chef. Le 7 octobre, à la nuit tombante, deux brigades anglaises, longeant à droite et à gauche le ravin du Laboratoire, s'avancèrent, l'une sur la *Montagne Verte*[1], l'autre sur la hauteur Voronzof; à douze cents mètres environ du Grand-Redan, leurs avant-gardes s'arrêtèrent. Au même moment, neuf bataillons français, sous les ordres du général de Lourmel, prenaient position derrière le mont Rodolphe, en appuyant leur gauche à la *Maison brûlée*. Ils avaient à peine occupé leurs postes lorsque, vers onze heures, une sortie russe qui pensait avoir seulement affaire à quelques tirailleurs embusqués dans les ruines, se

[1] La *Montagne Verte*, occupée par les Anglais, entre le ravin Sarandinaki et le ravin du Laboratoire, doit être bien distinguée du *Mamelon Vert*, occupé par les Russes, en avant de la tour Malakof, entre le ravin de Karabelnaïa et le ravin du Carénage.

présenta pour les en déloger; une fusillade plus vive que ne s'y attendait l'ennemi lui fit prendre, sans trop tarder, le parti de la retraite.

En arrière des troupes déployées en rideau sur la ligne d'investissement, une activité incessante et variée animait le plateau de Chersonèse : c'étaient des renforts d'infanterie amenés de Varna qui rejoignaient leurs divisions respectives, des cavaliers, chasseurs d'Afrique ou hussards, qui se rendaient au corps d'observation, des fourgons, des caissons, des prolonges, qui voituraient les vivres aux magasins divisionnaires, le matériel du service de santé aux ambulances, aux parcs du génie et de l'artillerie les poudres, les projectiles, les sacs à terre, les outils, les engins de toute sorte. De là, transportés par des corvées en longues files, les fascines et les gabions, fabriqués d'avance à Varna, s'accumulaient entre le Clocheton et la Maison des Carrières, jusque sous les murs en ruine de la Maison brûlée, tandis qu'à l'autre extrémité du plateau un atelier de fascinage exploitait déjà le bois du monastère Saint-George. Émule généreuse de l'armée de terre, la marine mettait à son service et faisait débarquer à Kamiesch, sous la direction du capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly, vingt canons de 30, dix obusiers de 80, mille matelots d'élite, vaillants hommes qui, à côté des artilleurs de France et d'Angleterre, en face des canonniers de la flotte russe, allaient apprendre de leurs camarades comment on fait un siége avec

gloire, de leurs adversaires comment on le soutient avec honneur.

Sébastopol n'était pas une de ces places qu'on doit ou qu'on peut scrupuleusement attaquer dans les formes. Tout y était en contradiction avec les lois prescrites, les idées reçues, les usages consacrés en matière de poliorcétique. Au lieu de ce tracé géométrique et pur, de ces belles lignes régulières de la fortification classique, de ces revêtements sur lesquels, par le contraste heurté de l'ombre et de la lumière, les angles aux arêtes vives se dessinent à souhait pour l'observateur, le général Bizot et ses ingénieurs n'apercevaient devant eux que des ouvrages d'un aspect terne et confus, des terrassements qui semblaient exécutés au hasard d'un terrain capricieux et que le travail de chaque jour modifiait sans cesse, à ce point qu'après un mois d'études constantes, et parvenus à cent cinquante mètres seulement du bastion du Mât, les officiers du génie ne pouvaient s'accorder sur le rang et le nom qui lui convenaient dans l'ordre des formes autorisées par les maîtres[1]. Qu'il fût extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible aux alliés de se rendre un compte exact des ouvrages russes, de leur disposi-

[1] Le général Bizot au maréchal Vaillant, 3 novembre 1854 : « ... J'appelle bastion ou plutôt ouvrage du Mât un système de deux fronts très-petits composant une sorte de couronne, sur lequel les officiers du génie ne sont pas encore d'accord, tant les formes se dessinent confusément; quelques-uns croient qu'il n'existe de flanc qu'au petit bastion du saillant et que le reste est simplement tenaillé .. »



tion et de leur armement, l'illustre ingénieur de Sébastopol, Todleben, est le premier à le reconnaître; mais, bien loin que les illusions d'optique auxquelles les assaillants ne pouvaient se soustraire eussent pour effet d'agrandir à leurs yeux les proportions de la défense, elles les diminuaient au contraire, et c'est par cette sorte de mirage qu'il convient d'expliquer les erreurs dont les attaques françaises eurent d'abord à souffrir.

Comme le mont Rodolphe était la seule hauteur qui, sans être trop éloignée de la place, eût sur elle un commandement de quelque importance, de vingt mètres environ sur le bastion Central, de dix mètres sur le bastion du Mât, le général Bizot se persuada qu'en y concentrant une cinquantaine de pièces, la puissance de cette artillerie et sa position dominante auraient, dans un temps donné, raison de la défense. Réglés de concert avec le général Thiry, les plans du chef du génie reçurent l'approbation du général Canrobert. Sir John Burgoyne, de son côté, avait arrêté les siens. Il fut décidé par les généraux en chef que l'ouverture de la tranchée aurait lieu simultanément devant la Ville et devant le faubourg dans la nuit du 9 au 10 octobre. En attendant, les Anglais avaient entrepris, à titre d'essai, la construction de deux batteries destinées à recevoir des canons dits de Lancastre, d'un système, d'un calibre et d'une portée dont on attendait des merveilles. L'une de ces batteries, sur la berge gauche du ravin de Carénage, était

à 2200 mètres de la tour Malakof; l'autre, sur la berge droite du ravin du Laboratoire, à 2500 mètres au moins du Grand-Redan. Celle-ci ne fut jamais armée que d'une seule bouche à feu; la première, la batterie *aux cinq yeux*, — c'est le nom que lui donnèrent les Russes, — reçut d'abord en effet cinq pièces; mais la distance étant trop grande, le résultat du tir par conséquent médiocre, elle fut désarmée peu à peu; de toutes les deux, il ne resta bientôt plus que les épaulements.

Le 9 octobre, tout était prêt pour le grand travail d'inauguration qui devait signaler la nuit prochaine. La première division française, remplacée au corps d'observation par la division turque, avait reçu l'ordre de se joindre au corps de siége. Le lieutenant-colonel d'état-major Raoult, nommé major de tranchée, avait pris son poste au Clocheton; les colonels Tripier et Lebœuf, chargés de diriger les travaux, l'un du génie, l'autre de l'artillerie, s'étaient assurés que les outils et les matériaux nécessaires aux opérations de leurs armes se trouvaient dans les dépôts en quantité suffisante; une ambulance était installée dans la Maison des Carrières; seize cents travailleurs en deux bandes et huit bataillons de garde étaient commandés pour le soir. Dans l'après-midi, vers trois heures, une colonne russe, forte de deux bataillons et demi, avec quatre pièces de campagne, vint attaquer de nouveau les ruines de la Maison brûlée. Après une assez vive fusillade et l'échange de quelques coups de



mitraille, le général Canrobert, attiré par le bruit du combat, commanda, pour en finir, une charge à la baïonnette qui fut décisive. Il était cinq heures; à six heures devait commencer l'ouverture de la tranchée; cet incident eut pour effet de retarder un peu l'entrée en scène et de modifier, avec le nombre des acteurs, la distribution des rôles.

Le fusil en bandoulière, une pelle et une pioche sur l'épaule, guidés par une quarantaine de sapeurs du génie, escortés par trois des bataillons de garde, les cinq autres demeurant en réserve au Clocheton, huit cents travailleurs d'infanterie, sur deux files, s'avancèrent à petit bruit jusqu'au mur de la Maison brûlée; là, chacun ayant ajouté à sa charge un gabion, les deux files marchèrent encore quelque temps côte à côte, puis elles tournèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, s'arrêtèrent et firent front; il n'y eut plus alors qu'un seul rang de huit cents hommes. Chacun déposa son gabion debout devant soi, après quoi tous, se couchant par terre, sur le ventre, l'arme d'un côté, les outils de l'autre, attendirent que les sous-officiers du génie eussent rectifié, le long d'un cordeau tendu d'avance, la ligne continue des gabions. Pendant ce temps, les troupes de garde, arrêtées et déployées à cent mètres en deçà, détachaient en avant deux compagnies par bataillon, celles-ci des escouades plus avant encore, et les escouades des sentinelles encore au delà; à tous défense absolue de tirer un coup de fusil : s'il y avait à se

battre, c'était à l'arme blanche, corps à corps. Quand toutes les dispositions furent faites, il était neuf heures. Les hommes, relevés, attendaient. Donnés à mi-voix, les commandements se communiquaient de proche en proche. Au dernier signal : *Haut les bras!* huit cents pioches se levèrent et retombèrent sur le sol : moment critique. Le signal était donné pour le danger comme pour le travail. En ce sens une ouverture de tranchée vaut presque un assaut; entre ces deux extrêmes, la guerre de siége peut avoir d'aussi grands périls, elle n'a certainement pas d'heures plus émouvantes. L'assiégé, mis en éveil, ne va-t-il pas, à coups de mitraille et d'obus, balayer à tout instant le champ des attaques? Aussi le zèle du travailleur n'a pas besoin qu'on l'excite. Chaque pelletée de terre arrachée au sol, jetée dans le gabion qui le couvre encore mal, accroît insensiblement ses chances de salut : à mesure qu'il descend, son rempart monte, mais avec quelle lenteur! et combien les minutes lui sont longues ! Pour ces premiers ouvriers du siége de Sébastopol, le danger, par bonheur, ne passa pas la menace. La nuit était sombre; un vent assez fort, soufflant du nord-est, emportait loin de la place le grincement du fer mordant avec peine sur un terrain rocailleux. A minuit, douze cents nouveaux travailleurs relevèrent leurs camarades qui reprirent la tâche à quatre heures du matin. A six heures, la tranchée, sur un développement de plus de mille mètres, était assez profonde et le remblai assez élevé

pour que les hommes pussent se tenir debout à couvert.

Le tracé de la gabionnade qui couronnait la crête du mont Rodolphe figurait deux bastions reliés par une courtine ; à l'extrémité gauche, une communication en retour joignait le mur d'enclos de la Maison brûlée ; à droite, une amorce de quelques mètres seulement indiquait la direction que devait suivre la première parallèle, s'il était nécessaire d'attaquer régulièrement le bastion du Mât.

De leur côté, les Anglais avaient ouvert, sur toute la largeur de la montagne Verte, entre les deux ravins qui lui servaient de limites, une longue tranchée, à douze cents mètres du Grand-Redan. Leur travail, comme celui des Français, avait pu être entièrement dérobé à la vigilance de l'ennemi. Au jour naissant, la surprise fut grande assurément chez les Russes, mais, tout au contraire de ce qu'on devrait penser, ce fut avec une impression de joie qu'ils découvrirent les mystères de cette nuit laborieuse. A la guerre, rien n'est plus difficile que de calculer exactement les forces de l'adversaire ; on les met presque toujours beaucoup au-dessus ou beaucoup au-dessous de leur valeur effective. A Sébastopol on s'exagérait les ressources et, par suite, les desseins des alliés ; on y vivait, depuis leur première apparition, jour et nuit, dans l'appréhension d'une attaque subite par surprise. Fondée ou non, cette inquiétude était déjà un péril moral ; elle eût énervé les plus fermes à la longue. Le

10 octobre, avec l'aube, elle s'évanouit comme un fantôme. Officiers et soldats, pressés sur les remparts, se montraient avec satisfaction les travaux de l'ennemi; on s'abordait, on se félicitait, on se réjouissait; on supputait les chances d'un nouvel avenir. Étaient-ce les préludes d'un vrai siége ou seulement les apprêts d'un grand combat d'artillerie? C'était du moins l'ajournement d'une action décisive. Le temps gagné, ne fût-il que d'une semaine, permettrait aux défenseurs de doubler leurs moyens, aux renforts annoncés de hâter leur marche, à tous enfin non plus de souhaiter seulement, mais d'espérer avec plus de confiance le salut de Sébastopol.

Immédiatement des ordres furent donnés pour augmenter la puissance de l'artillerie sur tous les points d'où la défense pouvait agir contre les tranchées françaises et anglaises. On avait réservé jusqu'alors les ressources exceptionnelles de l'armement, les grands mortiers, les plus formidables calibres de la marine, les pièces de 68 et les canons à bombes, dont les projectiles énormes pesaient 120 livres russes : on les employa dans les batteries déjà construites, et l'on se mit en mesure d'en construire de nouvelles. Il en est une parmi ces dernières qu'il faut citer par-dessus toutes, la batterie Schemiakine des Russes, pour les Français la batterie basse de la Quarantaine. Placée à deux cents mètres en avant du bastion de ce nom, perpendiculairement à sa face droite, au bord du ravin Zagorodnaïa, elle était destinée à prendre en écharpe

la gabionnade du mont Rodolphe, dont le sol inégal s'offrait comme en amphithéâtre à ses vues. C'est le premier de ces ouvrages de contre-approche qui ont rendu si justement fameux le nom de Todleben.

Depuis que les travaux des alliés étaient devenus visibles, les Russes avaient dirigé contre eux une canonnade que la nuit même ne fit pas cesser, mais dont l'effet d'ailleurs fut peu dommageable. Onze cents travailleurs d'infanterie ne cessèrent pas, pendant toute la journée du 10 octobre, d'élargir la tranchée française et de la creuser davantage. Dans la nuit du 10 au 11, les Anglais en ouvrirent une sur la hauteur Voronzof, à droite du ravin du Laboratoire, comme ils avaient fait d'abord sur la montagne Verte, et à pareille distance. Pendant ce temps, les Français entreprenaient la construction de leurs batteries. Au déclin du jour, 200 artilleurs, 600 travailleurs d'infanterie et 300 marins, munis des outils nécessaires, avaient été conduits sur le terrain. Le plan concerté entre les généraux Thiry et Bizot comprenait cinq batteries : les deux premières, sur les deux faces du bastion de gauche, devaient être construites, armées et servies par la marine; les trois autres, sur les deux faces du bastion de droite et sur la courtine attenante, étaient assignées à l'artillerie de terre. La batterie de la courtine, désignée par le numéro 3, était une batterie de mortiers; elle fut placée dans la tranchée même. Dans les bastions, les travaux étaient d'une exécution moins simple et beaucoup plus longue.

Comme on ne voulait rien perdre, pour les canons et obusiers, du faible commandement que le mont Rodolphe avait sur la place, il avait été décidé que les batteries seraient élevées sur le sol naturel, en arrière de la gabionnade qui leur servirait de masque, comme la tranchée leur servirait de fossé. Il était donc nécessaire de donner à l'épaulement une épaisseur et une hauteur beaucoup plus grandes qu'il n'aurait suffi s'il eût seulement été question de former le coffre d'une batterie enterrée. Or le travail se trouvait retardé par une difficulté peu commune : la terre manquait; à moins d'un demi-mètre on heurtait le roc vif. Aussi, pour exécuter une besogne donnée, fallait-il employer quatre fois plus de temps qu'il n'eût été besoin dans les circonstances ordinaires; il en fallait un peu davantage pour les batteries entreprises par les marins, dont le zèle et l'industrie vraiment admirables ne pouvaient pas tout à fait racheter l'inexpérience. Cependant c'était à l'initiative et au dévouement de la marine que les directeurs des attaques allaient devoir l'assistance d'une sixième batterie.

En explorant les criques les plus voisines de Sébastopol, le contre-amiral Bouet-Willaumez avait remarqué, au-dessus de la falaise que couronnaient les débris de l'antique Kherson, une position excellente, signalée par les restes d'un vieux fort génois. Il lui parut qu'en élevant sur ce point une puissante batterie de marine, on combattrait efficacement les ouvrages russes de la Quarantaine et que, le jour où les

flottes seraient en mesure de joindre leur action à celle des troupes de terre, les deux attaques se trouveraient ainsi reliées utilement l'une à l'autre. Ce projet ayant été accueilli avec faveur, quatre canons de 50, six obusiers de 80 et cinq cents marins furent mis à terre par surcroît; mais il y eut de telles difficultés pour hisser les pièces au sommet du promontoire que, le 16 octobre, après quatre journées d'efforts, un canon seulement et cinq obusiers avaient pu enfin être amenés sur les plates-formes.

Le feu ouvert le 10 octobre, et depuis médiocrement entretenu contre les alliés par la place, ne leur avait pas fait beaucoup de mal encore; çà et là des gabions étaient renversés, des parapets entamés sur un point ou sur un autre; mais nulle part le travail n'était interrompu. Sur le mont Rodolphe, l'artillerie et les marins hâtaient leurs constructions, tandis que le génie prolongeait en arrière les communications qui devaient relier au Clocheton les deux extrémités de la gabionnade, et à droite l'amorce de la première parallèle. Les ateliers étaient, à l'ordinaire, en pleine activité, le 14 octobre, lorsque la canonnade, au milieu du jour, prit subitement une violence extrême. Des trois bastions opposés aux attaques françaises les projectiles pleuvaient comme grêle; 960 boulets et obus, de l'aveu des Russes, furent lancés en moins d'une heure. Tout ce qui, par ricochet ou de pleine volée, dépassait la crête du mont Rodolphe allait, de bonds en bonds, rouler ou éclater au fond du ravin de la Qua-

rantaine; on ne le nomma plus dès lors que le *ravin des boulets;* à la fin du siége, on n'aurait pas trouvé dans tout le monde une mine de fer aussi riche. Ce grand feu des Russes n'était qu'un essai, une épreuve préliminaire. Ils avaient voulu, pour chaque pièce, déterminer exactement le champ de tir et régler les hausses. Deux jours après, entre dix heures et onze heures et demie du matin, les Anglais furent pour la première fois salués de la même sorte, tandis quel es Français l'étaient en récidive, avec un surcroît de bombes remarquablement ajustées. Ces deux expériences, par bonheur, ne firent pas un grand nombre de victimes, mais elles endommagèrent beaucoup les ouvrages français, surtout la batterie n° 5. On eut beau y élever des traverses; rien ne pouvait la dérober aux coups d'enfilade ou d'écharpe que lui envoyaient le bastion de la Quarantaine et la batterie Schemiakine; et cependant, c'était de ses douze pièces qu'on attendait l'action la plus efficace pour réduire au silence le bastion du Mât. Afin d'y aider, ou d'y suppléer même au besoin, on avait jugé nécessaire d'établir, sur la droite, dans l'amorce de la première parallèle, deux nouvelles batteries; commencées dans la nuit du 15 au 16, elles étaient, le 17 au point du jour, achevées et armées, mais non approvisionnées, de sorte qu'elles ne purent, dans cette journée fameuse, jouer le rôle qui leur avait été dévolu.

Une grave question était agitée depuis quelques jours dans les délibérations du commandement en

chef, la participation des flottes à la grande attaque qui se préparait. Du côté des Français, le contre-amiral Bouet-Willaumez, et sir Edmund Lyons, du côté des Anglais, y poussaient de tous leurs efforts; le vice-amiral Bruat promettait volontiers son concours, mais les vice-amiraux Dundas et Hamelin, qui n'avaient jamais été des partisans bien vifs de l'expédition, hésitaient à commettre avec les batteries presque invulnérables des Russes leurs navires aux murailles de bois. Ils se sentaient responsables, non-seulement des flottes, mais encore des armées dont les flottes, en un jour de malheur, pouvaient être le seul refuge et le dernier moyen de salut. « J'ai beau dire à l'amiral Dundas, écrivait au chef d'état-major général de l'armée française le contre-amiral Bouet, j'ai beau lui dire que, ne fût-ce que pour l'effet moral, il faut que les vaisseaux se fassent casser quelques mâts; il me répond qu'il a ordre de les tenir toujours prêts à rembarquer les troupes au besoin. » Lord Raglan n'avait point autorité sur le vice-amiral Dundas, qui était indépendant de fait et de droit; au contraire les commandants des escadres françaises se trouvaient placés sous les ordres du général en chef de l'armée de terre. Héritier du maréchal de Saint-Arnaud, substitué à tous ses pouvoirs, le général Canrobert n'était que plus attentif à ménager, avec une délicatesse habile, les opinions et les sentiments particuliers de la marine. Dans une conférence tenue le 12 octobre, le vice-amiral Hamelin avait fait cette importante con-

cession qu'il y aurait peut-être lieu de faire attaquer par les frégates à vapeur les batteries situées au sud de la passe et qu'ensuite les vaisseaux pourraient canonner le fort Constantin. Ce que demandaient les généraux en chef, c'était l'action des vaisseaux immédiate et générale; pressés par le vice-amiral Bruat, par sir Edmund Lyons et par le contre-amiral Bouet, les deux commandants des flottes se laissèrent à la fin convaincre. A la suite d'un conseil tenu, le 15 octobre, à bord du *Mogador*, les généraux en chef reçurent, par une note signée de tous les amiraux, l'assurance que les attaques de terre contre Sébastopol seraient soutenues par une action générale des escadres contre les forts et batteries de mer. « J'ai hâte, écrivit aussitôt le général Canrobert au vice-amiral Hamelin, j'ai hâte de vous dire combien je suis heureux de la grande résolution que vous venez de prendre; toute l'armée y applaudira. Elle me rassure complétement sur les résultats de l'attaque que nous méditons. Nul ne peut prévoir les effets que peut produire sur les fortifications de la ville comme sur le moral de la garnison cette action simultanée de deux flottes et de deux armées. Il n'est pas impossible que cet effet soit tel qu'il détermine l'occupation immédiate de la place par nos colonnes. Dans tous les cas, il la préparera solidement et sûrement. »

Les ordres furent partout donnés. Le 17 octobre, au point du jour, trois bombes tirées coup sur coup de la batterie française n° 3 devaient servir de signal

à l'ouverture générale de la canonnade; le feu était réglé à quatre-vingts coups par pièce pour les batteries de terre, à soixante-dix pour les batteries de bord. Cent cinquante francs-tireurs, choisis parmi les plus adroits dans les bataillons de chasseurs à pied et de zouaves, avaient pour mission spéciale de s'embusquer en avant des batteries françaises et de tirer uniquement sur les canonniers russes. Enfin, au corps d'observation comme au corps de siége, les troupes de toutes armes, debout avant le jour, avaient ordre de se tenir prêtes à tout événement.

Grossie des renforts qui étaient successivement arrivés aux quatre premières divisions, de la cinquième tout entière, amenée par le général Levaillant, des deux régiments de la légion étrangère et d'une brigade de cavalerie, l'armée française comptait au 15 octobre à peu près 42 000 hommes, et 47 000 en y joignant la division turque; l'armée anglaise, renforcée de 4000 hommes, avait relevé son effectif à 22 000. Dans quelle proportion l'armée russe s'était-elle augmentée à la même époque? C'est ce qu'on ne peut pas absolument dire, mais on sait que du 30 septembre au 17 octobre le prince Menchikof avait ajouté trente bataillons à la garnison de Sébastopol. Pour ce qui est des forces d'artillerie qui allaient entrer en lutte de part et d'autre, on peut en fixer l'importance à un canon près. Du côté des alliés, les batteries françaises du fort Génois et du mont Rodolphe étaient armées de quarante-neuf pièces; les Anglais, sur le

mont Voronzot et la montagne Verte, en avaient soixante-treize. Du côté des Russes, le total des bouches à feu placées sur les remparts, non compris l'armement spécial des forts de mer et batteries de côte, était de trois cent quarante ; mais il est vrai que, par la position qu'elles occupaient, la plupart ne pouvaient servir qu'à la défense rapprochée. Celles qui avaient des vues directes sur les ouvrages de l'ennemi étaient au nombre de soixante-quatre contre quarante-neuf en face des attaques françaises, et de cinquante-quatre seulement contre soixante-treize en face des attaques anglaises, de sorte que la somme des pièces était à peu de chose près égale de chaque côté ; mais l'avantage des calibres et surtout l'abondance des approvisionnements portaient au double la supériorité des Russes.

[redacted]

IV

Bombardement du 17 octobre. — Les batteries françaises obligées d'interrompre leur tir. — Intervention des escadres. — Succès des batteries anglaises. — Mort de Kornilof. — Le résultat de la journée appartient aux Russes. — Leur activité. — Reprise du feu.

Le 16 octobre, au déclin du jour, les détachements d'artilleurs et de marins désignés pour l'ouverture du feu s'en allaient d'un pas allègre prendre possession des batteries; de tous côtés on accourait, on saluait joyeusement les heureux élus au passage; celui qui aurait douté du succès eût été honni par ses camarades. Ce n'étaient point seulement les soldats qu'animait cette ivresse d'espérance : elle était presque aussi forte chez les officiers, chez les généraux; on se donnait pour le lendemain rendez-vous dans Sébastopol. En dépit du couvre-feu, les veillées se prolongèrent et l'on ne dormit pas beaucoup cette nuit-là. Le 17, à trois heures du matin, tout le monde était hors des tentes; à cinq heures, la soupe était mangée; les hommes, rangés derrière les faisceaux, attendaient l'ordre de les rompre; la cavalerie sellait ses chevaux; le génie et les pontonniers entassaient sur leurs prolonges les échelles, les chevalets, les madriers, les poutrelles, tous les engins de fran-

chissement et d'escalade. Dans les batteries, on achevait de dégorger les embrasures et l'on chargeait les pièces. Le jour commençait à poindre; à ce moment-là, qui est l'heure la plus favorable aux surprises, les Russes, pour se montrer de bonne garde, avaient l'habitude de lancer quelques boulets à l'aventure : ils n'y manquèrent pas et l'on se garda bien d'y répondre. Le temps était beau, l'air calme; une brume d'automne, sans cacher la sérénité du ciel, en adoucissait le bleu sombre, mais la terre et la mer demeuraient complétement voilées. Attaquées par les premiers rayons du soleil, les vapeurs s'éclaircirent peu à peu au-dessus du sol et parurent s'épaissir au contraire sur les flots. Les alliés pouvaient désormais régler leur pointage, les Russes compter le nombre des embrasures démasquées.

Six heures et demie venaient de sonner aux horloges de la ville; trois détonations retentirent coup sur coup et trois bombes, lancées par la troisième batterie française, allèrent éclater dans le bastion du Mât. C'était le signal. Des quatre foyers de l'attaque, du fort Génois, du mont Rodolphe, de la montagne Verte et du mont Voronzof, cent vingt projectiles tombèrent presque à la fois sur les remparts de la Ville et de Karabelnaïa. La défense était prête; les chefs parurent aussitôt; la générale fut battue, les canonniers coururent à leurs pièces, les fusiliers à leurs créneaux, les soutiens à leurs postes, les réserves aux lieux de rassemblement. Dès que les Russes eu-

rent commencé la riposte, le feu prit tout de suite une vivacité incomparable; leurs canonniers, riches de munitions, tiraient bordées sur bordées comme dans un combat naval; les marins français auraient volontiers fait de même si leurs officiers n'y avaient mis ordre; mais ils se rangeaient malaisément à l'exemple des artilleurs que la crainte d'user trop tôt leurs approvisionnements contenait davantage; cependant les batteries françaises étaient servies avec une activité qui, malgré toutes les recommandations, ne cédait guère à celle de l'ennemi. Seuls les Anglais conservaient assez de sang-froid pour ménager leurs coups, observer les repères, pointer avec attention, tirer moins vite et porter plus juste. Ils y avaient d'autant plus de peine et de mérite que les acteurs de cette lutte de part et d'autre combattaient littéralement comme des sourds et comme des aveugles; le feu roulant de trois cents canons empêchait de rien entendre, la fumée de rien voir. Du sommet des hauteurs qui, à droite et à gauche du ravin des Anglais, servaient d'observatoire aux états-majors des armées alliées, les commandants en chef ne pouvaient distinguer ni les remparts ni leurs propres batteries. Un nuage, vingt fois plus dense et plus impénétrable que la brume du matin, enveloppait toute la scène. Cependant il était indispensable de savoir ce qui s'y passait. Vers huit heures, l'ordre fut donné de ralentir le feu; mais, comme le vent manquait, la fumée fut lente à s'abaisser dans les ravins. Enfin on put

constater l'effet du bombardement sur les maçonneries de la place. La caserne du bastion central avait été fortement atteinte, l'avant-corps traversé de part en part, le parapet qui le surmontait démoli et la batterie de la plate-forme réduite au silence; les désordres étaient à peu de chose près les mêmes à la tour Malakof. Le dommage fait aux terrassements était plus difficile à voir; cependant beaucoup d'embrasures paraissaient atteintes et le soin que les Russes mettaient à les réparer, sous le feu même, était un indice du mal qu'on leur avait déjà pu faire. Les Russes, en effet, n'avaient ni gabions, ni fascines; les boulevards et les jardins de Sébastopol avaient bien pu fournir des matériaux pour les abatis qui protégeaient les abords des principaux bastions, mais non pas pour des travaux de clayonnage; il en résultait que les revêtements des embrasures, ici en sacs à terre, là en planches, souvent en argile ou simplement en terre mouillée et battue, ne pouvaient durer longtemps sous le souffle des bouches à feu, encore moins sous le choc et l'éclatement des projectiles ennemis; il fallait sans cesse déblayer les embrasures qui se comblaient sans cesse.

Dès que ces observations eurent été suffisamment faites, le feu reprit avec une vigueur nouvelle. Le ralentissement de la canonnade avait rendu les Russes plus soupçonneux et plus attentifs; bien persuadés que l'ennemi avait profité de ce court moment de répit pour sonder leurs blessures, ils s'attendaient à



l'apparition soudaine des colonnes d'assaut. Plusieurs fois, à travers des tourbillons de fumée, ils crurent voir s'agiter des ombres en armes, et alors ils faisaient feu, non-seulement de toutes les pièces qui voyaient directement les attaques, mais aussi de celles qui battaient les abords du terrain ou servaient uniquement à la défense des fossés.

Le bombardement durait ainsi sans événement décisif depuis plus de trois heures, lorsque, de l'observatoire français, on vit tout à coup jaillir, bien au-dessus du nuage bas qui couvrait les batteries, un jet énorme de flamme et de fumée ; un moment après, la terre trembla sous les pieds des spectateurs, puis, à travers le fracas de la canonnade, le choc d'une détonation plus violente frappa douloureusement leurs oreilles. Écrasé par une bombe russe, un magasin à poudre venait de sauter dans la batterie n° 4; seize cadavres affreusement mutilés, la plupart engagés sous les décombres, deux officiers grièvement atteints, trente-sept hommes blessés, gisant parmi des pièces renversées, des affûts brisés, des débris fumants, des pans de gabionnade en flammes, tel fut le spectacle qui saisit d'horreur les premiers témoins accourus. Une demi-heure après, l'explosion d'une caisse à gargousses ensanglantait et bouleversait pareillement la batterie n° 1 servie par la marine. De ce moment, la lutte, déjà difficile pour l'artillerie française groupée sur le mont Rodolphe, devint tout à fait inégale sous le feu concentré des Russes; battue

[redacted]

de front par le bastion du Mât, d'écharpe par le bastion central, prise d'enfilade par les coups du bastion de la Quarantaine et de la batterie Schemiakine, la cinquième batterie était surtout cruellement maltraitée. Sur la hauteur de Kherson, les marins du fort Génois n'avaient guère moins à souffrir. A dix heures et demie, le général Thiry, autorisé par le général en chef, donna partout l'ordre de cesser le feu. Satisfaits du résultat, les Russes ne tiraient plus que par intervalles. Dans l'après-midi, s'imaginant que les batteries françaises étaient abandonnées, il envoyèrent un détachement qu'un coup de mitraille accompagné d'une fusillade nourrie avertit promptement de son erreur.

L'artillerie française avait échoué surtout par les défauts de sa position; l'artillerie anglaise devait un succès tout contraire aux avantages de la sienne. Largement espacées sur les croupes du mont Voronzof et de la montagne Verte, dominant en moyenne de vingt-cinq mètres le Grand-Redan, de quinze le mamelon Malakof, les batteries Chapman et Gordon croisaient leurs feux sur le premier de ces ouvrages et battaient le second avec une supériorité d'armement contre laquelle il n'était pas suffisamment armé lui-même. Quelquefois le tir des canonniers anglais, lent, sûr, jamais court, dépassait le but; mais alors les projectiles, roulant sur les pentes en arrière ou ricochant par-dessus le port, ne manquaient guère d'atteindre çà et là les réserves de l'ennemi.

Ainsi l'échec des batteries françaises se trouvait compensé tout au moins ; c'était aux flottes à décider la victoire. Enveloppés jusqu'à neuf heures dans une brume persistante, puis retenus par le calme au mouillage de la Katcha, il avait fallu que les vaisseaux réclamassent l'assistance des frégates à vapeur ; on les voyait s'avancer lentement à la remorque, les Français d'abord. A midi et demi, la ligne d'embossage commençait à se former suivant un arc de plus de trois kilomètres de développement. A 1400 mètres environ du fort extérieur de la Quarantaine et du fort Alexandre, quatorze vaisseaux français étaient placés en échiquier, sur deux rangs ; puis deux vaisseaux turcs ; puis, en face du fort Constantin et des batteries de côte élevées sur la falaise, onze vaisseaux anglais, à une distance moindre, parce que de ce côté la mer avait plus de fond qu'à l'autre aile. Dès que l'escadre française eut pris sa place de bataille, le vaisseau amiral *Ville-de-Paris* commença le feu ; il était une heure ; quelque quarante minutes après, l'escadre anglaise engagea de son côté la lutte. Les flottes et les forts eurent bientôt disparu dans les tourbillons d'une fumée noire comme les grosses nuées d'orage ; des lueurs les traversaient rapides et vives : on eût dit des éclairs ; et pour compléter la ressemblance, il en sortait les grondements redoublés d'un tonnerre qui ne s'arrête pas. Cependant le fracas diminuait avec le jour : à six heures on n'entendait plus que de rares coups de canon, et les derniers vaisseaux quit-

taient la ligne de bataille. Des batteries de bord ou des batteries de côte, lesquelles avaient triomphé? A ne considérer que l'armement, les alliés avaient eu, de beaucoup, le nombre en leur faveur; car on ne saurait évaluer à moins d'un millier les pièces dont ils firent usage en cette journée, tandis que leurs adversaires ne purent pas leur en opposer beaucoup plus du quart; mais celles-ci, de plus gros calibre en général, étaient abritées ou dans des casemates aux murs épais, ou derrière de solides terrassements; les autres au contraire n'avaient pour protection que des murailles de bois faciles à brûler comme à percer d'outre en outre. Il n'y eut pas un navire qui ne fût menacé d'incendie par les boulets rouges. *La Ville-de-Paris* en reçut trois pour sa part; elle fut atteinte cent fois dans son gréement, cinquante fois dans sa coque, trois fois au-dessous de la flottaison; une bombe éclatant sous la dunette renversa le vice-amiral Hamelin, blessa ses deux aides de camp et tua l'un de ses officiers d'ordonnance. Une autre atteignit *le Charlemagne*, traversa tous ses ponts et brisa sa machine. Parmi les navires anglais, *le London*, *la Queen* et *l'Agamemnon* eurent des commencements d'incendie; mais les plus maltraités furent ceux qui eurent à subir le feu plongeant des batteries élevées, au-dessus du fort Constantin, sur la falaise; *l'Albion* eut tous ses mâts brisés, quatre-vingt-treize trouées dans sa coque, plusieurs dans ses œuvres vives, et jusqu'à trois obus

dans sa soute aux poudres. On ne s'expliquait pas comment il n'avait pas sauté.

La perte des Français fut de 30 morts et de 180 blessés ; celle des Anglais de 44 morts et de 266 blessés. Les vaisseaux alliés avaient lancé plus de 30 000 projectiles ; les Russes 16 000 seulement. Les pertes de ces derniers, dans les forts et batteries de côte, ne s'élevèrent pas au-dessus de 138 hommes tués ou blessés ; quant aux dommages matériels, ils se bornèrent à quelques pièces démontées, quelques affûts endommagés, quelques morceaux de parement à refaire. Le fort Constantin, le plus maltraité, au dedans par l'explosion de trois caissons dans une cour intérieure, au dehors par les boulets qui entamèrent ses embrasures, avait été obligé seulement de cesser le feu de sa plate-forme ; mais ses batteries couvertes n'avaient pas interrompu un seul moment leur tir.

Ainsi les escadres s'étaient montrées vaillamment impuissantes à réparer l'échec des batteries françaises ; mais, tandis que les hourras triomphants des Russes retentissaient sur les fronts de mer, l'inquiétude serrait le cœur à plus d'un brave parmi les défenseurs moins heureux de Karabelnaïa. De ce côté l'avantage pris dès le commencement par l'artillerie anglaise était devenu plus écrasant d'heure en heure. Au pied de la tour Malakof, parmi des amas de décombres, gisaient les pièces qui avaient armé sa plate-forme ; tout l'étage supérieur n'était plus qu'une

ruine; mais rien n'était comparable au désastre du Grand-Redan. Vers trois heures, lorsque déjà les servants avaient été deux fois remplacés, un tiers des bouches à feu démontées, presque toutes les embrasures détruites, un grand magasin à poudre, placé dans le saillant du bastion, avait sauté tout d'un coup. On a décrit plus haut l'affreux spectacle d'une batterie française atteinte par une pareille catastrophe : il était ici infiniment plus horrible. Le nombre des morts passait la centaine et les blessés étaient une multitude. Le bastion, bouleversé de fond en comble, n'avait plus forme d'ouvrage ; le saillant, jeté dans le fossé tout d'une pièce, ne présentait plus à l'ennemi qu'une ouverture béante. Il faut rendre cette justice aux Russes qu'après un moment de stupeur ils accoururent en foule des batteries voisines, les uns pour secourir les victimes, les autres pour redresser au moins quelques pièces et prolonger la résistance. Vers quatre heures, deux autres explosions eurent lieu presque à la fois, l'une au Mamelon Malakof, l'autre chez les Anglais sur le mont Voronzof, derrière les batteries Gordon; c'étaient des caissons qui, de part et d'autre, avaient sauté sans beaucoup d'effet, de sorte que les projectiles ne cessèrent pas d'accabler les nouveaux défenseurs du Grand-Redan. Tous leurs efforts et tous leurs sacrifices demeurèrent inutiles; à l'approche de la nuit, sur vingt-deux bouches à feu il ne restait plus que deux pièces à peu près intactes et, pour les servir, cinq canonniers qui

tirèrent les derniers coups. Les fossés étaient comblés, les parapets rasés, le terre-plein à découvert ; dans les batteries adjacentes, le désordre était à peu près égal.

Ainsi l'artillerie anglaise avait remporté sur ce point une victoire éclatante : on peut dire qu'il n'a tenu qu'à lord Raglan de la rendre décisive. Le Grand-Redan, ce jour-là, pendant plusieurs heures, a été, devant lui, comme une proie offerte et qui ne pouvait pas lui être sérieusement contestée. Par la brèche largement ouverte dans la ligne de défense, son infanterie débouchant du ravin des Docks sous la protection d'une artillerie dominante, eût pu, sinon gagner d'un coup tout Karabelnaïa, du moins prendre une position solide dans le faubourg de Bambor. Les Russes s'y attendaient si bien que, se sentant hors d'état de résister au choc, ils ne songeaient qu'à se reformer en arrière pour essayer des retours offensifs. Lorsque la nuit fut venue sans qu'ils eussent vu paraître les colonnes d'attaque, ils respirèrent, mais leur satisfaction n'eut d'égale que leur surprise.

De la part des Anglais, il y avait à objecter que leurs batteries étaient à douze cents mètres de la place et leurs bataillons trois fois plus loin, que les maladies avaient déjà fortement réduit leurs effectifs, qu'enfin l'échec des batteries françaises avait empêché le général Canrobert de donner l'assaut. Tout balancé, lord Raglan se persuada qu'il ne devait pas ou ne pouvait pas tenter une si grosse aventure. Peut-être inclina-

t-il trop aux conseils de prudence. Il y a eu, pendant le siége de Sébastopol, beaucoup d'actions d'éclat et de dates honorables à porter au compte de l'armée anglaise : seule la journée du 17 octobre a failli lui donner la gloire sans partage.

Dans cette première épreuve du bombardement, l'attaque de mer à part, les Anglais avaient lancé 4700 projectiles, les Français 4000 environ, les Russes au moins 20 000. En comparaison du nombre énorme de ces instruments de carnage, cent quarante-quatre hommes mis hors de combat chez les Anglais, deux cents chez les Français, peuvent compter comme des pertes relativement légères ; celles des Russes étaient bien autrement graves, plus de sept cents blessés et près de quatre cents morts. Parmi tous les coups qui firent dans leurs rangs des trouées sanglantes, le plus cruel fut celui qui leur enleva le vice-amiral Kornilof.

Depuis le commencement de l'action, l'héroïque marin n'avait pas cessé de porter sur tous les points de la ligne de défense l'exemple de son incomparable fermeté. Après avoir, au bastion central, serré dans ses bras Nakhimof blessé à la tête, le visage tout couvert de sang, il avait rencontré dans la Ville le prince Menchikof qui venait lui-même d'encourager les défenseurs de Karabelnaïa, puis, sur le port, le colonel de Todleben. Celui-ci lui rendit compte des dommages que le Grand-Redan et la tour Malakof avaient éprouvés déjà sous le feu supérieur des batteries an-

glaises. Kornilof y courut, d'abord au Redan, puis à la tour; il était onze heures. Du sommet du mamelon, il examinait, à cheval, les effets du bombardement, quand un boulet lui fracassa la jambe gauche. Un groupe d'officiers au désespoir se pressait autour de lui; il les regarda tous et leur dit d'une voix ferme : « Je m'en remets à vous de la défense de Sébastopol; ne le rendez pas! » On le transporta aussitôt à l'hôpital de la marine; le coup était mortel; mais il eut encore deux heures à souffrir. « Dites à tous, répétait-il, qu'il est doux de mourir, quand la conscience est pure. » A la fin, il ajouta : « Mon Dieu, bénissez la Russie et l'empereur! Sauvez Sébastopol et la flotte! » Ce furent ses dernières paroles. L'empereur Nicolas ordonna que les ouvrages du mamelon où il avait été frappé fussent honorés désormais du nom de bastion Kornilof.

En fait et à tout prendre, l'avantage de cette grande journée appartenait incontestablement aux Russes. Comme l'armée française avait été la plus facile aux illusions, elle fut aussi la plus sensible à la déconvenue, non point découragée, bien au contraire, mais piquée au vif et jalouse de gagner au plus tôt sa revanche. On le vit bien à la rapidité du travail. Réparer les batteries, en construire d'autres, pousser vivement les approches vers le bastion du Mât, tous, depuis le général en chef jusqu'au dernier homme, n'eurent plus d'autre souci. En dépit de ce grand zèle, la réfection des batteries ne répondit pas assez vite à l'impatience géné-

rale. Le 18, au point du jour, tandis que les premiers coups tirés par les canonniers anglais retentissaient douloureusement au cœur des nôtres, réduits pour vingt-quatre heures encore au silence, nos terrassiers avaient le chagrin de se voir distancés également par les Russes. Vainement aurait-on cherché sur les remparts des marques un peu sensibles du combat de la veille : les parapets étaient relevés, les crêtes régulières, les merlons solides, les embrasures en état; pas une bouche à feu ne manquait sur sa plate-forme. Il est vrai que la canonnade française n'avait pas assez longtemps duré pour avoir pu faire aux ouvrages ennemis tout le dommage possible; aussi n'était-ce pas de ce côté que l'aptitude singulière des Russes à remuer et à façonner la terre se faisait remarquer davantage : c'était au Grand-Redan qu'il fallait admirer leur chef-d'œuvre. En douze heures, ils l'avaient refait de fond en comble, et s'il ne comptait plus que dix-neuf pièces au lieu de vingt-deux, c'est qu'elles étaient en revanche de plus fort calibre; sur le saillant, un canon de 68 répondait aux *lancastres* du mont Voronzof. Enfin cette seconde journée ne donna plus, comme la précédente, un avantage hors de doute aux batteries anglaises. Il y eut bien encore, dans le Grand-Redan, un magasin à poudre qui sauta; il y eut là et dans les ouvrages voisins, notamment dans la batterie des Casernes, plusieurs pièces démontées; il y eut jusqu'à 543 hommes hors de combat; malgré tout, l'artillerie russe ne laissa point éteindre son feu jusqu'au soir et

elle se mit pendant la nuit en état de le reprendre le lendemain, non-seulement en réparant ses pertes, mais encore en ajoutant à la puissance de son armement et à l'étendue de ses ouvrages.

Le 19, à six heures et demie du matin, le bombardement recommença sur toute la ligne des attaques, du mont Voronzof à la mer. Dans leurs huit batteries, refaites ou nouvellement construites, les Français avaient soixante et une bouches à feu en action. La batterie n° 5, quoi qu'on eût pu faire pour la couvrir, reçut encore tant de coups et de si cruels qu'à dix heures elle fut réduite au silence et pour toujours. L'état-major de l'artillerie décida qu'elle devait être supprimée. Tel fut aussi le sort de la batterie marine du fort Génois, dont l'équipage, plus que décimé, reçut, avant d'être dissous, l'honneur de se voir cité à l'ordre de l'armée par le général en chef. Les autres batteries soutinrent vaillamment la lutte, mais sans parvenir à prendre la supériorité ; les Anglais, de leur côté, n'y réussirent pas mieux que la veille; et quoique la défense eût encore plus de 500 hommes hors de combat, le résultat général de cette journée était encore en sa faveur. Il en fut de même dans les journées suivantes. En vain, pour tenir lieu des batteries supprimées, l'artillerie française s'empressait-elle d'en construire d'autres sur des emplacements mieux choisis ; en vain y suppléait-elle en attendant par l'emploi des fusées de guerre ; en vain la marine lui donnait-elle cordialement le concours de ses propres fuséens et celui d'une

bombarde qui, du fond de la baie Streletzkaïa, lançait d'énormes projectiles jusque dans le fort de l'Artillerie ; en vain un surcroît de matelots et de matériel était-il mis libéralement à sa disposition par les chefs de la flotte, elle avait besoin d'une grande fermeté pour se soutenir contre un ennemi dont le feu, selon l'expression du général Canrobert, se renouvelait et se déplaçait sans cesse. Non content de l'attaquer de loin, l'ennemi poussait l'audace jusqu'à venir la harceler chez elle : dans la nuit du 20 au 21, une centaine de soldats et de matelots russes envahirent la gabionnade entre les batteries nos 3 et 4, enclouèrent à la hâte quatre canons et trois mortiers, et ne se retirèrent que devant le renfort accouru au soutien de la garde de tranchée qui avait eu le tort de se laisser surprendre. Leur chef, officier de marine d'une énergie remarquable, demeura sur le terrain parmi les blessés ; malheureusement il succomba le lendemain à la gravité des coups qu'il avait reçus.

« Le général Canrobert, écrivait le général Bizot au maréchal Vaillant, le 22 octobre, le général Canrobert a grande envie de brusquer bientôt une attaque de vive force ; lord Raglan de même, et son avis est partagé par le général Burgoyne, qui ne voit, dit-il, rien à faire régulièrement contre une place non investie, pourvue d'un immense matériel, de 10000 excellents matelots canonniers, et en communication avec une armée de 50000 hommes. » Puisque tels étaient, le 22 octobre, les pro[illegible]fs de l'armée anglaise,

ne peut-on pas être surpris que, cinq jours auparavant, le 17, ils n'eussent pas saisi, pour les mettre à exécution, l'occasion la plus étonnamment favorable? « Pour moi, continuait le général Bizot, je retarde tant que je puis, estimant que nous aurons d'autant plus de chances de succès que nous porterons plus près le point de départ, d'appui et de retraite de nos colonnes. » Il faut rendre cette justice aux officiers du génie français que, sous l'impulsion de leur chef, ils avaient accompli déjà des travaux dont la vitesse et l'audace étonnaient les plus compétents des juges, les ingénieurs de Sébastopol. Chaque nuit, 2000 travailleurs au moins, 3000 quelquefois, étendaient, à la sape volante le plus souvent, le réseau des approches. Tâche pénible et dangereuse : pour masquer les hommes, il fallait, tant la terre était mince, peler le roc à grande distance en deçà de la tranchée, parfois même au delà, et cependant la mitraille et la fusillade balayaient le sol par intermittence. Enfin, pour donner aux remblais et aux déblais les dimensions régulières, il fallait quatre fois plus de temps et d'efforts que n'en eût demandé un terrain de résistance moyenne. Quoi qu'il en soit, et malgré tous les obstacles, le 25 octobre au matin, non-seulement la première parallèle était achevée sur un développement de plus d'un kilomètre et demi, à partir des batteries du mont Rodolphe, mais encore la deuxième parallèle, ouverte entre le ravin du boulevard et le ravin de la Ville, et reliée à la première par une double communication, portait à

360 mètres seulement du bastion du Mât l'attaque française. Les Anglais, sur le mont Voronzof, avaient également cheminé en débouchant de la ligne de batteries qui leur servait, à 1200 mètres du Grand-Redan, de première parallèle ; mais la deuxième, dont ils avaient seulement tracé l'amorce, était encore éloignée de 900 mètres au moins du saillant de l'ouvrage. Telle était la situation des approches qui menaçaient de dangers plus ou moins imminents les défenseurs de Sébastopol, au moment même où les incidents les plus graves allaient rappeler tout à coup les assaillants au souci de leur propre défense.



LIVRE QUATRIÈME

BALAKLAVA ET INKERMANN

I

Affaiblissement de l'armée anglaise. — Discussions à ce sujet dans le Parlement. — Projet du prince Menchikof. — Combat de Balaklava. — Charge de la cavalerie anglaise.

« J'ai d'autant plus besoin de renforts, écrivait, le 27 octobre, au maréchal Vaillant le général Canrobert, que l'armée anglaise se trouve, par diverses causes, réduite à des proportions qui deviennent inquiétantes, et la réduction de cette armée ne saurait passer inaperçue au milieu de nos difficultés présentes et à venir, en raison du rôle vigoureux qu'elle sait jouer au jour du combat. » Cette réduction fâcheuse avait, en effet, des causes très-diverses, les unes personnelles, en remontant du soldat, par la hiérarchie des grades, jusqu'au général en chef, les autres, qu'on pourrait nommer constitutionnelles, inhérentes au gouvernement lui-même.

Tandis que la marine, florissante, populaire, richement dotée, bien administrée, avait à sa tête un chef

unique, le premier lord de l'amirauté, membre toujours considérable du cabinet britannique, l'armée, moins soignée, moins considérée, tenue en suspicion par un peuple jaloux de ses droits, tolérée plutôt qu'acceptée sur le sol de la libre Angleterre, reléguée presque toute dans les colonies, et d'ailleurs, par économie et par système à la fois, peu nombreuse, l'armée n'était pas directement représentée dans le gouvernement. Elle dépendait du ministre des colonies et relevait, sous ses ordres, d'un fonctionnaire de l'ordre politique plutôt que de l'ordre administratif, qu'on nommait le *secrétaire à la guerre*. A vrai dire, la fonction de ce personnage était à peu près exclusivement parlementaire; choisi toujours dans l'une des Chambres du parlement, tandis que le ministre des colonies faisait partie de l'autre, il avait pour mission de soutenir, comme son chef, mais sur un terrain différent, les discussions relatives aux questions militaires. C'était un *debater*, non point un administrateur. Qu'aurait-il administré? L'armée avait quatre ou cinq têtes, indépendantes les unes des autres, et pouvant engager, sans qu'il en pût mais, la responsabilité du ministre des colonies. Il y avait le commandant en chef, maître de tout ce qui était essentiellement militaire, direction de l'infanterie et de la cavalerie, nominations, avancement, instruction, manœuvres, discipline; le grand-maître de l'artillerie, chef en même temps du corps des ingénieurs; le payeur général, chargé de la solde; le juge avocat-

général, chef de la justice militaire. Quant à ce qui formait en France, sous le nom de services administratifs, le domaine de l'intendance, il appartenait nominalement au corps du commissariat qui n'avait plus, depuis quarante ans, qu'une existence nominale. Sans doute il y avait quelque part des commissaires en titre, propriétaires de leurs charges, mais jusqu'au moment de la guerre on ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu quelqu'un en exercice. Les corps de troupes s'administraient eux-mêmes, d'une façon ou d'une autre, sous le bon plaisir des colonels. Quand la guerre fut décidée, on se mit en quête des commissaires, qu'on finit par trouver et qui partirent avec les troupes, aussi peu faits aux obligations de leur office que les soldats aux nécessités de la vie militaire en campagne.

Les officiers, parfaits *gentlemen*, braves, instruits, ne voyaient jamais leurs hommes que les jours où ils se trouvaient de service; le détail quotidien, de même que l'instruction, était abandonné aux sous-officiers. Ceux-ci vivaient d'ailleurs aussi séparés que possible de la troupe, et l'on peut dire d'une manière générale que l'isolement, l'individualisme, qu'on nous passe le mot, était de règle dans l'armée anglaise. Quant aux soldats, habitués aux conditions larges et faciles de la vie en Angleterre et aux colonies, les hommes mariés dans leur ménage, les célibataires à la taverne, pas un d'eux ne se préoccupait de ce qu'il aurait à faire, rien que pour se nourrir, dans un

pays où celui-ci n'aurait plus sa taverne, celui-là son ménage. Arrivés à Gallipoli, tandis qu'associés par escouade, mettant en commun leurs vivres, l'un allumant le feu, un autre allant chercher de l'eau, un troisième épluchant les légumes, les soldats français avaient bientôt et gaiement fait leur petite cuisine, les Anglais les regardaient avec surprise et s'étonnaient de leur industrie, mais n'essayaient pas de l'imiter encore, parce que leurs habitudes y répugnaient; et chacun d'eux, seul, s'évertuait longuement à mal faire ce que les autres, réunis, avaient fait rapidement et bien. Le soldat français n'avait par jour qu'une demi-livre de viande, et l'anglais en recevait trois fois autant; cependant le second était beaucoup plus mal nourri que le premier. Un jour, à Varna, lord Raglan témoignait son étonnement de ce contraste. « Mylord, lui dit en riant le général Bosquet, faisons, si vous le voulez bien, un arrangement profitable aux deux nations; donnez-moi pour un Anglais et un Français votre livre et demie de viande; nous ferons l'économie de la ration donnée à nos hommes; ceux-ci feront la soupe, et Anglais et Français s'en trouveront bien, je vous en réponds. » — « Ah ! reprit lord Raglan, je le voudrais bien ! » Il n'en fut pas davantage et les Anglais continuèrent à dépérir.

En Crimée, le soir, après les marches des premiers jours, et plus tard, au retour de la tranchée, on voyait beaucoup d'eux jeter le morceau de viande qu'ils avaient sans succès essayé de faire cuire, et

manger tristement un peu de pain ou de biscuit. Mal nourris, couchés sur la dure, sans abri pendant longtemps, car quinze jours après le débarquement ils n'avaient pas encore tous reçu leurs grandes tentes, fatigués par les travaux de terrassement auxquels ils n'étaient pas faits, car ils ne sortaient pas, comme la majorité des soldats français, du travail des champs, le choléra, les affections des intestins et de la poitrine, les fièvres de toute nature les envoyaient bientôt dans les ambulances et de là, quand ils n'y mouraient pas, dans les hôpitaux de Scutari. Indépendant, ne relevant que de lui-même, le service de santé avait un personnel éclairé, zélé, mais trop peu nombreux ; l'organisation, là comme ailleurs, avait péché par oubli, par inexpérience.

L'Angleterre avait cru faire tout en envoyant sur de beaux navires de beaux hommes, de beaux chevaux, une belle artillerie, des munitions et des vivres, en un mot ce qu'il y avait de mieux chez elle ; mais comme il n'y avait besoin chez elle ni de train d'artillerie ni de train des équipages, elle ne s'en mit point en peine, sans se douter qu'il y a un abîme entre ce qui suffit au service intérieur et ce qu'exige le service en campagne. Ses généraux, tous âgés, tous ayant fait les guerres de l'Empire, l'avaient su jadis, mais ils l'avaient oublié ; les jeunes officiers ne le savaient pas. « L'armée anglaise, écrivait le général Canrobert, sait combattre avec une vaillance qu'on peut appeler sans égale ; mais elle est loin d'avoir pour la guerre nos

elle se mit pendant la nuit en état de le reprendre le lendemain, non-seulement en réparant ses pertes, mais encore en ajoutant à la puissance de son armement et à l'étendue de ses ouvrages.

Le 19, à six heures et demie du matin, le bombardement recommença sur toute la ligne des attaques, du mont Voronzof à la mer. Dans leurs huit batteries, refaites ou nouvellement construites, les Français avaient soixante et une bouches à feu en action. La batterie n° 5, quoi qu'on eût pu faire pour la couvrir, reçut encore tant de coups et de si cruels qu'à dix heures elle fut réduite au silence et pour toujours. L'état-major de l'artillerie décida qu'elle devait être supprimée. Tel fut aussi le sort de la batterie marine du fort Génois, dont l'équipage, plus que décimé, reçut, avant d'être dissous, l'honneur de se voir cité à l'ordre de l'armée par le général en chef. Les autres batteries soutinrent vaillamment la lutte, mais sans parvenir à prendre la supériorité ; les Anglais, de leur côté, n'y réussirent pas mieux que la veille ; et quoique la défense eût encore plus de 500 hommes hors de combat, le résultat général de cette journée était encore en sa faveur. Il en fut de même dans les journées suivantes. En vain, pour tenir lieu des batteries supprimées, l'artillerie française s'empressait-elle d'en construire d'autres sur des emplacements mieux choisis ; en vain y suppléait-elle en attendant par l'emploi des fusées de guerre ; en vain la marine lui donnait-elle cordialement le concours de ses propres fuséens et celui d'une

bombarde qui, du fond de la baie Streletzkaïa, lançait d'énormes projectiles jusque dans le fort de l'Artillerie ; en vain un surcroît de matelots et de matériel était-il mis libéralement à sa disposition par les chefs de la flotte, elle avait besoin d'une grande fermeté pour se soutenir contre un ennemi dont le feu, selon l'expression du général Canrobert, se renouvelait et se déplaçait sans cesse. Non content de l'attaquer de loin, l'ennemi poussait l'audace jusqu'à venir la harceler chez elle : dans la nuit du 20 au 21, une centaine de soldats et de matelots russes envahirent la gabionnade entre les batteries nos 3 et 4, enclouèrent à la hâte quatre canons et trois mortiers, et ne se retirèrent que devant le renfort accouru au soutien de la garde de tranchée qui avait eu le tort de se laisser surprendre. Leur chef, officier de marine d'une énergie remarquable, demeura sur le terrain parmi les blessés ; malheureusement il succomba le lendemain à la gravité des coups qu'il avait reçus.

« Le général Canrobert, écrivait le général Bizot au maréchal Vaillant, le 22 octobre, le général Canrobert a grande envie de brusquer bientôt une attaque de vive force ; lord Raglan de même, et son avis est partagé par le général Burgoyne, qui ne voit, dit-il, rien à faire régulièrement contre une place non investie, pourvue d'un immense matériel, de 10 000 excellents matelots canonniers, et en communication avec une armée de 50 000 hommes. » Puisque tels étaient, le 22 octobre, les projets des chefs de l'armée anglaise,

j'ai eus de recourir aux documents officiels, m'a toujours semblé inexplicable. Si on m'avait dit, pour détourner le gouvernement d'une expédition en Crimée, que nos troupes camperaient à moins de deux lieues de la mer, à moins de deux lieues d'un port imprenable, où nos vaisseaux pourraient aller et venir librement, et qu'à une si courte distance des sources de ravitaillement notre armée manquerait de pain, de vêtements, des objets les plus nécessaires, au point de perdre quatre-vingt-dix à cent hommes chaque jour par le seul fait des privations, si on m'avait dit cela, j'aurais protesté contre une telle allégation, je l'aurais taxée d'exagération, d'absurdité et de ridicule. Et cependant, je dois le confesser aujourd'hui, cette allégation se trouve être à peine au niveau de la vérité! »

Lord John Russell, malheureusement, ne disait pas assez; la diminution quotidienne de l'effectif dans l'armée anglaise passait de beaucoup cent hommes, et pendant le même temps l'armée russe augmentait dans des proportions infiniment plus considérables. Décidé à la fois par des considérations politiques et par des nécessités stratégiques, le tsar avait, depuis le mois d'août, retiré peu à peu des Principautés ses troupes; les dernières étaient rentrées en Bessarabie le 13 septembre. Les Autrichiens d'un côté, les Turcs de l'autre, avaient occupé la Valachie; mais retenus, ceux-là par la circonspection de leur gouvernement qui ne tenait pas à s'engager, ceux-ci par la prudence

personnelle d'Omer-Pacha qui ne voulait pas compromettre ses précédents succès, ils n'avaient d'aucune façon inquiété la retraite ; en un mot, l'attitude de ces deux armées était si paisible que le tsar n'avait pas craint de dégarnir la rive gauche du Pruth au profit de Sébastopol et de la Crimée. Le prince Menchikof devenait donc tous les jours plus fort et il savait les Anglais tous les jours plus faibles; de là lui était venue, par déduction, l'idée de prendre la mesure comparative de ses forces et de leur faiblesse.

Son attention s'était portée sur Balaklava, leur base d'opérations, dont l'importance et la situation isolée, assez éloignée du gros de leurs troupes, devaient naturellement le provoquer à quelque tentative de surprise. Ils avaient fait de cette position un camp retranché, capable de contenir une armée trois fois plus importante que la leur, et dont la défense excédait, par conséquent, de beaucoup leurs ressources ; aussi s'étaient-ils aidés d'un millier de soldats turcs, auxquels ils avaient confié la garde de leurs postes avancés. C'était une suite de cinq redoutes couronnant autant de mamelons dont l'enchaînement séparait au nord la plaine de Balaklava de la vallée de la Tchernaïa proprement dite. Le plus oriental, le premier dans l'ordre numérique, non loin du village de Kamara, était désigné chez les alliés sous le nom de *mamelon Canrobert;* le plus occidental se trouvait commandé de si près par la crête du mont Sapoune qu'on avait jugé inutile d'y mettre de l'artillerie; les

autres redoutes étaient armées ensemble de onze bouches à feu de gros calibre. En deçà de cette première ligne de défense, en avant et en arrière du village de Kadikoï comme dans le voisinage immédiat de Balaklava, des batteries avaient été construites, des tranchées ouvertes ; mais les batteries n'avaient pas toutes leur armement, et dans le développement des tranchées il y avait des lacunes ; pour garder tous ces ouvrages, il aurait fallu d'ailleurs des forces nombreuses. Entre les redoutes occupées par les Turcs et la ville, qui avait pour garnison spéciale onze cents soldats de marine, il ne se trouvait que six cent cinquante *highlanders* du 93e régiment et quatorze ou quinze cents hommes de la division de cavalerie. Le général sir Colin Campbell commandait la place et les troupes.

Vers le milieu du mois d'octobre, le prince Menchikof avait fait occuper le village de Tchorgoune, sur la Tchernaïa, par un détachement qu'il faisait renforcer tous les jours. Le 23, le détachement était devenu un corps d'armée : il se composait de la 12e division d'infanterie, forte de dix-sept bataillons, et d'une division de cavalerie formée de vingt escadrons réguliers et de dix sotnias de cosaques ; l'artillerie divisionnaire et l'artillerie à cheval pouvaient mettre en batterie soixante-quatre bouches à feu. L'effectif général de ce corps, placé sous les ordres du général Liprandi, était de dix-huit mille hommes environ. Le 24, les rapports des avant-postes et des re-

[redacted]

connaissances sur la Tchernaïa signalaient aux généraux alliés un grand rassemblement de troupes russes à Tchorgoune. Le prince Menchikof avait fixé au 25 l'exécution de la surprise qu'il méditait contre Balaklava. A cinq heures du matin, le corps de Liprandi devait se former en trois colonnes et marcher immédiatement, la colonne de gauche sur Kamara, la colonne du centre, la plus importante, sur les deux premières redoutes et au delà, sur Kadikoï, la colonne de droite sur les dernières redoutes à l'ouest. La plus grande partie de la cavalerie, un bataillon du régiment d'Ukraine, une compagnie de tirailleurs et une batterie d'artillerie devaient former la réserve sous la main du général Liprandi. Indépendamment de ce corps, le prince Menchikof avait donné des ordres pour appeler des hauteurs de Mackenzie sur les monts Fedioukhine le général Jabokritsky avec huit bataillons, quatre escadrons ou sotnias, et quatorze bouches à feu. La force de ce détachement étant d'un peu plus de cinq mille hommes, c'était à vingt-trois ou vingt-quatre mille que s'élevait l'effectif total des Russes.

Le 25 octobre, à l'heure dite, l'opération commença. La colonne de gauche ayant occupé tout de suite et sans difficulté Kamara, se mit à canonner les mamelons voisins, sur lesquels marchait la colonne du centre. De l'aveu même des Russes, les Turcs firent dans la première redoute une résistance opiniâtre ; mais le régiment d'Azof ayant donné l'assaut,

les défenseurs succombèrent, et leur mauvaise fortune eut malheureusement sur les autres plus d'effet que l'exemple de leur vaillance, résultat fâcheux, car il ébranla peu justement dans l'opinion du monde l'estime qu'elle accordait aux Turcs depuis les affaires de Kalafat et surtout depuis la défense de Silistrie. Le fait est que lorsque le régiment d'Ouglitch aborda les deux redoutes suivantes, et le régiment d'Odessa la quatrième, ils les trouvèrent abandonnées. Celle-ci, trop voisine du mont Sapoune, ne pouvait pas être occupée longtemps par les Russes; après avoir brisé les affûts, précipité au bas du mamelon les pièces enclouées, jeté les parapets dans le fossé, en un mot rasé l'ouvrage, ils se retirèrent; mais dans les trois autres leur dessein était de s'établir à demeure.

Il était sept heures et demie. Au premier bruit de la canonnade, la garnison de Balaklava et les troupes du dehors avaient pris les armes : les *highlanders* en travers de la route, couvrant Kadikoï; à droite, les Turcs ralliés après leur sortie des redoutes ; à gauche, la cavalerie. Sur les ordres dépêchés par lord Raglan, la brigade des Gardes et la division Cathcart quittaient à la hâte leur campement du plateau pour descendre par le col de Balaklava dans la plaine. Accouru au galop près du col, le général Canrobert faisait occuper par la brigade Vinoy les pentes méridionales, et tenait prête à marcher la brigade Espinasse avec les chasseurs d'Afrique et l'artillerie à cheval. Toute la division Bosquet était déployée le long des crêtes. Après

avoir pris ces dispositions, le général Canrobert alla rejoindre lord Raglan, qui se tenait au bord du plateau, non loin du Télégraphe, sur le prolongement de la ligne des redoutes. De là on avait sous les yeux un vaste espace, d'un côté toute la plaine de Balaklava, de l'autre la vallée de la Tchernaïa et les monts Fedioukhine ; dérobés en grande partie aux observateurs dans la plaine, les forces et les mouvements des Russes étaient de là parfaitement visibles. On voyait à gauche le détachement du général Jabokritsky, au fond les réserves de Liprandi, à droite, en avant de l'infanterie, une brigade de hussards, les cosaques et deux batteries à cheval. Tout à coup cette masse de cavalerie, dirigée par le général Rijof, protégée par le feu de son artillerie, déboucha entre la troisième et la quatrième redoute dans la plaine, et vint tomber, au galop de charge, partie sur le 93e *highlanders*, partie sur la grosse cavalerie de la brigade Scarlett. On vit alors ce que peut, par la seule fermeté de son attitude, une infanterie solide. Déployés en bataille, immobiles, l'arme au pied, les Écossais semblaient indifférents à l'avalanche qui roulait bruyamment vers eux ; quand elle fut à trente pas, les officiers commandèrent d'apprêter les armes. A la seule vue de ce premier temps exécuté de sang-froid, au seul aspect des fusils dressés, non point abaissés encore, les cavaliers changèrent subitement d'allure ; les chevaux, arrêtés dans leur élan, se cabrèrent, les rangs se confondirent, et le feu n'était pas commencé que cette masse confuse

battait précipitamment en retraite. Obligés de prévenir autrement le choc, les *Scots-greys* et les dragons d'Enniskillen s'étaient ébranlés quand ils avaient vu leurs adversaires à deux cents mètres ; en avant, chez eux comme chez les Russes, les officiers avaient échangé les premiers coups de sabre ; puis la mêlée s'était faite, et des deux parts l'artillerie s'était vue forcée de suspendre ses coups ; enfin les hussards du duc de Leuchtenberg et les cosaques de l'Oural, poussés, pressés, maltraités par leurs rudes ennemis, tournèrent bride, et si la brigade légère de lord Cardigan, placée trop en arrière, avait pu arriver à temps pour soutenir la poursuite, cette action de la cavalerie anglaise, si honorable pour ses étendards, aurait été peut-être la seule de la journée.

Après cette attaque malheureuse, les Russes paraissaient d'autant moins disposés à s'engager de nouveau, que de toutes parts les renforts arrivaient aux défenseurs de Balaklava : les deux divisions appelées par lord Raglan étaient en ligne à droite de la cavalerie qui, rangée parallèlement au mont Sapoune, était appuyée en arrière par la brigade Espinasse, et sur sa gauche par la brigade de chasseurs d'Afrique. Ici se place un épisode qui semblera toujours emprunté à quelque légende héroïque, tellement il est en dehors des principes de la guerre.

Il était midi. Toujours au même poste, la lunette braquée sur l'ennemi, lord Raglan vit ou crut voir que les Russes désarmaient de leurs bouches à feu les

redoutes qu'ils avaient conquises. C'étaient des pièces turques, mais empruntées par les Anglais au sultan; les Anglais en étaient responsables, et, selon le sentiment de leur chef, elles valaient moralement des pièces anglaises. Le sentiment était noble, la manœuvre qu'il inspira fut militairement fausse. « L'évidente intention de l'ennemi, écrivait à ce propos le général Canrobert, celle qu'il aura toujours, était de nous faire descendre jusqu'à lui en quittant nos excellentes positions. » Pas plus que le général Canrobert, lord Raglan n'avait l'intention de jouer le jeu de l'ennemi; cependant telle était la situation, que, pour reprendre ses canons, il aurait fallu faire donner toutes les forces qu'il avait dans la plaine et livrer une bataille qu'il ne voulait pas livrer. Dans l'embarras de ce dilemme, il imagina d'engager contre un adversaire armé de toutes pièces sa seule cavalerie. Par son ordre et sous sa dictée, le général Airey, quartier-maître général de l'armée anglaise, son chef d'état-major, écrivit au comte Lucan en ces termes : « Lord Raglan désire que la cavalerie se porte rapidement sur le front et qu'elle essaye d'empêcher l'ennemi d'emporter les canons. Une troupe d'artillerie à cheval peut accompagner. La cavalerie française est sur votre gauche. Sur-le-champ. » Un officier attaché au général Airey, le capitaine Nolan, fut chargé de porter cet ordre. Obligé de passer par le col de Balaklava, il avait un long détour à faire; lorsqu'il put accomplir sa mission, il s'était écoulé un certain

temps et, dans l'intervalle, l'état des choses avait changé.

Les Russes ne désarmaient point les redoutes et ne préparaient aucun mouvement de retraite ; leur infanterie avec l'artillerie divisionnaire continuait d'occuper d'un côté les mamelons, de l'autre les pentes méridionales des monts Fedioukhine ; les réserves se tenaient au fond de cette sorte d'entonnoir ; au milieu, la cavalerie et l'artillerie à cheval, reformées, avaient repris leur assiette. Lord Raglan, qui voyait de haut et d'ensemble cette disposition solide, aurait pu encore, s'il avait voulu, dépêcher un ordre contremandant le premier, et il devait sans doute avoir une idée assez haute de l'autorité du général en chef sur ses subordonnés pour ne mettre point en doute l'exécution de celui qu'il avait envoyé d'abord. Masqué par la ligne des mamelons, le comte Lucan ne voyait même pas l'ennemi. Le message du général Airey lui causa quelque étonnement. « Après une étude fort attentive de cet ordre, a-t-il écrit lui-même à lord Raglan, j'hésitai, j'insistai sur l'inutilité d'un semblable mouvement et sur les dangers qu'il entraînait. L'aide de camp déclara du ton le plus absolu que l'ordre de lord Raglan était que la cavalerie attaquât immédiatement. « Où ? lui demandai-je, et que faut-il faire ? » car on ne voyait ni ennemis ni canons. « Là, mylord, est l'ennemi, là sont vos canons, » répondit-il de la manière la plus irrespectueuse et la plus péremptoire, en indiquant l'autre extrémité de la vallée. Votre in-

struction écrite était, à mon avis, si précise, les ordres transmis par votre aide de camp si positifs et si pressants, que je me crus impérieusement obligé d'obéir, et je fis savoir à lord Cardigan qu'il fallait avancer. Aux objections qu'il me fit et que j'approuvais complétement, je répliquai que l'ordre émanait de Votre Seigneurie. »

La brigade légère se forma, deux escadrons de dragons et deux de lanciers déployés en première ligne, deux de dragons et deux de hussards en seconde ligne, un escadron de hussards en réserve. La grosse cavalerie du général Scarlett, qui avait fourni, une heure auparavant, la belle charge qu'on a vue, avait seulement l'ordre de se tenir prête, sans quitter provisoirement la position. Placé à la tête de sa brigade, le comte de Cardigan donna le signal ; les trompettes sonnèrent, et, devançant les siens au galop : « En avant ! s'écria-t-il, en avant, le dernier des Cardigan ! » Le capitaine Nolan galopait à sa droite.

En voyant tout à coup commencer une charge « dont la raison, a dit le général Canrobert, est restée impossible à comprendre et que l'héroïsme avec laquelle elle a été conduite ne saurait excuser au point de vue des règles de la guerre, » en voyant cette belle et vaillante troupe s'élancer certainement à la mort, il n'y eut, parmi les milliers de témoins qui se pressaient sur les crêtes, qu'une clameur de surprise et d'angoisse. « Arrêtez-vous ! c'est insensé ! » leur criait-on, comme s'ils eussent pu entendre et s'arrêter

surtout. L'histoire a noté parfois le généreux sacrifice d'une cavalerie se dévouant pour le salut d'une armée, ou bien le noble désespoir de braves gens qui ne voulaient pas survivre à la défaite, comme la charge sans retour de la chevalerie française à Nicopolis ; mais ici rien de pareil ; il n'y avait pour l'armée anglaise ni défaite ni péril. Cependant, passant entre les mamelons qui lui avaient dérobé la vue des Russes, lord Cardigan débouchait au delà et s'enfonçait sous les feux croisés comme dans un gouffre, sabrant une batterie de cosaques, culbutant la cavalerie, renversant les lignes, galopant toujours, droit devant lui, comme si, dans ce terrible et sanglant *steeple-chase*, il eût voulu franchir la Tchernaïa et gagner, pour prix de la course, Tchorgoune, le quartier général de l'ennemi. Cependant les escadrons qu'il avait traversés se reformaient en arrière ; d'autres qui étaient sur son flanc gauche l'assaillirent à leur tour, se jetèrent au milieu des siens, rompirent leur élan, et après l'avoir forcé de se ralentir, l'arrêtèrent tout à fait. Il fallut, toujours combattant, tourner bride et se mettre en retraite ; mais plus loin s'était précipitée la charge, plus longuement difficile était le retour. Démasquant à droite et à gauche, pour se rejoindre à la suite des Anglais et presser leurs derniers pelotons à coups de lance, les cavaliers russes laissaient les balles et la mitraille faire en avant leur œuvre. Une batterie établie sur les monts Fedioukhine se distinguait surtout par son action meurtrière : deux escadrons du 4e chas-

seurs d'Afrique lancés à propos, sous la conduite du général d'Allonville, par le général Morris, gravirent les pentes, percèrent la ligne des tirailleurs, passèrent derrière la batterie, se rabattirent brusquement sur elle, sabrèrent les canonniers et ne se replièrent qu'après avoir détourné des Anglais sur eux-mêmes le feu de deux bataillons de Vladimir qui, à leur approche, avaient formé le carré. En même temps, le général Scarlett, qui s'était porté en avant, recueillait les débris mutilés de la brigade légère : 700 chevaux environ avaient commencé la charge, 500 jonchaient le champ de bataille ; 250 hommes étaient tués ou grièvement blessés. L'un des premiers, le capitaine Nolan était tombé mort sur le champ de bataille, et comme par miracle « le dernier des Cardigan » survivait. Les chasseurs d'Afrique avaient perdu deux officiers tués avec huit chasseurs, et vingt-huit blessés. Les Russes, y compris les pertes de leur première attaque, n'avaient pas moins de 130 morts et de 500 blessés ou disparus.

Après ce dramatique épisode, la journée s'acheva par une canonnade sans effet ; des deux parts on s'observait à distance. « La nuit, écrivait au maréchal Vaillant le général Canrobert, est venue mettre fin à ce combat mal engagé et qui, à mon avis, n'aurait pas dû l'être du tout. Tant que le problème du siége n'aura pas été résolu, notre position dans la Chersonèse est absolument défensive. Cette défensive est malheureusement trop allongée, puisqu'elle s'étend de la pointe

d'Inkermann à Balaklava dont la conservation nous obligera à de grands efforts de vigilance. » L'obscurité tout à fait venue, les troupes françaises et anglaises descendues depuis le matin dans la plaine se concentrèrent autour de Kadikoï ; le lendemain, lord Raglan et le général Canrobert s'entendirent pour resserrer la ligne beaucoup trop étendue des ouvrages qui défendaient le port. La brigade écossaise continua de l'occuper avec les soldats de marine ; la brigade Vinoy installa son campement sur la berge méridionale du col, à mi-pente, et quatre compagnies de zouaves allèrent, avec un officier du génie et des sapeurs français, construire dans la montagne, à l'est de Balaklava, une redoute dont ils devaient former la garnison pendant tout l'hiver. Quant aux Russes, ils installèrent leurs avant-postes dans les ouvrages des trois mamelons qu'ils avaient pris sur les Turcs, et le général Liprandi maintint le gros de ses forces avec son quartier général à Tchorgoune.

La journée du 25 octobre, si glorieuse pour la cavalerie anglaise et si funeste à la fois, avait tourné, en définitive, à l'avantage des Russes. Ils s'étaient rétablis dans la vallée de la Tchernaïa, dans la plaine même de Balaklava, bloquant la ville en quelque sorte ; remarque plus importante au point de vue de l'effet moral, ils avaient repris l'offensive. La bataille de l'Alma n'était pas oubliée, mais on n'y pensait plus à Sébastopol qu'en mêlant au souvenir de la défaite l'espoir d'une prochaine et décisive

revanche. On étudiait avec d'autant plus de soin les positions des alliés, et l'on notait que le camp retranché de Balaklava n'était pas le seul point vulnérable de leurs lignes.

II

Positions des Anglais au débouché du plateau d'Inkermann. — Projet d'assaut.

A l'est de Sébastopol ou, plus exactement, de Karabelnaïa, s'étendait un plateau de forme irrégulière, déchiqueté au nord-est et au nord par de nombreux ravins qui descendaient sur la basse Tchernaïa et sur le fond de la grande rade, limité au sud-ouest par le profond ravin du Carénage, à l'est par les crêtes du mont Sapoune, et resserré vers le sud, à la naissance de deux plis de terrain divergents, par une sorte d'étranglement, de col ou d'isthme. On l'appelait le plateau du Carénage ou, plus improprement, d'Inkermann, car les ruines de l'ancienne ville de ce nom étaient situées de l'autre côté de la Tchernaïa. Le mont des Cosaques, ainsi désigné par les Russes, en formait le point culminant. Au pied des rampes septentrionales serpentait, depuis le pont d'Inkermann jusqu'au ravin Saint-George, la branche nouvelle du chemin de Baktchisaraï à Sébastopol, la route des Sapeurs, qui franchissait ensuite la pointe nord-ouest du Carénage pour redescendre vers la baie de ce nom; l'autre branche, la vieille route de poste, remontait, depuis le pont, la rive gauche de la Tcher-

naïa et, par le ravin des Carrières, s'élevait sur le plateau qu'elle traversait du nord au sud pour aller rejoindre, au-dessus du ravin du Laboratoire, la route Voronzof. C'était donc le nœud même de l'embranchement, le pont d'Inkermann, que les alliés auraient dû couper ou du moins surveiller et tenir sous le feu de leurs batteries dominantes; mais les Anglais, qui avaient dans leur domaine ce côté de la Chersonèse, n'étaient pas en nombre pour s'étendre jusque-là. Leur corps d'observation se contentait d'occuper l'isthme au sud du plateau, de sorte que tout ce terrain accidenté, couvert de chênes rabougris, de halliers, de broussailles, éminemment propre aux surprises, accessible à l'ennemi par deux routes, n'était gardé, sur sa lisière méridionale seulement, que par les faibles avant-postes de la division de Lacy Evans. Il n'y avait point de circonvallation. Les seuls travaux de défense consistaient en trois ouvrages d'un profil très-faible : sur la droite, une batterie dite des *Sacs à terre*, qui n'était encore, au 5 novembre, ni achevée ni armée ; en arrière, près de la vieille route de poste, une autre batterie pour deux pièces, dont le fossé, avec un médiocre parapet, se prolongeait un peu sur la gauche, et enfin, plus au nord, en travers de la route, une simple coupure en forme de tranchée. Derrière la deuxième division anglaise était campée la brigade des Gardes, chargée de surveiller à l'est la vallée de la Tchernaïa et le versant septentrional des monts Fedioukhine.

En raison du voisinage, le duc de Cambridge et sir de Lacy Evans entretenaient des rapports suivis avec le général Bosquet, dont ils demandaient assez souvent le concours. C'est ainsi que, le 24 octobre, deux bataillons français avaient été détachés vers la droite de la brigade Adams pour entreprendre, sur un éperon dont la pente adoucie pouvait tenter les Russes, la construction d'une redoute que les Anglais, par un juste retour de gratitude courtoise, appelèrent redoute Canrobert. Deux jours après, le lendemain même du combat de Balaklava, la deuxième division anglaise s'adressait encore à la deuxième division française. Six bataillons, sortis avec quatre bouches à feu du faubourg Karabelnaïa, sous les ordres du colonel Fedorof, venaient d'assaillir subitement, au milieu du jour, les grand'gardes de la brigade Pennefather ; mais ils furent si vigoureusement reçus par sir de Lacy Evans et par le duc de Cambridge, que les trois bataillons et les deux batteries à cheval amenés en hâte, sur la demande du premier, par le général Bosquet, arrivèrent après l'affaire faite. Les Russes se retiraient, emportant le colonel Fedorof grièvement blessé, avec une perte totale de 270 hommes hors de combat ; cependant la sortie avait atteint son objet principal : elle rapportait au prince Menchikof assez d'informations pour qu'il pût désormais connaître exactement l'état des choses sur le plateau d'Inkermann.

Le 30 octobre, sir de Lacy Evans, s'imaginant,

bien à tort, que dans l'armée française on lui savait mauvais gré de ce qu'il n'aurait pas donné, le 26, au général Bosquet le temps de prendre sa part de l'action, croyait devoir écrire, d'abord pour se disculper, au général Canrobert : « Soyez assuré, disait-il, que cela n'était pas possible. Telle est la forme du terrain, que l'ennemi pouvait arriver en force sur la position en moins d'une demi-heure. Je n'avais aucune alternative que de lui opposer une résistance immédiate. » Sur quoi, passant au point capital de sa lettre, il ajoutait : « Vous savez mieux que moi de quelle importance est ma position, quant à la sécurité générale de l'armée. Je regrette cependant de dire que, malgré son importance, elle est la moins fortifiée et la moins assurée de toutes. Avec toute l'énergie et la promptitude du général Bosquet, la distance à laquelle est son camp lui rend presque impossible d'arriver ici en cas d'urgence et pour nous permettre de garder nos positions contre une force considérable. C'est pourquoi je prends la liberté très-humblement de suggérer que trois ou quatre bataillons du général Bosquet soient rapprochés et campés près des Gardes anglaises. Ils pourraient alors nous secourir promptement de concert avec nos Gardes. » D'un autre côté, sir John Burgoyne adressant, le 31 octobre, à lord Raglan une note sur Balaklava, concluait ainsi : « Je recommanderais fortement que trois ou quatre mille hommes de troupes françaises ou anglaises renforcent cette position importante. » En détachant près de Kadikoï

la brigade Vinoy, et chaque jour un bataillon de soutien à la redoute Canrobert, le général en chef de l'armée française prêtait à ses alliés toute l'assistance alors possible. Ces détachements faits, le corps d'observation commandé par le général Bosquet ne se composait plus que de la brigade Espinasse, de la brigade d'Autemarre et de l'ancienne brigade Bouat, dont le chef, promu au commandement de la première division, venait d'être remplacé par le colonel Bourbaki, nommé général; et telles étaient les obligations du service quotidien, que cette brigade, par exemple, n'avait plus que deux bataillons et demi disponibles. Quant au corps de siége, il était impossible de le réduire, à la veille d'un assaut qui paraissait également souhaité et approuvé par tout le monde.

Le génie et l'artillerie luttant d'activité, les approches françaises avaient fait en quelques jours des progrès gigantesques. Cheminant des deux côtés du contre-fort dont le prolongement formait la montagne de la Ville, le général Bizot avait relié les boyaux de la tête d'attaque par une sorte de parallèle ou de place d'armes à 150 mètres du bastion du Mât que, pour sa part, le général Thiry se proposait d'écraser sous le feu de six batteries nouvelles. Au total, sur quatre-vingt-dix bouches à feu servies par les artilleurs ou les marins français, quarante-quatre canons ou obusiers et trente mortiers avaient le seul bastion du Mât pour objectif. Ni le Grand-Redan, ni

la tour Malakof n'étaient menacés si fortement ni serrés d'aussi près ; l'amorce de la deuxième parallèle anglaise était comme au 25 octobre, l'état des batteries comme au 17 ; leur armement avait même un peu diminué, de soixante-treize pièces à soixante-sept. Les Russes, de leur côté, continuaient d'accomplir des prodiges. Dès qu'ils apercevaient sur le terrain de l'ennemi un remuement de terre, un bout de tranchée, un embryon de batterie, immédiatement ils prenaient les devants sur la nouvelle attaque. En trois jours, le plus souvent, ils pouvaient construire une batterie et la mettre en service ; et cependant, s'ils avaient à souhait, en général, les éléments de leur travail, il leur en manquait parfois quelqu'un ; ce fut seulement le 26 octobre qu'ils purent commencer à employer des gabions, et la quantité de ceux qu'on leur apportait des bois de Mackenzie devait être longtemps encore insuffisante. En somme, tandis que les Français avaient augmenté leur armement d'une quarantaine de pièces, celui des Russes s'était accru de soixante-dix, sans compter celles qu'ils avaient placées en seconde ou en troisième ligne, dans les rues de Sébastopol et sur les places. « On improvise des batteries nouvelles à l'intérieur, en prévision de l'attaque, des barricades jusqu'au milieu de la ville, écrivait au maréchal Vaillant le général Bizot ; tout enfin annonce l'intention d'une vigoureuse résistance. »

Le feu qui, depuis le 22 octobre, n'était plus que partiel et temporaire, fut repris, le 1er novembre, avec

ensemble, sur toute la ligne des attaques. Le bastion du Mât, comme on s'y attendait, souffrit considérablement : le soir, six pièces de sa face gauche étaient démontées, la plupart des embrasures comblées; les merlons et les traverses menaçaient ruine; le lendemain il n'y paraissait pour ainsi dire plus, et les jours suivants ne révélèrent pas davantage, ni aux Anglais ni aux Français, cette supériorité que l'attaque s'efforçait vainement de prendre sur la défense. Les alliés pouvaient bien faire perdre aux Russes, d'un matin à l'autre, de deux cents à deux cent cinquante hommes, tués ou blessés, mais ils ne pouvaient faire que, d'un matin à l'autre, les Russes ne leur envoyassent régulièrement de leurs batteries, bien réparées et bien servies, quelque huit mille boulets, obus et bombes. Le général Thiry, le général Bizot et sir John Burgoyne étaient contraints d'accepter comme un fait cette incroyable et quotidienne renaissance d'une artillerie dont chaque nuit réparait les forces. Il fallait donc passer outre. Le général Bizot avait beau dire : « Je répugne à lancer de cent cinquante mètres des colonnes d'assaut, surtout si elles doivent rencontrer quelque obstacle sérieux et non prévu, » la troisième parallèle n'en était pas moins toute prête à les recevoir. Sir John Burgoyne n'en pouvait pas montrer autant ; mais, avec une sorte de résolution désespérée, il n'hésitait pas à se déclarer prêt tout de même. « Il avait été entendu dès l'origine, écrivait au maréchal Vaillant le commandant du génie français, que l'ar-

mée anglaise enlèverait les ouvrages qui couronnent les hauteurs du faubourg Karabelnaïa, en même temps que nous pénétrerions dans la Ville. Le général Burgoyne, que j'interrogeais souvent sur le résultat de la canonnade permanente de ses batteries à treize cents mètres, me répondait qu'au jour donné les Anglais marcheraient sur les ouvrages, en quelque état qu'ils fussent, conservés ou réduits, et je n'en doutais pas, quoique moins confiant dans le succès. »

Le 4 novembre, dans un conseil tenu par le général Canrobert et lord Raglan avec les chefs du génie et de l'artillerie des deux armées, le thème proposé fut celui d'un assaut à trois jours de date, donné simultanément au bastion du Mât par les Français, au Grand-Redan par les Anglais, qui promettaient d'y employer tout ce qu'ils avaient encore d'infanterie sur le plateau de Chersonèse, au plus 16 000 hommes, sous la condition d'être assurés en arrière contre toute surprise par le corps français d'observation qui ferait, durant l'attaque, la garde la plus exacte du plateau d'Inkermann jusqu'à Balaklava. C'était demander beaucoup. Enclin à beaucoup accorder, le général Canrobert fit cependant remettre au lendemain 5 le règlement définitif de la grande action qui, dans tous les cas, devait être engagée le 7. Serait-ce enfin cette action décisive que les cabinets et les états-majors européens paraissaient impatiemment attendre? « Vous tenez le sort de



l'Europe dans vos mains, écrivait le maréchal Vaillant au général Canrobert. Soyez vainqueur, l'Autriche bien sûr, et la Prusse peut-être, viendront à nous ; soyez vaincu, il nous faudra au printemps faire campagne sur le Rhin. »

III

Lettre du prince Menchikof au prince Paskiévitch. — Plan d'attaque du plateau d'Inkermann. — Bataille d'Inkermann. — Surprise et défense héroïque des Anglais.

Quelques jours après le combat de Balaklava, le 30 octobre, le prince Menchikof avait adressé au prince Paskievitch, à Varsovie, une lettre bien menaçante pour les assiégeants de Sébastopol. « L'ennemi, disait le général en chef de l'armée russe, n'ose plus sortir de ses lignes; nous ne cessons de le harceler et de lui tuer du monde. Nos escadrons font des battues et des attaques fréquentes. L'ennemi leur envoie quelques obus, mais la cavalerie n'ose pas s'aventurer hors de la portée des batteries. L'armée est remplie d'enthousiasme. Le général Liprandi, dont je ne saurais assez louer le sang-froid et la résolution, a fait élever des ouvrages armés, de fortes redoutes, sur le flanc droit de l'ennemi, et de la position qu'il occupe il menace ses derrières. L'ennemi ne peut opérer sa retraite sans s'exposer à des pertes immenses ; si le temps nous seconde, rien ne peut le sauver d'un désastre complet. L'avenir, j'en ai la confiance, gardera la mémoire du châtiment exemplaire infligé à la présomption des alliés. Quand nos bien-aimés grands-

ducs seront ici, je pourrai leur rendre intact le dépôt précieux que la confiance de l'empereur a mis entre mes mains. Sébastopol nous reste; le ciel protége visiblement la sainte Russie. Veuillez, prince, faire parvenir ceci à la connaissance de notre auguste souverain, pour la plus grande satisfaction de son cœur magnanime. »

Il était plus facile au prince Menchikof de connaître à peu près exactement les forces des alliés, réunies dans un petit espace, épiées par ses éclaireurs, surveillées par ses avant-postes, qu'aux alliés de supputer par approximation les siennes. En fait, au 5 novembre, les Français avaient un peu plus de 40 000 hommes, les Anglais, tout compris, moins de 20 000, les Turcs 5000. A ces 65 000 hommes, le prince Menchikof, sans compter les marins débarqués, pouvait en opposer largement 100 000. Tout le quatrième corps lui était venu du Danube : la douzième division assez tôt pour combattre à Balaklava, la dixième le 2 novembre, la onzième le 3; il avait depuis longtemps la plus grande partie du sixième corps, la seizième et la dix-septième division, grossies par des renforts depuis qu'elles s'étaient battues à l'Alma. Comme l'infanterie, les autres armes s'étaient accrues dans des proportions analogues. Enfin, nouvelle d'un grand effet sur une armée qui gardait à l'égal de sa foi religieuse le respect de ses princes, le tsar venait d'envoyer en Crimée deux de ses fils. Le 3 novembre, les grands-ducs Nicolas et Michel firent,

au milieu d'une foule enthousiaste, leur entrée dans Sébastopol. Le général en chef n'attendait plus rien, et il ne voulait pas se laisser devancer par l'ennemi. C'était pour le 7 novembre que les alliés avaient décidé l'assaut : le prince Menchikof décida l'attaque générale de leurs lignes pour le 5 novembre.

De même que, dans un siége, c'est par le saillant que se fait l'attaque d'un bastion, parce que c'est toujours le point faible de la défense, de même c'était sur le saillant très-aigu que formait, à l'extrémité méridionale du plateau d'Inkermann, la droite anglaise, mal couverte, que le prince Menchikof avait résolu de porter son effort. Il est vrai que l'isthme par lequel la position anglaise devait être abordée n'avait guère qu'un kilomètre de large; mais les avantages qu'offrait, à tout autre égard, l'attaque par ce point étaient tellement considérables, que le prince Menchikof n'hésita point à la préparer comme une affaire capitale. Des opérations d'une moindre importance sur les ailes, des diversions capables cependant de retenir loin du champ de bataille une grande partie des forces ennemies, la plus grande peut-être, devaient se combiner avec l'action centrale et contribuer efficacement à la faire réussir. La conduite de la principale attaque était confiée au général Dannenberg, commandant du quatrième corps; la diversion de gauche sur Balaklava et la circonvallation voisine au prince Gortchakof, commandant du sixième corps; la diversion de droite par une sortie

sur l'extrême gauche des attaques françaises au général Timoféief, sous la direction du général de Moller, commandant de la garnison de Sébastopol. Pour exécuter cette sortie, les régiments de Minsk et de Tobolsk étaient désignés avec une batterie légère de douze pièces. A Tchorgoune, le prince Gortchakof avait seize bataillons des régiments d'Azof, du Dniepr, d'Ukraine et d'Odessa, cinquante-deux escadrons, dix sotnias et quatre-vingt-huit bouches à feu, soit, les artilleurs compris, un peu plus de 23 000 hommes. Le corps principal, aux ordres du général Dannenberg, était composé de deux colonnes qui devaient faire leur jonction sur le plateau du Carénage. La première, forte de sept régiments d'infanterie et de trente-huit bouches à feu, sous le général Soïmonof, se formait dans Sébastopol même, la seconde de l'autre côté de la Tchernaïa, sur les véritables hauteurs d'Inkermann, où se trouvait réunie, sous le général Pavlof, toute la onzième division avec deux autres régiments d'infanterie, l'artillerie divisionnaire et des batteries de position. L'effectif général de ces deux gros détachements était de 36 000 hommes.

D'après le dispositif soumis au général Dannenberg d'abord, ensuite au prince Menchikof, par les commandants des colonnes, le général Soïmonof, dont le rassemblement était indiqué à Karabelnaïa, près du bastion n° 2, se proposait de traverser, à son débouché dans la baie, le ravin du Carénage, de

gravir les pentes, et de se déployer vers six heures du matin sur le plateau. De son côté, le général Pavlof, ayant quitté dans la nuit, entre deux et trois heures, son campement sur la rive droite de la Tchernaïa, aurait suivi la digue et le pont d'Inkermann, puis la route des Sapeurs, et, s'élevant par le ravin Saint-George, se serait formé en ligne derrière le général Soïmonof. Ces dispositions reçurent l'approbation du général en chef; cependant le général Dannenberg crut devoir y introduire des changements qui ne furent pas tous heureux, ni surtout clairement intelligibles. En fait, c'était un plan nouveau qu'il traçait, presque absolument l'opposé du précédent. Le premier appelait de part et d'autre les forces russes et concentrait leur action sur le seul plateau d'Inkermann; au contraire, le général Dannenberg voulait les faire agir simultanément et parallèlement, mais non pas ensemble, des deux côtés du ravin du Carénage, de sorte que, sans avoir besoin de le traverser, la colonne Soïmonof n'aurait qu'à le longer depuis le bastion n° 2 jusqu'au campement de la brigade Codrington qu'elle attaquerait, tandis que, s'élevant au nord sur le plateau par la route des Sapeurs et par la vieille route de poste à la fois, la colonne Pavlof viendrait assaillir la division Lacy Evans.

Il importe beaucoup de remarquer ici que les idées et les vues du général Dannenberg étaient loin d'avoir pour ses lieutenants le degré de précision que l'historien s'est efforcé d'atteindre pour son propre

compte et pour le profit du lecteur. Quoi qu'il en soit, dans l'un comme dans l'autre de ces projets contradictoires, l'objectif commun des deux colonnes était le camp anglais qu'il s'agissait de surprendre, de forcer et de conquérir. Si l'action pouvait être rapide et décisive, les attaques anglaises se trouvant tournées, le corps d'observation menacé de flanc et de dos, la circonvallation française prise à revers, lord Raglan avec ses débris, le général Bosquet avec ses divisions auraient pour chance unique la retraite sur Balaklava, si même le prince Gortchakof ne la leur coupait pas dans la plaine, et quoique les attaques françaises fussent protégées par le ravin Sarandinaki, il était bien permis de croire que, levé subitement d'un côté par la force, le siége ne tarderait pas à l'être plus ou moins volontairement de l'autre. On atteignait ainsi tout d'un coup le maximum du succès; le minimum était l'occupation du seul plateau d'Inkermann, en attendant les suites.

La journée du 4 novembre avait été sombre et pluvieuse; la nuit vint vite. Aux tranchées d'attaque arrivaient de la ville comme des bouffées de rumeurs; on entendait des cris, des chants; les chiens aboyaient plus fort et plus longtemps que de coutume. Après minuit des cloches sonnèrent; vers trois heures, il y eut comme une salve d'acclamations, puis de nouveau le son des cloches, ensuite des bruits sourds, des roulements de voitures et des grincements de roues. On n'y fit pas grande attention; plusieurs fois

il y avait eu dans la place presque autant d'agitation nocturne, et l'on savait que toutes les nuits des convois militaires et des arabas tatars entraient et sortaient par la route des Sapeurs.

A minuit, quand les cloches avaient sonné d'abord, c'était que dans les églises les prières commençaient pour les combattants du 5 novembre; après trois heures, c'étaient leurs acclamations soulevées par les harangues énergiques de leurs chefs, puis le son des cloches qui annonçaient la solennelle bénédiction des prêtres; enfin les bataillons s'étaient mis en marche, et les grincements de roues venaient de l'artillerie qui suivait les chemins raboteux de Karabelnaïa. A cinq heures, la colonne faisait halte sous le bastion n° 2. Quelle direction allait-elle suivre? la berge droite ou la berge gauche du ravin du Carénage? Le prince Menchikof et le général Dannenberg avaient accompagné les grands-ducs au bivouac de la colonne Pavlof; resté seul à Sébastopol, le général Soïmonof n'avait pas pu recevoir ses dernières instructions de la bouche même de ses chefs; mais il connaissait bien la disposition générale de la bataille, telle que l'avait conçue le prince Menchikof; il savait que l'intention du prince était de porter toutes ses forces au centre, sur le plateau d'Inkermann, et de faire couvrir par la colonne Soïmonof le mouvement de la colonne Pavlof. C'était d'après ce thème qu'il avait rédigé les détails d'exécution dont il avait envoyé des copies au quartier général. Il est vrai qu'au dernier moment, dans la nuit, il

venait de recevoir du général Dannenberg, non pas un ordre, un simple avis, d'où il semblait résulter que sa gauche devait longer le ravin du Carénage; toutefois cet avis isolé, sans aucune autre prescription, était si peu clair, si peu explicite que, toujours pénétré de ce qu'il croyait être la pensée du prince Menchikof, il résolut de passer au delà du ravin et de le côtoyer, non par sa gauche, mais par sa droite.

Un détachement de sapeurs marchait en tête de la colonne, frayant la voie, détruisant ou écartant tout ce qui pouvait faire obstacle au passage de l'artillerie. A six heures, toutes les troupes arrivées sur le plateau, couvertes par deux compagnies déployées en tirailleurs, se formaient en bataille, le régiment de Tomsk sur la droite, le régiment de Kolivansk sur la gauche, vingt-deux pièces de canon entre les deux, le reste de l'artillerie et le régiment d'Iécatherinebourg en arrière. Cette première ligne, avec sa réserve, était commandée par le général Villebois. Plus en arrière encore, touchant au ravin, les quatre régiments de Vladimir, de Souzdal, d'Ouglitch et de Boutirsk, avec seize pièces légères, composaient, sous les ordres du général Jabokritsky, la réserve générale. Aussitôt formée, la première ligne, sans clairon, sans tambour, se mit en mouvement, droit devant elle, à la recherche de l'ennemi.

La pluie, torrentielle depuis la veille, ne commençait à diminuer de violence que pour se transformer en vapeurs; aux approches du jour, la nuit semblait

de plus en plus noire ; avec l'épaisseur du brouillard augmentait le froid pénétrant. Engourdis par la fatigue, envahis par l'humidité, transis des pieds à la tête, frissonnant sous leurs manteaux ruisselants, les avant-postes de l'armée anglaise faisaient machinalement leur service de garde. Le général Codrington venait d'achever, comme d'habitude, sa tournée de ronde, et partout, comme d'habitude, on avait répondu à ses questions : *All right!* « Tout va bien! » Comme il cherchait à s'orienter dans les ténèbres, il entendit des coups de feu, puis des cris d'alerte. En retournant au plus vite vers l'endroit d'où ces bruits paraissaient venir, il rencontra deux ou trois hommes courant et appelant : c'était le reste d'un piquet de la division légère qui venait d'être surpris, cerné et enlevé par les Russes. Aussitôt le général courut donner l'éveil à la 2e division, qui était la plus menacée, puis à sa propre brigade et à son divisionnaire sir George Brown. Une chute de cheval, quatre jours auparavant, avait forcé sir de Lacy Evans de se faire transporter à bord du *Sans-Pareil*, dans le port de Balaklava : c'était le major-général Pennefather, plus ancien que son collègue Adams, qui commandait provisoirement la 2e division.

A peine leur approche était-elle signalée, que les Russes ouvraient le feu de leur artillerie. Les vingt-deux pièces du général Villebois, toutes pièces de position, en batterie sur les pentes du mont des Cosaques, presque à l'entrée de l'isthme, au débouché

[redacted]

duquel était campée en première ligne la brigade Pennefather, lançaient dans la direction supposée, à travers l'ombre et le brouillard, des boulets et des obus qui n'étaient pas tous perdus : quelques-uns, passant par-dessus la hauteur qui protégeait le campement, venaient ricocher au milieu des tentes, tuant des hommes endormis et des chevaux au piquet. Cependant, après un premier moment de confusion, la division avait pris les armes et s'était portée en avant, sur la crête, la brigade Adams appuyant sa droite à la batterie des Sacs à terre, la brigade Pennefather fermant l'autre partie de l'isthme, sur la gauche, chacune avec son artillerie. En même temps, la division légère prenait position des deux côtés du ravin du Carénage, près de son origine, la brigade Codrington sur la berge occidentale, la brigade Buller à l'est, derrière les bataillons de Pennefather. Les deux divisions ensemble n'avaient pas plus de 6 000 combattants à mettre en ligne. Les tirailleurs de part et d'autre, comme les canonniers, se répondaient sans se voir ; à peine les servants mêmes des pièces avaient-ils, à chaque coup, la sensation d'une forte lueur. Cependant, pénétré peu à peu par le jour naissant, le brouillard commençait à devenir visible ; les tirailleurs anglais entrevoyaient confusément des ombres qui s'avançaient sur eux.

Il faut rappeler ici la remarque faite, quelques jours auparavant, par sir de Lacy Evans : « Telle est la forme du terrain que l'ennemi peut arriver en force

sur la position en moins d'une demi-heure. » Il n'y avait pas une demi-heure que le feu était ouvert, et déjà les Russes arrivaient sur la position en force. Quatre bataillons de Tomsk, quatre de Kolivansk et deux d'Iécatherinebourg étaient devant les trois petits bataillons de Pennefather, 7650 hommes devant 1650; mais comme, pour être exact, il faut dire que six des bataillons russes ne servirent que de soutien d'abord à l'attaque des quatre autres, la proportion des assaillants doit être, pour ce moment-là, réduite au chiffre déjà considérable de 3000 contre 1650. Dans cette première rencontre, les Russes refoulèrent les Anglais, gagnèrent assez de terrain pour envahir sur leur gauche la batterie construite près de la vieille route de poste, enclouèrent deux pièces qui s'y trouvaient, brisèrent les affûts, et, poursuivant leur objectif, commencèrent à descendre vers les campements de la deuxième division. La brigade Pennefather, se couvrant d'un feu soutenu, reculait lentement sur la brigade Buller, qui, n'étant pas solidement établie encore, fut obligée d'obéir à ce mouvement de retraite et de se replier aussi, de sorte que quelques-uns des tirailleurs russes purent se glisser jusque dans les premières tentes.

Vers le même temps, les deux autres bataillons d'Iécatherinebourg, qui n'avaient pas été commandés pour appuyer cette attaque de front, venaient de traverser le ravin du Carénage, à quelque distance de son origine, en un point où les pentes étaient moins

abruptes, avec le seul dessein de tourner la position anglaise et de tomber quelque part sur son flanc. Favorisés d'abord par le brouillard, ils se trouvèrent tout à coup devant l'artillerie de la brigade Codrington, et tellement à l'improviste, que les canonniers anglais eurent à peine le temps de faire feu; cependant, tandis qu'ils luttaient corps à corps pour défendre leurs pièces, les attelages amenés en hâte purent en enlever deux; les quatre autres furent prises, enclouées et traînées à force de bras du côté du ravin. Mais déjà la brigade Codrington, accourue, tombait à son tour sur les auteurs de cette échauffourée, les poussait, les culbutait au fond du ravin, les mettait hors de combat pour tout le jour, et recouvrait heureusement ses canons. Ce fut contre les Russes, si heureux d'abord, le premier signe de la mauvaise fortune; il y en eut tout de suite un second, infiniment plus grave.

Après avoir reculé jusqu'à la lisière de son camp, la brigade Pennefather s'était arrêtée, décidée à le défendre jusqu'au dernier homme, et la brigade Buller s'était rangée à sa gauche. Le brouillard, un peu éclairci, permettait d'ajuster mieux les coups; une balle atteignit mortellement, au premier rang de l'ennemi, le général Soïmonof qui, voyant ses bataillons hésiter, se jetait en avant pour les entraîner après lui. Déjà privés du général Villebois, blessé, et d'un grand nombre de leurs officiers supérieurs, les Russes se sentirent tellement affaiblis par cette dernière et

[redacted]

grande perte que, malgré l'énorme supériorité du nombre, ils se mirent d'abord sur la défensive, puis cédèrent du terrain et finirent par rétrograder en désordre. Les rôles avaient subitement changé. Prévenu du malheur de la première ligne et voulant protéger sa retraite, le général Jabokritsky renforça les vingt-deux pièces de position qui n'avaient pas cessé de tirer depuis le commencement de l'action par les seize bouches à feu de la réserve; puis il fit avancer les régiments d'Ouglitch et de Boutirsk. En recevant l'ordre de marcher, ces régiments croyaient rejoindre, pour achever un succès, leurs camarades victorieux. La musique jouait l'air national : *Dieu sauve le tsar*, et les soldats chantaient les paroles en chœur; ils arrivèrent ainsi sur le ravin du Carénage et s'arrêtèrent, étonnés qu'on leur commandât déjà de faire halte; mais quand ils eurent vu sortir péniblement du ravin les débris d'Iécatherinebourg et repasser entre leurs bataillons Kolivansk et Tomsk mal en ordre, leurs chants cessèrent et la musique ne joua plus.

Tel était le sort inouï, imprévu, incroyable de la colonne Soïmonof, d'abord si rapidement triomphante, et tout d'un coup si rapidement ramenée par trois brigades anglaises; privée de son valeureux chef, abandonnée, oubliée, on pourrait dire ignorée du commandement supérieur, elle allait demeurer tout le jour sur le plateau, avec une puissante réserve immobilisée comme elle. Tandis que la droite des Russes était ainsi retirée du combat, une partie au

moins de la gauche était en voie de courir même fortune.

A cinq heures du matin, la tête de la colonne Pavlof avait atteint le pont d'Inkermann; mais comme il y avait eu des réparations à faire sur la chaussée pour assurer le passage de l'artillerie, ce fut seulement à sept heures que toutes les troupes eurent franchi le défilé. A partir de ce moment, elles se divisèrent : les régiments de Selenghinsk, d'Iakoutsk et d'Okhotsk, avec toute l'artillerie, quatre-vingt-seize bouches à feu, suivirent la route des Sapeurs, tandis que les régiments de Borodino et de Taroutino s'élevèrent sur le plateau sans tarder, le premier par un sentier tracé dans le ravin Volovia, le second par la vieille route de poste et le ravin des Carrières. C'était le moment où la colonne Soïmonof commençait à refouler sur son camp la brigade Pennefather, tandis qu'à la droite de celle-ci la brigade Adams n'avait encore personne devant elle; embusqués sur la berge droite du ravin des Carrières, ses tirailleurs seulement avaient entendu plutôt que vu monter les bataillons de Taroutino, et ils s'étaient mis à tirer vers les points d'où leur paraissait arriver l'ennemi. Cependant deux de ces bataillons russes, ayant gravi plus promptement la berge, se formèrent en colonnes de compagnie, et, protégés par le feu de l'artillerie postée devant le mont des Cosaques, ils suivirent en tiraillant les tirailleurs de la brigade Adams. Bientôt les deux autres bataillons du régiment et les quatre de Borodino les eurent rejoints, et

tous les huit se portèrent contre la brigade anglaise : c'était, de ce côté, 5840 hommes contre 1770. Comme à l'autre aile, les Anglais reculèrent d'abord sous le choc, mais ils revinrent presque aussitôt et se mirent, vers leur droite, en mesure de reconquérir sur l'ennemi la batterie des Sacs à terre dont il s'était emparé. Cet ouvrage, peu considérable et non armé, fut, en moins d'une heure, pris et repris trois fois.

Les premiers coups de canon avaient, dès six heures, mis tout le corps d'observation en éveil. D'après les dispositions arrêtées d'avance, en cas d'alerte, la division turque était venue occuper les redoutes du col de Balaklava, les brigades Espinasse et d'Autemarre avaient bordé les crêtes jusqu'au Télégraphe, tandis que l'artillerie de la 2ᵉ division, soutenue par un bataillon d'infanterie, se portait à l'extrême gauche, sur la route Voronzof, au-dessus de la grande batterie appelée *la Queue d'hironde*. Puis le général Bosquet, accompagné du colonel de Cissey, son chef d'état-major, et de ses aides de camp, avait poussé à travers le brouillard vers l'armée anglaise, guidé par la canonnade qui devait également servir de guide au général Bourbaki, auquel il avait donné l'ordre de le suivre avec deux bataillons et demi de sa brigade et les deux batteries à cheval de la réserve. Il était sept heures et demie lorsque le commandant du corps d'observation atteignit le Moulin, qui était le point central des positions anglaises, entre le campement de la division légère et celui de la brigade des Gardes.

A ce moment vinrent à passer sir George Brown et sir George Cathcart; le général Bosquet leur offrit aussitôt son concours; mais les généraux anglais, en le remerciant avec la plus grande courtoisie, se bornèrent à lui dire : « Nos réserves sont suffisantes pour parer aux éventualités; veuillez seulement couvrir notre droite, en arrière de la batterie, près de la vieille route de poste. » Un bataillon de tirailleurs algériens était de service, depuis la veille, à la redoute Canrobert; le général Bosquet, revenu au Télégraphe, le fit renforcer par deux autres bataillons de la brigade Bourbaki; il gardait sous sa main un bataillon de zouaves, quatre compagnies de chasseurs à pied et les deux batteries de la réserve.

Comme le brouillard avait diminué, on apercevait du côté de la Tchernaïa, au fond de la plaine, un gros corps d'infanterie et surtout de cavalerie; un combat d'artillerie venait de s'engager entre les canonniers russes et ceux de la ligne de circonvallation, mais à la distance de deux mille mètres, de sorte qu'il ne se produisait guère que beaucoup de bruit. La nature seule avait déjà fait des escarpements du mont Sapoune une fortification si formidable, et les batteries ou redoutes que les Français y avaient construites ajoutaient si évidemment à sa puissance, que le prince Gortchakof avait jugé prudemment qu'il y briserait sans aucun résultat toutes ses forces. La diversion dont il était chargé devait donc se réduire à une démonstration de parade. C'était l'opinion du général

Bosquet ; ce fut celle du général Canrobert qui, prévenu par lord Raglan de l'attaque inopinée des Russes, arrivait en ce moment au Télégraphe, après avoir dépêché au général Forey l'ordre de détacher du corps de siége une de ses brigades, et de la diriger immédiatement vers le plateau d'Inkermann. Les dispositions faites par le commandant du corps d'observation furent approuvées, et le général en chef se hâta de rejoindre lord Raglan sur la champ de bataille.

La brigade écossaise occupant les lignes de Balaklava, le duc de Cambridge n'avait avec lui de sa division que la brigade des Gardes, commandée sous ses ordres par le major général Bentinck ; il venait de l'engager au soutien de la brigade Adams. C'était un contingent de 1700 hommes qui allait doubler, sans l'égaler de beaucoup à celui des Russes, le faible effectif des Anglais sur ce point de la bataille. La lutte s'était concentrée autour de la batterie des Sacs à terre ; les Russes venaient pour la seconde fois de s'y établir. D'un élan magnifique, sans tirer d'abord, les Gardes, pour leur coup d'essai, les en dépostèrent, puis les poursuivirent du feu meurtrier de leurs carabines. En ce moment, les brigades Pennefather et Buller, n'ayant plus d'ennemis devant elles depuis la retraite de la colonne Soïmonof, arrivaient au secours de leurs camarades. Pressés par les bataillons d'Adams et de Bentinck, assaillis par les nouveaux venus, obligés de se reformer en [illegible] leur droite, Taroutino et Borodino s'em[illegible] [illegible]urs mouve-

ments ; la difficulté des manœuvres s'ajoutant au désordre d'un recul sous le feu, il n'y eut bientôt plus qu'une masse confondue qui chercha précipitamment un abri dans le ravin des Carrières, et du ravin même jusque dans la vallée de la Tchernaïa. Comme les régiments de l'autre aile, ces deux-ci ne devaient plus reparaître sur le champ de bataille.

Il n'était que huit heures, et déjà vingt bataillons russes avaient définitivement fait retraite. Il y eut alors, dans ce grand drame, un assez long entr'acte, seulement rempli par la canonnade. En attendant l'arrivée de la colonne Pavlof, dont Borodino et Taroutino n'étaient qu'un détachement avancé, les trente-huit pièces du mont des Cosaques échangeaient avec l'artillerie anglaise, postée sur la hauteur opposée, des boulets qui se croisaient par-dessus le fond de l'isthme, déjà couvert de morts et noyé de sang. Cependant lord Raglan faisait appeler tout ce qui lui restait d'infanterie, la division Cathcart et la brigade John Campbell de la division England, la brigade Eyre demeurant seule pour la garde des travaux de siége. Rassuré au sujet de Balaklava d'où arrivait sir de Lacy Evans, accouru en hâte, quoique souffrant encore, pour rejoindre ses troupes au danger, il l'était également par le général Bosquet, qui répondait à l'un de ses officiers venu aux informations : « Allez à Inkermann, c'est là que tout se passera. » L'armée anglaise, suivant la ligne concave que dessinaient les hauteurs occupées par elle, au sud de l'isthme, en avant de ses campe-

ments, était ainsi reformée : à l'extrême droite, en saillie, les Gardes, grenadiers et fusiliers; les *cold-stream* avec neuf bouches à feu, dans la batterie des Sacs à terre; au centre la division de Lacy Evans; à gauche la brigade Buller; à l'extrême gauche, au delà du ravin du Carénage, la brigade Codrington, et derrière elle, à l'origine du ravin des Docks, la brigade John Campbell. La division Cathcart s'avançait pour constituer, en arrière du centre, la réserve.

La colonne Pavlof, sous la conduite du général Dannenberg, arrivait enfin, par la route des Sapeurs, sur le plateau. Le prince Menchikof et les grands-ducs s'étaient arrêtés au-dessus du ravin Saint-George. L'artillerie de position, qui avait longtemps retardé la marche, et dont il avait fallu doubler les attelages, venait se mettre en ligne, à la droite ou à la place même des bouches à feu de la colonne Soïmonof, de sorte que, défalcation faite des dommages considérables que le feu des Anglais avait déjà fait subir à celles-ci, il y eut bientôt, sur les pentes méridionales du mont des Cosaques, une seule et longue batterie de quatre-vingt-quatorze pièces. Ainsi protégée, l'infanterie fut envoyée par le général Dannenberg au combat, le régiment d'Okhotsk en tête, les régiments d'Iakoutsk et de Selenghinsk en arrière, deux bataillons de chaque régiment formés en colonnes de compagnie, les autres massés en seconde ligne. C'était toujours la batterie des Sacs à terre qui servait d'objectif aux Russes, parce que, ce point d'appui décidément en-

levé, l'armée anglaise eût été débordée par sa droite, tournée, prise à revers et coupée de ses communications avec le général Bosquet. Six cents hommes des *coldstream* en avaient la garde; ils attendirent l'attaque de pied ferme.

A travers les balles des tirailleurs, sur un terrain jonché de cadavres russes, Okhotsk avançait avec une résolution farouche. Plus de chants ni de hourras; la colère, concentrée dans les cœurs, allait envenimer cette reprise du combat d'un acharnement impitoyable. Tout d'ailleurs s'accordait pour donner à ce champ de bataille un aspect sinistre : les hommes et la nature. Le brouillard, à peine diminué, planait en nuages bas, tandis que la fumée du canon roulait lourdement sur la terre humide. Sur la plaine d'Eylau, la brume aussi était basse; mais le peu qu'il y avait de lumière était réfléchi par la neige, et c'était le sol blanc qui éclairait le ciel sombre. Sur le plateau d'Inkermann tout était gris, terne, livide, sale; partout, mais surtout aux abords de la batterie des Sacs à terre, les hommes piétinaient dans une boue sanglante. Détendus par la pluie, les tambours ne rendaient plus qu'un son brisé, rauque et sourd : la charge ainsi battue n'était plus entraînante; elle devenait lugubre.

Parvenus jusqu'à la batterie, les premiers bataillons d'Okhotsk l'assaillirent avec fureur, les uns escaladant les parapets, les autres attaquant par la gorge. Ce qu'il y eut là d'héroïsme dépensé des deux parts est incalculable; les hommes se prenaient corps à

corps; on se frappait à coups de baïonnette, à coups de sabre, à coups de crosse, et quand les armes se brisaient, à coups de pierre. Mais les Russes étaient tellement plus nombreux que, si résolus que fussent les défenseurs de l'ouvrage, il leur devint absolument impossible d'y tenir. Il en demeura, morts ou grièvement blessés, plus de deux cents; le reste s'ouvrit péniblement un passage jalonné aussi de victimes, et parvint à rejoindre les deux autres bataillons des Gardes. Okhotsk avait perdu le colonel Bibikof, la plupart des officiers engagés et un grand nombre d'hommes.

La division Cathcart était arrivée. Décidée à reconquérir encore une fois la batterie, la brigade Bentinck se reforma pour l'attaque, les *coldstream* en tête. Elle était soutenue directement par la brigade Adams, sur la droite et sur la gauche en arrière par les deux brigades Torrens et Goldie, de la division de réserve. Ce fut le tour d'Okhotsk d'être poussé hors de sa conquête; mais alors apparurent, pour l'aider à prendre encore une fois la revanche, Iakoutsk et Selenghinsk. Sur un champ de bataille étroitement limité, les belles formations que le tsar avait, dit-on, recommandées à ses généraux comme un gage de victoire, cet *ordre ouvert* employé déjà sans succès à l'Alma, essayé le matin même par les bataillons du général Soïmonof, par Borodino et Taroutino tout à l'heure, ces nouveautés, auxquelles ni les officiers, ni les soldats n'étaient préparés, ne pouvaient manquer de produire de faux mouvements, des retards et de la confusion même.

Les hommes, mal instruits, revenaient naturellement à leur vieille tactique, à leur habitude invétérée de se battre par masses. Tel fut le caractère que prit le combat, dès que Iakoutsk et Selenghinsk furent arrivés pour appuyer Okhotsk ; les bataillons se massèrent et s'enchevêtrèrent. Il y en eut un d'Iakoutsk qui rentra, malgré la résistance des Gardes, dans la batterie des Sacs à terre, pendant qu'un autre, à quatre ou cinq cents mètres de là, rencontrait la tête de la brigade Goldie dont il arrêtait la marche.

La brigade Torrens poursuivait de son côté la sienne. Sir George Cathcart, qui avait voulu la diriger lui-même, laissant à sa gauche la batterie si obstinément disputée, et profitant d'un pli de terrain qui le dérobait pour un moment aux vues de l'ennemi, avait dessein de le prendre en flanc, lorsque en remontant sur le plateau, il se trouva tout à coup devant une masse composite où dominait Selenghinsk, et qui, ne lui laissant pas le temps de prendre une solide assiette, se jeta sur lui tout d'une pièce. Déçu dans son projet, forcé de reculer, le général anglais se repliait lentement sur la batterie, et il n'en était plus qu'à une courte distance, lorsqu'il lui arriva tout à coup de là une décharge meurtrière. Comme ses hommes portaient par-dessus leurs uniformes des surtouts de cette couleur grise qui était la couleur de l'ennemi, sir George Cathcart s'imagina qu'il y avait une méprise, et pour la faire tout de suite cesser, il commanda de jeter bas les surtouts; mais la vue des habits rouges ne fit

qu'augmenter la vivacité de la fusillade. Lorsque la brigade Torrens avait commencé son mouvement, les Gardes s'étaient rendus maîtres de la batterie, et le général croyait fermement qu'ils l'occupaient toujours, tandis que, par un retour ignoré de lui malheureusement, c'était Iakoutsk qui en avait pour le moment repris possession. Fusillée de haut par Iakoutsk, pressée par Okhotsk et Selenghinsk, la brigade Torrens se trouva bientôt dans la situation la plus critique; malgré leur solidité bien connue, les soldats anglais commençaient à perdre leur sang-froid. Trois fois ils essayèrent de s'ouvrir du côté des leurs un passage à travers l'ennemi, trois fois ils furent repoussés avec des pertes cruelles. A la deuxième tentative, Torrens avait été blessé; à la troisième, ce fut Cathcart lui-même qui tomba frappé mortellement. Cependant ils parvinrent à se dégager par un quatrième effort; mais, avec leurs deux généraux, l'ennemi leur avait mis hors de combat plus de cinq cents hommes.

La batterie des Sacs à terre paraissait décidément perdue; l'armée anglaise, complétement à découvert sur sa droite, se repliait, sans cesser de contenir par son feu les Russes, qui d'ailleurs la laissaient exécuter lentement et régulièrement sa retraite. Un point d'appui lui restait encore, la batterie placée à la droite de la vieille route de poste, et qui d'abord avait couvert le centre de la position. Sir John Burgoyne y fit amener du siége deux canons de 18, dont la puissance et la portée eurent pour effet de tenir longtemps

l'ennemi à distance. Cependant les pertes étaient énormes : non-seulement Cathcart était mort et Torrens blessé ; Bentinck, Goldie, Brown, Buller, Adams, étaient frappés aussi. Aux côtés mêmes de lord Raglan le général d'artillerie Strangways venait d'être tué et le général Canrobert atteint d'un éclat d'obus au bras droit. Lord Raglan avait engagé toutes ses réserves, et il n'osait pas retirer de son extrême gauche Codrington ni John Campbell, tant il était difficile de s'imaginer que les bataillons de Somoïnof eussent disparu pour toujours du champ de bataille. Les Anglais, épuisés, avaient héroïquement donné tout ce qu'ils avaient de force ; mais cet isthme, ce défilé, ces Thermopyles d'Inkermann, qui depuis trois heures étaient si vaillamment barrées par eux, les voilà qui étaient ouvertes, et voilà l'ennemi qui s'apprêtait à passer outre. Alors l'armée anglaise ayant fait tout ce que devait attendre, tout ce que pouvait exiger d'elle l'Angleterre, l'Angleterre se tourna du côté de la France, et lord Raglan demanda au général Canrobert l'assistance de l'armée française.

IV

Péripétie de la bataille. — Arrivée des Français. — Sortie contre la gauche des attaques françaises. — Le général Bosquet. — Retraite des Russes. — Lettre du colonel Cler.

Il n'était pas neuf heures encore. Le colonel Steel courut à toute bride au général Bosquet, qui attendait près du Télégraphe : « Je le savais bien ! » s'écria le général ; et comme le colonel lui donnait expressément avis que, les Anglais étant écrasés, il n'y avait pas une minute à perdre : « Allez, ajouta-t-il, allez dire à nos alliés que les Français arrivent au pas de course. » Puis, ayant donné ses ordres, ou plutôt n'ayant fait que les confirmer, car il les avait donnés d'avance, il envoya le colonel de Cissey au général Bourbaki, et se porta rapidement vers l'isthme pour juger exactement de l'état des choses. Du champ de bataille à la redoute Canrobert, où se trouvait prêt d'avance, comme son divisionnaire, le général Bourbaki, la distance heureusement était courte. Si courte qu'elle fût, trop longue eût-elle été encore si, en arrivant, on s'était vu, comme il y avait tout lieu de le craindre, devancé par les Russes. Un bataillon du 6e de ligne, un bataillon du 7e léger se hâtaient de toute leur ardeur : c'étaient ensemble 1650 hommes,

l'effectif à peu près d'une brigade anglaise. Quand les Anglais entendirent les clairons de l'infanterie légère, ils y répondirent par des acclamations, et quand les Français passèrent devant eux en courant toujours, ils saluèrent et applaudirent : *Hurrah for the French!* Fortune inespérée ! les Russes n'avaient pas dépassé la batterie des Sacs à terre.

Cet ouvrage devint encore une fois le principal objectif de la bataille. Le 6ᵉ de ligne à droite, le 7ᵉ léger à gauche, sur la vieille route de poste, se lancèrent contre l'ennemi ; mais au lieu d'entrer dans la batterie, ce qui leur aurait fait perdre un temps plus utile, par un mouvement audacieux ils la tournèrent, le bataillon de droite poussant sur Selenghinsk, le bataillon de gauche sur Iakoutsk, et telle était la surprise des Russes à la vue de ces pantalons rouges, qu'ils reculèrent un grand espace et les laissèrent arriver d'un seul élan jusqu'à la naissance du ravin des Carrières. Ils croyaient d'abord avoir l'armée française devant eux ; mais quand ils eurent reconnu que l'armée française était toute, en ce moment, dans ces deux bataillons, ils commencèrent à les écraser sous des feux convergents. Cette course précipitée avait mis du désordre dans les rangs français ; quand il fallut se mettre en retraite, il y eut quelques instants de confusion. Le 6ᵉ de ligne, qui venait de perdre son chef, le colonel de Camas, était menacé de perdre son drapeau, l'officier qui le portait étant tombé raide mort, lorsque le lieutenant-colonel accourut et s'en saisit : « Enfants,

au drapeau ! » s'écriait-il en l'agitant au-dessus de sa tête ; à ce moment, une balle l'atteignit au bras droit, et un autre officier vint recevoir de lui le précieux dépôt. Cependant le général Bourbaki eut bientôt rallié son monde, qu'il ramena aussitôt en avant ; mais, après s'être signalé par ce nouvel acte d'audace, comme il était responsable des braves gens qu'il avait l'honneur de conduire, il se replia lentement, suivi, mais non serré de près, se couvrant de son propre feu, et protégé, en outre, par les deux batteries à cheval de la réserve. Il vint de la sorte ranger ses deux bataillons sur la droite des Anglais ; les deux batteries s'établirent à droite et à gauche de l'ouvrage qui formait là, près de la route, le dernier point d'appui de lord Raglan.

Il y eut alors du côté des Russes une faute à peu près inexplicable, ou qu'ils n'ont du moins jamais plausiblement expliquée. Déjà leur premier retard, entre le désastre de la brigade Torrens et l'arrivée du général Bourbaki, était difficile à comprendre ; mais qu'après la retraite des deux bataillons français ils se fussent contentés de réoccuper la batterie des Sacs à terre d'où le mouvement de ces bataillons les avait fait sortir, c'est ce que parmi les alliés personne n'eût, le moment d'avant, déclaré vraisemblable ni possible. En avançant tout de suite de cinq ou six cents mètres, ils prévenaient l'arrivée des renforts français et achevaient sans doute de gagner la bataille ; et cependant ils n'ont point avancé : pour quel motif ? La fatigue

alléguée ne serait point une raison suffisante ; mais tous ces délais ne s'expliqueraient-ils point s'il était vrai qu'obéissant scrupuleusement aux ordres du tsar, le prince Menchikof et le général Dannenberg eussent jugé nécessaire de remédier à la confusion que l'introduction hâtive de formations recommandées d'une part, de l'autre, l'inexpérience des troupes en ces matières devaient produire et avaient produite, de sorte qu'ils auraient suspendu l'action jusqu'à ce qu'ils eussent rétabli, dans les premières lignes au moins de leurs régiments, *l'ordre ouvert ?* Quel qu'en ait pu être le motif, il y eut de fait, après neuf heures et demie, un arrêt marqué et prolongé dans la bataille.

Précisément avec ce temps d'arrêt coïncida la diversion préparée par le prince Menchikof contre l'extrême gauche des attaques françaises. A neuf heures et demie, le général Timofeiet menait hors de Sébastopol les quatre bataillons du régiment de Minsk et quatre pièces d'artillerie ; l'effectif de ce détachement était d'un peu plus de trois mille hommes. Sorti par une poterne que masquait le bastion de la Quarantaine, marchant à la faveur du brouillard qui, dans le voisinage de la mer, n'était pas dissipé encore, et longeant le mur du cimetière, il avait pu arriver, sans être aperçu, jusqu'à la pente septentrionale du mont Rodolphe. Signalé trop tard par les sentinelles, il avait tourné et envahi la première batterie, puis la deuxième, et réussi à enclouer quinze pièces ; la garde

de tranchée accourue et les renforts amenés par le général de La Motterouge ne lui avaient pas permis de pousser plus loin son avantage. Sur l'ordre du général Canrobert qui lui prescrivait d'envoyer vers Inkermann un détachement, le général Forey venait de faire partir la brigade de Monet, de la troisième division ; le tumulte qu'il entendit soudain vers sa gauche l'y rappela en toute hâte, et dès qu'il fut instruit de ce qui se passait dans les batteries, il y fit marcher les brigades de Lourmel et d'Aurelle, celle-ci spécialement pour tourner le flanc des Russes. En même temps tout le reste du corps de siége recevait l'ordre de prendre les armes. Le général Timofeief commençait à se retirer par le même chemin qu'il avait suivi d'abord. Comme il était serré de près par la brigade de Lourmel, trois nouveaux bataillons avec huit bouches à feu sortirent de Sébastopol afin de protéger sa retraite. Ce renfort n'empêcha pas le général de Lourmel de se jeter à sa suite dans le ravin Zagorodnaïa et d'en remonter les pentes jusque sous le feu du bastion de la Quarantaine; quelques-uns de ses hommes osèrent même escalader les embrasures de la batterie Schemiakine extérieure au bastion; mais alors, les obus, la mitraille, les balles pleuvant sur ces troupes aventureuses, elles furent rejetées en désordre dans le ravin, et sans l'intervention opportune de la brigade La Motterouge d'abord, puis de la brigade d'Aurelle, leur retour eût été bien compromis. Elles rapportaient tristement leur tro[illegible] ef,

le général de Lourmel, frappé à mort, la poitrnne versée par une balle.

Ainsi se termina cette affaire qui fut sanglante, car elle coûta aux Français près de neuf cent cinquante hommes tués ou blessés, aux Russes près de onze cents ; mais le général Timofeief avait atteint l'objet de sa diversion, qui était d'occuper, loin d'Inkermann, le corps de siége, tandis que le prince Gortchakof avait manqué l'objet de la sienne. Vers neuf heures du matin, l'artillerie du corps de Tchorgoune et celle des alliés s'étant aperçues qu'elles tiraient l'une contre l'autre à des distances qui rendaient leurs coups sans effet possible, la première, qui seule était mobile, tandis que l'autre était forcément fixe, ne jugea pas à propos de se rapprocher davantage, et le feu ne tarda pas à s'éteindre. A la fin de cette journée si meurtrière ailleurs et si terrible, le corps de Tchorgoune comptait quinze hommes hors de combat sur un effectif de vingt-trois mille.

Cependant, au centre de la bataille, tandis que le général Dannenberg perdait un temps précieux à reformer ses bataillons, le général Bosquet, qui n'avait encore que deux des siens, dépêchait officiers sur officiers pour hâter l'arrivée des renforts, et d'autre part il faisait représenter à lord Raglan combien il importait de ne laisser point dégarnir, en attendant, la crête occupée par les troupes anglaises, à vingt pas seulement de leurs tentes. « Vous avez raison, » répondit lord Raglan à l'aide de camp du général,

puis après avoir échangé quelques mots en anglais avec sa suite : « Mais, reprit-il en français, nos hommes n'ont rien mangé depuis ce matin et ils n'ont plus de cartouches. » Les hommes du général Bosquet avaient la giberne garnie et l'estomac vide ; il ne leur en coûta pas de prolonger leur jeûne pour venir fraternellement en aide à leurs vaillants compagnons de l'armée anglaise. Vers dix heures, arrivèrent d'abord quatre compagnies du 3ᵉ bataillon de chasseurs à pied, puis un bataillon du 3ᵉ zouaves, puis un bataillon des tirailleurs algériens, et sans reprendre haleine, du même élan, ils coururent sur la batterie des Sacs à terre que leur indiquait l'épée de leur général, tandis que leurs camarades du 6ᵉ de ligne et du 7ᵉ léger reprenaient la charge par la route de poste. Engagé le premier, le demi-bataillon du 3ᵉ chasseurs heurta tout à coup, à l'improviste, au tournant de la batterie, un bataillon de Selenghinsk qui se hâtait dans l'autre sens. De cette rencontre soudaine jaillit un de ces chocs à la baïonnette, un de ces combats corps à corps dont on parle si souvent et qui sont par le fait si rares. Celui-ci fut violent ; quand il prit fin par la retraite du bataillon russe, les chasseurs n'avaient guère plus qu'un tiers de leurs officiers ; le corps d'un jeune lieutenant fut relevé avec vingt-deux coups de baïonnette dans la poitrine. Sur le chemin tracé par le sang de ces braves, les autres s'élançaient pour les soutenir. Clairons sonnaient, tambours battaient ; bondissant comme des panthères, les *africains*

Les hommes, mal instruits, revenaient naturellement à leur vieille tactique, à leur habitude invétérée de se battre par masses. Tel fut le caractère que prit le combat, dès que Iakoutsk et Selenghinsk furent arrivés pour appuyer Okhotsk; les bataillons se massèrent et s'enchevêtrèrent. Il y en eut un d'Iakoutsk qui rentra, malgré la résistance des Gardes, dans la batterie des Sacs à terre, pendant qu'un autre, à quatre ou cinq cents mètres de là, rencontrait la tête de la brigade Goldie dont il arrêtait la marche.

La brigade Torrens poursuivait de son côté la sienne. Sir George Cathcart, qui avait voulu la diriger lui-même, laissant à sa gauche la batterie si obstinément disputée, et profitant d'un pli de terrain qui le dérobait pour un moment aux vues de l'ennemi, avait dessein de le prendre en flanc, lorsque en remontant sur le plateau, il se trouva tout à coup devant une masse composite où dominait Selenghinsk, et qui, ne lui laissant pas le temps de prendre une solide assiette, se jeta sur lui tout d'une pièce. Déçu dans son projet, forcé de reculer, le général anglais se repliait lentement sur la batterie, et il n'en était plus qu'à une courte distance, lorsqu'il lui arriva tout à coup de là une décharge meurtrière. Comme ses hommes portaient par-dessus leurs uniformes des surtouts de cette couleur grise qui était la couleur de l'ennemi, sir George Cathcart s'imagina qu'il y avait une méprise, et pour la faire tout de suite cesser, il commanda de jeter bas les surtouts; mais la vue des habits rouges ne fit

qu'augmenter la vivacité de la fusillade. Lorsque la brigade Torrens avait commencé son mouvement, les Gardes s'étaient rendus maîtres de la batterie, et le général croyait fermement qu'ils l'occupaient toujours, tandis que, par un retour ignoré de lui malheureusement, c'était Iakoutsk qui en avait pour le moment repris possession. Fusillée de haut par Iakoutsk, pressée par Okhotsk et Selenghinsk, la brigade Torrens se trouva bientôt dans la situation la plus critique; malgré leur solidité bien connue, les soldats anglais commençaient à perdre leur sang-froid. Trois fois ils essayèrent de s'ouvrir du côté des leurs un passage à travers l'ennemi, trois fois ils furent repoussés avec des pertes cruelles. A la deuxième tentative, Torrens avait été blessé; à la troisième, ce fut Cathcart lui-même qui tomba frappé mortellement. Cependant ils parvinrent à se dégager par un quatrième effort; mais, avec leurs deux généraux, l'ennemi leur avait mis hors de combat plus de cinq cents hommes.

La batterie des Sacs à terre paraissait décidément perdue; l'armée anglaise, complétement à découvert sur sa droite, se repliait, sans cesser de contenir par son feu les Russes, qui d'ailleurs la laissaient exécuter lentement et régulièrement sa retraite. Un point d'appui lui restait encore, la batterie placée à la droite de la vieille route de poste, et qui d'abord avait couvert le centre de la position. Sir John Burgoyne y fit amener du siége deux canons de 18, dont la puissance et la portée eurent pour effet de tenir longtemps

n'en fallut pas un troisième. La retraite pour eux fut désastreuse, notamment pour Selenghinsk. Refoulé par sa droite, poussé sur un éperon du mont Sapoune, acculé tout au bord de l'escarpement, un dernier choc des zouaves et des tirailleurs algériens le jeta par-dessus les crêtes. Un grand nombre d'hommes furent brisés dans cette chute épouvantable ; plus tard, lorsque le rétablissement de la paix eut rendu possible l'exploration de cette muraille rocheuse, on y recueillit pieusement des ossements depuis dix-sept mois lavés par la pluie et blanchis par le soleil.

Il était onze heures ; la bataille était gagnée, mais la fusillade ne cessait pas et le canon grondait toujours. Les tirailleurs algériens, les chasseurs à pied, le bataillon du 6e de ligne continuaient, avec le général Bourbaki, la poursuite ; le bataillon du 7e léger, les zouaves et le 50e de ligne formaient soutien, sous les ordres du général d'Autemarre ; enfin la brigade de Monet, qui venait d'arriver, se tenait un peu plus loin en réserve. Le général Dannenberg ne songeait plus à contester la victoire, mais il cherchait à disputer au moins le terrain qu'il occupait encore et surtout le temps si nécessaire pour le déblayer des troupes et avant tout de la nombreuse artillerie dont il se trouvait encombré maintenant. Il fit d'abord diriger sur Sébastopol les batteries de position qui avaient le plus souffert, puis, se souvenant enfin qu'il avait quelque part une réserve, il appela le régiment de Vladimir et

le posta sur le mont des Cosaques. Au-dessous de ces quatre bataillons exposés, pour le salut des autres, aux coups de la dernière heure, les plus tristes à recevoir, s'écoulaient lentement, d'un côté les troupes de la colonne Pavlof, de l'autre celles de la colonne amenée le matin par Soïmonof. Le défilé fut long. Vers deux heures et demie, les deux dernières batteries russes tirèrent une dernière volée et s'éloignèrent au galop, puis Vladimir commença lui-même à rétrograder rapidement. Sous le feu d'une batterie française qui s'était portée en avant et des zouaves qui l'appuyaient, les derniers pelotons russes disparurent dans les ravins du côté de la rade. Dès lors la batterie pointa ses coups dans l'axe même de l'épaisse et profonde colonne qui suivait péniblement le pont et la digue d'Inkermann, et elle y fit beaucoup de ravage jusqu'au moment où les navires à vapeur *Vladimir* et *Chersonèse*, embossés devant le ravin Volovia, l'eurent contrainte à se retirer en la prenant d'écharpe et en la battant de leurs projectiles en rouage. Le dernier épisode de cette journée fut à l'honneur du colonel de Todleben : une partie de la colonne d'artillerie qui devait rentrer à Sébastopol, arrêtée par la rupture de quelques essieux, sur la hauteur du Carénage, se trouvait exposée au feu de l'ennemi et en danger de tomber entre ses mains, lorsque le colonel, amené de ce côté par le hasard, la fit couvrir en arrière par le régiment de Boutirsk, dont il n'hésita pas à détourner la marche, mais qui ne fut pas attaqué d'ailleurs.

Lorsque, avec le secours des sapeurs et des matelots amenés de Sébastopol, les artilleurs eurent pu remettre provisoirement les pièces en état de marcher, la nuit était venue et huit heures sonnaient quand l'arrière-garde de Boutirsk rentrait avec le colonel de Todleden dans Karabelnaïa.

Des 36 000 Russes qui avaient été amenés sur le plateau d'Inkermann, 2988, avec le général Soïmonof, étaient morts; 6150, dont cinq généraux, étaient blessés; 1590 étaient disparus; au total, l'armée russe avait eu là 10 730 hommes hors de combat; en y ajoutant ce qu'avait coûté la sortie Timofeief, c'était une perte totale de 11 800 hommes, presque le tiers des combattants.

Sur 14 588 Anglais présents à la bataille, mais dont 12 000 seulement, en y comprenant même la brigade Codrington, avaient été vraiment engagés, deux généraux, 43 officiers, 589 soldats étaient tués, sept généraux, 100 officiers, 1778 soldats blessés, 63 disparus, en somme, l'infanterie anglaise était affaiblie de près de 2600 hommes.

On a vu que la perte des Français avait été de 950 hommes dans l'affaire du mont Rodolphe; sur le plateau d'Inkermann, elle était de 793 tués et blessés, sur 8200 hommes présents qu'il faut réduire à 4200, si l'on ne compte que ceux qui ont vraiment combattu.

Ainsi les Russes avaient perdu, avec la bataille, une énorme proportion des leurs dans une action

[redacted]

bien conçue, mal conduite. Il est certain que si le général Soïmonof, au lieu de s'engager sur le plateau du Carénage, avait marché, depuis Karabelnaïa, droit devant lui, il aurait tourné l'isthme, pris de flanc la position anglaise et remédié de la sorte aux inconvénients d'une attaque unique sur un front trop resserré; mais c'était au général Dannenberg de lui donner, au lieu d'un simple avis, un ordre positif et net. On vit ensuite des régiments laissés à l'écart, d'autres amenés par paquets, successivement engagés, successivement retirés, après avoir combattu des ba taillons, toujours les mêmes, les uns héroïquement solides comme les Anglais, les autres hardiment agressifs comme les Français. On ne reviendra d'ailleurs ni sur la diversion manquée du corps de Tchorgoune, ni sur l'embarras des formations précipitamment in troduites dans la vieille tactique, ni sur les retards qui en furent la conséquence.

Dans une lettre très-intéressante du colonel Cler, le brillant et intelligent chef du 2e zouaves faisait les observations suivantes : « L'infanterie russe, très-mal armée, n'arrivera de longtemps encore à la hauteur de l'infanterie française, qui est réellement la première infanterie du monde pour faire la guerre dans les pays couverts et accidentés, où le général en chef laisse beaucoup à l'initiative du soldat, des chefs de bataillon et des chefs de corps. Dans la défensive, je donnerais la préférence à l'infanterie anglaise qui, sous le feu de l'ennemi, reste immobile comme un

rempart. En plaine et dans un pays découvert, notre infanterie aura à modifier sa manière de combattre et à reprendre les vieilles habitudes; mais la supériorité de son armement et l'intelligence de ses soldats lui donneront encore l'avantage sur l'infanterie russe, qui perdra toujours moitié de sa valeur, toutes les fois qu'elle sera dans l'obligation de changer promptement de place. A l'Alma, des bataillons russes entiers ont plié en désordre, surpris par la manière de combattre des zouaves qui s'avançaient sur eux en grandes bandes déployées, profitant de tous les accidents du terrain pour s'abriter et se rallier, et faisant sur les masses un usage terrible des armes de précision confiées à leur adresse. A Inkermann, le matin de la bataille, sur la ligne même des Anglais, l'infanterie russe a bravement abordé l'ennemi, mais elle n'a pas su déployer ses masses pour avoir plus de feux, et quand les Français ont attaqué leur flanc gauche, des bataillons entiers n'ont pas su changer de position ; les premiers rangs ont bravement résisté, mais les suivants ont tiré *en présentant les armes*. Surprises ensuite par l'attaque prompte des zouaves et des tirailleurs indigènes qui ont très-bien combattu, des masses de chair humaine, au lieu d'opérer leur retraite par les crêtes, se sont jetées lentement dans les parties basses du terrain et dans des ravins aux berges droites, où elles se sont laissé écraser presque sans se défendre par douze cents Français. Les Anglais ont si bien compris les avantages qu'une troupe pouvait

avoir à attaquer soit de l'artillerie, soit des masses d'infanterie, dans les pays couverts et accidentés, en conservant l'ordre déployé, avec les seconde et troisième lignes échelonnées ou placées à de grandes distances, qu'à Inkermann ils n'ont point employé l'ordre profond ou en lignes rapprochées qui leur avait fait perdre une si grande quantité de soldats à l'Alma. J'arrive à l'artillerie russe. Les canons sont d'un fort calibre, les affûts et les caissons bien confectionnés et très-mobiles, les artilleurs braves et habitués à leur service. Les officiers savent parfaitement choisir les positions offensives et défensives ; ils les prennent avec hardiesse, les gardent longtemps et savent les quitter sans y laisser leurs canons. »

En comparant l'artillerie des trois armées, le colonel Cler n'hésitait donc pas à donner la supériorité aux Russes, et cependant il faut noter ici que les Russes eux-mêmes étaient d'un avis contraire. Ils reprochaient à leurs pièces de position d'être lourdes, à leurs pièces légères d'avoir un trop petit calibre et une portée insuffisante. A Inkermann comme à l'Alma, leur artillerie avait sans doute sauvé ses pièces ; mais c'était, disait-on, qu'elle s'était mise trop loin et n'était pas restée assez longtemps en batterie ; enfin à Inkermann, on remarquait que, tandis que les artilleurs anglais et français avaient su prendre et quitter à propos des positions tantôt défensives, tantôt offensives, les batteries russes n'avaient point, depuis l'ouverture du feu jusqu'à la retraite, bougé de la position qu'elles avaient prise

dès le commencement, sur le mont des Cosaques, et c'était cette immobilité de leur artillerie que les Russes eux-mêmes rangeaient parmi les principales causes de leur mauvaise fortune.

LIVRE CINQUIÈME

D'INKERMANN A MALAKOF

I

Ajournement de l'assaut. — Départ du duc de Cambridge. — Départ du prince Napoléon. — Crise morale. — Sévérité du général Forey. — Observations du général Canrobert. — Le colonel Cler.

Les dernières heures du 5 novembre, les journées du 6 et du 7 furent consacrées principalement à des soins dont ces deux mots si voisins de forme et de sens, pitié, piété, marquent bien le touchant caractère : on releva les blessés, on donna la sépulture aux morts. Parmi les premiers, il y avait plus de 900 Russes que leurs camarades n'avaient pas pu retirer du champ de bataille, et parmi les autres il y avait tous leurs morts, excepté ceux qui gisaient au fond des ravins où le canon des redoutes et celui des navires à vapeur interdisaient les recherches. On s'étonnait, après chaque action, on s'étonna surtout après celle-ci, qu'ils n'eussent pas demandé un armistice, au moins une suspension du feu, pour rendre à ceux des leurs

qui étaient tombés pour toujours le dernier devoir. Dans une note adressée au prince Menchikof par le général Canrobert et lord Raglan, le 7 novembre, il y avait l'expression de cet étonnement; il y avait aussi autre chose. C'était une rumeur accréditée parmi les Anglais que dans la bataille leurs blessés avaient subi des violences, reçu de nouveaux coups; on allait jusqu'à signaler un commandant de bataillon, Grec d'origine, qui, poussant ses soldats à les achever, aurait donné à la fois le conseil et l'exemple.

La protestation des généraux en chef était énergique; la réponse du prince ne le fut pas moins; il repoussa l'accusation et il récrimina. Vers la fin du mois d'octobre, selon lui, un sanctuaire vénéré des Russes, la chapelle de Saint-Vladimir, reste unique et respecté jusque-là de l'ancienne Kherson, avait été violé, dépouillé, saccagé; un tel sacrilége aurait suffi pour expliquer l'exaspération, et jusqu'à un certain point l'excès même d'une représaille acharnée. Les faits allégués par les généraux alliés manquaient de preuves certaines; l'accusation du prince Menchikof était justifiée : des actes de pillage avaient profané l'église de Chersonèse. Le général Canrobert ordonna l'enquête d'urgence. « Je veux, disait-il, faire sur les coupables un exemple qui retentisse dans l'armée. » Celui qu'il en avait chargé, le général Forey, commandant du corps de siége, était l'homme le plus antipathique au désordre, le plus inflexible sur le devoir et la discipline. Ses ordres du jour, écrits avec

énergie, souvent avec virulence, ne ménageaient rien et n'épargnaient personne, les généraux non plus que les officiers, les officiers non plus que les soldats. L'enquête fut donc vivement menée; mais, en dépit du général, les coupables, qu'on savait appartenir à la légion étrangère, ne purent être personnellement convaincus et punis.

Dans cette même journée du 7 novembre, dont la protestation des généraux alliés portait la date, une résolution, devenue depuis l'avant-veille nécessaire, avait été par eux prise. Dans un conseil de guerre tenu chez lord Raglan, avec le concours des principaux officiers généraux des deux armées, l'assaut projeté quelques jours auparavant avait été ajourné d'une voix unanime, et l'on avait de même unanimement reconnu qu'en attendant les renforts que les gouvernements de France et d'Angleterre ne pouvaient manquer d'envoyer à leurs généraux en chef, le plus urgent était, tout en faisant durer les opérations du siége, de tenir ferme dans les positions acquises en les couvrant par de bons ouvrages défensifs, et surtout en fortifiant les points dont la faiblesse avait failli compromettre non pas seulement la gloire, mais l'existence même des deux armées.

Tel était l'effet moral de la partie sanglante jouée à Inkermann : ce n'était pas la joie bruyante ni l'entrain des victorieux, comme après une bataille gagnée à l'ordinaire; on était grave, parce qu'on sentait, après coup, par réflexion, bien plus vivement que pendant la

crise même, l'émotion du danger couru, et parce qu'on pouvait mesurer l'abîme où certainement l'on avait failli tomber. Encore mal instruit du détail et surtout du caractère unique de cette bataille, le maréchal Vaillant écrivait au général Canrobert, avec la familiarité de sa verve amicale : « Recevez mes vifs compliments sur votre victoire d'Inkermann. Voilà une belle page de votre vie, mon cher général, et ce grand succès vous place très-haut parmi nos illustrations militaires. Faites mes compliments bien vifs aussi au brave Bosquet, qui a pris une si grande part à votre triomphe; mais que ni lui ni vous ne se fasse blesser; nous avons un grand besoin de vous savoir bien portants et à la tête de notre énorme affaire. » Le maréchal Vaillant avait bien sujet d'écrire ainsi; mais quelques jours plus tard, mieux et plus profondément informé, il aurait écrit d'un ton plus ému, plus solennel, de ce ton ému et solennel qu'employaient, à Londres, le gouvernement de la reine et le parlement britannique, lorsque était soutenue par l'un et adoptée par l'autre une proposition de remercîments au général Canrobert et à l'armée française, à l'amiral Hamelin et à la marine française, pour leur « vaillante coopération » et leur « cordiale assistance » dans la guerre d'Orient.

Un noble et digne témoin de cette coopération, de cette assistance dont, après vingt-trois ans, l'armée anglaise garde encore aujourd'hui le loyal et fidèle souvenir, le duc de Cambridge, venait d'arriver en

Angleterre. Son courage, qui n'avait pas fléchi pendant l'effroyable lutte, son sang-froid, qui ne s'était pas démenti dans la crise, avaient défailli, le soir, quand il avait revu, morts et si nombreux, les amis, les compagnons qui, le matin, soutenaient avec lui l'honneur de la vieille Angleterre. Fortement ébranlée par ce choc terrible, sa santé demandait l'action révivifiante de la patrie physique et morale.

Un autre prince avait quitté un peu avant lui le plateau de Chersonèse. L'état de maladie dont se plaignait le prince Napoléon datait d'avant la journée d'Inkermann. Si son service l'eût appelé, ce jour-là, sur le champ de bataille, son attitude y eût été sans doute aussi correcte qu'elle l'avait été à l'Alma ; mais comme il n'avait ni la passion ni le goût des choses de la guerre, il se souciait assez peu de sa réputation militaire, et probablement de l'opinion de l'armée, pour n'avoir pas fait attention que, tandis qu'il demandait ou faisait demander par un médecin de son ambulance, le 4 novembre, d'être envoyé à bord d'un des bâtiments de l'escadre, les généraux en chef décidaient l'assaut pour le 7 ; et il aurait dû savoir le meilleur gré du monde au général Canrobert qui, remarquant mieux que lui cette fâcheuse coïncidence, le retint, de sorte qu'il put figurer, le 5, à la tête de sa division, dont une partie seulement, la brigade de Monet, fut envoyée vers Inkermann. Le 6, le lendemain de la bataille, l'assaut devant être ajourné, le prince reçut du général en chef, non sans peine, l'autorisation qu'il

souhaitait, et le 7 il s'embarqua pour Constantinople. L'armée le vit partir sans beaucoup de regret ; il n'y était pas populaire. Comme il avait beaucoup d'esprit, surtout d'esprit frondeur et caustique, il avait fait autour de lui et dans les divers états-majors beaucoup de blessures. Par une seconde coïncidence, moins fâcheuse, mais plus piquante que celle dont on a parlé tout à l'heure, le jour même où il obtenait la permission de quitter l'armée, le ministre de la guerre annonçait au général en chef que l'empereur, « voulant récompenser le prince Napoléon, commandant la 3e division d'infanterie, de sa belle conduite à l'Alma, » venait de lui conférer la médaille militaire.

Débarqué et installé, le 9, à Constantinople, dans le palais de l'ambassade de France, il y reçut, le 11, la visite du sultan, et le 12, le général de Failly pouvait écrire au général en chef : « La santé de Son Altesse Impériale m'a paru améliorée depuis son arrivée. » Huit jours après, le 19, le chef du service de santé de l'armée, le docteur Michel Lévy, médecin inspecteur, envoyait au général Canrobert les nouvelles suivantes de son auguste client : « Je crois remplir un devoir en vous informant que S. A. I. Mgr le prince Napoléon m'a fait l'honneur de m'appeler à lui donner des soins, et que j'ai constaté chez elle, avec un certain degré d'amaigrissement et de décoloration jaunâtre, des troubles fonctionnels du tube digestif. Cet état, jusqu'à présent sans gravité, est cependant de nature à s'opposer momentanément à la con-

tinuation de la vie sous la tente, avec les conditions spéciales de régime et de travaux que comporte la guerre de Crimée. »

Il est certain que la perspective d'un hiver à passer dans les boues de la Chersonèse, avec des privations forcées et de toute sorte, devait, seule et sans préoccupation étrangère à cet ordre d'idées, être aussi désagréable, sinon plus, au prince Napoléon qu'à d'autres. Quoi qu'il en soit, le prince, qui était pressé de rentrer en France et de se distraire des ennuis de la guerre, fut obligé, par une consultation de l'empereur, de prolonger pendant plusieurs mois sa convalescence à Constantinople.

Au point de vue des opérations militaires, ce départ ne pouvait avoir peut-être que des avantages ; il avait de grands inconvénients au point de vue des sentiments et des principes qui font la valeur d'une armée. Dans un moment de crise morale, il était d'un mauvais exemple. Dès le 11 octobre, le général Canrobert avertissait le maréchal Vaillant que déjà « plus d'un cherchait à se soustraire » aux exigences d'une situation extraordinaire et difficile. Il y avait surtout les exigences particulières au service de garde et de tranchée; c'était sur celles-là que le général Forey, commandant du corps de siége et responsable du service, était résolûment impitoyable. « Ce n'est pas la bravoure qui manque dans nos troupes, elles en ont peut-être trop, écrivait-il après la sortie russe du 5 novembre ; c'est l'ordre, c'est le calme, c'est

l'obéissance aux chefs qui dirigent. » C'était aussi la persévérance au travail et la vigilance. « J'apprends, disait-il, le 14 octobre, que les soldats employés comme travailleurs à la tranchée y mettent une extrême mollesse, surtout pendant la nuit. Une quantité se retirent au milieu des gardes, aux points où ils peuvent être le mieux défilés du feu de la place et y dorment, à l'exemple, du reste, de leurs officiers. J'aime à croire qu'il me suffira de signaler ce fait pour qu'il ne se reproduise pas. Cet ordre sera lu au camp et à la tranchée pendant trois jours de suite. » Un général dont le nom a été, dix-neuf ans plus tard, rayé par un jugement solennel des contrôles de l'armée française, et qui commandait alors la brigade de la légion étrangère, avait pris le service du 31 octobre ; suivant la consigne, il devait se tenir dans la première parallèle. « Comme je suis très-méfiant de ma nature, écrivait, le lendemain, le général Forey, j'ai envoyé hier au soir, au moment où la place a fait un feu assez vif, vers huit heures et demie, un de mes officiers pour voir un peu où était le général. Comme je m'en doutais, il l'a trouvé fort tranquille dans sa tente, au Clocheton, se reposant, non pas sur ses lauriers, mais sur ses bonnes dispositions, disait-il. Malgré son assurance, il a dû, d'après mes ordres, se porter dans la première parallèle. » Comment exiger du soldat l'exactitude et la vigilance, si le chef ne se montrait pas exact et vigilant d'abord? C'était de ces qualités que, dans l'expression pessimiste de sa

rigueur, le commandant du siége reprochait aux officiers de ne pas faire assez communément preuve. « Quand ils ont, disait-il, passé leurs vingt-quatre heures à la tranchée, où ils ont dormi enfouis sous leurs cabans, ils croient avoir fait leur métier. En cas de sortie, ils se réveillent un peu, sont tués ou blessés, et pensent que cela suffit pour témoigner de leurs qualités militaires. Je vous envoie, écrivait-il au général en chef, les copies de deux ordres que j'ai été obligé de faire paraître successivement et qui devraient, ce me semble, réveiller l'apathie de ces messieurs. »

La sévérité du général Forey lui faisait beaucoup d'ennemis ; elle allait même finir à quelque temps de là par le mettre en disgrâce. Ceux-là qu'il a pu blesser lui devaient cependant de la reconnaissance ; car c'est à l'inflexibilité de ses exigences, à la continuité de ses poursuites en tout ce qui touchait au devoir militaire, qu'ils ont dû l'honneur d'un témoignage considérable, celui du général de Todleben : « Il est indispensable de faire remarquer, a-t-il écrit, que les Français gardaient leurs tranchées avec beaucoup plus de vigilance et les défendaient avec incomparablement plus de ténacité que les Anglais. Il arrivait souvent que nos volontaires s'approchaient des tranchées anglaises sans avoir été aperçus, sans avoir eu un seul coup à tirer, et trouvaient les soldats de garde dans la tranchée assis dans une complète insouciance, loin de leurs fusils rangés en faisceaux. Avec les Français les choses se passaient autrement :

ils étaient toujours sur le qui-vive, de façon qu'il nous arrivait rarement de nous approcher d'eux sans avoir été remarqués, et sans être préalablement reçus par une vive fusillade. »

Si le général Forey a pu être taxé d'excès et parfois d'injustice parce que, dans ses observations générales, le grand nombre des bons officiers se trouvaient confondus avec les médiocres, les pires au moins ne méritaient pas de trouver des défenseurs. C'était une minorité infime et cependant bien dangereuse ; car elle fournissait la catégorie des faux héros et des faux malades qui, se glissant dans les convois de braves gens, sérieusement éprouvés, qu'on rapatriait, allaient bénéficier des sympathies du gouvernement et de la nation pour les combattants de Crimée. « Des personnes dignes de foi qui arrivent de France, écrivait le général Forey au général Canrobert, le 1er décembre, me disent que la quantité d'individus et même d'officiers qui sont évacués sans être réellement malades, est énorme, et qu'en mettant le pied sur le pavé de Marseille, ils ont l'impudeur de témoigner leur contentement d'avoir quitté l'armée d'Orient, dont ils font un tableau peu propre à relever le courage des jeunes soldats qui sont les seuls renforts que la France puisse nous envoyer. Je vous livre ces observations, que je crois exactes, et vous jugerez peut-être convenable d'en informer le ministre. Ne pourriez-vous pas, vu la gravité de la chose, lui demander qu'une commission des plus sévères fît examiner

devant elle tout officier débarquant à Marseille, pour que tous ceux qui seraient convaincus de faire les *clampins* — expression militaire que je vous prie d'excuser, mais qui rend seule ma pensée — fussent mis en demeure de repartir immédiatement pour l'armée ou de donner leur démission? Il y a évidemment quelque chose à faire pour rappeler les mauvais officiers au sentiment de leur devoir, de leur dignité. » Le lendemain, le général en chef envoyait en original au maréchal Vaillant la lettre du général Forey, « qui, ajoutait-il, a le mérite, à mes yeux, de dire les choses comme elles sont, » et il appuyait la mesure proposée, « pour arrêter ce que l'opinion publique qualifiait, avec quelque raison, de désertion devant l'ennemi. »

Pour son propre compte, le général Canrobert écrivait au ministre : « Je vous le dis avec un profond regret ; je vois se former et se développer dans tous les corps une certaine catégorie d'officiers qui trouvent le moyen de rentrer en France. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que beaucoup d'entre eux, qui n'avaient pas démasqué leurs tendances et qui avaient été l'objet de propositions antérieures à leur départ, bénéficieront, à leur arrivée, de l'intérêt très-légitime qui s'attache aux militaires de l'armée d'Orient. En un mot, ils portent avec eux en France la petite gloire, acquise à bon compte relativement, que leur a value leur présence à l'Alma et devant Sébastopol ; mais ici, l'opinion, très-édifiée sur leur compte, les juge avec

une grande sévérité, et la nouvelle des récompenses qu'ils ont reçues produit le plus mauvais effet. Soyez assuré que si vos efforts sont indispensables à l'*existence matérielle* de cette armée, son *existence morale* n'en réclame pas de moins grands, et c'est plus particulièrement par une bonne, large et opportune répartition des récompenses que ce dernier problème sera résolu. Quant aux discours malsonnants que tiennent à Constantinople ou en France plusieurs de ceux qui s'éloignent du théâtre de la guerre, il faut s'en affliger, mais ne pas trop s'en étonner. Pour beaucoup d'entre eux, la profession des armes est un métier où les efforts se calculent sur ce qu'ils peuvent rapporter, et c'est vainement qu'on demanderait à ceux-là l'élévation des sentiments puisés dans la famille et dans une bonne éducation, qui ennoblissent la carrière militaire et font reposer son objet sur le patriotisme et l'honneur. » Enfin, le 12 décembre, le général Canrobert ajoutait : « Un nouveau rapport officieux que je reçois à l'instant d'un de nos officiers généraux, qui était encore à Marseille le 30 novembre, me confirme que cette ville et celle de Toulon voient journellement se dérouler l'affligeant spectacle d'officiers assez oublieux de leur devoir, de leur honneur militaire, pour abandonner sans motifs légitimes le poste du danger où restent leurs braves soldats ! Je ne saurais trop, monsieur le maréchal, signaler ces indignités à votre puissante et immédiate répression. Je dois ajouter que plusieurs de ces tristes officiers

tiennent dans les hôtelleries, dans les cafés et autres lieux publics, des discours empreints des sentiments bas qui les animent et représentent sous de fausses et sombres couleurs la position de l'armée d'Orient. Il y a parmi ces gens-là des exemples salutaires à faire ; le service de la France et de l'empereur le réclame ! »

Puisque les mauvais éléments s'éliminaient d'eux-mêmes, l'armée, par leur départ, ne pouvait que gagner en vigueur morale ; par leur exemple et leurs conseils, les bons officiers en formaient d'autres, et leur nombre, de beaucoup le plus grand, s'accroissait tous les jours. Parmi bien des types, il n'y aurait qu'à choisir ; entre ceux dont la vie trop courte n'a laissé qu'un modèle inachevé, le colonel Cler était de cette élite qui cherche toujours le mieux pour son intelligence et pour son âme [1]. Depuis la journée d'Inkermann, la brigade de Monet était demeurée au milieu des campements anglais pour servir de réserve aux Gardes de Bentinck et à la division de Lacy Evans ; mais comme, après le départ du prince Napoléon, le général de Monet avait été appelé à commander provisoirement la 3e division française, c'était au colonel Cler qu'avait été dévolu, provisoirement aussi, le commandement de la brigade. « J'ai fait élever avec nos alliés, qui sont pleins de bienveillance pour moi, écrivait-il dans cette même lettre dont nous avons cité un fragment de tant d'intérêt, j'ai fait élever des re-

[1] Le colonel Cler, nommé général le 5 mars 1855, a été tué, le 4 juin 1859, à la tête d'une brigade de la Garde, à la bataille de Magenta.

doutes, des batteries, et creuser des tranchées sur le haut du champ de bataille d'Inkermann. Les Anglais, qui passaient pour les inventeurs du *comfort*, sont en admiration devant notre manière de vivre. Ils voudraient bien pouvoir nous imiter, et ils avouent avec franchise que nous sommes leurs maîtres. Mes zouaves rendent bien des petits services à nos alliés, qui admirent le moral et la gaieté de ces soldats réellement choisis pour faire la guerre. Vivant dans une grande intimité avec les officiers de la brigade des Gardes et ceux des états-majors des divisions, j'ai pu bien apprécier tout ce que le caractère anglais a de noblesse et de dignité. Si nous avons une plus grande habitude de vivre en campagne, en un mot si nous sommes plus troupiers, ils ont de plus que nous l'éducation, l'abnégation et le courage froid qui fait accepter comme devoir les privations et la mort. Le contact des deux armées dans les bivouacs et sur le champ de bataille amènera, je l'espère, une intimité sincère et durable entre les deux peuples. Dans ma petite sphère, je fais ce que je peux pour opérer cette fusion, et je crois en cela faire œuvre de patriotisme. »

II

Travaux défensifs autour de Balaklava, sur le plateau d'Inkermann et devant la Ville. — Ouragan du 14 novembre. — Affaire d'Eupatoria. — Installation pour l'hiver. — Une partie des escadres s'éloigne de la Crimée.

Les nouveaux ouvrages dont parlait le colonel Cler, et qu'il avait contribué à construire sur le plateau d'Inkermann, avaient été déterminés, dès le 7 novembre, par sir John Burgoyne et le général Bizot conjointement. Sur la crête occupée par l'armée anglaise pendant la bataille, le génie et les travailleurs français élevèrent la redoute *du* 5 *novembre*, qui fut armée et gardée par des marins de la flotte française. La batterie de *l'Abattoir* fut refaite. Au sommet du mont des Cosaques, et plus au nord-est, entre le ravin Volovia et celui des Carrières, les alliés, travaillant ensemble, construisirent la redoute *des Anglais* et la redoute dite *du Phare*, parce qu'elle voyait le phare qui s'élevait au fond de la rade, sur le plateau de Belbek, et près duquel les Russes avaient déjà construit, de leur côté, une redoute du même nom. D'autres ouvrages moins importants, des batteries et des tranchées, complétaient la défense du plateau d'Inkermann. Enfin, dans la nuit du 24 au 25 novembre, un détachement de

soldats du génie français, conduit par le commandant Saint-Laurent, et soutenu par une centaine de zouaves, coupa la route des Sapeurs au-dessous du plateau; les Russes y répondirent en détruisant le pont sur la Tchernaïa, de sorte que Sébastopol se trouva définitivement privé de sa dernière communication directe avec Baktchisaraï.

Du côté de Balaklava, sur la demande de lord Raglan, le général Canrobert avait consenti à faire occuper constamment par les zouaves la redoute que les officiers du génie français avaient construite pour leurs alliés sur la montagne à l'est du port. Il y eut même à ce propos une petite comédie militaire, dont le spectacle fut donné aux Russes de Kamara et de Tchorgoune par la brigade Espinasse, le 12 novembre. Afin d'abuser l'ennemi sur l'importance du détachement qui allait soutenir la garnison anglaise, le général Canrobert fit descendre en plein jour, par le col de Balaklava, une colonne disposée de telle sorte qu'elle paraissait formée de cinq bataillons lorsqu'elle était de moitié moins forte. Ce fut bien aussi pour cinq bataillons qu'arrivées à destination les troupes tendirent le campement; puis, la nuit venue, les quatre compagnies de zouaves qui devaient seules garder la position, s'installèrent dans la première ligne des tentes, les autres demeurant inoccupées, tandis que les deux autres bataillons regagnaient, par les lignes intérieures de Balaklava, le col, et remontaient sur le plateau de Chersonèse. D'Inkermann à Balaklava, la

circonvallation était désormais complète. Une surprise comme celle du 5 novembre n'était donc plus à craindre de ce côté-là ; mais elle pouvait se renouveler sur la gauche des attaques françaises. Ici ce n'était plus d'une circonvallation opposée à l'ennemi du dehors et aux tentatives de secours qu'il était besoin, c'était d'une contrevallation opposée à l'assiégé même et à ses tentatives de sortie. Pour les jeunes officiers du génie, ce siége devait être l'école d'application la meilleure et la plus complète.

Commencée dans la nuit du 9 au 10 novembre, et continuée depuis sans interruption jusqu'à son complet achèvement, la contrevallation comprenait d'abord un fossé avec parapet couvrant, d'un bout à l'autre, le front bastionné construit, un mois juste auparavant, sur le mont Rodolphe ; puis un épaulement qui se prolongeait, suivant une ligne brisée, sur la gauche en arrière ; enfin une redoute de cinquante mètres de côté, placée en avant la maison dite *du* 39ᵉ ou *du rivage*[1]. Ces travaux défensifs enlevaient de ce côté toute chance aux sorties des Russes et coupaient court à certain projet qu'avait conçu le colonel de Todleben pour reprendre sur les Français, en revanche du plateau d'Inkermann, le mont Rodolphe. L'exécution de son plan eût d'ailleurs exigé l'action de cinq brigades d'infanterie, de quarante pièces de campagne et de quinze cents tireurs d'élite, armés de ca-

[1] La ferme Orlovsky des Russes.

rabines. L'armée russe n'était plus en état de mettre à sa disposition d'aussi grandes forces.

Consternée, déconcertée par le grand désastre du 5 novembre, la défense de Sébastopol n'en était cependant pas moins vigilante, ni son artillerie moins active. Le 6, l'ordre était venu au bastion du Mât de faire relever et remplacer les canonniers de la flotte qui, depuis le commencement du siége, n'avaient pas cessé d'être, jour et nuit, de service; mais ces braves gens, à l'unanimité, protestèrent en déclarant que, décidés à se faire tuer sur leurs pièces, pour rien au monde ils ne consentiraient à quitter leur poste. Ils y demeurèrent.

Dans la soirée du 12, un feu d'une violence inouïe, telle qu'on n'en avait pas encore eu d'exemple, même dans les grands jours du bombardement, éclata tout à coup sur toute la ligne des remparts, illuminés de la Quarantaine à Malakof par les éclairs incessants de la canonnade et de la fusillade. C'était l'effet d'une alerte dont la cause était singulière. Un capitaine de voltigeurs au 74e, de tranchée devant le bastion du Mât, avait voulu, vers sept heures, reconnaître le fossé de l'ouvrage et en sonder la profondeur. Saisi par les éclaireurs de l'ennemi dans son aventure, ses capteurs, allant au plus court, le firent passer devant eux par une embrasure du bastion. A cette apparition soudaine d'un officier français, le factionnaire le plus proche, surpris, ahuri, se hâta de faire feu en criant : « Aux armes! Voilà les Français! Aux armes! » Aussi-

tôt les pièces du bastion ayant lancé leur volée de mitraille, on eût dit qu'une traînée de poudre mettait le feu à toutes les autres, tant la canonnade fut partout subite. La fusée de signal, indice d'une grande alerte, n'était pas éteinte, que déjà la générale, battue dans la Ville et dans Karabelnaïa, mettait en mouvement la garnison entière. De là cette fusillade sur toute la ligne, nouveauté dans la défense, puisqu'il n'y avait pas eu jusqu'alors de tentative d'assaut. Il n'y en avait pas davantage ce soir-là ; mais, avant que la méprise eût été reconnue et l'alerte expliquée, il s'écoula bien une demi-heure. Ce feu terrible n'avait produit sur les assiégeants qu'une surprise sans grand dommage. Ces canonnades de nuit n'ont jamais eu que des effets insignifiants.

Depuis la pluie torrentielle du 4 novembre, le temps, jusque-là favorable, était resté incertain ; le 13, il devint décidément mauvais. Le vent soufflant fortement du sud-ouest, en rafales, augmenta de violence pendant la nuit. Le 14, à sept heures du matin, il n'y avait plus à s'y méprendre, le plateau de Chersonèse était balayé par un cyclone [1]. De mémoire d'homme, cette terre de Crimée, faite aux bourrasques, n'avait jamais subi pareille épreuve. Du fond de l'horizon livide et rétréci, les nuages bas, rasant

[1] D'après les calculs d'un ingénieur hydrographe de la marine, M. Keller, le cyclone du 14 novembre avait 90 milles de rayon avec une vitesse de rotation de 52 milles à l'heure, pendant que son centre se déplaçait de 20 milles.

presque le sol, passaient d'un bord à l'autre avec la vitesse de la foudre. Rien ne pouvait tenir contre la puissance du météore. Emportés par une force irrésistible, on voyait voler des pans de baraquement et des lambeaux de tentes. Un peu abritées dans des ravins, quelques-unes des ambulances purent être sauvées de la destruction; mais il y en eut dont les abris arrachés laissèrent tout à coup les blessés et les malades sous le battement de la pluie et le choc de la tempête; sans le dévouement de leurs camarades, aussi héroïque et plus touchant que la bravoure au feu, ces malheureux auraient infailliblement péri. Les plus solides constructions étaient secouées comme par un tremblement de terre. « Le monastère Saint-George, écrivait dans son rapport le commandant de zouaves qui s'y trouvait de garde, le monastère aurait été mitraillé qu'il ne serait pas plus dévasté. L'ouragan a été tel que des murs d'enceinte surmontés d'une forte grille en fonte ont été renversés. » La croix de fer qui s'élevait au-dessus de la chapelle fut tordue et resta inclinée sur sa base. Dans Sébastopol, presque toutes les toitures avaient disparu et les grands magasins de la marine étaient tout à découvert. Sur les remparts comme dans les tranchées du siége, les batteries envahies par des eaux stagnantes ou ravinées par des torrents étaient inaccessibles. D'un côté ni de l'autre on ne songeait plus d'ailleurs en un pareil moment à se battre. La nature, plus forte que les hommes, les mettait dans

l'impuissance de se nuire. C'était, en un sens, *la trêve de Dieu.*

Sur terre, il y avait plus de trouble encore que de péril; l'émotion n'était pas moindre, mais le danger était plus grand sur mer. Jamais le vieil Euxin n'avait mieux justifié son mauvais renom. Les lames accouraient du sud-ouest monstrueuses et leur creux profond disparaissait sous l'embrun que le souffle de l'ouragan arrachait incessamment de leur crête. A travers le mugissement de ces masses d'eau soulevées et le sifflement de ce vent rapide, on entendait les sourdes détonations du canon d'alarme; c'était l'appel réitéré d'une foule de navires en détresse. Quelles devaient être leurs angoisses lorsque, dans la rade même de Sébastopol, dans ce golfe abrité par de hautes terres, des vaisseaux avec un nombreux équipage et des bâtiments à vapeur se trouvaient en perdition! Il fallut secourir successivement l'*Elborouss*, le *Gromonossetz*, le *Chersonèse*, le *Groznoï*, les frégates *Kagoul* et *Midia* et le vaisseau *Impératrice Marie;* mais enfin les Russes en furent quittes sans grand dommage après vingt-quatre heures d'incertitude et d'efforts. Les alliés et les armateurs dont ils avaient frété les navires furent atteints au contraire par des pertes cruelles.

Au mouillage de Kamiesch, une partie de l'escadre française, relativement abritée, eut moins à souffrir; mais l'autre et toute l'escadre anglaise eurent à subir la violence du cyclone au mouillage de la Katcha.

Parmi les vaisseaux français, la *Ville-de-Paris*, le *Friedland*, le *Bayard*, éprouvèrent comme la *Britannia*, l'*Agamemnon*, le *Sans-Pareil*, le *Sampson*, la *Rétribution*, le *Terrible*, de fortes avaries; cinq autres navires de guerre anglais, deux frégates à vapeur turques et plusieurs transports du commerce échouèrent entre les embouchures de la Katcha et du Belbek. Le *Danube* sombra en pleine mer, à dix lieues du cap Chersonèse. A Balaklava, le désastre fut peut-être plus grand encore. Onze navires se perdirent complétement, sept furent désemparés. La perte la plus sensible, ou qui du moins fit le plus de rumeur, fut celle du navire à hélice *Prince;* il apportait d'Angleterre à Balaklava un demi-million de livres en souverains d'or, et, ce qui valait mieux dans les circonstances, toute une cargaison de vêtements de laine, d'habillements d'hiver pour l'armée anglaise. Il périt corps et biens ; on pleura les hommes, il y eut quelques regrets pour l'or, beaucoup plus pour les habits de laine.

La marine française à Kamiesch n'avait perdu que trois petits navires du commerce; malheureusement l'un d'eux portait un peloton de hussards dont on ne put sauver que six hommes avec l'officier qui le commandait; mais le gros de la dette fut payé à Eupatoria. Le vaisseau *Henri IV* et la corvette à vapeur *Pluton* vinrent, malgré les efforts les plus énergiques, à la côte; les équipages du moins furent sauvés et le matériel même put être débarqué plus tard. Un

vaisseau turc, une corvette à vapeur anglaise, et treize navires marchands coururent même fortune ou furent plus malheureux encore. Mais, au contraire de la trêve qu'avait imposée aux belligérants le cyclone dans toute sa force sur le plateau de Chersonèse, et quoiqu'il ne fût pas moins violent à la hauteur d'Eupatoria, les Russes en profitèrent pour faire une tentative d'attaque contre la place.

Le commandant Osmont, qui depuis l'occupation, n'avait pas cessé de la mettre du mieux possible en défense, disposait seulement de 140 hommes d'infanterie de marine, d'une centaine de matelots français, de 5 à 600 Turcs et d'une faible milice tatare. Depuis un mois, la place était bloquée, à la distance de six à douze kilomètres, par une division de lanciers et un régiment de cosaques, sous les ordres du général de Korff. Quelques escarmouches avaient lieu de temps à autre; on se prenait et se reprenait du bétail. Tout à coup, le 14 novembre, au milieu de la tempête, lorsque la garnison, attentive aux signaux des navires, se tenait prête à leur donner ce qu'elle pouvait de secours, le commandant Osmont fut averti à la hâte de l'approche inopinée de l'ennemi. Vingt-deux escadrons de lanciers, trois sotnias de cosaques, étaient déployés à 600 mètres environ des ouvrages que battaient seize pièces de l'artillerie à cheval. Eupatoria n'y pouvait répondre que par neuf obusiers de petit calibre, de sorte que les batteries russes s'approchèrent successivement à moins de cinq cents mètres; mais, après avoir fait tirer

quatre cents coups pendant une heure, voyant que la place ne se jugeait pas réduite et que, pour l'amener à cette opinion, il aurait fallu de l'infanterie qu'il n'avait pas, le général de Korff prit le parti de se replier et de reprendre simplement le blocus.

Sur le plateau de Chersonèse, les journées qui vinrent après le cyclone du 14 novembre furent employées, chez les Russes comme chez leurs adversaires, à réparer autant que possible le mal qu'il avait fait. Le premier soin fut d'ouvrir un écoulement aux eaux stagnantes, de refaire les parapets, de réparer et d'assécher les batteries, de rétablir les baraques d'ambulance. Pour les campements, aux tentes françaises on commença de substituer les tentes turques, d'une installation plus facile et, par leur forme conique, donnant moins de prise au vent. Quelques-uns se construisaient des abris en pierre sèche, d'autres se creusaient des tanières dans le sol; chacun enfin s'installait de son mieux pour l'hiver, car la tempête du 14 était un avertissement. Après quelques journées passables, la pluie reprit, le 20, avec violence. La température n'était point basse encore, mais la fraîcheur humide était plus désagréable et surtout plus malsaine que le froid sec.

Comme la Tchernaïa débordée commençait à s'étendre, le corps russe de Tchorgoune retira ses avant-postes des monts Fedioukhine, de Kamara, des redoutes enlevées aux Turcs, en un mot de tout le terrain qu'il occupait sur la rive gauche, depuis le

25 octobre. Balaklava se retrouvait en sécurité pour tout l'hiver; mais ni son port ni celui de Kamiesch ne pouvaient donner que partiellement aux flottes un abri devenu indispensable. La plupart des vaisseaux anglais allèrent hiverner à Sinope et dans le Bosphore. Les vaisseaux à voile de l'escadre française furent renvoyés, les uns à Constantinople, les autres à Toulon. Dans la baie de Kamiesch entrèrent le *Montebello*, le *Marengo*, l'*Alger*, le *Jean-Bart*, avec presque toutes les frégates à vapeur. Ce fut sur l'une d'elles, le *Montezuma*, que le vice-amiral Hamelin arbora son pavillon de commandement. Une grande partie des flottes restait ainsi associée à la fortune des armées de terre, et selon l'expression même du vice-amiral, les vaisseaux de Kamiesch formaient un des corps de l'armée française.

III

Opinion de Napoléon III sur le siége de Sébastopol. — Le maréchal Vaillant. — Témoignage du général Canrobert. — Rêves de l'empereur. — La *Guerre de Troie*.

Cependant, en France, quelle opinion le gouvernement se faisait-il de cette guerre, de ce siége, des armées en présence et des quartiers d'hiver qu'elles allaient prendre sans cesser de combattre? Que pensait-il du présent, et surtout que prévoyait-il de l'avenir? Justement ému de cette fameuse lettre, si menaçante pour les alliés, que le prince Menchikof, préparant la surprise d'Inkermann, avait adressée, le 30 octobre, au prince Paskievitch, et dont une copie était parvenue, le 8 novembre, à lord Cowley, l'empereur Napoléon III avait aussitôt fait écrire à Londres que, si l'Angleterre voulait lui fournir à Toulon des navires à vapeur, il offrait d'envoyer en Crimée 20 000 hommes de plus. C'était deux divisions à joindre aux cinq ou plutôt aux six qui s'y trouvaient déjà, car la division Pâté venait d'être formée de la brigade Mayran et de la légion étrangère. Le général Canrobert pouvait donc prochainement avoir 80000 Français; en y joignant 20 000 Anglais et 20000 Turcs qui seraient tirés de l'armée de Bulgarie, les

alliés disposeraient d'une force de 120 000 hommes, et voici comment l'empereur entendait qu'ils pourraient être employés : « Il faut, écrivait-il au maréchal Vaillant, que Canrobert laisse devant Sébastopol 30000 hommes et qu'avec les 90 000 restants il tombe sur les Russes et ne les abandonne pas jusqu'à ce qu'il les ait chassés de la Crimée. Quant au siége proprement dit, il faudrait envoyer un colonel du génie très-capable, muni de vos instructions particulières. J'enverrais aussi vingt obusiers de huit pouces pour ricocher les faces et déloger les défenseurs. Il y a assez de canons pour faire brèche, mais les obusiers de huit pouces feraient, je crois, beaucoup de mal. »

L'empereur qui avait étudié jadis les procédés réguliers d'attaque contre une fortification régulière, et qui ne voyait pas que Sébastopol était une place hors de règle, en voulait au général Bizot et au général Thiry de ne se point conformer aux règles. Ce tir à ricochet ne lui sortait pas de la tête. Un peu plus tard, le général de Montebello, qu'il avait envoyé porter des récompenses en Crimée, lui ayant soumis au retour un rapport sur ce qu'il avait observé ou recueilli pendant sa rapide excursion, l'empereur écrivait à la marge : « Après avoir vu le plan rapporté par Montebello, je n'hésite pas à dire que les travaux de siége n'ont pas le sens commun. Pas une batterie d'enfilade. » L'empereur n'était pas juste; un homme compétent comme le maréchal Vaillant ou le général Niel, par exemple, aurait pu lui faire l'observation que

les artilleurs n'ont pas manqué d'insérer plus tard dans l'*historique* du service de leur arme au siége de Sébastopol, à savoir que « le tracé général de la fortification étant en ligne droite, avec des prolongements tombant dans des ravins profonds ou coupant les tranchées à de trop grandes distances, on n'avait pu faire qu'un usage restreint du tir à ricochet, les bombes paraissant avoir plus d'efficacité et causer plus de pertes à l'ennemi [1]. »

Lorsque l'empereur voulait que le maréchal Vaillant envoyât en Crimée « un colonel du génie très-capable, muni de ses instructions particulières », c'était pour contrôler tout au moins les plans du général Bizot; mais le maréchal ne l'entendait point ainsi. Dans toute sa carrière de soldat, le maréchal Vaillant n'a jamais rendu à la France de plus grands services ni de plus efficaces que dans son ministère pendant le siége de Sébastopol. Il a joué constamment le rôle de conciliateur, de modérateur, au milieu de difficultés sans cesse croissantes et de conflits de plus en plus graves entre les idées qu'on voulait faire prévaloir de Paris et les faits qui se produisaient devant Sébastopol. Il envoyait bien en Crimée le colonel du génie Jourjon, mais, en l'annonçant au général Canrobert, il avait soin d'ajouter : « Je n'aurai du reste aucune instruction particulière à lui donner. Ce sera un bon renfort pour votre état-major, qu'il ne faut pas laisser mettre

[1] L'artillerie préférait les canons, l'empereur les obusiers; on envoya, par transaction, moitié des uns, moitié des autres.

sur les dents. Je pense que par *instructions* l'empereur a entendu que je chargerais Jourjon de vous répéter à tous qu'il faut remuer beaucoup de terre. Je vous l'ai écrit, je l'ai écrit au général Bizot, je vous l'écris encore. Je ne blâme pas. Il y aurait folie de ma part à critiquer ce qui se fait, lorsque je ne connais ni la place ni la nature du sol. Je regrette seulement qu'on n'ait pas pu ouvrir la tranchée plus près. Encore une fois prenez cela, et le général Bizot aussi, pour ce que cela peut valoir. Une seule chose est à tenir pour bonne dans toutes mes recommandations, c'est de remuer beaucoup de terre, de faire des cheminements de tous les côtés et en grand nombre. La terre est rare, mais en s'élargissant on compense ce défaut. Faites essayer beaucoup de sapes volantes pendant la nuit. Donnez, comme dit Vauban, de la jalousie à l'ennemi. »

Après avoir rendu hommage au rôle modérateur du maréchal Vaillant, il faut pareillement rendre justice à la loyauté du général Canrobert. Jamais il n'a manqué à qui que ce soit de ses collaborateurs, lorsqu'il était convaincu du mérite de leurs services; ni le général Forey, ni le général Thiry, ni le général Bizot n'ont eu à se plaindre d'avoir été abandonnés par lui. Écrivant à propos des deux derniers au maréchal Vaillant : « Je puis affirmer, disait-il, qu'ils vivent dans la meilleure harmonie, quoi qu'aient écrit des gens mal informés, peu sincères ou malveillants. Ils sont fort au-dessus de ces misères, mais on comprend

qu'elles aient fait naître dans leur esprit de légitimes susceptibilités. » En Crimée, comme en France, comme en Europe, on avait compté sur un siége rapide, sur une sorte de coup de main. « Ces prévisions ne s'étant pas réalisées, ajoutait le général en chef, il a sans doute paru naturel à de mauvais esprits d'en jeter la faute sur les chefs de l'artillerie et du génie. Cela est très-injuste, j'ose le certifier. Je ne crois pas que MM. les généraux Thiry et Bizot aient l'expérience et le génie des Valée et des Haxo ; mais, autant qu'il est permis à un général d'infanterie d'en juger, ils sont, surtout le dernier, très à la hauteur de leur difficile et rude mission ! »

Une question plus grave obsédait l'imagination de l'empereur : que faire de la Crimée? Le maréchal Vaillant écrivait sur ce sujet au général Canrobert, et cette partie de sa correspondance n'est assurément pas la moins intéressante. « Sa Majesté, disait-il, suppose que nous garderons la Crimée et que nous y laisserons par conséquent assez de troupes pour pouvoir nous y maintenir avec avantage. Je regrette de ne pouvoir partager cette manière de voir de Sa Majesté. J'ai fait à l'empereur des observations consciencieuses ; voici les principales, jugez-en la valeur. Occuper la Crimée, c'est vouloir nous préparer, aussi longtemps que durera cette occupation, tous les ennuis, tous les embarras, toutes les inquiétudes qu'amène avec elle l'obligation de pourvoir aux renforts en hommes, en munitions de guerre et de bouche,

d'une armée de 80 000 hommes. Ce qui se passe aujourd'hui montre assez quelles préoccupations et quelles difficultés seraient ménagées pour l'avenir! Puis, dans l'état d'incertitude, disons plus vrai, de mauvais vouloir de toute l'Allemagne, serait-il prudent d'immobiliser à neuf cents lieues de France 80 000 hommes de nos meilleures troupes et nos meilleurs généraux, lorsqu'ils pourraient rendre de si bons services en Allemagne, sur le Rhin peut-être? Puis encore nous laisser en Crimée, c'est nous forcer à remettre en état une place horriblement endommagée, à lui donner des fortifications solides et capables de soutenir un long siége; et dès lors quelle dépense! Et si les chances de la guerre nous obligent un jour à évacuer cette place remise ainsi en si bon état à nos frais, il faudra donc la rendre dans ce bon état à la Russie? Mais alors qu'aura perdu cette puissance, si elle retrouve son Sébastopol avec son port, ses fortifications? On dit qu'avant de rendre Sébastopol à la Russie, soit par l'effet d'un traité, soit par suite de revers, nous pourrons le détruire. Je réponds non. Ce qui est permis immédiatement après un siége devient odieux et impossible quand on traite et que la plume a remplacé l'épée. D'ailleurs la Russie ne traiterait pas sur de pareilles bases. On dit encore : mais pourquoi ne ferait-on pas de la Crimée un État indépendant? Pourquoi? Parce que cette indépendance ne durerait pas trois mois, que la Russie viendrait qui en aurait pour un déjeuner, qu'elle retrouverait encore son Sébasto-

[redacted]

pol; car nous ne le détruirions pas avant de le remettre à cette puissance indépendante. On dit enfin : mais donnons la Crimée à la Turquie ! Cette combinaison serait la pire de toutes. La Turquie n'est pas de force à défendre un pareil don. Les gouverneurs vous trahiront; ils se feront battre par les Russes ou bien ils vendront la place pour de l'argent, et cette place et ce port qui seront alors bien restaurés sont précisément ce que vous ne voulez pas laisser à la Russie, et ce pour quoi vous avez entrepris cette immense guerre ! Non; voici comme je comprends les choses. Si vous avez pris Sébastopol, il faut raser ses fortifications, détruire les bastions, jeter les collines dans le port, évacuer la Crimée, faire rentrer l'armée en France, laisser 25000 hommes à Constantinople. Avec ces 25 000 hommes et vos flottes, vous ravagez au printemps tout le littoral de la mer Noire, vous donnez des secours à l'armée d'Asie, vous soutenez Schamyl, enfin vous restez libre de vos mouvements pour le présent et pour l'avenir. Voilà ma manière de voir les choses : vous m'en direz votre opinion. Je vous quitte, le courrier va partir. Lord Cowley vient me dire que l'ordre a été donné par le gouvernement anglais d'envoyer de Malte à Marseille tous les bâtiments à vapeur qui sont dans ce grand magasin de la marine royale. Le nombre n'en est pas connu. »

Cette dépêche était écrite le 10 novembre; la bataille d'Inkermann avait été livrée, mais on n'en savait rien encore à Paris. Quand on le sut, quand on

commença de comprendre que le siége de Sébastopol pouvait être un long siége, personne n'en prit plus énergiquement ni plus complétement son parti que le maréchal Vaillant, et quand le mot de *Guerre de Troie* fut prononcé, ce fut d'abord par lui peut-être. « Le siége durera, écrivait-il au général Bizot, soit ; peu importe maintenant, ou plutôt ce n'est qu'une contrariété, tandis qu'un revers, dans une pareille situation, pourrait devenir un désastre. Je viens, ajoutait-il, de nommer Tripier général ; il l'a bien mérité. Dites aussi à Lebœuf combien je suis heureux de lui avoir fait donner les étoiles. Enfin n'oubliez pas Trochu ; je lui avais promis qu'il ne perdrait rien à attendre un peu à Paris et à me continuer sa précieuse collaboration ; j'ai pu tenir ma parole et j'en suis bien heureux. Du courage, mon cher général, et de la confiance. Marchez tant que vous le pourrez ; étendez-vous, étendez-vous. »

Le général Larchey venait d'arriver à Constantinople pour y organiser et commander ce grand dépôt d'hommes, de matériel, de munitions et de vivres dont la création, annoncée dès le mois de septembre au maréchal de Saint-Arnaud par le ministre de la guerre, était devenue absolument nécessaire, immédiatement indispensable. « Avant tout, écrivait au général Larchey le maréchal Vaillant, il faut se cramponner, se river à cette presqu'île de Cherson, y faire une place, une ville si c'est nécessaire, dût-on y rester dix ans. » Plus explicitement encore il écrivait au gé-

néral Canrobert : « La Crimée ! c'est là que va se résumer le grand débat. Malheur à celui qui succombera dans cette lutte suprême ! Le temps n'y fera rien : c'est peut-être la guerre de Troie qui recommence. A aucun prix nous n'abandonnerons cette proie. Il faut bâtir une ville française dans votre presqu'île, la fortifier et avoir en avant, entre la mer et Inkermann, de nouvelles lignes de Torres-Vedras. Celles-ci, entreprises dès 1809, je crois, n'étaient regardées comme complètes que dans le courant de 1812 ! Nous avons donc du temps devant nous. Elles avaient 52 kilomètres de développement, les lignes intérieures 40 kilomètres ; 19 000 hommes et 340 pièces de tout calibre défendaient les premières, 15 000 hommes et 200 bouches à feu les secondes. L'armée anglo-portugaise était au total de 130 000 hommes, dont 70 000 de troupes réglées. Nous pouvons avoir beaucoup mieux que cela. Puis, pendant que nous nous fortifierons, que nous pousserons nos travaux, il faut que nos bombes, nos fusées pilent la ville avec tout ce qui est dedans. C'est une grande affaire, mais, comme je le disais l'autre jour, pourquoi serait-on une grande nation si ce n'était pour mener à bien de grandes choses ? »

Cette ville que le maréchal Vaillant voulait voir construite par les Français devant Sébastopol, comme autrefois Ferdinand et Isabelle avaient construit Santa-Fé devant Grenade, elle s'élevait déjà sur la baie de Kamiesch, et l'exemple de Torres-Vedras de-

vait se retrouver, l'année suivante, dans les lignes de Kamiesch et de Kazatch. En attendant, le général Canrobert et lord Raglan avaient décidé de fortifier sérieusement Eupatoria et d'y appeler un détachement plus ou moins considérable de l'armée turque.

IV

Négociation à Vienne. — Les quatre garanties. — Omer-Pacha. — Instructions contradictoires. — Bons rapports des alliés en Crimée. — Affaire du *Vladimir*. — Le comte Osten-Sacken. — Sorties russes. — État de l'armée française. — Distribution de récompenses.

Les généraux en chef avaient écrit de concert à Omer-Pacha pour lui demander de faire passer le plus tôt possible en Crimée dix-huit bataillons, d'un effectif de 10 000 hommes à peu près, qu'il avait laissés, en prévision de cet appel, à Varna, et pour l'inviter même à s'y transporter de sa personne avec le gros de ses forces. Omer, qui à la Crimée préférait de beaucoup la Valachie, aurait été fort empêché de composer sa réponse, si les éléments et le ton même ne lui en eussent été fournis, comme à point nommé, de Paris. L'empereur Napoléon III avait envoyé à Vienne le général Létang avec une mission mi-partie militaire, mi-partie politique ; il s'agissait d'obtenir que l'armée autrichienne autorisât ou appuyât même une reconnaissance d'Omer-Pacha sur le Pruth ; et comme le général objectait qu'il serait imprudent peut-être de risquer, par un mouvement trop offensif, de ramener les Russes dans les Principautés, au contraire, lui répondait-on, c'est ce qui pourrait arriver de plus

heureux ; car cela dégagerait la Crimée et amènerait peut-être les Autrichiens à se compromettre. De leur côté, les Anglais agissaient fortement par l'intermédiaire de lord Stratford à Constantinople, afin de lancer décidément Omer-Pacha sur le Pruth. Celui-ci s'en défendait, n'étant pas, disait-il, assez fort ; tout le possible, c'était une démonstration prudente sur la rive gauche du Sereth. Restreinte même dans ces limites, l'opération ne plaisait guère au cabinet de Vienne, qui était fort embarrassé.

Il avait, le 8 août 1854, échangé avec la France et l'Angleterre, mais non pas avec la Prusse, qui, redoutant de s'engager, s'était déjà retirée de la conférence, une série de notes où se trouvait formulé ce qu'en langage diplomatique on a nommé les *quatre garanties :* suppression du protectorat exclusif de la Russie dans les Principautés, libre navigation du Danube, révision de la Convention des détroits et rétablissement de l'équilibre des forces dans la mer Noire, enfin renonciation de la Russie au protectorat prétendu par elle sur les chrétiens grecs dans l'empire turc. Subsidiairement la France, l'Angleterre et l'Autriche elle-même, si elle venait à prendre part au conflit armé, s'étaient réservé le droit d'ajouter à ces conditions générales des stipulations particulières. En dépit de ces notes, en dépit du traité d'alliance offensive et défensive que le cabinet de Vienne était disposé à signer, comme il fit en effet le 2 décembre, avec les puissances occidentales, il répugnait à laisser les Turcs

plus ou moins libres d'engager une affaire dans les Principautés. L'attitude de la Prusse et les reproches de l'Allemagne tout entière balançaient dans ses conseils l'exemple et les compliments de l'Angleterre et de la France.

Celui qui bénéficiait de cette hésitation, c'était évidemment le tsar ; mais après lui c'était Omer-Pacha. On a déjà dit qu'il n'était nullement soucieux de compromettre sur le Pruth ses succès du Danube. Les Autrichiens, qui avaient pénétré sa pensée secrète, affirmaient qu'ils ne gêneraient aucunement son action et que, s'il voulait même entrer en Bessarabie, ils n'y mettraient point obstacle, tandis qu'Omer affirmait de son côté que les Autrichiens ne le laisseraient pas faire. Au fond, de part et d'autre, on aimait beaucoup mieux que rien ne se fît. Cependant, pressé par son gouvernement que pressait lord Stratford, Omer avait quitté Bucarest le 6 novembre; mais presque aussitôt le mauvais état des chemins l'avait forcé de s'arrêter, disait-il, et de Crimée lui était venu, de la part des généraux alliés, une demande de concours. Le 22 novembre, M. Benedetti mandait de Constantinople, d'après une communication de lord Stratford, que lord Raglan voudrait voir à Eupatoria Omer avec 20 000 hommes, et le même jour, un télégramme était expédié de Paris par M. Drouyn de Lhuys au consul général de France à Bucarest, en ces propres termes : « Obtenez à tout prix qu'Omer-Pacha attaque les Russes. L'intention de l'empereur

est d'envoyer deux divisions françaises pour l'appuyer. » Qui devait profiter de ce conflit, comme des hésitations de l'Autriche ? Omer. On lui promettait, pour le pousser en avant, l'appui de deux divisions françaises ; c'était à merveille, pourvu qu'on ne les promît pas seulement et qu'elles vinssent. Il était trop avisé pour ne les pas attendre. « D'après le contenu de la dépêche télégraphique de Paris, écrivait-il, le 25 novembre, aux généraux en chef, je m'étais décidé, tout en laissant à votre disposition les dix-huit bataillons de Varna, à continuer mon mouvement vers le Pruth. Aujourd'hui la dépêche que Vos Excellences m'adressent se trouvant en contradiction formelle avec l'invitation qui m'est faite de Paris, je me trouve dans l'obligation de suspendre de nouveau la marche de mes troupes. » Deux jours après, annonçant l'envoi de quatre nouvelles divisions russes de Bessarabie en Crimée, il ajoutait : « Par conséquent, une diversion faite par mon armée du côté de la Bessarabie serait sans résultat militaire. »

M. Drouyn de Lhuys, qui prétendait résoudre la contradiction en conciliant les contraires, expédiait, le 27, à Bucarest ce nouveau télégramme : « Il faut avant tout tenir prêts les renforts que demande le général Canrobert pour la Crimée. Avec le reste de l'armée turque, menacer hardiment les Russes sur le Pruth pour les attirer dans les Principautés et les mettre aux prises avec les Autrichiens. » C'était à n'y rien comprendre : on voulait renforcer les alliés en

Crimée et l'on y destinait des Turcs ; mais en même temps on voulait faire agir les Turcs du Danube, et on leur promettait des Français. Ne valait-il pas mieux laisser les Turcs avec les Turcs, et envoyer les Français aux Français ?

La vérité est que l'annonce de ces deux divisions françaises n'était qu'un leurre, une ruse inutile, car elle ne pouvait pas abuser Omer, et maladroite, car elle pouvait au contraire produire en Crimée autant de mauvais effet que de surprise. Aussi le maréchal Vaillant écrivait-il à son collègue le ministre des affaires étrangères : « Ne feriez-vous pas bien de fixer Omer-Pacha relativement aux deux divisions françaises en Bessarabie ? Trop de finesse nuit parfois, *et tel est pris qui croyait prendre !* » Déjà le maréchal avait eu soin d'aviser le général Canrobert afin de le mettre en garde contre les bruits qu'on faisait courir. « Bien qu'il ait pu vous paraître étrange, lui écrivait-il le 30 novembre, qu'au lieu de vous envoyer tout ce dont nous pouvons disposer, nous allions nous partager entre la Bessarabie et la Crimée, comme ce bruit du départ de deux divisions a pris de la consistance, il était bon de vous mettre au fait. Non. Tous nos regards sont pour la Crimée : tous nos moyens lui sont destinés, et nous hâtons le plus possible leur envoi. »

Le 2 décembre enfin, le jour où l'Autriche signait avec l'Angleterre et la France son traité d'alliance offensive et défensive, le consul général de France té-

légraphiait de Bucarest à M. Drouyn de Lhuys: « Omer-Pacha vient de me promettre de passer le Pruth en personne dès que le temps le permettra. Il se fortifiera sur la rive gauche de cette rivière et livrera même bataille, si les forces russes ne sont pas disproportionnées aux siennes. » On promettait à Omer deux divisions qui ne devaient pas venir : Omer promettait une bataille qu'il ne devait pas livrer. Vaines promesses de part et d'autre; vaine promesse aussi malheureusement, ce traité du 2 décembre qui semblait si bien engager l'Autriche et qui par le fait ne l'engagea pas. « Que se passe-t-il sur le Danube ? écrivait, le 2 décembre précisément, au maréchal Vaillant le général Canrobert; c'est une énigme fort embrouillée, où la vérité est difficile à saisir. » Il annonçait le départ de plusieurs bâtiments à vapeur que lord Raglan envoyait à Baltchik pour embarquer les bataillons de Varna; et en effet ces Turcs commencèrent à débarquer, le 9 décembre, à Eupatoria. Ainsi pour le moment se termina l'imbroglio.

En Crimée, de part et d'autre, les adversaires continuaient de se fortifier, chacun dans son camp ; Sébastopol en effet n'était pas autre chose qu'un vaste camp retranché. La canonnade était moins vive, car chez les Russes même on sentait le besoin de ménager les munitions, dont l'hiver allait rendre le remplacement difficile. Hors du service quotidien et régulier, les incidents étaient rares. Il y en eut un cependant d'une importance assez grande, surtout au point de

vue moral. Des tireurs russes, embusqués dans des grottes sur la berge droite du ravin Sarandinaki, envoyaient, depuis plusieurs jours, des balles dans les tranchées françaises devant le bastion du Mât. Comme il était impossible de franchir le ravin pour les aller déloger, le général Canrobert s'adressa, le 20 novembre, à lord Raglan, d'autant mieux que le terrain où s'embusquaient les Russes appartenait au domaine des attaques anglaises. Le soir même, cent *riflemen*, conduits par le capitaine Tryon, réussirent à tourner les embuscades, à s'en rendre maîtres et à s'y maintenir, malgré les retours offensifs tentés à plusieurs reprises par un ennemi plus nombreux, car les volontaires russes avec leurs soutiens étaient plus de cent cinquante. Le malheur voulut que le succès eût été payé bien cher : le capitaine Tryon avait été frappé à mort. Dès le lendemain, le général Canrobert s'empressa de faire témoigner à lord Raglan, en même temps que sa gratitude pour le service rendu par l'armée anglaise à l'armée française, ses regrets pour la mort du vaillant chef des *riflemen*. Trois jours après, le général Airey répondit au compliment par la note suivante : « En réponse au *memorandum* en date du 21 de ce mois, adressé par M. le colonel Trochu [1] au quartier-maître général de l'armée anglaise, le général Airey a l'honneur de faire connaître que l'armée anglaise fera tous ses

[1] La nomination du colonel Trochu au grade de général n'était pas encore connue en Crimée.

efforts pour se mettre en mesure de coopérer simultanément avec l'armée française. » Assurément la grande dette d'Inkermann n'était pas acquittée par ce petit service ; mais le général Canrobert avait fait plaisir aux Anglais en le leur demandant et plus encore en paraissant le mettre à si haut prix. C'était, de la part du général en chef de l'armée française, une très-habile et très-bonne conduite.

Un autre incident eut lieu le 6 décembre, à la surprise générale, car ce fut un incident maritime. On croyait la rade de Sébastopol si complétement fermée que la passe n'était plus du tout praticable, si ce n'est à de petites embarcations ; il est vrai que la tempête du 14 novembre avait dû déranger de leur souille les navires coulés et, par leur déplacement, établir quelque passage. Toujours est-il que, le 6 décembre, vers une heure et demie, la frégate *Vladimir* et la corvette *Chersonèse*, l'une et l'autre à vapeur, débouchèrent tout à coup au large et se dirigèrent, la première sur la corvette à hélice *Mégère*, qui était chargée d'observer la rade, la seconde vers la baie Streletzkaïa, au fond de laquelle stationnaient le *Caton* et le *Vautour*. Au signal de la *Mégère*, qui échangeait des obus avec *Vladimir*, plusieurs navires français et anglais, *Valorous*, *Panama*, *Vauban*, sortirent de la baie de Kamiesch ; sur quoi la scène prit fin, trop tôt pour les nombreux spectateurs qui étaient accourus sur les hauteurs de la côte. Salués eux-mêmes par les projectiles de *Chersonèse* et de *Vladimir*, qui semblaient

pressés d'épuiser leurs munitions, ils virent avec regret ces audacieux rentrer dans la rade, dont la passe, après cette sorte de fantaisie provoquante, fut soigneusement et définitivement barrée par l'immersion de plusieurs vieilles coques.

En ce moment s'effectuait, dans le haut état-major de l'armée russe, un changement considérable qu'on pouvait prendre comme une conséquence de la bataille d'Inkermann. Le comte Osten Sacken remplaçait, à la tête du 4ᵉ corps, le général Dannenberg, et recevait en même temps le commandement supérieur de la garnison de Sébastopol. Pour donner la bienvenue à leur nouveau chef, les volontaires, qui étaient organisés dans la place en vue d'inquiéter çà et là les assiégeants par des sorties, préparèrent un coup de main contre la troisième parallèle française. Dans la nuit du 11 au 12 décembre, une troupe de 515 hommes, composée en grande majorité de Tchernomoriens, pour le surplus de matelots et de soldats de Kolivansk, sous la conduite du major Golovinsky, sortit du bastion du Mât. Elle était soutenue par deux compagnies avec du canon, sous les ordres d'un lieutenant-colonel d'artillerie. Les deux extrémités de la parallèle étaient gardées par des compagnies d'élite, grenadiers et voltigeurs du 42ᵉ, et les Russes qui attaquèrent d'abord par ces deux endroits furent vivement repoussés ; mais, s'étant jetés ensuite sur la partie moyenne où se trouvaient les compagnies du centre, plus jeunes, plus neuves, plus faciles à trou-

bler, ils réussirent dans leur dessein et parvinrent à les refouler jusque dans la deuxième parallèle; avant qu'elles fussent revenues de leur premier émoi, et qu'appuyées de droite et de gauche par les compagnies d'élite, elles eussent pu se reporter en avant, l'ennemi avait déjà renversé une partie de la gabionnade, encloué quatre grands mortiers et enlevé trois mortiers portatifs qu'il put emmener dans sa retraite avec un lieutenant du 42e et huit soldats prisonniers. Quatre hommes tués et huit blessés complétaient la perte des compagnies qui s'étaient laissé surprendre. L'ennemi paya beaucoup plus cher son succès, et quoiqu'il eût réussi à garder ses prisonniers et son butin, les divers incidents du combat et surtout le retour offensif dont il subit le choc lui coûtèrent treize hommes tués, quarante-huit blessés, dont un officier, et trois disparus.

De leur côté, les alliés poussaient de temps à autre de fortes reconnaissances sur la Tchernaïa et jusque dans la vallée de Baïdar.

Le 13 décembre, les premiers bataillons de la division Dulac, la 7e de l'armée, débarquèrent à Kamiesch. L'effectif général de l'armée s'élevait donc; mais l'effectif particulier des corps en campagne depuis plusieurs mois avait besoin d'être soutenu par des arrivages pour compenser la somme des pertes, des départs et des non-valeurs. Dans le courant de novembre, en y comprenant, il est vrai, les grands blessés d'Inkermann, il y eut 3742 hommes évacués

sur Constantinople et sur France; dans le courant de décembre, sans une seule affaire de quelque importance, il y en eut bien près de 3000. Les vieux soldats commençaient à ressentir les atteintes du scorbut; les jeunes étaient pris, quelques-uns par le choléra, beaucoup par la dyssenterie. Dans les derniers jours de l'année, le froid étant devenu plus vif, on vit les premiers cas de congélation. Cependant la santé générale, comparée surtout à ce qu'on voyait de l'armée anglaise et à ce qu'on savait de l'armée russe, pouvait être considérée comme satisfaisante.

Avant la fin d'octobre, l'administration de la guerre avait fait acheter ou fabriquer en France 60 000 de ces capotes à capuchon qui reçurent du soldat le nom de *criméennes*, 15 000 paletots de peau de mouton, des houseaux, guêtres, chaussons, bonnets, gants de laine en proportion, 100 000 ceintures de flanelle, et ce qu'on attendait avec le plus d'impatience, 50 000 paires de sabots. Quant aux subsistances, les magasins de Kamiesch en regorgeaient. « Je me trouve dès aujourd'hui, écrivait, le 28 novembre, le général Canrobert, en mesure de distribuer aux troupes une ration quotidienne de vin ou d'eau-de-vie. Déjà la capote à capuchon, le paletot de peau de mouton dominent dans nos camps; les tentes seules me font défaut. » Les arrivants n'apportaient que la tente-abri, qui ne pouvait plus suffire, et dont les piquets, soit par un défaut d'arrimage dans la traversée, soit par la faute même des hommes, ne se retrouvaient pas toujours.

Le général Canrobert avait le caractère généreux et le tempérament méridional; actif et ardent pour le bien de ses troupes, son zèle avait quelquefois l'expression un peu emphatique; mais s'il lui plaisait de s'entendre nommer le père du soldat, c'est qu'il s'efforçait sincèrement de l'être. Du reste, ni lui ni le maréchal Vaillant ne cherchaient à se faire un mérite exclusif de leur effort. « Il y a plaisir à s'occuper de vous, lui écrivait le maréchal, puisque vous vous en montrez si bien reconnaissant. Je reporte tous vos remercîments à Sa Majesté d'abord, qui n'a qu'une pensée, le bien-être de ses soldats, puis à mes chefs de service, dont le zèle est aussi grand que je puis le désirer. Darricau surtout, à qui incombe la plus grande partie du lourd fardeau qui pèse aujourd'hui sur l'administration de la guerre, déploie une activité et une merveilleuse ressource d'esprit que je ne puis trop louer. »

Le général de Montebello, aide de camp de l'empereur, avait apporté au commandant en chef de l'armée française un décret qui l'autorisait à pourvoir, sauf régularisation ultérieure, aux vacances jusqu'au grade de chef de bataillon ou d'escadron inclusivement, à faire des nominations et promotions dans la Légion d'honneur et à conférer la médaille militaire. Le 31 décembre, les deux corps de siége et d'observation, passés en revue par le général en chef, reçurent de lui les récompenses méritées par la bravoure, par le travail et par la discipline. Ainsi s'achevait en fête

l'année 1854; mais, avant d'en finir avec elle, il reste à parler d'une question capitale qui se discutait depuis près de six semaines entre les quartiers généraux des armées de France et d'Angleterre.

V

L'armée anglaise de plus en plus réduite. — Correspondance entre le général Bizot et sir John Burgoyne. — Lettre du maréchal Vaillant. — Relations fraternelles entre les alliés. — Les Français appelés devant Malakof. — Appel du maréchal Vaillant au général Pélissier.

Dans le conseil de guerre tenu chez lord Raglan, le 7 novembre, l'assaut avait été ajourné jusqu'à l'arrivée des renforts nécessaires pour relever les effectifs; l'ajournement n'était donc point indéfini. Dans la pensée du général Bizot, l'attaque de vive force était encore possible et lui paraissait toujours indispensable, quoiqu'il fût le premier à en reconnaître les difficultés. Le 12 novembre, dans une lettre au maréchal Vaillant sur la puissance de l'artillerie russe et sur les travaux intérieurs de Sébastopol, il disait expressément : « C'est un terrain merveilleusement disposé pour une défense opiniâtre, et je me reproche de ne pas en avoir deviné toutes les ressources au premier aspect, lors de ma première reconnaissance, ne tablant alors que sur celles que je voyais organisées d'avance. Quoi qu'il en soit, j'ai confiance dans l'énergie et l'élan de nos soldats, qui sont aujourd'hui bien familiarisés avec les boulets et la mitraille. Je suis moins tranquille sur la possibilité de nous maintenir

à demeure dans la Ville, si les Anglais ne parviennent pas, nous aidant, à enlever Karabelnaïa et les établissements de la marine sur la droite du port du Sud. Les Russes, s'ils y sont réduits, n'hésiteront pas plus à ruiner et à incendier leur Ville qu'ils ne l'ont fait à couler la moitié de leurs vaisseaux, mesure désespérée, mais qui annule tout concours de notre marine. » Le 15, le général en chef invitait, par un avis *tout confidentiel*, le général Bosquet à lui faire parvenir une liste des officiers particulièrement propres à marcher en tête des colonnes d'assaut, et le 17, le commandant du génie traçait le dispositif et la direction des colonnes. L'arrivée de la brigade Mayran, en permettant d'organiser la 6e division, portait à plus de 50 000 hommes l'effectif de l'armée française.

Malheureusement les renforts envoyés à l'armée anglaise n'étaient même pas assez nombreux pour réparer seulement les pertes de chaque jour. C'était comme un bassin dont l'orifice d'écoulement eût été trop large et le canal d'alimentation trop resserré; le niveau baissait à vue d'œil. La perte du *Prince* avec sa cargaison de vêtements chauds était véritablement un malheur public, et c'était un spectacle navrant que de voir les soldats anglais grelotter sous la pluie et dans la boue en pantalons de toile. Dès que le sinistre du 14 novembre avait été connu à Londres, le gouvernement avait donné aussitôt des ordres pour faire de nouveaux achats; comme on ne trouvait pas plus de 5000 paletots doublés de peau de mouton en

Angleterre, on en demandait à l'Autriche et à la France. « Je viens, écrivait le maréchal Vaillant au général Canrobert, de passer un marché de 20 000 peaux de mouton pour l'armée anglaise de Crimée. Le gouvernement anglais a désiré que l'affaire se traitât ainsi et directement par nous pour éviter des prix exagérés de la part des fournisseurs. Donnez cette bonne nouvelle à lord Raglan. » Annonce admirable, 25 000 paletots! mais il fallait le temps de réunir les peaux de mouton, de fabriquer les vêtements, de les envoyer d'Angleterre à Balaklava, de Balaklava au camp, et cependant les hommes n'avaient ni le temps, ni la force d'attendre : ils mouraient.

C'était dans ces conditions que sir John Burgoyne avait reçu du général Bizot une note relative à l'assaut; car, pour éviter les malentendus, tout se traitait par notes depuis l'occupation de Balaklava. « J'ai envoyé à sir John Burgoyne, écrivait, le 27 novembre, le commandant du génie au maréchal Vaillant, le projet d'attaque générale que j'ai préparé et que le général en chef a approuvé; j'en attends depuis trois jours la réponse. Il faut cependant qu'avant d'ouvrir le feu des nouvelles batteries, toutes les dispositions soient parfaitement arrêtées d'avance pour donner l'assaut le troisième jour et pour éviter de s'engager de nouveau dans une lutte d'artillerie prolongée qui épuise notre matériel et nos munitions, sans épuiser les ressources de l'ennemi. » Le 30, sir John Burgoyne répondit par une note ou mémorandum dont voici les principaux

passages : « Je ne connais pas de mode plus approprié aux circonstances que celui qui est proposé par M. le général Bizot. Je proposerai seulement d'y ajouter autant de travaux, de cheminements et de démonstrations qu'il sera possible d'en faire contre les fronts de la Tour [Malakof] qui, dans d'autres circonstances, seraient le côté le plus régulier pour les opérations ; mais il n'a pas été possible d'en approcher, l'ennemi ayant été en possession du terrain jusqu'à la bataille d'Inkermann. Il se montre très-jaloux de ce côté ; il a fait et il continue à faire de grands efforts pour le fortifier et l'armer, et il serait bon de lui conserver ses appréhensions pour ce point jusqu'à la fin. Lord Wellington cherchait à assurer le succès d'un assaut par de grandes masses, comme le recommande ici le général Bizot ; mais je crains beaucoup que les approches pour gravir le côté de la hauteur escarpée qui se trouve entre le Redan et la batterie des Casernes ne soient praticables que pour de petites fractions et que l'assaut du corps principal des Anglais ne doive nécessairement être fait sur la plaine [1], entreprise présentant des difficultés et des risques qui ne sont pas ordinaires. Bien que j'aie cru devoir appeler l'attention sur les difficultés que présente l'exécution du projet d'attaque du général Bizot, je n'en recommande pas moins l'adoption, en raison des circonstances dans lesquelles les alliés se trouvent placés. »

[1] C'est-à-dire en terrain plat et découvert.

Ainsi, pour la première fois, la tour Malakof était admise à figurer dans les plans offensifs du chef des ingénieurs anglais, mais seulement à titre d'accessoire, pour faire diversion seulement et donner de la jalousie à l'ennemi. Il est d'ailleurs parfaitement exact que le colonel de Todleben s'en préoccupait fort et qu'il n'avait pas attendu l'attaque, comme on l'a dit et cru longtemps, pour fermer à la gorge ce bastion d'une si grande importance. « Le 19 novembre, a-t-il écrit lui-même, on travailla à transformer les fortifications du mamelon Malakof en un grand ouvrage à polygone fermé qui, par ses vastes dimensions autant que par sa situation dominante, devait servir de point d'appui à toute la Karabelnaïa. »

Le 3 décembre, le général Bizot écrivait au maréchal Vaillant : « J'ai envoyé, il y a huit jours, à sir John Burgoyne un mémorandum — car tout se traite ainsi — dans lequel je lui expose le plan d'attaque simultanée qui me semble devoir être adopté. Le général, dans sa réponse, reconnaît que les Anglais ont laissé passer le temps d'une attaque régulière et rationnelle en partant des hauteurs d'Inkermann pour s'avancer sur la gauche [1] du camp retranché. Il admet qu'il faut sortir des règles et y suppléer par les masses, à l'imitation, dit-il, de ce qu'a fait souvent Wellington en Espagne. Il regarde l'opération comme

[1] Gauche par rapport aux Russes.

difficile et chanceuse ; cependant il l'accepte, avec l'approbation de lord Raglan, et demande seulement le temps de monter ses pièces de Balaklava pour réorganiser ses batteries et leur permettre de préparer une attaque moins meurtrière. Je crains que tout cela ne nous mène bien loin, et je propose au général Canrobert d'attaquer, avec ou sans le concours de nos alliés, dès que nous serons en mesure. Six jours de beau temps ou de gelée y suffiraient. Il faut à tout prix sortir de la position où nous nous trouvons depuis un mois, en face et à cent mètres de distance du bastion du Mât, avec une garde obligée de huit bataillons, jour et nuit. J'ai confiance dans le succès, si l'on forme les têtes de colonne de troupes solides et de chefs d'élan, car il sera chèrement acheté. J'ai confiance surtout dans la supériorité d'intelligence et d'initiative du soldat français sur le russe pour une guerre de rues et de maisons. » Quatre jours après, le 7, le général Bizot ajoutait : « Nous touchons, je l'espère, au terme de nos laborieux et trop lents efforts. Malheureusement, depuis la réponse de sir John Burgoyne à mon projet d'attaque, le concours des Anglais est devenu illusoire. Je doute même qu'ils puissent rien tenter, de sorte qu'en définitive nous retombons dans la nécessité bien fâcheuse d'attaquer la Ville sans le camp retranché de Karabelnaïa. » Le général Bizot se proposait en conséquence de changer la direction des colonnes et de lancer les principales masses, non

plus sur la droite du bastion du Mât, mais sur la gauche, du côté du ravin de la Ville et du bastion Central.

La vérité est que sir John Burgoyne ne trouvait plus dans l'infanterie anglaise d'éléments assez nombreux ni assez vigoureux pour donner l'assaut, quoique le général Bizot lui eût offert le concours spécial d'une colonne française contre la batterie des Casernes ou contre le Grand Redan; faute de bras, les nouvelles batteries anglaises ne pouvaient pas même être armées. « L'assaut de notre côté, qui, donné dans les meilleures conditions, présenterait les difficultés les plus ardues, écrivait dans un mémorandum du 11 décembre le chef du génie de l'armée anglaise, deviendrait très-téméraire et, on doit le craindre, d'un succès plus que douteux, s'il devait être entrepris avec des dispositions préalables incomplètes. Il faut espérer que quelque résolution de nature à éviter une pareille nécessité pourrait être prise. » Sur quoi il proposait de nouveau des démonstrations du côté de la tour Malakof, en y ajoutant des menaces contre le Phare et contre la flotte russe dans la rade.

Le lendemain, 12 décembre, le général Bizot écrivait au maréchal Vaillant que peut-être faudrait-il donc suspendre à gauche l'activité du siége pour aller à droite donner la main aux Anglais et attaquer de concert la tour Malakof, « attaque, disait-il, qui demande des approches par cheminements et l'occupa-

tion préalable du plateau couronnant la droite du ravin du Carénage. Sir John Burgoyne, ajoutait le général Bizot, tient beaucoup à cette marche, qui est assurément la plus rationnelle, mais qui est bien tardive aujourd'hui. Ci-joint une copie des premières notes échangées entre nous et dans lesquelles il annonçait, au mois d'octobre, l'intention d'attaquer par le Redan et la batterie des Casernes; aujourd'hui, dans un mémorandum nouveau, il insiste pour commencer par la redoute Malakof et par les défenses du camp qui longent le ravin du Carénage. Cette proposition, très-bien fondée en principe, mais intempestive en décembre, tend à renvoyer l'attaque de la Ville au printemps. »

Le maréchal Vaillant recommandait la patience et la prudence. « Je comprends parfaitement les difficultés de votre position, répondait-il au général Bizot; elles s'augmentent graduellement de tout ce qu'il y a de décousu dans l'entreprise elle-même, dans les mesures qui l'ont précédée et qui ont accompagné son début. Au mois d'août on ne comptait rien entreprendre cette année en Crimée, et au mois de septembre on était débarqué, on avait livré bataille, on avait fait vingt-cinq lieues en présence de l'ennemi, on avait pris une position admirable d'où vous pouvez faire face à toutes les forces de la place et du dehors! Quel bonheur que l'armée ait ainsi pu occuper ce cap Cherson, avec ses criques et Balaklava! Que serions-nous devenus si, en conformité des premiers projets,

on avait attaqué le fort du Nord, ayant tous les Russes dans le dos, et sans aucun port, sans aucun espace à nous pour nous y établir et nous retrancher? Ne nous plaignons pas trop. Réfléchissons à ce qui pourrait nous arriver sur ces plages d'Eupatoria à Sébastopol; félicitons-nous de ce que les renforts et les munitions, les vivres, les effets de toute sorte ont pu arriver sans trop de retard. Toutes mes réflexions ci-dessus ont pour objet de vous engager à ne pas compromettre par de la précipitation, par de l'impatience, ce qui a été si sagement conduit jusqu'ici. Si vous livrez un assaut, que ce soit avec tous vos moyens et par conséquent avec nos alliés. Ils sont lents, c'est vrai, mais ce sont de rudes jouteurs. Ne les blessez pas en les laissant à part et isolés pendant que vous livrerez ce grand assaut. »

On peut dire que les Français agissaient avec les Anglais comme de véritables frères. « Malgré l'état d'insuffisance et d'épuisement de mes chevaux de parc, écrivait, le 17 décembre, le général Canrobert, j'ai pu prêter dix attelages à l'armée anglaise. Elle me demande aujourd'hui une de mes divisions pour l'aider à conduire des travaux sur les pentes qui s'étendent à sa droite jusqu'auprès de la baie du Carénage; je ne sais quand je serai en mesure d'ajouter cette nouvelle charge à toutes celles qui pèsent sur moi. Je suis du reste avec nos alliés et leur respectable chef lord Raglan dans les meilleurs termes. » Dans une dépêche du 15 décembre, au duc de Newcastle, ministre de la

guerre, le général Rose, commissaire et représentant de l'armée anglaise au quartier général français, se plaisait à constater les excellents rapports qui unissaient de plus en plus étroitement les champions de la France et de l'Angleterre. « Jamais, disait-il, le général Canrobert ne manque de rendre justice au mérite de l'armée anglaise, ni de saisir les occasions de contribuer à son confort et à son bien-être ; » et le général Rose donnait pour exemple les vivres mis à la disposition du commissariat de la reine par l'intendance française, les attelages prêtés pour le charroi des approvisionnements et des munitions, les cacolets pour le transport des blessés et des malades. « Je ne dois pas oublier de dire, ajoutait-il, que le général Trochu a toujours exercé l'influence de sa position en faveur de toute mesure qui tendait à prouver l'ardente sympathie et le bon vouloir efficace des Français pour les Anglais leurs alliés. L'empressement que de son côté lord Raglan a toujours mis à satisfaire au désir du général Canrobert, en lui prêtant l'assistance de la marine anglaise pour le transport des troupes de Turquie en Crimée, a été également apprécié par cet officier général, ainsi que par l'armée française. » Quelques jours plus tard, le général Rose aurait pu renforcer d'un nouveau trait son esquisse : comme la gelée avait rendu les chemins, les montées surtout, tellement difficiles, qu'il fallait dix chevaux ou mulets pour traîner une voiture d'une charge médiocre, et comme cependant il était d'une urgence

extrême d'aider aux approvisionnements des batteries anglaises, il y eut pendant plusieurs jours 1600 hommes, et le 8 janvier notamment jusqu'à 3600 hommes de l'armée française employés à porter à bras ou sur leur dos des boulets, des obus et même des bombes de cent livres.

Il n'en fallait pas moins décider sur le problème soulevé, contrairement aux idées du général Bizot, par sir John Burgoyne. « Sir John Burgoyne, disait le général le 25 décembre, ne voudrait que de simples démonstrations contre la tour Malakof; je ne comprends pas où elles nous conduiraient, si ce n'est à gagner le printemps, ce qui pourrait bien être le but non avoué. Je dois avoir encore une conférence demain avec lui, et, d'accord avec le général Canrobert, je lui offrirai le concours de toute notre armée pour attaquer par la tour — car il faut en finir — s'il consent avec lord Raglan à une attaque sérieuse. » La conférence eut lieu. Après avoir consenti seulement d'abord à « une démonstration *sérieuse* », sir John Burgoyne, pressé par le général Airey lui-même, finit par adopter l'idée « d'une attaque réelle » sur la tour Malakof. « Il a remarqué, écrivait le général Bizot dans un rapport au général Canrobert, qu'on pourrait, selon les circonstances, attaquer à la fois le redan, la tour et les casernes, ou concentrer l'attaque sur la tour, dont la possession fera inévitablement et rapidement tomber toutes les autres défenses du camp retranché. En réponse à la demande que j'ai faite à M. le géné-

ral Burgoyne de me faire connaître quels étaient le genre et l'importance du concours qu'il réclamait de vous, le général m'a témoigné le désir de voir l'armée française se charger des travaux d'approche et d'attaque de la tour Malakof, réservant aux Anglais le soin d'occuper et d'armer le plateau du Carénage. Il faut, selon moi, nous charger de cette attaque, puisque de l'occupation de la rive droite du port sud dépend la possibilité de notre attaque sur le bastion du Mât. Je regarde l'installation préliminaire des batteries anglaises comme absolument nécessaire pour assurer l'enlèvement du mamelon [Vert], fortement occupé aujourd'hui par les Russes et entouré, à 200 mètres de distance, d'une ceinture de tirailleurs couverts par de petits postes. Il y aura là une première attaque à faire pour déloger l'ennemi; nos gardes et nos travailleurs auront donc besoin d'une forte protection d'artillerie de droite et de gauche. »

D'accord avec le commandant du génie, le général Canrobert adressa, le 28 décembre, à lord Raglan une note en conséquence. « Les réflexions du général sir John Burgoyne, au sujet de l'importance de la tour Malakof, considérée comme objectif, sont assurément fort justes, y était-il dit, et tout le monde est d'accord pour exprimer le regret que cet objectif, qui se trouvait compris dans le cercle des attaques de l'armée anglaise, n'ait pas été choisi par elle comme but de ses principaux efforts; mais je ne puis me dispenser

de faire remarquer de nouveau que c'est sur la proposition du général [sir John Burgoyne] lui-même que le véritable front d'attaque a été limité au Redan des Anglais d'une part, et au bastion du Mât des Français de l'autre. » Passant alors aux propositions formulées dans la conférence tenue l'avant-veille, le général Canrobert ajoutait : « Il ne vous échappera pas, mylord, que ces propositions, d'un ordre tout nouveau, conduisent l'armée française à faire, pour ainsi dire, un nouveau siége à près de deux lieues du point où sont réunis tous ses moyens matériels. »

De son côté, le général Bizot écrivait au maréchal Vaillant : « Le général Canrobert hésite surtout devant la crainte qu'en nous substituant aux Anglais dans l'attaque dont ils s'étaient chargés, on ne compromette leur dignité nationale et que la bonne entente des deux gouvernements n'en soit altérée. A cette dernière objection, j'ai répondu qu'il fallait évidemment que la demande de sir John Burgoyne fût formulée d'une manière officielle par lord Raglan, qu'à lui seul et non à nous incomberait alors la responsabilité. Nous avons aussi une question d'honneur et de dignité fortement engagée, et l'on ne peut nous reprocher de ne vouloir pas en faire aussi bon marché. »

Le 3 janvier 1855, sir John Burgoyne remit à lord Raglan un mémorandum que le général en chef de l'armée anglaise joignit, le lendemain, à sa réponse

officielle au général en chef de l'armée française. Après avoir reproduit ses précédentes objections contre un assaut donné au Grand Redan, la tour Malakof étant laissée en dehors du terrain d'attaque, sir John Burgoyne concluait ainsi : « Quand les alliés arrivèrent d'abord devant Sébastopol, les forces étaient à peu près égales, et, s'adaptant aux circonstances de cette époque, les Français entreprirent les attaques et la protection du terrain d'un côté, les Anglais de l'autre. Depuis, les forces anglaises ont beaucoup diminué et sont tout à fait insuffisantes pour ce surcroît de service, tandis que celles des Français ont beaucoup augmenté. Si donc on poursuit cette attaque, comme je suis formellement d'avis de le faire, il faudrait qu'elle fût principalement exécutée par les Français, les Anglais y coopérant naturellement tant qu'ils le pourraient. » La note de lord Raglan ne faisait que confirmer le mémorandum de sir John Burgoyne ainsi qu'une « conversation très-satisfaisante » que le général Airey avait eue, le 1er janvier, avec le général Canrobert, et dans laquelle il avait pris, au nom de lord Raglan, l'engagement d'appuyer la nouvelle attaque dirigée par les Français contre la tour Malakof, à gauche, par le feu des anciennes batteries anglaises, à droite, par deux autres batteries à construire dans un délai que le petit nombre des travailleurs disponibles ne permettait malheureusement pas de fixer. Le 10 janvier, d'après les états de situation communiqués par le général Airey au com-

mandant Vico, commissaire français au quartier général de lord Raglan, l'infanterie anglaise, sur le plateau, était réduite à moins de 12 000 hommes, quoiqu'elle eût reçu depuis deux mois de 7 à 8000 hommes de renfort.

Finalement, le 12 janvier 1855, le général Bizot pouvait écrire au maréchal Vaillant : « Mes conférences avec sir John Burgoyne, les échanges de notes entre lord Raglan et le général Canrobert ont abouti enfin, et non sans lenteur, à cette convention que, dès que le temps le permettra, on marchera sur la tour Malakof. Nous nous chargerons de cette attaque et nous viendrons, de plus, en aide aux Anglais pour l'établissement des batteries de droite et de gauche qui doivent l'appuyer. » Le même jour, le général Canrobert invitait le général Bosquet à faire relever, le lendemain 13, par les troupes à ses ordres, les divers postes anglais sur le plateau d'Inkermann.

Le 30 décembre 1854, le maréchal Vaillant adressait au général Pélissier, commandant la province d'Oran, ce télégramme : « Mon cher Pélissier, l'empereur a l'intention de vous donner le commandement d'un corps d'armée en Crimée. Canrobert restera commandant en chef des deux corps ; l'un sera donc commandé par vous, l'autre par Bosquet. J'espère que vous accepterez avec reconnaissance et comme il convient à un vrai soldat. A vous de cœur. Répondez sur-le-champ et par ce seul mot : *oui*. Ne parlez de cela à personne. »

Pélissier appelé en Crimée au moment où se décidait l'attaque de Malakof ! Malakof et Pélissier ! Deux noms déjà rapprochés selon les desseins de la Providence !

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Au général Trochu v

INTRODUCTION.

I. — Changement de cabinet à Londres à la fin de 1852. — Ministère de lord Aberdeen. — Affaire des Lieux saints. — Entretiens de l'empereur Nicolas avec sir George Hamilton Seymour. — L'Angleterre ne se laisse pas séduire 1

II. — Le prince Menchikof à Constantinople. — Lord Stratford de Redcliffe. — Le colonel Rose. — M. Benedetti. — La flotte française à Salamine. — Insistance menaçante du prince Menchikof. — Résistance de la Porte. — Départ du prince 23

III. — La flotte française et la flotte anglaise à Besika. — Conflit diplomatique. — Médiation officieuse de l'Autriche. — Les Russes passent le Pruth. — Note de Vienne. — Modifications turques. — La Russie les repousse. — L'opinion tourne à la guerre. — Napoléon III. — Entrevues d'Olmütz et de Varsovie. — La Porte déclare la guerre 40

IV. — Campagne du Danube. — Intérêts de l'Autriche. — Derniers efforts de la diplomatie. — Affaire de Sinope 59

V. — La flotte française et la flotte anglaise dans la mer Noire. — Rupture diplomatique. — Le comte Orlof à Vienne. — Lettres de Napoléon III et de l'empereur Nicolas. — La guerre est décidée. — L'Autriche et la Prusse d'accord avec la France et l'Angleterre pour le maintien de l'empire turc 69

[redacted]

LIVRE PREMIER.

VARNA.

I. — En France ni préparatifs ni plan de campagne. — Un corps expéditionnaire est improvisé. — Le maréchal de Saint-Arnaud commandant en chef. — Le maréchal Vaillant ministre de la guerre. — Départ du général Canrobert pour Gallipoli. — Les Russes passent le Danube. — Canonnade d'Odessa. — Lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud à Constantinople. — Le général Baraguey d'Hilliers 83

II. — Siége de Silistrie. — Conférence de Varna. — Opinion du maréchal de Saint-Arnaud sur Omer-Pacha. — Visite du camp de Schoumla. — Le maréchal de Saint-Arnaud à Gallipoli. — Ses mécomptes. — Les troupes alliées dirigées successivement sur Varna. 103

III. — Camps de Varna. — Après plusieurs attaques repoussées, les Russes lèvent le siége de Silistrie. — Attitude de l'Autriche. — Idée première d'une attaque contre Sébastopol 121

IV. — Le choléra. — Expédition de la Dobroudscha. — Désastre de la première division 142

V. — Anxiétés du maréchal de Saint-Arnaud. — Incendie de Varna. — L'expédition de Crimée est déclarée. — Embarquement. — Nouvelles de la Baltique. — Prise de Bomarsund 159

LIVRE DEUXIÈME.

L'ALMA.

I. — La Crimée. — Description géographique. — État militaire de l'empire russe. — Forces du prince Menchikof en Crimée 179

II. — Traversée des flottes alliées. — Occupation d'Eupatoria. — Débarquement sur la plage d'Old-fort. — Marche sur Sébastopol 188

III. — Premiers projets pour l'attaque de Sébastopol. — Bivouac des alliés sur le Boulganak 198

IV. — Disposition de l'armée russe. — Plan d'attaque. — Mouvement du général Bosquet. — Bataille de l'Alma 209

V. — Marche sur la Katcha et le Belbek. — Marche de flanc sur Balaklava. — Mouvement contraire du prince Menchikof. — Échauffourée de Mackenzie. — Le *Camp de la soif*. — Les Anglais s'emparent de Balaklava. — Le maréchal de Saint-Arnaud remet le commandement au général Canrobert. — Départ et mort du maréchal. 232

LIVRE TROISIÈME.

SÉBASTOPOL.

I. — Sébastopol; ses environs; ses défenses. — Nakhimof; Kornilof; Todleben. — Sacrifice d'une partie de la flotte. — Obstruction de la passe. — Le prince Menchikof évacue le plateau de Chersonèse. — Garnison de Sébastopol.... 247

II. — Les Anglais à Balaklava. — Les Français à Kamiesch. — Établissement des alliés sur le plateau de Chersonèse. — Les Anglais devant Karabelnaïa; les Français devant la Ville. — Disposition des troupes de siége et d'observation. — Travaux des Russes. — Illusions des alliés.... 268

III. — Reconnaissances et projet d'attaque. — Ouverture de la tranchée. — Construction des premières batteries.... 284

IV. — Bombardement du 17 octobre. — Les batteries françaises obligées d'interrompre leur tir. — Intervention des escadres. — Succès des batteries anglaises. — Mort de Kornilof. — Le résultat de la journée appartient aux Russes. — Leur activité. — Reprise du feu. 304

LIVRE QUATRIÈME.

BALAKLAVA ET INKERMANN.

I. — Affaiblissement de l'armée anglaise. — Discussions à ce sujet dans le Parlement. — Projet du prince Menchikof. — Combat de Balaklava. — Charge de la cavalerie anglaise.... 323

II. — Positions des Anglais au débouché du plateau d'Inkermann. — Projet d'assaut.... 344

III. — Lettre du prince Menchikof au prince Paskiévitch. — Plan d'attaque du plateau d'Inkermann. — Bataille d'Inkermann. — Surprise et défense héroïque des Anglais.... 353

IV. — Péripétie de la bataille. — Arrivée des Français. — Sortie contre la gauche des attaques françaises. — Le général Bosquet. — Retraite des Russes. — Lettre du colonel Cler.... 377

LIVRE CINQUIÈME.

D'INKERMANN A MALAKOF.

I. — Ajournement de l'assaut. — Départ du duc de Cambridge. — Départ du prince Napoléon. — Crise morale. — Sévérité du général Forey. — Observations du général Canrobert. — Le colonel Cler... 393

II. — Travaux défensifs autour de Balaklava, sur le plateau d'Inkermann et devant la Ville. — Ouragan du 14 novembre. — Affaire d'Eupatoria. — Installation pour l'hiver. — Une partie des escadres s'éloigne de la Crimée.. 407

III. — Opinion de Napoléon III sur le siége de Sébastopol. — Le maréchal Vaillant. — Témoignage du général Canrobert. — Rêves de l'empereur. — *La Guerre de Troie*.............................. 418

IV. — Négociation à Vienne.— Les quatre garanties. – Omer-Pacha. — Instructions contradictoires. — Bons rapports des alliés en Crimée. — Affaire du *Vladimir*. — Le comte Osten-Sacken. — Sorties russes. — État de l'armée française. — Distribution de récompenses.. 423

V.— L'armée anglaise de plus en plus réduite.— Correspondance entre le général Bizot et sir John Burgoyne. — Lettre du maréchal Vaillant. — Relations fraternelles entre les alliés. — Les Français appelés devant Malakof. — Appel du maréchal Vaillant au général Pélissier 441

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

[redacted]

[redacted]



